

L'histoire de Foxy Moll

Carlo Gébler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EDITIONS JOELLE LOSFELD
Littérature étrangère



**Carlo
Gébler**
L'histoire de
Foxy Moll

EDITIONS JOELLE LOSFELD
Littérature étrangère

**Carlo
Gébler**
L'histoire de
Foxy Moll

Carlo Gébler

L'histoire de Foxy Moll

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Bruno Boudard

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

Pour Georgia

Les mensonges sont le chemin le plus rapide pour
mener un homme à la potence.

Proverbe irlandais

Prologue

Mon père se prénommaient Daniel et pourtant il m'avait baptisé Hector. Aucun garçon de New Inn ne s'appelait Hector. Ils portaient des prénoms ordinaires comme Liam ou Peter.

Un soir, alors que j'avais neuf ans, mon père venait de rentrer d'une journée passée à s'occuper de l'entretien des routes pour la municipalité, quand je lui annonçai : « J'aimerais m'appeler Eamonn, pas Hector. » Eamonn était le prénom du nouveau Président et je trouvais que c'était un excellent choix.

« Oh, dit mon père. Je crois que Miss Cooney ne sera pas emballée par cette idée. »

Voilà qui était surprenant. Bien que catholiques, les Cooney avaient jadis figuré au rang des grands propriétaires terriens de la région. Mais il ne restait aujourd'hui plus qu'un seul membre de la famille. Il s'agissait d'Anastasia – ou Anna – Cooney, mais personne n'employait jamais son prénom de baptême et tout le monde l'appelait Miss Cooney. Elle vivait dans la maison de famille, Garranlea House, tandis que père, mère et moi habitions un pavillon de gardien du domaine de Garranlea.

Miss Cooney était une vieille dame, qui sortait invariablement de sa poche un roulé à la figue (mon gâteau favori) quand elle nous rendait visite et qui me posait toujours des questions avec son agréable accent anglais. Elle m'aimait bien. J'étais certain qu'elle ne verrait aucune objection à me voir adopter le prénom d'Eamonn.

« Elle n'y verra aucune objection, soutins-je.

— Je n'en serais pas si sûr, répliqua mon père. En fait, j'irais même jusqu'à dire qu'elle serait très déçue. »

Déçue ! Déçu, c'est ce qu'était le maître, Mr Murdoch, quand un garçon était vraiment très vilain. Ça voulait dire triste et dépité. Comment un changement de prénom de ma part pourrait faire cela à Miss Cooney ?

« Pourquoi serait-elle déçue ?

— Hector est un prénom qu'elle aime particulièrement, expliqua-t-il.

— Il doit y en avoir d'autres qu'elle aime tout autant. Pourquoi pas Eamonn ?

— Hector est son préféré : si elle avait eu un fils, elle l'aurait baptisé Hector. »

Ah. Ainsi, je portais le prénom d'Hector pour faire plaisir à Miss Cooney. Voilà ce que j'avais un peu de mal à saisir, mais je savais que ce ne devait pas être la seule raison et qu'il devait y avoir quelque chose qui rendait ce prénom spécial. Devant mon expression perplexe, mon père décida de me donner la réponse que je cherchais à obtenir de lui.

« Sais-tu qui était Hector ? » demanda-t-il.

Je l'ignorais.

« Dans la Grèce antique, c'était un guerrier qui avait combattu les Troyens et qui fut tué par Achille. »

C'était de l'hébreu pour moi.

« Ce n'était pas le plus grand guerrier. Après tout, Achille l'a tué. Mais il ne mentait jamais et tenait toujours parole, ce qui est plus important que tout. »

C'était encore plus nébuleux.

« Miss Cooney dit que nous avons besoin de plus d'hommes comme Hector et de moins d'hommes comme Achille et que le monde ne sera pas meilleur tant que ce ne sera pas le cas. »

Donc, au cours d'une guerre antique, le perdant avait été meilleur homme que le gagnant et c'est pourquoi je portais son nom. À présent, j'étais complètement perdu.

Miss Cooney venait souvent chez nous et avait avec mon père des conversations passionnées au sujet de l'histoire familiale, lesquelles se poursuivaient jusque tard dans la nuit. Il adorait ces discussions et ne manquait jamais, après coup, d'en noter le contenu avant de joindre ensuite ces mots aux coupures de presse, lettres ou documents que lui apportait Miss Cooney, conservant tous ces papiers dans une boîte rangée sur son armoire, dont mère et moi nous entendîmes seriner que, si d'aventure la maison venait à prendre feu, tout pouvait bien brûler mais pas cette boîte. En cas d'incendie, nous devions la sauver.

Ces précieuses archives se rapportaient toutes à la mère de mon père. En grandissant, il m'en révéla petit à petit la teneur, puis, au

cours des années cinquante et soixante, je fis la connaissance d'une bonne partie des personnes impliquées dans l'histoire de ma grand-mère, lesquelles résidaient toujours dans les maisons et les fermes de la région de New Inn.

Mon père pensait que le récit de cette affaire ne pouvait être publié de son vivant. Mais un jour l'Irlande serait différente et alors cette chronique pourrait être racontée, tâche qui m'incomberait étant donné que j'étais son seul enfant. C'est pourquoi il a insisté pour me laisser à l'école jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat. C'est pourquoi il a insisté pour que je devienne professeur d'histoire et d'anglais : afin de me préparer pour ce travail.

Juste avant sa mort, mon père me confia qu'il y avait dans la boîte une lettre pour moi. Après son enterrement aux côtés de sa femme – ma mère – dans le cimetière catholique de New Inn, je descendis la fameuse boîte de l'armoire et lus le texte. Il était très court. Il disait : « Souviens-toi que tu es un Hector et que ton devoir est de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. »

Pour cela, il me faut commencer avec mon arrière-grand-mère, Mary McCarthy. C'est elle qui a fait basculer le destin de tous ceux qui devaient suivre. Une fois son histoire racontée, je pourrai narrer celle de sa fille Moll (ma grand-mère, la mère de mon père), ainsi que celle de Badger et de toutes les personnes mêlées à cette sale affaire.

Est-ce que ce sera la vérité ? Ma foi, toutes les dates et tous les noms seront exacts. Mais même si c'était un roman, le croiriez-vous ?

Mary McCarthy a vu le jour le 12 janvier 1870 dans la chambre de Marlhill Cottage, une chaumière qui se dressait non loin de New Inn, dans le comté de Tipperary. Elle était la dernière-née d'une famille de cinq enfants. Son père s'appelait Edmund McCarthy et il était aide-jardinier à Garranlea House (la demeure de Mr Cooney, son propriétaire) ; quant à sa mère, elle se prénomait Jane, mais Mary ne devait jamais la connaître. Jane est morte quelques heures après avoir accouché de sa fille, laquelle fut donc élevée par son père.

Quelques années après la naissance de Mary, les Cooney vendirent plusieurs de leurs propriétés à leurs locataires. Edmund acheta la maison à deux pièces de Marlhill Cottage avec ses quatre-vingts ares de terrain, tandis qu'Abraham Slattery faisait l'acquisition des trente hectares de terres de Marlhill Farm qui cernaient la chaumière.

Une fois grands, les aînés d'Edmund quittèrent le domicile familial pour voler de leurs propres ailes, mais Mary resta pour s'occuper de lui. Quand mon arrière-grand-mère Mary eut quatorze ans, son père se remaria : sa nouvelle épouse, Alice, était la veuve d'un soldat fauché par la fièvre en Égypte. C'était une femme de petite taille, aux dents de travers, qui avait deux enfants : Albert, un garçon de sept ans, et Victoria, une fille de huit ans.

Alice exigeait d'être obéie au doigt et à l'œil, mais pour Mary c'était hors de question. Après plusieurs mois d'échanges acerbes, Mary brandit un soir le tisonnier et menaça sa belle-mère de lui en flanquer un grand coup dans la gueule. Edmund désarma sa fille et l'envoya habiter chez le plus âgé de ses frères, Michael.

Michael McCarthy, le frère de mon arrière-grand-mère, vivait avec sa femme dans une modeste chaumière pour ouvriers agricoles des environs du bourg de Thurles. C'était un homme tranquille, au corps fluët, qui travaillait dans une écurie où étaient hébergés les chevaux de plusieurs officiers du régiment caserné à Thurles.

Un soir, un certain lieutenant Heaton, de Liverpool, se rendit chez Michael avec une selle déchirée qu'il fallait recoudre. Michael avait la réputation d'effectuer un travail propre et soigné.

Il était absent, mais Mary était à la maison. Désormais âgée de quinze ans, c'était une fille petite et potelée, qui s'exprimait avec une voix douce. Le lieutenant Heaton apprécia ce qu'il vit.

Après cela, il vint régulièrement rendre visite à Mary. Il apportait des cadeaux – barrettes, rubans, boutons rutilants – et l'emmenait se promener dans les bois pour y ramasser avec lui des fleurs sauvages.

Au bout de trois mois, Mary laissa le lieutenant Heaton l'embrasser. Au bout de quatre, elle le laissa la toucher à travers ses vêtements. Au bout de cinq, elle le laissa glisser sa main sous son corsage. Au bout de six, elle le laissa la remonter sous ses jupes.

Un soir d'été, il passa prendre Mary. Il tenait à la main une sacoche. À l'orée du bois, ils trouvèrent sous un frêne un carré de terrain plat où ils s'assirent. Le soleil dardait de l'ouest ses rayons obliques qui faisaient miroiter les feuilles en les éclairant par en dessous.

Le lieutenant Heaton ouvrit la sacoche et en sortit deux gobelets en corne ainsi qu'une bouteille brune. L'étiquette représentait des grains de raisin jaunes et charnus avec une inscription au-dessous. Mary était incapable de déchiffrer les mots, mais le lieutenant Heaton s'en chargea pour elle : « Vin de Madère – importé et mis en bouteille par la maison Clarke, à Cashel », lut-il. Mary n'avait jamais bu d'alcool avant ce jour. Lorsqu'ils eurent fini la bouteille, Mary éprouva une sensation bizarre. Partout où elle posait les yeux, elle voyait les objets

en double ou parfois même en triple.

Le lieutenant Heaton ôta sa veste, la plia en un oreiller et lui dit de s'allonger.

Mary obéit. Elle se coucha sur le dos et ferma les paupières. Elle sentit, sur la vareuse du lieutenant Heaton, des odeurs d'huile capillaire, de cire pour selle et d'huile pour fusil, qui venaient se mélanger à celles d'humus, de terre mouillée et de vieille pierre qu'exhalait le sol. Elle sentit sur sa figure son souffle chaud. Elle sentit sur lui les effluves de l'alcool. Elle le sentit relever entièrement ses jupes. Elle songea aux poils qui poussaient entre ses jambes, dorés, fins et soyeux. Elle sentit le lieutenant Heaton entre ses cuisses. Elle savait que tous ces mois de promenades et de conversations avaient tendu vers cet instant. « Pourquoi maintenant ? » s'interrogea-t-elle et elle se demanda ce qui se passerait si le moment n'était pas encore venu. Eh bien, si le moment n'était pas encore venu, il lui faudrait le repousser. Il lui faudrait se lever, puis s'en aller et, une fois rentrée chez Michael, on lui poserait des questions. Où était le lieutenant Heaton ? N'avait-il pas coutume de toujours la raccompagner ? Le lieutenant et elle s'étaient-ils brouillés ? Alors son frère et sa femme lui diraient qu'il était à souhaiter que non, car seule une idiote se fâcherait avec le gentil lieutenant Heaton, si sympathique... Voilà ce qui l'attendait si elle se levait et s'en allait. Est-ce cela qu'elle voulait ? Elle ne le pensait pas. Qui plus est, elle n'avait plus l'énergie de penser. Elle voulait être immobile. Elle voulait voir cesser cette effervescence incessante dans sa tête. Elle voulait du calme. Elle voulait de la quiétude. Et elle voulait être aimée. Oh oui, elle voulait être aimée ! Elle voulait l'amour du lieutenant Heaton et n'était-ce pas de cette façon qu'elle l'amènerait à l'aimer ? Oh oui, c'était de cette façon-là, alors plus de pensées, plus de pensées... Les pensées lui faisaient mal et lui emplissaient par à-coups le crâne d'élancements pénibles, et elle tournoyait, elle tournoyait, encore et encore, allongée sur le sol, la tête sur la veste du lieutenant Heaton, cependant qu'au-dessus d'elle miroitait le frêne aux feuilles illuminées par la lumière diagonale de cette fin d'après-midi.

Elle ferma les yeux. Elle entendit le roucoulement d'un pigeon ramier, profond, rauque et apaisant. Un deuxième répondit à l'appel du premier. Le corps du lieutenant appuyait maintenant plus fort sur elle. Puis une souffrance aiguë la transperça. C'était à la fois douloureux et pas douloureux. Elle savait ce que c'était. En écoutant parler les femmes plus âgées, elle avait cru comprendre que l'on éprouvait toujours une douleur à ce moment-là. C'était donc cela.

C'était la souffrance liée à l'amour et il lui fallait la supporter, sinon le lieutenant Heaton n'aurait pas ce qu'il désirait. Bien sûr, ce n'était pas bien de céder ainsi, mais d'un autre côté, être aimée, n'était-ce pas quelque chose ? et n'était-ce pas là la manière de s'assurer de l'amour du lieutenant Heaton ?

À ses oreilles résonna de nouveau le cri des oiseaux. D'abord celui du premier, rejoint ensuite par le second. Elle se demanda s'il s'agissait d'un couple. Ne disait-on pas que les couples de pigeons ramiers restaient ensemble toute leur vie ? Ou bien étaient-ce les merles ? Elle ne s'en souvenait plus. À présent, c'étaient les cris enflammés et pressants du lieutenant Heaton qu'elle percevait. Ils se faisaient de plus en plus forts et de plus en plus bestiaux. Puis vinrent deux glapissements intenses, suivis par une sorte d'interminable gémissement aigu qu'elle n'avait jamais entendu auparavant et qui, supposait-elle, devait être le bruit spécial que produisent les hommes à cet instant-là. Elle se sentit mouillée, mais aussi toute drôle et un peu langoureuse.

Ouvrant les paupières, elle laissa son regard divaguer par-delà les épaisses rouflaquettes, la petite oreille blanche et le côté du crâne du lieutenant Heaton pour contempler le chatoiement argenté de la frondaison sous les rayons du soleil. Un tressaillement le parcourut des pieds à la tête. Ce n'était pas un mouvement très marqué. À peine un léger frisson. Le corps du lieutenant Heaton s'immobilisa. Elle vit au-dessus d'elle le vert charnu des feuilles que striaient leurs grosses nervures. Il roula sur le côté et s'assit. Elle l'entendit reboutonner son pantalon et boucler sa ceinture. Il souleva ses jupes pour les remettre en place et lui recouvrir les jambes. Elle se sentait toujours humide et tout à la fois endolorie, bizarre, différente, nerveuse, soulagée, surprise. Au loin, les pigeons ramiers continuaient à roucouler tandis que le feuillage s'était mué en une pluie scintillante de pièces neuves de six pence et de shilling qui lui tombaient sur la tête, et elle imagina un chuchotement doux, celui du lieutenant Heaton qui lui glissait à l'oreille : « Je t'aime, je t'aime. »

Le lieutenant Heaton partit sans prévenir, quittant Thurles avec son régiment pour rejoindre Dublin. Mary emprunta de l'argent à Alice et le suivit. Le temps de trouver la caserne, le 2^e régiment royal de fusiliers du Munster s'était embarqué pour l'Inde et le lieutenant Heaton s'était évanoui.

Un autre soldat, un certain sergent O'Neill, s'occupa alors de Mary. Il subvint quelques mois à ses besoins, puis se montra de plus en plus distant avant de lui déclarer qu'il ne l'aimait plus. Il connaissait en revanche un autre sergent qui aimait beaucoup Mary, expliqua-t-il. Il s'agissait d'un dénommé Armstrong, originaire du nord de l'Irlande ; un homme gentil et sympathique, brave garçon et protestant.

L'affaire entre Armstrong et Mary dura une poignée de mois de plus, puis il y eut un autre soldat, et un autre encore, et ainsi de suite, sauf pendant les périodes où ça brûlait Mary là-bas en bas, où c'était douloureux de faire pipi, où ses sous-vêtements avaient des taches brunes et jaunes, où elle devait aller voir le docteur spécial, puis arrêter son activité en attendant de voir disparaître les élancements ainsi que les taches brunes et jaunes.

C'était deux jours après son trentième anniversaire. En milieu de matinée. Le ciel était bas et gris. Il pleuvait.

Mary marchait d'un pas lourd le long de North Circular Road, à Dublin. Les pavés mouillés étaient recouverts d'une pellicule huileuse qui les rendait extrêmement dangereux. Comme elle redoutait de glisser et d'exhiber ainsi à la vue de tous son derrière trempé en se relevant, elle avançait avec précaution.

Elle gagna le *Swan*. C'était un pub en brique rouge qui se dressait à l'angle d'Eden Street. Au-dessus de l'entrée principale, une enseigne peinte à la main annonçait que Mr Philip Herring détenait une licence l'autorisant à vendre dans son établissement de la bière, de l'ale, du vin, des spiritueux et du tabac. Au-dessous de cet écriteau, deux vantaux pourvus de panneaux de verre dépoli et de poignées en cuivre permettaient d'accéder au premier bar.

Lorsque, quelques années auparavant, elle avait commencé à se servir du *Swan* comme base de travail, Mr Herring avait prévenu Mary qu'au lieu de l'entrée principale et du bar de devant, il préférerait qu'elle s'en tînt à celle de derrière et à l'arrière-salle. Elle savait que, si elle lui désobéissait, il n'hésiterait pas à la chasser du *Swan*, alors elle se cantonnait au second bar.

Elle descendit rapidement Eden Street, tira le battant de l'arrière-salle et pénétra dans la pièce. Elle ôta son chapeau mouillé et le posa sur la table placée derrière la porte. Elle aimait bien cette table. De là, elle pouvait voir entrer chaque client avant d'être vue à son tour et, quand elle estimait une ouverture possible, elle engageait la conversation avec l'homme.

Elle se dirigea vers le comptoir.

« Bonjour, Mary », lâcha le barman.

Il s'appelait Billy Donovan, mais les habitués le surnommaient Big Van – « Van le balèze ». C'était un colosse, solidement bâti, avec de

petits yeux scrutateurs, un visage rougeaud et un rideau de chair qui tremblotait sous son menton. Parfois, au lieu de Big Van, les clients lui donnaient un autre sobriquet : The Turkey – « Le dindon » –, mais seulement dans son dos.

« Comme d'habitude, Mary ? demanda Big Van.

— Oui. »

Pendant qu'il s'éloignait pour préparer sa boisson, Mary pencha la tête et regarda en direction de la cloison derrière laquelle se trouvait le premier bar. Si elle entendait des voix d'hommes jeunes, elle y entrerait en feignant de chercher quelqu'un, puis reviendrait à sa place. Si l'un des clients était intéressé, il la suivrait. Tant qu'elle ne s'attardait pas dans cette salle ou n'y racolait pas ouvertement, Philip Herring tolérait ces incursions.

Elle se mit à l'écoute du murmure des bavardages qui lui parvenait depuis l'autre côté. Les voix n'étaient pas assez fortes pour qu'elle en comprît le sens, mais suffisamment pour l'informer que tous ceux qui parlaient étaient vieux. Elle décida qu'il était inutile de s'aventurer dans l'autre bar pour faire semblant d'y chercher quelqu'un.

« Et voilà. »

Big Van poussa vers elle un porto brandy. Elle paya et emporta le verre à la table où trônait son chapeau, puis s'assit sur la banquette recouverte de velours rouge poussiéreux.

Elle but son cocktail à petites gorgées. Big Van étala sur le zinc un journal. Il lisait en faisant courir son doigt sur le papier et en marmonnant les mots. Une fois, elle avait ramené Big Van chez elle. Vu son poids, elle avait été étonnée par son ardeur.

Un garçon qui travaillait aux postes entra et remit à Big Van un télégramme, que ce dernier posa sur le rayon au-dessus de la caisse. Le *Swan* recevait souvent des télégrammes destinés à ses clients. Elle remua sur son siège. Le jeune préposé repartit. Lorsqu'elle restait assise trop longtemps dans la même position, cela lui provoquait des douleurs dans le dos. Elle en ressentait justement une en cet instant. Plus jeune, elle n'avait jamais eu ce genre de problème. C'était indéniable : elle n'était peut-être pas encore vieille, mais elle vieillissait assurément.

Elle finit sa consommation. Elle n'avait vu personne depuis qu'elle l'avait commencée. Ma foi, c'était la pluie. Bon sang, elle détestait ça ! Non seulement presque tout le monde demeurerait cloîtré à la maison, mais en plus elle ne pouvait pas travailler dehors. Elle devait ramener les clients chez elle ou aller chez eux, ce qui prenait toujours davantage de temps.

« Qu'est-ce que vous prendrez ? »

Mary leva les yeux. Celui qui venait de s'adresser à elle était un homme mince, la petite quarantaine, avec une coupe militaire et un visage quelconque. D'où était-il sorti ? Il avait dû être pendant tout ce temps dans le bar de devant, mais elle ne s'en était pas aperçue.

« Je prendrai peut-être du champagne, répondit-elle.

— Je doute que le *Swan* ait quelque chose d'aussi chic. »

Il avait l'accent du Kildare et les manières d'un ancien soldat.

« Porto brandy, rectifia-t-elle.

— Ça, c'est dans les cordes de la maison. »

Il alla jusqu'au comptoir et commanda. Elle l'étudia de dos. Ses bottes étaient impeccables et équipées de talons neufs. Son pantalon était confectionné dans un tissu qu'elle ne reconnaissait pas. Il était de couleur sombre et agrémenté d'une rayure. Au moment de régler, il tira de sa poche un portefeuille attaché par une chaînette à quelque chose qu'elle n'arrivait pas à voir, peut-être sa ceinture, peut-être un bouton. Une chose était sûre, en tout cas : c'était quelqu'un de méticuleux, oh que oui !

L'homme revint et, après avoir posé les boissons sur la table, il s'installa sur le tabouret placé face à elle. Il avait pris un porter servi dans un verre droit.

« À votre santé, dit-il. Horace Conway.

— Mary McCarthy. »

Chacun but une petite gorgée, après quoi, ainsi qu'elle en avait coutume dans ces situations-là, elle commença par les questions. Circonspecte dans cet exercice, elle veillait aussi à parler à voix basse. La fonction de cet interrogatoire n'était pas seulement d'obtenir des informations, mais aussi de donner l'impression qu'elle était une interlocutrice attentive, dotée d'un tempérament docile et accommodant.

Horace ne parut pas surpris et se montra expansif dans ses réponses. Il était né en 1852 dans la ville d'Athy, expliqua-t-il, et était le cadet d'une famille de six enfants. Son père faisait partie des fusiliers du Leinster et il était mort en Crimée à la suite d'engelures. Lui-même s'était engagé à l'âge de quatorze ans. À dix-sept ans, il s'embarqua pour Calcutta avec son régiment de fusiliers. Quelques années plus tard, il épousa Florence, la veuve d'un militaire tué par une morsure de serpent. Florence avait des enfants issus de son premier mariage et elle en eut deux autres avec Horace : un garçon prénommé Victor et une fille appelée Theodora. Au bout de vingt ans de vie commune, Florence contracta à la jambe droite une infection

qui provoqua une gangrène. On l'amputa, mais elle décéda néanmoins. Victor, le fils d'Horace, s'enrôla dans l'Armée des Indes et Theodora se maria avec un caporal des Connaught Rangers.

À l'âge de quarante-huit ans, après trente-quatre années de service, Horace quitta l'armée et rentra en Irlande. Sa mère n'était plus de ce monde et, en dehors d'une sœur qu'il n'avait jamais vraiment connue, il n'avait plus de famille à Athy. Il acheta une maison dans Grattan Parade, à Drumcondra, dans les faubourgs nord de Dublin. C'était un petit édifice de brique rouge qui comportait deux chambres. Il en louait une à un commis au grand livre du cabinet comptable Quigley's, dont le siège était sur les quais.

Leurs verres étaient vides. Horace repartit vers le comptoir, dont il revint avec un autre porto brandy, une pinte de stout, une assiette de saucisses garnie d'une flaque de moutarde jaune vif sur le côté et deux fourchettes. Il lui en tendit une. Elle considéra les saucisses. Elles étaient enrobées d'une pellicule de gras luisante et fumaient légèrement. Ce qu'elle savait parfaitement. Le *Swan* servait deux sortes de saucisses : au mouton ou au bœuf. Elle nota qu'Horace avait pris celles au bœuf, qui étaient de meilleure qualité et plus chères. Il ne regardait pas à la dépense. Il n'était pas pingre. Voilà qui lui plaisait. Maintenant elle était certaine qu'elle le suivrait chez lui.

Après une troisième tournée, il l'invita à l'accompagner. Ils convinrent d'une somme. Ils sortirent du *Swan* et marchèrent sous la pluie. Le vent qui soufflait de la Liffey chargeait le ciel d'effluves de porter et de levure. Ils passèrent devant une gare ferroviaire et s'engagèrent ensuite dans Grattan Parade. Ils arrivèrent au domicile d'Horace. La porte d'entrée était d'un vert Buckingham très foncé. Il ouvrit et tous deux pénétrèrent dans la maison. Il régnait dans le vestibule une odeur d'huile pour lampe. Elle évoquait celle du poisson et Mary la trouvait désagréable. Alors qu'elle lui emboîtait le pas jusqu'à l'escalier, elle jeta un coup d'œil dans le petit salon. Elle vit dans l'âtre des boules de papier journal, du bois d'allumage et des boulets de charbon noir. Ils empruntèrent les marches en bois nu. Leurs pieds produisaient un boum sourd et creux sur les degrés et, en montant, une bouffée de marmelade et de peinture parvint à ses narines.

« La chambre du fond », dit-il lorsqu'ils eurent gagné le palier.

Elle comprit que le locataire avait eu droit à la meilleure chambre, celle de devant. Elle entra la première dans la pièce. Une fois à l'intérieur, il referma la porte et tira le store, qui émit en tombant un bruit sec. Il était en toile jaune rigide. Le fracas des roues d'un train

résonna dans le lointain. Plus près d'eux, elle entendit le chant scandé de fillettes qui faisaient tourner une corde à sauter pour une camarade. Ils se déshabillèrent. Ils se couchèrent dans le lit. Lorsqu'ils s'embrassèrent, elle remarqua ses dents. Leur arête était tranchante et, avec le dessous de sa langue, elle sentit sur celles du bas les cannelures qu'y avaient creusées à la longue celles du haut.

Pendant qu'elle attendait la fin de leur rapport, elle écouta le claquement répétitif de la corde qui battait inlassablement sur le trottoir. Elle perçut le sifflet à vapeur d'un autre train, aigu, dur et strident. Elle avait toujours aimé le son des trains et voilà qu'en cet instant ses oreilles s'en emplissaient, tandis qu'elle attendait qu'Horace se fût épuisé. C'était de bon augure.

Trois jours plus tard, Mary emménagea chez Horace, transférant toutes ses affaires à bord d'une charrette à bras. Son accord avec Horace stipulait qu'elle ne verrait pas d'autres hommes et qu'elle s'occuperait de l'entretien de la maison pour lui. En retour, il la nourrirait, l'habillerait, subviendrait à ses besoins et n'aurait plus à la payer. Concernant ses voisins, elle serait sa sœur. Elle serait une veuve sans enfants qui s'appelait Mary McCarthy. C'était l'histoire qu'ils avaient arrêtée entre eux. Quant au locataire, il ne risquait pas de colporter des ragots. Horace lui avait demandé de quitter les lieux, ce qu'il avait fait le jour où Mary s'était installée.

C'était le printemps. Le mois de mai. Quatre mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait emménagé chez Horace. Mary était assise dans l'arrière-cuisine, occupée à reprendre. Elle entendit le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait, puis celui du pas lourd d'Horace dans le hall.

« Mary ?

— Je suis là.

— Il y a un télégramme. »

Il entra dans la souillarde. C'était une petite pièce sombre éclairée par une unique fenêtre qui donnait sur une cour exigüe à l'arrière de la maison. Une corde à linge était tendue à l'extérieur, sur laquelle ne séchait que la chemise blanche d'Horace qu'elle venait de laver.

« Je suis passé au *Swan* quand j'étais en ville », expliqua-t-il.

Il s'exprimait d'une voix douce ; elle sut qu'il avait dû arriver quelque chose de grave.

« Il y avait ceci pour toi. »

Il lui montra une enveloppe de télégramme couleur chamois. Elle vit son nom sur le devant. Elle reconnaissait la forme des lettres. C'est tout ce qu'elle réussit à déchiffrer ; le reste était totalement sibyllin pour elle. Mary ne savait ni lire ni écrire.

« Je l'ai lu », avoua Horace.

Elle ne pouvait l'ignorer. Le haut était déchiré là où il l'avait ouvert.

« Ça vient de ton frère, à Thurles.

— Et il me l'a envoyé au *Swan* ?

— Oui. »

Michael était donc au courant que c'était le pub qu'elle avait utilisé comme base de travail. Il était incroyable de constater combien, en Irlande, des informations détaillées pouvaient voyager facilement d'un endroit à un autre. Voilà qui prouvait que vous aviez beau tout faire

pour dissimuler la nature de vos activités, votre paroisse et votre famille finissaient toujours par la découvrir. Peut-être aurait-elle dû partir en Angleterre quand elle était plus jeune. Plusieurs soldats anglais avaient voulu l'y emmener. Pourtant, quelque chose l'avait empêchée de franchir le pas. Qu'était-ce donc, l'amour de sa patrie ? Elle n'avait jamais pu précisément le dire, mais en tout état de cause, ce quelque chose l'avait retenue chez elle.

« Veux-tu que je le lise ? demanda-t-il.

— Vas-y, finissons-en. »

Il sortit une feuille, qu'il déplia.

« "Père et Alice décédés hier. Enterrement vendredi. Attends ta réponse. Michael." »

Quelques minutes plus tard, Horace se rendit au bureau de poste, d'où il envoya pour elle un télégramme qui disait : « Arriverai demain. Ta sœur. Mary. »

Pendant l'absence d'Horace, Mary confectionna un brassard noir qu'elle cousit sur la manche de sa veste d'été.

Le lendemain, Horace lui donna quinze shillings avec lesquels elle acheta un aller et retour en deuxième classe, puis elle monta à bord du train. À Thurles, un charretier la déposa au domicile de Michael. Là, elle le découvrit assis près du feu, une tasse de thé blottie au creux de ses mains. Sa femme avait emmené les enfants chez sa mère. Michael raconta à Mary les circonstances dans lesquelles leur père et leur belle-mère avaient trouvé la mort. Ils avaient pris le cabriolet pour sortir. Une bestiole avait piqué le cheval – peut-être un frelon, pensait-il, mais on ne pouvait rien affirmer avec certitude. Le cheval s'était emballé et la voiture s'était renversée, après quoi leur tête avait cogné contre la route, les tuant sur le coup. Elle avait manqué la veillée mortuaire. Celle-ci n'avait rien eu de mémorable, lui assura-t-il.

Mary passa la nuit dans le petit lit du palier qui avait été le sien à l'époque où elle avait logé chez Michael, plus jeune.

Le lendemain, Michael loua un tilbury pour leur permettre de se rendre aux funérailles célébrées en l'église catholique de New Inn. La messe n'était commencée que depuis quelques minutes que Mary s'ennuyait déjà. Elle se mit à contempler les plaques qui, sur les murs, décrivaient la progression du Christ sur le Calvaire. Ce dérivatif la contenta l'espace d'un moment, mais elle devina sur elle le regard de la vieille Mrs Dunphy, assise sur le banc situé de l'autre côté de l'allée centrale, à la hauteur du sien. La vieille Mrs Dunphy était une patronne de pub qui coupait sa bière avec de l'eau. La vieille Mrs Dunphy avait une réputation de commère. Mary prit conscience qu'il lui fallait pleurer.

Elle ferma les paupières et se remémora le lieutenant Heaton, le soldat dont elle était tombée amoureuse quand elle avait quinze ans, le seul homme qu'elle eût jamais aimé, songea-t-elle. Elle se rappela ce qu'elle avait éprouvé lorsque son régiment avait brusquement quitté Thurles et ce qu'elle avait éprouvé quand, arrivée devant la barrière de la caserne de Dublin, elle avait appris que ce dernier s'était embarqué pour l'Inde. Elle eut le ventre noué et les sanglots lui montèrent à la gorge. Elle rouvrit les yeux et, inclinant la tête en direction de la vieille Mrs Dunphy, sentit avec soulagement une larme rouler sur sa joue, laissant dans son sillage une trace humide.

Deux jours plus tard, Mary était seule dans la maison de Michael. On frappa à la porte. Elle tira le battant et découvrit un jeune homme d'une vingtaine d'années aux fins cheveux châtons. Il tenait dans une main un chapeau melon et dans l'autre une enveloppe.

« Miss Mary McCarthy ?

— Oui. »

Il lui tendit le pli.

« Une lettre de Mr Burke. »

Mr Burke était notaire à Cashel. Elle se souvenait d'être allée une fois avec son père à son étude de Chapel Street. Avant d'entrer, son père lui avait dit de l'attendre dans la rue. Dans son souvenir, elle avait attendu longtemps, pendant qu'il faisait Dieu sait quoi à l'intérieur.

Elle prit l'enveloppe.

« S'il vous était possible de nous donner votre réponse tout de suite, nous vous en serions très reconnaissants », expliqua son visiteur.

Elle la décacheta et sortit la lettre. Puis elle tâta les poches de la blouse qu'elle portait par-dessus sa robe comme pour y chercher quelque chose. Visiblement, elle ne l'y trouva pas. Elle balaya la pièce du regard.

« Sans mes lunettes, je suis myope comme une taupe, s'excusa-t-elle. Je ne sais pas où elles sont passées. »

Elle sourit au jeune homme.

« Voulez-vous que je vous la lise ? » proposa-t-il.

Il avait mis les mains dans les poches de son pantalon. Les jeunes gens étaient si prévisibles, songea-t-elle.

« Ça ne vous ennuie pas ? »

Il retira les mains de ses poches. Dans l'une d'elles, il y avait des pièces de monnaie que le mouvement fit tinter. Elle se dit qu'elle se débrouillerait pour en avoir sa part. Il prit le courrier et déplia la

feuille. Il s'éclaircit la voix.

« “Objet : Mr et Mrs McCarthy (décédés). Chère Miss McCarthy, je me permets de vous écrire au sujet de la propriété de Mr et de Mrs Edmund McCarthy. Je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir vous présenter à notre étude, à l'adresse ci-dessus, aussitôt que cela vous sera possible. Veuillez agréer, Miss, mes salutations respectueuses, Patrick R.J. Burke.” »

Elle regarda par-dessus l'épaule du jeune homme. Son cabriolet était stationné sur le chemin qui longeait le jardinet de devant.

« Puis-je y aller maintenant ? demanda-t-elle. Pourriez-vous m'y emmener dans votre voiture ?

— Oui.

— Eh bien, entrez donc un instant pendant que je me prépare. »

Elle recula d'un pas et ouvrit plus grand la porte, jetant au passage un coup d'œil au-dessous de sa ceinture. Le tissu était tendu par la pression.

Elle referma derrière lui et donna un tour de clé. Une expression de surprise se dessina brièvement sur son visage. Elle l'ignore. Elle voulait être sûre que, si d'aventure son frère revenait, il ne les surprendrait pas en faisant irruption dans la maison. Elle lui prit son chapeau et la lettre, qu'elle posa sur la table à côté de la planche à pain. Elle se retourna et le toucha à travers la toile de son pantalon. Il produisit un petit bruit. Elle déboutonna sa braguette, libéra son membre et retroussa la peau coulissante qui en recouvrait l'extrémité.

Une odeur monta jusqu'à ses narines, celle qui émanait souvent de là en bas chez les hommes. Une odeur qui évoquait la levure. Il était déjà un peu humide. C'était l'excitation. Avant qu'un homme jouisse, il émet d'abord autre chose. C'était un détail qu'elle avait souvent remarqué. Elle l'empoigna. Il lâcha une nouvelle série de bruits similaires à celui qu'il avait déjà produit, mais plus forts.

« Oh mon Dieu ! »

Le poignet et la manche de sa robe étaient mouillés. Elle attendit. Il se flétrit. Lorsqu'il fut redevenu petit, elle le remisa et reboutonna la braguette. Elle retira sa blouse et s'essuya la main dessus. Elle trouva ses gants et son chapeau. C'était un chapeau en paille orné d'un brin de rose en verre coloré fixé au ruban.

« On y va ? » lança-t-elle.

Une demi-heure plus tard, ils parvenaient devant l'étude de Burke, dans Chapel Street. Le clerc conduisit le cabriolet dans la cour de derrière. Il s'arrêta et tira le frein.

« Oh non ! marmonna-t-elle. J'ai oublié mon porte-monnaie. »

Elle lui adressa un beau sourire.

« Comment vous appelez-vous ?

— Vincent Figgis.

— Ça me gêne de vous le demander, Vincent, mais... pourriez-vous me dépanner de six pence ? »

Il sortit de sa poche une poignée de pièces, en sélectionna une en argent et la mit dans sa main gantée.

« Merci », dit-elle en la glissant dans le gant de sa main gauche.

Il ouvrit la portière de la voiture et déplia le marchepied. Elle descendit.

« Prenez cette porte, expliqua-t-il en montrant le haut de la cour. Le bureau de Mr Burke est sur le devant de la maison. »

Tandis qu'elle traversait la cour, elle devina le regard du jeune homme rivé sur son dos. Elle entra et trouva Mr Burke dans son bureau. C'était un monsieur de petite taille au visage rougeaud. Elle se présenta. Il l'invita à s'asseoir. Il sortit de la pièce et revint avec un carton de documents.

« Le testament de feu vos père et belle-mère », annonça-t-il.

Le texte en était court et concis.

L'activité de Mary préoccupait son père et sa belle-mère. Ils souhaitaient la voir y mettre un terme et, dans ce but, ils avaient décidé de lui assurer un patrimoine.

Par conséquent, ils lui léguaient la maison de Marlhill, avec ses quatre-vingts ares de terrain en forme de doigt, ainsi que tout ce qu'ils possédaient dans l'espoir de l'inciter à quitter Dublin et à rentrer au pays pour y mener une vie de bonté et de piété.

Mary se mit à pleurer. Ce n'était pas le chagrin. C'était le choc. Elle avait toujours supposé que sa belle-mère persuaderait son père de tout laisser à son fils Frank. Cependant elle n'en avait rien fait. Son père et sa belle-mère avaient convenu que c'était à elle que tout reviendrait. Le plus incroyable, c'était la façon dont ils avaient gardé secret leur secret. Pendant toutes ces années, ce testament avait dormi dans ce bureau à son insu, alors qu'à n'importe quel moment quelqu'un aurait pu rapporter à son père et à sa belle-mère un ragot scandaleux glané à Dublin à son sujet, qui aurait pu les pousser à modifier leurs dernières volontés. Mais ce n'était pas arrivé, alors que cela aurait pu, ce qui lui aurait fait perdre ce qu'elle avait toujours ignoré détenir. Oh, il n'y avait aucun doute là-dessus : l'Irlande était un pays aux innombrables secrets, des secrets si extraordinaires que ceux qu'ils concernaient étaient loin d'en soupçonner l'existence.

Au bout de quelques minutes, Mary se sentit mieux et ses larmes se

tarirent.

« Il faut que j'envoie un télégramme, Mr Burke, mais j'ai oublié de prendre de la monnaie. Voulez-vous bien l'envoyer pour moi ? Je vous rembourserai une prochaine fois.

— Bien sûr, répondit le notaire en plongeant sa plume dans l'encrier. À qui dois-je l'adresser ?

— À Mr Horace Conway, 2 Grattan Parade, Drumcondra, Dublin. »

Le grattement du stylo de Mr Burke résonna dans le bureau pendant qu'il écrivait.

« Envoyez le message suivant : “Retenue ici. Dois rester. M.” », énonça-t-elle.

En sortant, elle découvrit Vincent qui l'attendait.

« Est-ce que nous repartons ? » s'enquit-il.

Elle se demanda si elle avait les yeux rougis.

« Oui », dit-elle.

Elle s'installa dans le tilbury, qui s'affaissa sous son poids avant de remonter. La voiture quitta la cour de Mr Burke et traversa la ville. Elle remarqua que Vincent était chaussé de lourdes bottes, dont chacune était agrémentée d'une brillante chaîne de têtes-de-clou en argent.

Ils dépassèrent la dernière maison et se retrouvèrent dans la campagne. L'air était rempli d'une forte odeur d'herbe et de celle, plus discrète, du lait. Elle regarda le ciel. Il était encombré de gros nuages blancs.

« Voici le pub *Lambert's*, annonça Vincent. Voulez-vous boire un verre ? »

Elle vit le bâtiment un peu plus loin. C'était un bar de campagne au toit d'ardoise gris, avec des fenêtres et des portes peintes en rouge. Elle sourit et acquiesça de la tête. Elle savait où il voulait en venir.

Il se gara, puis entra dans l'établissement et en ressortit avec un pichet de porter et deux verres. Ils burent assis ensemble dans le cabriolet en contemplant les hirondelles qui voltigeaient dans l'air autour d'eux. Une fois la bière finie, il rapporta le broc et les verres au pub, puis ils poursuivirent leur route. C'était à présent la fin de l'après-midi. Le soleil baissait au-dessus des champs et, sous ses rayons obliques, chaque feuille des haies luisait d'un vert plus éclatant que d'habitude. Vincent entonna *I Know Where I'm Going* et elle reprit la chanson en chœur avec lui.

Vincent tourna dans un petit chemin et s'arrêta à la lisière d'un bois. Ils descendirent du tilbury, puis s'engagèrent sur un sentier jonché d'humus sec et de brindilles cassées qui les mena jusqu'au cœur

de celui-ci. Des flèches de lumière brillante transperçaient çà et là l'obscurité ambiante, illuminant dans leur faisceau les moucheron ou les grains de poussière qui se paraient alors d'or et d'argent, puis dessinaient sur le plancher de la forêt des carrés de clarté aux contours irréguliers tremblant au rythme de la faible brise qui caressait le feuillage des arbres. Ces flaques sur le sol évoquaient à Mary des fragments de miroir brisé.

Vincent voulait la coucher par terre, mais elle refusa, prétextant que cela mouillerait sa robe. Elle s'adossa à un tronc et souleva ses jupes. Ce fut rapidement terminé. Alors qu'ils regagnaient la voiture, elle lui redemanda une pièce de six pence.

Quelques jours plus tard, Mary emménagea dans la chaumière de Marlhill et, au fil des semaines, Vincent lui rendit visite à plusieurs reprises. À la fin du mois de juillet, elle se retrouva enceinte. Le soir où elle le mit au courant, Vincent expliqua que, par une pure coïncidence, il était en réalité passé pour lui annoncer qu'il ne pouvait plus la voir. Sa famille lui avait clairement signifié qu'il devait cesser. Sur ce, il lui fit ses adieux et s'en alla.

En y réfléchissant après coup, Mary jugea que c'était sans doute la vérité. Il était venu mettre un terme à leur relation précisément le soir où elle avait décidé de l'informer de sa grossesse.

Mary ne revit plus jamais Vincent, mais elle apprit néanmoins par la suite qu'il était parti pour Boston.

Le 4 avril 1901, Mary eut ses premières contractions dans la chambre qui l'avait vue naître. Après un accouchement sans difficulté, elle donna naissance à une fille aux cheveux roux. Mary l'appela Mary McCarthy, mais pour éviter toute confusion, elle décréta que sa fille répondrait au prénom de Moll. Elle l'allaita pendant un certain temps, puis au printemps 1902, lassée de sa vie à Marlhill, elle se rendit compte qu'Horace lui manquait et était convaincue que ses sentiments étaient réciproques.

Elle loua la chaumière à des parents de la femme de Michael et fit le nécessaire avec Mr Burke pour que le loyer fût versé sur un compte domicilié dans une banque de Thurles. Seul Mr Burke était au courant de ces dispositions secrètes. Elle s'arrangea pour placer Moll à la section filles de l'orphelinat St Bridget de Thurles. Comme Mr Burke était membre du conseil d'administration de l'établissement, l'affaire fut facilement expédiée. Elle prit ensuite le train pour Dublin, puis se rendit à pied au 2 Grattan Parade et donna deux coups secs sur la porte avec le heurtoir.

Horace ouvrit. Lorsqu'il vit Mary, il parut surpris l'espace d'un instant. Elle le lut sur son visage. Puis elle remarqua le mouvement de sa bouche et la lueur qui illumina son regard. Oh oui, elle ne s'était pas trompée en imaginant qu'il voulait toujours d'elle.

« Je savais que tu reviendrais, dit-il.

— Je savais que tu le savais », répliqua-t-elle.

Une fille vivait avec lui. Ethel avait vingt-deux ans. Elle avait les cheveux blonds et un gros grain de beauté marron sur la lèvre supérieure. Une heure plus tard elle avait plié bagage.

À son arrivée, Moll se vit attribuer une couchette dans le dortoir filles de St Bridget et l'on confia à une grande la tâche de s'occuper d'elle. Puis à l'âge de six ans, la grande ayant quitté l'orphelinat, Moll eut droit à un lit normal, avec un cadre métallique et un matelas qui sentait autant le savon au crésol que l'urine.

Ses camarades de chambrée étaient de tous âges, jusqu'à seize ans pour les plus vieilles, et la responsable s'appelait Mrs Johnston. C'était une vieille femme au visage parcheminé, qui dormait dans une annexe séparée de leur pièce par une mince cloison.

Quand une fille pleurait la nuit, si c'était une enfant que Mrs Johnston aimait bien, elle l'accueillait dans son propre lit et la câlinait.

Toutefois, si c'était une fille qu'elle n'appréciait pas, Mrs Johnston lançait : « Silence, maintenant, sinon le diable va te crever les yeux avec son épingle ! » Parfois, pour changer, elle disait : « Silence, maintenant, sinon le diable va te couper la langue avec son coupe-chou ! » Si elle était en colère, alors c'était : « Tais-toi, sinon le diable va te couper les attributs féminins et tu ne pourras jamais avoir de bébé ! »

Moll était petite, potelée, avec une chevelure rousse et des dents écartées. Comme c'étaient là des qualités qui déplaisaient à Mrs Johnston (elle préférait les filles élancées aux cheveux blonds), elle n'a jamais figuré au rang de ses chouchoutes et la vieille dame ne l'a jamais emmenée dans son lit. Dès lors, Moll apprit à pleurer sans bruit et, à la longue, elle devint rompue à cette technique.

L'orphelinat comptait une salle de classe et un maître. Cependant, comme la plupart des pensionnaires entraient en général au service d'une grande maison ou d'un gros exploitant agricole à seize ans, on leur assignait des corvées ou des tâches ménagères pour les y préparer. Le travail des filles permettait aussi de rapporter de l'argent

à l'institution.

Peu après avoir eu son lit personnel, Moll fut affectée aux volailles. À partir de ce moment-là, chaque matin, après avoir mis sa robe et sa blouse réglementaires, puis enfilé les bas en laine qui la grattaient et glissé ses pieds dans ses lourds sabots, elle se rendait dans l'arrière-cuisine, décrochait le panier à œufs du clou fiché à l'arrière de la porte et sortait en courant dans le petit jardin attenant, clôturé de hauts murs solides pour le protéger de l'intrusion des renards.

Sa première besogne était de laisser les volatiles au-dehors, la deuxième de soulever les trappes des côtés et du fond du poulailler, puis de fouiller à tâtons les pondoirs pour y ramasser les œufs frais tout chauds. La troisième de les rapporter ensuite à la cuisinière, Mrs McSorley. Enfin, elle pouvait prendre son petit déjeuner, constitué de tartines à la graisse et de thé fort sans sucre (car ce dernier était interdit aux filles de St Bridget), puis, avant de rejoindre ses camarades dans la salle de classe, elle repartait aider le vieil Arnold, l'aviculteur, à nourrir les oiseaux. C'était un fumeur de pipe volubile, aux jambes arquées, qui était sujet à des crises et il lui arrivait parfois d'en être victime tandis qu'elle se trouvait avec lui dans le jardinet de la cuisine pour distribuer aux poules le mélange de farine et d'eau avec lequel on les nourrissait.

Lorsque cela se produisait, le vieil Arnold tombait dans l'herbe où, pris de convulsions, il battait l'air tandis qu'une écume laiteuse et compacte comme du blanc d'œuf s'écoulait de sa bouche ; alors, elle rentrait à toutes jambes dans l'orphelinat pour aller chercher le maître, Mr O'Shea, ou la cuisinière, Mrs McSorley, avec qui elle ressortait tout aussi vite, après quoi l'adulte qui l'accompagnait roulait le vieil Arnold sur le flanc avant de lui glisser un doigt dans la bouche et d'en extirper la langue ; ensuite, l'adulte lui laissait le soin d'attendre le moment où le vieil Arnold reviendrait à lui.

Lorsque Moll eut dix ans, Mrs McSorley déclara qu'elle était désormais assez grande pour s'occuper seule des attaques du vieil Arnold et qu'elle ne devait plus solliciter son aide ou celle de Mr O'Shea, mais le basculer elle-même sur le côté et dégager sa langue ; c'est ainsi qu'à la crise suivante et à toutes les autres elle fit ce qui lui avait été enseigné.

À onze ans, la chevelure de Moll était devenue très longue et son corps avait commencé à changer. Des courbes étaient dorénavant visibles. Elle l'avait remarqué. Elle n'était d'ailleurs pas la seule et il y eut un changement dans la manière dont on s'adressait à elle. Elle avait toujours eu tendance à rougir, mais à présent le phénomène se produisait plus fréquemment et de façon plus flagrante encore. Cela avait un lien avec l'âge. Le pourquoi de la chose demeurerait un mystère, mais la réalité était là. C'était ainsi et il n'y avait rien d'autre à faire que de le supporter.

Un jour, alors qu'elle était dans la cuisine, elle monta sur une chaise pour prendre une casserole.

« Regardez-moi ces jambes ! s'exclama Clare Corrigan, qui pelait des pommes de terre, assise à la table. Voilà qui plaira à un homme, ça c'est sûr ! »

Moll se sentit rougir. Elle redescendit et donna la casserole à Mrs McSorley.

« Ça alors, Moll, tu es toute rouge, dit Mrs McSorley. Rouge comme un renard.

— “Foxy”¹ Moll, rebondit Clare Corrigan.

— Foxy Moll, c'est bon, ça ! approuva Mrs McSorley. Oh oui, ça me plaît ! Foxy Moll McCarthy : ça sonne bien, pas vrai ? Tu sais quoi ? Je crois que c'est comme ça qu'on devrait t'appeler à partir de maintenant. Oui, on t'appellera Foxy Moll, n'est-ce pas, Clare ? »

Et à dater de ce moment-là, elle fut donc appelée Foxy Moll par Mrs McSorley, surnom que tout le monde à St Bridget ne tarda pas à adopter.

1. « Renard » se dit *fox* en anglais. L'adjectif *foxy* fait référence aussi bien à la couleur du pelage qu'à la matoiserie légendaire de l'animal, mais il est aussi employé familièrement pour désigner une fille sexy. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Un nouveau jardinier vint travailler à l'orphelinat. Il se nommait Willie Garret. C'était un homme de petite taille, au visage symétrique et aux cheveux très noirs, qu'il portait avec la raie à gauche. Son comportement avait un je-ne-sais-quoi d'étrange, à la fois un peu charmeur et un peu patelin, un peu hâbleur et un peu contrit. Aucun des orphelins ne l'aimait. Il n'avait ni femme ni enfants.

Par une belle matinée de mars, entre le petit déjeuner et la classe, Foxy Moll se trouvait dans le jardinet de la cuisine. Le vieil Arnold était en train de remplir la mangeoire des volailles quand il se mit soudain à trembler et à tituber. Il lâcha son seau. La nourriture s'éparpilla et les poules se précipitèrent dessus. Puis il s'écroula et elles se dispersèrent. Le vieil Arnold commença à se contorsionner sur l'herbe. La ficelle qui lui ceignait la taille se dénoua légèrement. Son pantalon glissa le long de ses hanches, de sorte que Foxy Moll lui aperçut le nombril et la ligne de poils qui courait au-dessous jusqu'au triangle velu niché plus bas. C'étaient des poils gris, rêches et fins, qui poussaient sur une peau aussi blanche qu'un champignon. Cette vision l'effraya, la poussant à fermer les yeux pendant qu'elle roulait Arnold sur le flanc et à les garder clos lorsqu'elle fourra ensuite les doigts dans sa bouche pour en extraire sa langue visqueuse. Lorsqu'elle eut terminé, elle haletait si lourdement sous le coup de l'effort qu'elle n'entendit ni la porte du petit jardin qui s'ouvrait et se refermait, ni le bruit des pas qui s'approchaient.

« Qu'est-ce qui lui arrive, au vieil Arnold ? »

Surprise par cette voix inattendue, Foxy Moll sursauta et rouvrit les paupières. Elle vit la figure pâle et la chevelure noire de Willie Garret, dont la longue mèche pendait devant son œil droit. Il se tenait en face d'elle, de l'autre côté du corps du vieil Arnold.

« Il fait des crises, expliqua-t-elle.

— Mmm mmm.

— Et quand ça se produit, je le mets sur le côté comme ça et, au bout d'un moment, il retrouve la forme.

— Ah bon ? »

Willie contempla la forme allongée à leurs pieds, puis reporta son regard sur Foxy Moll.

« À en juger par ce que je vois, tu ne te contentais pas de retourner ce pauvre gars. Si tu n'étais pas une si gentille fille, je dirais que tu profitais de la situation. »

Commençant à rougir, elle sentit son cou s'empourprer puis, un instant plus tard, la chaleur se propager à son menton avant de lui envahir tout le visage jusqu'à la racine de ses cheveux, en haut du front. Elle avait les yeux larmoyants. Elle tremblait. Elle avait envie de crier « Non, non ! », mais savait que, si elle ouvrait la bouche, rien n'en sortirait. Pas un mot, rien du tout. Pourtant, elle l'ouvrit malgré tout, mais nulle parole ne s'en échappa.

« Mais regardez-moi ça ! s'exclama Willie. Tu es devenue toute rouge, ma fille, et, bonté divine ! je dirais que ce rouge-là, on ne le voit nulle part ailleurs que sur un renard. Oh oui, ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle "Foxy" Moll, hein ? Tu es toute rouge, oh que oui ! rouge comme un renard, c'est bien vrai, rouge comme un renard ! »

Elle referma la bouche. Pourquoi cela lui arrivait-il ? Pourquoi rougissait-elle ainsi ? Elle était gênée, mais en même temps l'attention qu'il lui témoignait ainsi que sa façon de lui parler et de la taquiner lui étaient agréables. Elle aimait cela.

La face toujours enflammée, elle jeta un coup d'œil dans sa direction. Ce n'était pas un geste intentionnel. C'était un geste involontaire, rien de plus. Puis elle lui adressa le plus timide des sourires. Encore une fois, ce n'était pas quelque chose qu'elle avait décidé de faire, mais elle l'avait néanmoins fait. Ce n'était pas intentionnel. C'était involontaire, rien de plus.

Willie lui rendit son sourire, accompagné d'un clin d'œil.

« Foxy Moll, ma petite renarde. »

Le sentiment plaisant qu'elle éprouvait se renforça, mais son embarras et le feu qui lui dévorait la figure aussi. Elle détourna le regard. Sur le sol, le vieil Arnold gémit, puis roula sur le dos, s'assit et battit des paupières en bredouillant.

« Vous avez fait une crise, l'ancien, l'informa Willie, mais notre amie ici présente, Foxy Moll, s'est bien occupée de vous. »

Le vieil Arnold frissonna, se tortilla et remonta son pantalon, une tâche que compliquait le fait qu'il fût encore assis par terre, puis il

rattacha la ficelle qui était enroulée autour de sa taille.

« Ah, ces crises, c'est une malédiction !

— Je vais vous aider à vous relever », dit Willie.

Foxy Moll remarqua qu'il s'exprimait d'une manière totalement différente de celle employée avec elle quelques instants auparavant. Les intonations douces et enjôleuses avaient cédé la place à un ton dur, neutre, voire sec. À l'évidence, il possédait deux voix : la première pour les filles et la seconde pour toutes les autres personnes, comme le vieil Arnold.

Willie plaça les paumes sous les coudes du vieil Arnold et le releva. Il était peut-être petit, mais il était fort.

« Avez-vous toujours fait ces crises ? interrogea Willie.

— Seulement depuis la Crimée. »

Le vieil Arnold épousseta maladroitement ses vêtements, mais pour un bien piètre résultat.

« Laissez-moi faire. »

Willie lui essuya les épaules avec l'une de ses petites mains.

« Un boulet du tsar m'a touché à la tête. Je suis resté sans connaissance pendant dix jours. On m'a cru mort, mais je suis revenu à moi comme neuf, sauf que les crises ont commencé à ce moment-là et qu'elles n'ont jamais cessé depuis – puis, montrant le seau en bois qu'il avait laissé tomber au moment de son attaque : Sois gentille, ma fille, et passe-le-moi. »

Elle le ramassa par son anse en corde.

« Tu es une gentille fille, Mary, la remercia le vieil Arnold.

— Ah bon ? s'étonna Willie. C'est à voir...

— Elle est toujours gentille avec moi. »

Aux oreilles de la jeune fille, le vieil Arnold semblait fâché. Elle se demanda pour quelle raison. Il n'était pas fâché contre elle, tout de même ? Elle n'avait rien fait de mal. Puis elle comprit. C'était à cause de Willie Garret. Le vieil Arnold ne l'appréciait pas. Voilà pourquoi il semblait fâché. Mais pour quelle raison ne l'appréciait-il pas ? Mystère, mais il faut dire qu'elle avait souvent observé ce genre de comportement chez les adultes. Ce qu'ils pensaient, ce qu'ils aimaient et n'aimaient pas la dépassait complètement.

« J'ai remarqué que vous ne l'appeliez pas Foxy Moll, contrairement à tout le monde ici, n'est-ce pas ? lança Willie.

— Non, en effet.

— Pourquoi donc ? »

Le ton de Willie était maussade et plein de ressentiment.

« Je vais vous le dire. »

Le vieil Arnold prit le seau, puis tourna son vieux visage las vers le jeune homme, qu'il fixa de ses yeux bleus délavés.

« Son nom lui a été donné à la naissance : on l'a appelée Mary McCarthy et, en ce qui me concerne, elle est Mary McCarthy. C'est ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle restera toujours.

— Mais ça ne la dérange pas. Ça lui plaît, déclara Willie en la regardant. C'est bien vrai, que ça ne te dérange pas, hein ? Ça ne te dérange pas, Foxy Moll ? »

Quelle que fût sa réponse, elle ne manquerait pas de contrarier l'un ou l'autre, ce qu'elle voulait à tout prix éviter. La seule manière de s'en sortir était de feindre de n'avoir rien entendu. Elle contempla le sol du jardin. Les poules étaient revenues et picorait la nourriture répandue par terre. Elle espérait donner l'illusion que son attention était accaparée par cette scène.

Il y eut un long silence, que le vieil Arnold finit par rompre en annonçant :

« Allons ramasser les œufs. »

Foxy Moll s'en était déjà chargée un peu plus tôt dans la matinée, mais elle s'abstint de le préciser et se contenta de suivre le vieil homme dans le poulailler. L'intérieur empestait la poule : une forte puanteur aviaire.

« Ce Willie, maugréa le vieil Arnold, ce n'est pas un gars bien. Un bon conseil : ne le laisse pas s'approcher de toi et ne t'approche pas de lui, tu m'entends ? C'est un serpent, sournois et dangereux. Très fort pour ce qui est de la parlotte, mais il faut s'en méfier comme de la peste, même si c'est un avorton qui n'a l'air de rien. Et qu'est-ce qu'ils ont tous, avec ton nom ? Tu t'appelles bien Mary McCarthy, oui ? Mais non, tout le monde se sent obligé de trafiquer ton nom et de t'appeler Foxy Moll. Pourquoi ne peuvent-ils pas te laisser tranquille avec ça ? »

C'étaient des questions étranges, auxquelles elle était incapable de répondre. Quelle importance, que tout le monde l'appelle Foxy Moll ? Et puis pourquoi s'en priveraient-ils ? Elle avait les cheveux roux. Elle avait la peau rouge. Elle était rouge. C'était logique. À vrai dire, elle n'y voyait aucun inconvénient. Et pour être franche, quand Willie Garret prononçait son nom, elle aimait beaucoup cela. Voilà qui lui donnait une sensation qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. C'était une drôle de sensation : comme si elle pétillait à l'intérieur. Bien sûr, il lui était impossible de le confesser au vieil Arnold, alors Foxy Moll resta silencieuse.

« Je l'éviterais, si j'étais toi », conclut le vieil Arnold.

Ils entreprirent de fouiller les pondoirs pour y trouver des œufs,

mais naturellement il n'y en avait pas. Ils ressortirent bredouilles du poulailler. Une fois dehors, Foxy Moll constata que Willie Garret était parti. Elle était déçue, mais n'en montra rien.

Le lendemain, elle aperçut de loin Willie qui poussait sa brouette sur l'allée de St Bridget. Elle supposa qu'il se dirigeait vers le portail pour y enlever les mauvaises herbes.

Le surlendemain, elle ne le vit pas de la journée et apprit par Mrs McSorley qu'il avait été chargé d'aller au dépôt de charbon avec le cheval et la charrette afin d'en rapporter du coke pour la chaudière.

Le jour suivant, elle pensa à lui en attrapant son panier avant de sortir pour sa première tâche du matin, la collecte des œufs. Ne le croisant pas sur le chemin du jardin attenant à la cuisine, elle se dit qu'il n'était pas encore arrivé au travail et qu'elle le rencontrerait peut-être plus tard. Elle l'espérait en tout cas.

Parvenue au poulailler, elle tira les verrous et replia le volet allongé situé à l'arrière. Elle tendit le bras jusqu'aux pondoirs, puis explora à tâtons la paille desséchée et rêche. Elle trouva un œuf tout chaud, à la coquille lisse, qu'elle souleva avec soin avant de le déposer dans son panier.

« Ah, voici ma préférée ! entendit-elle derrière elle, reconnaissant immédiatement la voix de Willie Garret. Bonjour, Foxy Moll. Comment vas-tu, ce matin ? »

Elle décida de l'ignorer, pensant ainsi accaparer plus encore son attention, et continua donc à lui tourner le dos pour fouiller le poulailler en quête d'œufs.

« Est-ce que Foxy Moll a l'intention d'ignorer son Willie ?

— Il faut que je ramène des œufs à Mrs McSorley, sinon elle va me manger. »

Ce n'était pas vrai, mais c'était une excuse commode.

« Mais Willie Garret a un cadeau pour sa Foxy Moll, un tout petit cadeau – je suis bien sûr que Foxy Moll aimerait avoir un petit cadeau, n'est-ce pas ? »

Elle n'avait aucune idée de ce que ce pouvait être, mais aucune

importance : elle le voulait quand même.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle en pivotant pour lui faire face.

— Oh, alors Foxy Moll est soudain intéressée, maintenant, hein ? »

Elle ne répondit rien. Elle allait se contenter de le regarder, puis d'attendre, et si au bout d'un moment rien ne se passait, alors elle se retournerait pour reprendre le ramassage des œufs. Elle le dévisagea.

« Voici », annonça-t-il.

Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit un sachet en papier. Puis il tira de ce dernier un sucre d'orge orange en forme de houlette de berger.

« À mon avis, tu dois avoir le bec sucré. Voilà pourquoi j'ai acheté ça. »

Elle lorgna la confiserie. Celle-ci était d'un bel orange profond, avec un petit, mais ravissant, ruban rose attaché en un nœud à l'endroit où la hampe commençait à s'incurver. Elle en avait très envie. Elle n'avait jamais goûté de sucre d'orge avant ce jour, mais, pour en avoir parlé avec des filles qui en avaient déjà mangé, elle savait que c'était l'une des meilleures choses au monde.

« Tu le veux ? » demanda-t-il.

Elle éprouva dans son ventre une étrange, mais agréable, effervescence tandis qu'elle sentait dans sa bouche ses joues humides de salive et toute sa langue parcourue par un picotement dans lequel elle reconnaissait le symptôme du besoin dévorant.

« Oui, répondit-elle.

— Est-ce que tu vas être gentille avec moi, dans ce cas ? »

Elle s'interrogea sur la signification de cette question. Gentille ? Elle se montrerait courtoise, de cela elle était sûre. Elle connaissait les mots à employer pour exprimer sa gratitude. Elle se montrerait polie. Était-ce ce qu'il voulait dire par « être gentille » ?

Plongée dans ses délibérations, elle était tiraillée dans différentes directions. La partie anxieuse de sa nature, celle qui veillait à son bien-être, lui disait : « Non, ne le prends pas, ne l'accepte pas ! Ce qu'il veut dire par "être gentille" n'est pas bien. Il va exiger de toi des choses, des choses qui sont sales et horribles ; alors le plus simple, le plus facile, le plus convenable, c'est de simplement lui répondre "Non", puis de pivoter sur les talons et de retourner ramasser les œufs. »

L'autre côté de sa personne, le côté avide, lui affirmait le contraire : « C'est un cadeau, un délicieux morceau de sucre d'orge en cadeau. N'as-tu jamais rêvé d'y goûter ? Oui, évidemment. Eh bien, c'est l'occasion. Il te suffit de tendre la main pour le prendre. C'est tout.

Rien de plus. Et tout ce que tu auras à faire, c'est dire "Merci". Tu peux le faire, n'est-ce pas ? Oui, tu le peux. Une fois que tu l'auras fait, tu te seras acquittée de tes obligations et en retour le sucre d'orge sera à toi. »

Sans réfléchir, sans décider du geste, elle déploya le bras vers lui et ouvrit la main.

« Exactement ce que je pensais, se réjouit-il. La petite Foxy Moll a le bec sucré. Ce n'est pas vrai, ma jolie, que tu as le bec sucré ? Avoue-le.

— Si.

— Si quoi ? »

Si quoi ? Que lui avait-il demandé ? Que voulait-il l'entendre dire ? Elle ne s'en souvenait pas. Une seule pensée occupait son esprit : se saisir de ce tortillon de sucre d'orge pour se l'approprier.

« Si quoi ? insista-t-il.

— Si, Foxy Moll a le bec rouge.

— Le bec rouge ? répéta-t-il avec un gloussement ironique. Tu veux dire le bec sucré ?

— Oui, le bec sucré, rectifia-t-elle en sentant le carmin lui monter aux joues. Foxy Moll a le bec sucré. »

Il déposa le présent dans sa paume. Elle referma les doigts dessus, puis glissa prestement sa main dans la poche de sa blouse pour y mettre le précieux sucre d'orge tout au fond, là où s'accumulent la poussière et les peluches.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on dit ? l'aiguillonna Willie.

— Merci.

— Non. On dit "Merci, Willie".

— Merci, Willie.

— Oh, Foxy Moll apprend les bonnes manières. Et ça fait plaisir, de la voir si bien élevée ! »

Il fourra le sachet en papier dans sa poche et s'éloigna en affichant un petit sourire narquois. Elle reprit sa moisson d'œufs. Le feu qui lui brûlait la figure commença à s'apaiser. Elle remplit son panier, puis le rapporta à Mrs McSorley. Elle s'esquiva ensuite pour rejoindre son dortoir, alors qu'elle n'avait pas le droit d'y monter pendant la journée, et dissimula son cadeau à l'intérieur de sa taie d'oreiller.

Cette nuit-là, dans son lit, elle écouta la respiration des filles autour d'elle. Leur souffle était normal, mais il se fit petit à petit plus lent et plus régulier. Au bout d'un moment, elle fut certaine que toutes s'étaient endormies. Elle tira le sucre d'orge de la taie et dénoua délicatement le ruban, qu'elle remit dans sa cachette pour pouvoir l'utiliser le lendemain matin. Et enfin vint l'instant qu'elle avait

attendu toute la journée. Elle introduisit l'extrémité de la confiserie entre ses lèvres – pas la partie incurvée, mais la partie droite –, puis entreprit de la suçoter. Dans un premier temps, elle ne lui trouva pas un goût particulier. La sensation qu'elle avait dans la bouche était celle de quelque chose de froid et de dur, qui avait la consistance du verre. Mais quelques secondes plus tard, elle eut le bonheur d'éprouver une autre sensation, à la fois humide et extraordinairement douce, qui se répandit sur tout son palais ainsi que le long de sa gorge. C'était la plus agréable saveur dont elle se fût jamais délectée de toute son existence.

Le lendemain matin, après s'être brossé les cheveux, elle se rappela le ruban caché dans sa taie d'oreiller. Elle alla le chercher et se noua les cheveux à l'arrière.

Clare Corrigan remarqua le nouveau ruban coloré.

« D'où est-ce que ça sort ? »

— C'était un cadeau.

— Qui t'a offert un cadeau ? Tu ne connais personne.

— Willie Garret, le nouveau qui travaille aux jardins.

— Oh », lâcha Clare Corrigan, les yeux écarquillés en une expression dans laquelle Foxy Moll reconnaissait un mélange de surprise et de jalousie.

De jalousie, jugea-t-elle en dévalant l'escalier quatre à quatre, de jalousie. Personne n'avait jamais été jalouse d'elle avant ce jour. Cette simple idée la grisa et lui donna un sentiment de puissance.

Après le petit déjeuner, Willie vint la retrouver dans le jardinet contigu à la cuisine.

« J'aime bien ce ruban, releva-t-il. Et toi ? »

Il le toucha ; il n'avait fait que l'effleurer, mais elle en eut des picotements dans tout le cuir chevelu. Elle n'avait rien ressenti de tel auparavant. C'était étrange et fort, mais pas déplaisant.

« Tu en aura d'autres », ajouta-t-il.

Il prit congé et, emplie d'exaltation, elle s'en retourna à la collecte des œufs.

Au fil des saisons suivantes, Willie lui apporta plusieurs rubans de couleur ou de largeur différente, mais aussi des boutons, des gâteaux, du fil teint et un châle en laine.

Tous ces objets, dont elle n'avait jamais possédé un seul auparavant, lui donnèrent le même sentiment grisant de puissance que le ruban du sucre d'orge. Elle était également flattée de constater que Willie l'appréciait au point de lui offrir ces choses et elle estima bientôt que ce simple fait attestait de son ardeur, prouvait que ses sentiments étaient conformes à ceux qu'il professait.

Ces cadeaux eurent aussi des conséquences sur les autres orphelines et sur leur comportement avec elle. Au fur et à mesure que se répandait la nouvelle des largesses de Willie, elle fut traitée avec un respect auquel elle n'avait jamais été habituée précédemment. Elle, qui n'était personne, était devenue quelqu'un : un quelqu'un que l'on nommait la copine de Willie, la Foxy Moll de Willie.

Puis elle franchit un nouveau palier : elle ne se faisait plus uniquement une fête des présents à venir en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir lui apporter, comme cela avait été jusqu'alors le cas ; non, elle se mit à attendre avec impatience les moments où elle le retrouverait. En outre, lorsqu'il s'adressait à elle en l'appelant Foxy Moll ou lui demandait si elle était une renarde ou employait les autres termes charmeurs de son répertoire, son cœur battait la chamade et elle sentait une grosse bulle de bonheur gonfler en elle.

Ensuite succéda l'anxiété : c'était presque comme de la jalousie. Le voir lui était devenu nécessaire et c'était aussi douloureux d'en être privée que grisant lorsque cela se produisait. Et après vint le temps des cajoleries. Elle voulait avoir de lui l'assurance d'être sa préférée parmi toutes les filles de l'orphelinat, et de la ville, et du Munster, et même de toute l'Irlande. Elle lui posa la question et il l'en assura, encore et encore, ce qui au début suffit à la satisfaire, mais ne fut rapidement

plus assez à ses yeux. Il lui fallait plus. Il devait lui dire qu'il l'aimait, qu'il n'aimait qu'elle et personne d'autre ; mieux, qu'il n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais personne d'autre qu'elle. Pendant longtemps, Willie Garret refusa de prononcer ces mots. Tout ce qu'il disait, c'était qu'il avait de l'affection pour elle. Puis tout ce qu'il concéda ensuite, c'était qu'il l'adorait. Enfin advint l'heure où il lui déclara qu'il l'aimait et, à l'instant où il lâcha ces mots, un déferlement d'émotions étranges lui transperça le ventre. Ses jambes tremblèrent et elle éprouva une sensation bizarre entre les cuisses : c'était dans une certaine mesure une sorte de souffrance, mais aussi quelque chose qu'elle n'avait jamais connu jusqu'alors et des aiguilles cuisantes s'en vinrent perforer ses petits seins naissants.

Chaque dimanche après-midi, les orphelines avaient la permission de sortir de St Bridget pendant une heure pour aller se promener dans la campagne environnante. Le dimanche suivant cette déclaration, elle avait rendez-vous avec Willie et ils se rendirent dans un petit bois. Là, elle le laissa l'embrasser. Ils retournèrent ensuite dans ce bois d'autres dimanches après-midi et il l'embrassa maintes fois. Puis arriva le jour où il lui offrit la bague en lui promettant le mariage. Jamais elle n'avait été aussi heureuse de sa vie et elle autorisa Willie à soulever sa jupe. Après quoi il fit ce pour quoi il la harcelait depuis un bon bout de temps et, bien que consciente qu'elle ne devrait pas accepter, elle avait le sentiment qu'elle n'avait pas le droit de lui refuser cela maintenant. Lorsqu'il en eut terminé, tous deux rentrèrent à l'orphelinat bras dessus, bras dessous. Elle avait quatorze ans.

Le lendemain, alors que c'était lundi, Willie ne se présenta pas à son travail. Tout comme le mardi, le mercredi et le jeudi. Le vendredi, un paroissien raconta au prêtre, qui raconta à Mrs McSorley, qui raconta à son tour à plusieurs filles qui passaient dans sa cuisine – dont Clare Corrigan – ce qui s'était passé.

Dans la salle de classe, le bureau de Clare Corrigan était derrière celui de Foxy Moll. Le maître était en train d'écrire au tableau dans le grincement de la craie.

« Foxy Moll, tu connais la nouvelle ? » chuchota Clare Corrigan.

Blafarde, blême et le cœur lourd de douleur, elle sut aussitôt que ce devait être au sujet de Willie. Bien que mourant d'envie d'avoir de ses nouvelles, elle présuma que celle qu'allait lui annoncer Clare Corrigan devait être mauvaise.

« Lundi, des gens ont vu Willie entrer dans un bureau de recrutement de l'armée, à Limerick, et ensuite monter dans un train à la gare. Il s'est engagé dans l'armée, voilà ce qu'il a fait, et il va partir se battre en France. »

Foxy Moll détala hors de la pièce pour filer dans le jardin. Elle se plia en deux et tout se vida d'un jet : les tartines à la graisse et le thé qu'elle avait pris au petit déjeuner, ainsi que le hareng saur qu'elle avait mangé à midi. La bouillie de nourriture non digérée forma une flaque à ses pieds.

Le maître envoya Clare Corrigan s'enquérir d'elle. Clare la trouva dehors et alla chercher Mrs McSorley à la cuisine. La cuisinière, qui confectionnait un pain de viande avec de la chair à saucisse, avait les mains grasses.

« Foxy Moll est malade.

— Où ça ?

— Sur la pelouse, de l'autre côté.

— Cette fille ! grommela Mrs McSorley. Comme si je n'étais pas

déjà assez occupée à préparer le souper, maintenant il faut que j'arrête à cause d'elle ! »

Bien que rien n'eût été dit, tout le monde à St Bridget la rendait responsable de la disparition de Willie, que les adultes jugeaient terriblement embêtante.

Mrs McSorley ramena Foxy Moll à la cuisine. Elle prit un morceau de tissu dans la boîte à chiffons.

« Essuie-toi la figure avec et jette-le ensuite dans le feu », dit-elle.

C'était un bout de vieux rideau vert, à l'étoffe très rêche. Foxy Moll se frotta la bouche avec avant de le lancer dans le foyer.

« Tiens. »

Mrs McSorley lui donna une tasse en fer-blanc remplie de lait, à la surface duquel affleuraient des bulles.

« Bois ça. Ça te remettra sur pied. »

Foxy Moll renifla le lait. Il sentait la vache et le pré. C'était une odeur lourde, riche, qui évoquait le beurre, et elle savait qu'il lui serait impossible d'en avaler une goutte.

« Je ne peux pas. Ça va encore me rendre malade, dit-elle en posant la tasse sur la table. Mais je veux bien un verre d'eau. Si vous en avez. »

Plus tard, cette nuit-là, Foxy Moll fut prise de frissons et commença à transpirer. Ses dents s'entrechoquèrent dans un premier temps, avant de se mettre à grincer. Elle émit ensuite des murmures qui bientôt se muèrent en cris. Ses hurlements réveillèrent Clare Corrigan, qui se leva et se rendit dans l'annexe en prenant soin de soulever sa lourde chemise de nuit pour ne pas risquer de trébucher en marchant dessus.

« Mrs Johnston.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

— C'est Foxy Moll. »

Mrs Johnston descendit de son haut lit en bois et, après avoir jeté un châle autour de ses épaules, traversa à pas feutrés le dortoir plongé dans le noir. En approchant de Foxy Moll, elle l'entendit crier et se débattre sous ses couvertures. Tendant la main dans l'obscurité, Mrs Johnston trouva la tête de Foxy Moll et referma les doigts sur son front. Il était chaud et humide.

« À côté de mon lit, il y a une bougie, expliqua-t-elle à Clare Corrigan qui était plantée derrière elle. Allume-la et apporte-la ici. »

Clare Corrigan s'éloigna, puis revint dans le dortoir. À la pâle lueur vacillante de la flamme, Mrs Johnston et l'orpheline constatèrent que Foxy Moll avait le visage rouge et qu'elle ruisselait de sueur.

« Elle est brûlante, déclara Mrs Johnston. J'ai besoin d'une cuvette d'eau froide et d'un gant de toilette, et puis il faudra que nous appelions le docteur. »

Le lendemain après-midi, le médecin appelé au chevet de Foxy Moll diagnostiqua une fièvre et recommanda de la mettre à l'isolement, au cas où sa maladie serait contagieuse. On lui prépara un lit au grenier, dans la mansarde, où elle demeura une semaine à transpirer, à pleurer ou encore à dormir d'un sommeil tourmenté par la fièvre et un terrible rêve récurrent.

Elle se trouvait sur un chemin de terre qui serpentait à travers une plaine tourbeuse, sous un ciel menaçant, d'un noir sale. Willie était là, devant elle : il hâtait le pas et elle lui criait de l'attendre tandis qu'elle essayait de le rejoindre, mais il n'écoutait pas ses supplications. Il marchait de plus en plus vite. Elle tentait de le rattraper, mais en vain. Elle avait beau s'évertuer à le suivre, à s'époumoner, à gémir, à le cajoler, il accroissait de plus en plus son avance sur elle jusqu'à s'évanouir enfin dans le lointain, la laissant seule au milieu de l'immensité de cette tourbière déserte.

Pendant les quelques heures où elle était réveillée et consciente, elle restait allongée sur son matelas, plongée dans la contemplation des ardoises grises et plates au-dessus de sa tête. Parfois, elle percevait le grattement des griffes d'oiseaux qui se déplaçaient sur le toit. Dans ces instants-là, elle éprouvait une douleur dans la poitrine, quelque part dans la région du cœur. C'était une sensation puissante, atroce autant qu'épuisante. Comparativement, Foxy Moll préférait à tout prendre son horrible rêve.

Sa température finit par retomber et elle fut autorisée à réintégrer le dortoir. La première chose qu'elle fit en arrivant fut d'ouvrir l'armoire abritant l'étagère où étaient rangés ses vêtements, puis de sortir les boutons, les rubans et le châle dissimulés sous ses affaires. En voyant les cadeaux de Willie, les violents élancements qui l'avaient tant torturée dans la mansarde revinrent la transpercer. La souffrance était telle qu'elle sentit ses jambes trembler et sut qu'il lui fallait s'asseoir. En même temps, à la vision de tout ce qui la liait encore à Willie, une sorte de soulagement s'empara d'elle.

Elle ramassa le tout – rubans, boutons et châle – et l'emporta jusqu'à son lit, sur lequel elle s'assit, les objets blottis dans son giron. Elle fut parcourue durant un long moment de grandes bouffées de souffrance et de joie. Ces sentiments étaient éprouvants. Mais ils étaient aussi réconfortants.

Au début de l'année 1917, Horace Conway contracta une pneumonie. Un matin, un homme se présenta à la porte. Il expliqua à Mary qu'il se nommait Richard Rooney, qu'il était le fils d'Agnes Rooney, née Conway, laquelle lui avait demandé de retrouver son frère Horace, dont elle avait perdu la trace, et que, ayant évoqué par hasard l'objet de sa quête au *Swan*, Big Van lui avait indiqué le chemin de Grattan Parade, où il était donc venu frapper.

« Il ne va pas très bien, l'informa Mary.

— C'est ce qu'il m'a semblé comprendre.

— Entrez donc. »

Ils montèrent l'escalier pour rejoindre la pénombre de la chambre où Horace était allongé sous les couvertures, parfaitement immobile. Il flottait dans l'air une odeur végétale forte et aigre : celle de l'amer liquide brun qu'Horace prenait pour soigner sa poitrine.

« Je crois qu'il dort, reprit Mary.

— Non, je ne dors pas, dit Horace. Qui est-ce ?

— Richard Rooney, répondit le visiteur. Je suis le fils d'Agnes.

— Ma sœur Agnes ? Elle est vivante ?

— C'est exact. »

Au cours de la semaine suivante, Agnes, accompagnée de son corpulent boucher de mari, de Richard et des quatre autres enfants Rooney, vint lui rendre visite. Horace était si heureux de les voir que Mary était convaincue qu'il allait guérir. Puis vint la nuit qu'il passa à tousser, à vomir et où, alors que l'aube commençait à poindre, il finit par mourir.

La lecture de son testament eut lieu trois jours plus tard. Mary avait toujours cru comprendre que le 2 Grattan Parade lui reviendrait, mais pendant la dernière semaine de sa vie, Richard Rooney avait aidé Horace à rédiger un nouveau testament, ce qu'Horace avait omis de lui dire, de sorte qu'à la lecture de la succession, Mary eut l'immense

surprise de découvrir que c'était à sa sœur Agnes qu'il avait légué sa petite maison et non à elle.

Mary avait quarante-sept ans. Elle songea à rester à Dublin, mais elle ne voulait pas être seule et doutait que quelqu'un la prît chez lui à l'âge qu'elle avait. Ses pensées se tournèrent vers Moll, sa fille qui était à l'orphelinat St Bridget, à Thurles. Le 4 avril, elle aurait seize ans. Il lui semblait que c'était l'âge auquel tous les orphelins quittaient leur institution pour aller travailler. Elle conçut un projet. Les parents de l'épouse de son frère étaient toujours locataires de la chaumière de Marlhill. Elle allait leur donner congé. Mr Burke veillerait aux formalités. Elle enverrait chercher son enfant. Mr Burke s'en chargerait également. Moll rentrerait à la maison. Elles allaient vivre ensemble. Elles deviendraient des alliées, puis des amies et Moll s'occuperait d'elle quand elle serait vieille.

Mary se rendit au *Swan*, où Big Van écrivit pour elle une lettre à Mr Burke afin de mettre son projet en route.

C'était un matin de mai. Foxy Moll se réveilla, mais garda les paupières closes. Pourquoi n'entendait-elle pas le son familier des filles qui rejetaient leurs couvertures, puis de la bousculade qui s'ensuivait pour aller aux sanitaires se laver à l'eau froide ? Pourquoi un tel calme ? Alors, elle se souvint.

Elle ouvrit les yeux. Le mur en face d'elle était rugueux et bosselé, tandis que l'angle qu'il formait avec le sol était garni sur toute sa longueur d'écaillures de badigeon lui évoquant les amoncellements de neige que l'on voyait au bord des routes.

Son regard remonta jusqu'à la petite fenêtre aux bords festonnés d'une substance visqueuse et verdâtre. Au-dehors, le ciel était gris. Elle perçut un murmure. Elle connaissait ce son : c'était celui que produisait la pluie en tombant sur les herbes, les buissons et les arbres qui entouraient Marlhill. Elle était revenue dans la chambre de la chaumière où elle était née. Sa mère se trouvait dans l'autre pièce : la cuisine. Elle était chez elle.

Elle repoussa les couvertures, pivota sur le côté, puis posa les pieds sur le carré de toile à sac étalé sur la surface lisse, dure et froide du sol en terre battue. Elle mit la même robe et la même blouse qu'elle avait portées à l'orphelinat, puis enfila ses bas ainsi que ses chaussures, se peigna et releva ses cheveux avec une épingle avant de rejoindre la cuisine.

Sa mère était assise à côté de l'âtre, emmaillotée dans un châle noir. Quelques minutes plus tôt, elle avait lancé sur la braise de la nuit écoulée quelques mottes de tourbe, lesquelles venaient de prendre, emplissant la cheminée de fumée. Cette dernière était d'un gris aussi foncé que celui d'un nuage d'orage, mais tellement épaisse et dense qu'elle paraissait liquide. Foxy Moll remarqua que le banc-lit de sa mère avait été replié et remis à sa place.

« Tu as dormi ?

— Oui.

— Je pense que tu as dû trouver une sacrée différence entre ici et l'endroit où tu étais.

— C'est sûr. »

Elle se rappela combien elle avait à l'instant été frappée par le calme qui régnait, comme chaque matin depuis son retour.

« C'est sûr, répéta-t-elle.

— Ce n'est pas tout à fait aussi somptueux. »

Quel curieux choix de mot. À l'évidence, sa mère n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblait St Bridget en réalité. Mais elle ne s'aventurerait pas à le relever. Comme elle avait déjà eu l'occasion de le découvrir au cours de ces quelques semaines écoulées, avec sa mère, la meilleure solution était d'éviter d'afficher son désaccord ou de la contredire. Cela n'entraînait que des complications.

« Il pleut », dit Foxy Moll.

La bouilloire noircie de suie était suspendue au bras de la potence et elle se demanda à quel moment sa mère pousserait celui-ci pour l'amener au-dessus du feu afin de faire bouillir l'eau pour le thé. Elle avait terriblement envie d'une tasse de thé fort, qu'elle espérait pouvoir accompagner d'une tranche de pain beurré.

« Est-ce que je dois aller à la fontaine ? »

Elle pensait qu'à la mention de l'eau sa mère mettrait peut-être la bouilloire à chauffer. La source se trouvait deux champs plus loin, par le chemin qui menait à Marlhill Farm. C'est là qu'elles puisaient leur eau, avec l'autorisation du propriétaire de la ferme, Mr Caesar.

« Je suis déjà sortie, expliqua sa mère. J'ai rapporté de l'eau. »

Foxy Moll tira un tabouret et s'assit dessus.

« Comment te sens-tu ? »

Sa mère répondit par un drôle de haussement d'épaules.

« Tu as beau naviguer de par le monde, la mer te ramène toujours là d'où tu es partie. »

Foxy Moll approuva d'un hochement de tête. Oui, c'était vrai. N'avait-elle pas elle-même été ramenée là d'où elle était partie ? Chose qui ne la chagrinait pas, contrairement à sa mère, semblait-il.

« Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Sa mère réitéra son petit haussement d'épaules, comme pour donner davantage de poids à sa question.

« Qu'est-ce que j'ai donc fait ? »

Foxy Moll considéra le fond de l'âtre, avec son épais manteau de suie duveteux, puis regarda sa mère.

« Tu m'as eue, fit-elle observer.

— C'est juste, mais est-ce que quelqu'un devinerait que nous sommes mère et fille ? »

Foxy Moll était petite et potelée, alors que sa mère était plus grande qu'elle, mais aussi plus mince, avec des cheveux bruns, même s'ils viraient au gris.

« Je suis une McCarthy, comme toi.

— Je n'ai ni tes cheveux roux ni tes formes. Personne ne songerait à me surnommer Foxy Moll, mais toi, tu es bien rousse comme une renarde, ça c'est sûr. »

Foxy Moll hésita à poser la question qui lui brûlait les lèvres. Elle décida d'oser.

« Peut-être que je tiens de mon père ?

— Non, pas du tout. »

Si les souvenirs de Mary étaient bons, Vincent Figgis, le clerc de Mr Burke, n'était pas roux pour deux sous, encore qu'elle supposât qu'il devait y avoir eu des roux dans sa famille, ce qui expliquerait la couleur de cheveux de sa fille.

Comme les mottes de tourbe s'étaient désormais embrasées, Mary fit pivoter la potence pour mettre la bouilloire en position.

« Prenons le thé, dit-elle. Et je te remercierais de ne plus jamais parler de ton père. »

Plusieurs heures s'étaient écoulées. Regardant par la petite fenêtre de la cuisine, Foxy Moll constata que la pluie avait cessé.

« Il ne pleut plus, dit-elle.

— Nous avons besoin de sucre, déclara sa mère. Tu veux bien faire un saut chez Mrs Cassidy ?

— J'y vais.

— Prends-en une livre. Demande-lui de le mettre sur ma note. J'irai la régler samedi ; dis-le-lui. Oh, et aussi du pain blanc, du temps que tu y es. »

Un sac de farine transformé en cabas était suspendu par ses anses en corde à l'arrière de la porte. Foxy Moll le décrocha et sortit.

La première chose qu'elle releva fut l'odeur : un mélange de terre, de pierre et de chaume mouillés. Puis elle remarqua l'air. Il était à la fois chaud et humide. Lorsque le soleil brillait après la pluie, c'était toujours la même senteur, accompagnée de la même sensation et, dans son esprit, cette chaleur moite était ce qui faisait pousser les plantes. Puis elle entendit le bourdonnement des abeilles dans les buissons qui séparaient la chaumière de la route. À ses oreilles, c'était le son de la vie.

Elle franchit le portail, une large entrée de ferme, suffisamment grande pour permettre le passage d'une charrette, et tourna à droite sur la route. L'embranchement qui menait à New Inn se trouvait presque un kilomètre plus loin au nord, sur la droite, mais elle n'allait pas le suivre. Il existait un raccourci bien plus rapide pour rejoindre le bourg à pied.

Quelques mètres plus haut, un écriteau cloué sur un arbre annonçait « Marlhill Farm ». Là, elle prit un sentier qui filait sur la droite. La terre de celui-ci était devenue si compacte sous le poids des innombrables personnes, véhicules et animaux qui l'avaient emprunté au fil des années qu'elle était dure comme de la pierre.

Le chemin contournait la maison de sa mère par l'arrière et courait en ligne droite le long du champ à la fontaine, où elles allaient s'approvisionner en eau, avant de se terminer à la ferme et aux bâtiments agricoles que l'on distinguait dans le lointain. Il s'agissait de Marlhill Farm, où résidait l'homme auquel appartenaient les terres qui entouraient les quatre-vingts ares en forme de doigt que possédait sa mère.

Le propriétaire de la ferme s'appelait Mr John Caesar et, le premier soir où Foxy Moll était arrivée de l'orphelinat, sa mère lui avait parlé de lui ainsi que des autres personnes de son exploitation alors qu'elles étaient assises au coin du feu.

Mr Caesar était né à Holycross, à une trentaine de kilomètres au nord de New Inn. Il était issu d'une famille de gros fermiers. Il avait plusieurs frères et sœurs, mais sa préférée était Catherine.

Lorsqu'il était jeune, Mr Caesar était parti à New York pour travailler comme manœuvre et sa sœur Catherine avait épousé Thomas Gleeson, un autre gros exploitant, avec lequel elle avait eu douze enfants.

En 1915, âgé de cinquante-cinq ans, Mr Caesar était rentré au pays et avait acheté Marlhill Farm avec les dollars américains qu'il avait mis de côté. Puis il s'était marié avec une femme de l'ouest du comté de Tipperary nommée Hogan.

Comme Mr Caesar était trop vieux pour s'occuper seul de la ferme, son neveu Harry Gleeson, l'un des fils de sa sœur Catherine qui avait été élevé par un autre oncle Caesar, vint le rejoindre à Marlhill Farm comme ouvrier agricole.

Mr et Mrs Caesar ayant tous les deux dépassé la cinquantaine et donc l'âge d'avoir des enfants, il était entendu qu'à leur mort Marlhill Farm reviendrait à Harry.

À la fin de son récit, Mary avait dit à sa fille : « Ce Harry n'a que quelques années de plus que toi. Si tu l'épouses, tu deviendras un jour la femme d'un fermier aisé. On peut connaître pire sort dans la vie, je peux te l'assurer. »

Bien que trouvant cette idée abominable, Foxy Moll s'était contentée de répondre par un hochement de tête. Lorsqu'elle se mariera, ce sera par amour.

Foxy Moll s'engagea sur le sentier qui partait en direction de la maison des Caesar et elle dépassa bientôt la barrière qui, sur sa droite, donnait accès au champ où elles allaient puiser leur eau. La terre fermement tassée de la piste avait déjà séché après la pluie du début de journée, même s'il restait çà et là, au fond des creux, des flaques

dans lesquelles se mirait l'azur. Tout en cheminant, Foxy Moll regardait alternativement l'eau stagnante et le ciel, pour comparer le reflet et l'original. Le matin même, il avait été masqué par une chape de nuages bas qui s'était dorénavant déchirée pour laisser la place à une immensité bleue.

Elle se sentait gaie. C'était une belle après-midi chaude. Sa seule tâche était d'aller jusqu'à New Inn pour y prendre le pain et le sucre, puis de rentrer à la maison. Elle se mit à fredonner en balançant son sac d'avant en arrière avant de le faire tourner.

Quelques centaines de mètres plus loin, la ferme des Caesar apparut sur sa droite. C'était une habitation à un étage, avec une façade en béton pourvue d'un porche, des fenêtres à croisée et un toit en ardoise au centre duquel se dressait l'unique cheminée. En face de la porte d'entrée, il y avait un banc orienté au sud, où étaient assis Mr et Mrs Caesar.

« Quelle après-midi superbe ! lança Mr Caesar.

— Superbe, répondit en écho Foxy Moll, qui s'arrêta pour venir se planter devant le vieux couple.

— Celui qui pourrait mettre ce soleil en bouteille et le vendre aux Américains deviendrait riche », plaisanta-t-il.

Il avait ôté sa veste. Il portait une chemise bleue sans col. C'était un homme corpulent et massif, dont le ventre gonflait la chemise avant de basculer par-dessus l'épaisse ceinture marron bouclée autour de sa taille. Il avait un visage plissé, de petits yeux et une dentition ravagée par les quantités de sucre qu'il mettait dans les nombreuses tasses de thé qu'il ingurgitait. La première fois où ils s'étaient rencontrés, il avait recommandé à Foxy Moll de ne jamais sucrer son thé à cause des dégâts que cette manie avait causés sur ses dents. Elle lui avait expliqué qu'à St Bridget, comme ce produit coûtait trop cher, les filles n'avaient pas le droit d'en utiliser et qu'elle avait donc pris l'habitude de s'en priver. « Le monde se porterait mieux si nous suivions tous l'exemple de St Bridget », avait-il commenté.

« Allons bon, et pourquoi les Américains voudraient-ils de notre soleil ? » rebondit Mrs Caesar.

C'était une femme de courte taille, à la peau mate, avec un grand nez pointu et une abondante toison grise, qu'elle ramassait à l'arrière de sa tête en un empilement maintenu par une multitude d'épingles. Chaque fois qu'elle la voyait, Foxy Moll s'imaginait toujours que la colonne de cheveux était sur le point de s'effondrer, mais cela n'arrivait jamais.

« Est-ce qu'il n'y a pas assez de soleil chez eux, qu'il leur faille y

ajouter le nôtre ? interrogea Mrs Caesar.

— Oh si, ils ont du soleil, mais pas comme ici, répliqua Mr Caesar. Tiens, regarde un peu ; tu ne trouveras pas mieux sur toute la terre et en tout cas pas en Amérique, c'est sûr. »

Il considéra Foxy Moll de ses petits yeux jaunâtres, qu'elle trouvait gentils malgré leur étrange couleur.

« Ce n'est pas vrai, ça, Foxy Moll ?

— Je ne sais pas. Mais vous êtes allé en Amérique, n'est-ce pas, Mr Caesar ? Alors, vous devez le savoir.

— J'y suis allé. Et je suis content que tu soulèves ce point-là. Oui, je suis un expert en matière de soleil américain, ce qui à mon avis n'est pas ton cas, ajouta-t-il en se tournant vers son épouse. Je crois que s'il y a quelqu'un qui sait ce qu'ils achèteraient là-bas, c'est bien moi.

— Si je touchais un penny, Mr Caesar, pour chaque bêtise qui sort de cette bouche, je pense que je serais plus riche que la reine d'Angleterre... »

Mr Caesar renâcla ironiquement.

« Tu ne gagnerais pas plus de deux pence par jour.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne débite jamais plus de deux pence de bêtises par jour, pas vrai ?

— Et comment ça va aujourd'hui, Foxy Moll ? s'enquit Mrs Caesar. Tu trouves tes marques ? Tu t'habitues à Marlhill ? »

Foxy Moll répondit oui de la tête.

« Ça doit drôlement te changer de là où tu étais, je pense. »

Foxy Moll sourit.

« Tu vas faire une course à New Inn ?

— Oui. Voulez-vous que je vous prenne quelque chose ? demanda Foxy Moll.

— C'est gentil à toi de le proposer. Non, je crois que nous avons tout ce qu'il nous faut.

— Dans ce cas, je ferais bien d'y aller.

— Nous avons encore des patates pour ta mère. Va donc saluer le neveu, veux-tu ? Il est dans la cour. »

Foxy Moll opina du chef et marcha jusqu'à un porche voûté sur sa droite. Elle le franchit pour se retrouver dans une cour entourée de bâtiments et d'appentis. Elle vit Harry assis sur une caisse, un collier de cheval sur les genoux. Il était tête nue et sa casquette en toile gisait à ses pieds. Il était grand et maigre, avec des membres allongés.

« Bonjour ! » lança-t-elle.

Mais il ne leva pas les yeux, car il ne l'avait pas entendue. Elle

savait par sa mère qu'une terrible pathologie du cerveau contractée lorsqu'il était bébé l'avait laissé un peu sourd, sans toutefois – chose curieuse – affecter son talent musical. On lui avait raconté qu'il jouait merveilleusement du violon et qu'il pouvait même lire la musique.

Elle avança vers lui d'un pas tranquille. Il était concentré sur la couture déchirée qu'il était en train de réparer, la face baissée, de sorte qu'en s'approchant Foxy Moll voyait le haut de sa tête. Ses cheveux étaient noirs au-dessus des oreilles, mais ils étaient séparés en leur centre par une bande blanche qui courait du front à la nuque sur le sommet du crâne. Cette large ligne pâle était une autre conséquence de sa maladie infantile.

« Badger. »

Du fait de l'épaisse strie laiteuse qui le singularisait, au lieu de l'appeler Harry, tout le monde le surnommait Badger – « le blaireau ». Il ne leva toujours pas les yeux. Elle vint tout près de lui, puis lui toucha doucement l'épaule et enfin il la regarda.

« Oh ! fit-il en esquissant un sourire. Bonjour, Foxy Moll.

— Bonjour, Badger. »

Il sourit plus franchement.

« Finalement, il fait un temps superbe, hein ?

— Oui, n'est-ce pas ? »

Elle observa sa figure longue et plate, aux traits réguliers, mais menus. Ce n'était pas un visage déplaisant, mais il ne la remuait pas comme l'avait remuée celui de Willie Garret, par exemple. Elle savait peut-être peu de choses, mais elle savait en tout cas que ce n'était pas le visage d'un homme qu'elle pourrait épouser, et encore moins aimer. Voilà au moins une chose qu'elle savait avec certitude. Cependant, c'était un brave garçon et elle ne voyait jamais aucun inconvénient à s'arrêter pour lui dire bonjour. Cela aussi, elle le savait avec certitude.

« Mrs Caesar m'a dit qu'il y avait des patates pour ma mère ?

— Oui, oui. »

Ses problèmes de surdité lui avaient conféré une voix un peu plate.

« Nous en avons quelques kilos pour vous, confirma-t-il. Je les jeterai par-dessus la barrière du champ à la fontaine tout à l'heure, quand j'irai compter les bêtes. Tu arriveras à les porter de là-bas jusque chez toi ?

— Pourquoi est-ce que je n'y arriverais pas ? »

Elle lui dit au revoir et rebroussa chemin. Elle voulait remercier les Caesar pour les pommes de terre qu'ils lui avaient promises, mais le banc était désert. Ils étaient rentrés.

« Au revoir, Foxy Moll, entendit-elle dans son dos.

— Au revoir, Badger », répondit-elle en se retournant.

Elle leva son sac et l'agita au-dessus de sa tête.

« Veille bien à ne pas importuner les fées », prévint Badger avec un sourire.

Une superstition locale voulait que les humains ne fussent pas les seuls à utiliser le sentier de la messe¹ qu'elle s'apprêtait à emprunter.

« Je ferai attention où je mettrai les pieds. »

Elle se mit en route et, après avoir franchi une barrière, elle contourna une petite mare remplie d'une eau stagnante très noire, sur laquelle flottaient un canard mâle et un colvert, avant de parvenir à l'ancien sentier de la messe, qui serpentait à travers les champs, bordé par de hautes haies d'aubépine et de fuchsia. Au loin, elle distinguait la flèche de l'église catholique et le clocher de l'église d'Irlande, ainsi que les toits des maisons de New Inn, blotties autour des deux lieux de culte.

Le chemin était herbeux, mais parsemé de pierres enchâssées çà et là. Il lui faudrait être vigilante à ne pas trébucher en accrochant le pied dessus. Elle s'engagea sur le sentier en fredonnant, se sentant plus gaie.

1. Chemin pédestre jadis utilisé par les communautés rurales, en particulier pour se rendre à la messe du dimanche.

Le sentier de la messe aboutissait derrière le cimetière catholique de New Inn.

Alors qu'elle en suivait l'enceinte, Foxy Moll aperçut le haut de quelques stèles funéraires. Sa mère lui avait résumé l'histoire de la famille McCarthy et elle savait donc que sa grand-mère Jane, son grand-père Edmund ainsi que sa seconde épouse, Alice, étaient tous inhumés là, mais elle ne s'était pas encore rendue sur leurs tombes. Sa mère lui avait promis qu'elles le feraient un de ces dimanches, mais elle n'en croyait rien.

Le chemin se terminait à Cross Street. Là, Foxy Moll tourna à droite, puis descendit jusqu'à la croix érigée au centre du village, où elle tourna de nouveau à droite pour prendre la rue principale. Elle était à présent au cœur de New Inn, où se concentraient les commerces et les bâtiments officiels.

Elle passa devant la caserne de la Royal Irish Constabulary, sur sa droite. C'était un édifice tout en longueur, avec un porche et une cour à l'arrière. Elle longea ensuite la coopérative laitière de New Inn, une bâtisse carrée pourvue de hautes cheminées d'où s'échappaient des effluves de lait bouilli. Puis elle laissa derrière elle plusieurs boutiques et pubs avant d'atteindre enfin sa destination.

L'entrée du magasin-bar Cassidy était flanquée de deux petites vitrines où, entre les mouches mortes qui en garnissaient les coins, était exposée toute une gamme de chaussures et de bottes poussiéreuses. Une double porte battante rose commandait l'accès du lieu. Elle la franchit et pénétra dans un petit vestibule au sol carrelé. Devant elle était une autre double porte de même couleur. Elle en poussa les vantaux et, lorsqu'ils se refermèrent derrière elle, une clochette retentit au-dessus de sa tête.

La boutique possédait deux comptoirs. Celui de gauche, consacré à la quincaillerie, était installé devant des étagères remplies de ficelles

de différentes grosseurs, d'outils, de salopettes et de cartons de clous. Celui de droite était dédié à la nourriture. À l'une de ses extrémités étaient disposées des caisses débordantes de miches de pain ainsi qu'une pile d'exemplaires du *Tipperary Democrat*, qui titrait « L'Ulster exclue du projet d'autonomie », tandis que les rayonnages à l'arrière présentaient de grosses boîtes cylindriques de thé, de sucre et d'autres denrées vendues au poids.

L'établissement était divisé en son centre par un galandage, derrière lequel se trouvait le bar. Au son des voix qui lui parvenaient, elle comprit qu'il y avait du monde de l'autre côté.

« Mon adorable petit chien », disait un homme.

C'était un habitant du pays, sans doute un fermier d'âge moyen.

« Un instant, Mr O'Toole, j'ai un client », lui répondit une femme.

C'était la voix de Mrs Cassidy, la propriétaire.

« Qui est-ce ? demanda encore l'homme.

— Voyons, comment pourrais-je le savoir, Mr O'Toole ? répliqua Mrs Cassidy. Et je ne le saurai pas tant que je n'irai pas voir, ne croyez-vous pas ? »

Mrs Cassidy sortit de derrière la cloison séparant le bar du magasin et apparut devant Foxy Moll de l'autre côté de la banque. Mrs Cassidy était veuve. Elle avait les cheveux teints en noir. Elle avait un visage allongé, dont la peau lisse accusait bien peu de rides, pour une femme de son âge. Selon la rumeur, lorsqu'elle partait en vacances à Galway, elle changeait de nom et partageait sa chambre avec un homme.

« Qui est-ce ? » redemanda la voix de l'autre côté de la paroi.

Foxy Moll était gênée d'être l'objet d'une telle curiosité, mais elle percevait en même temps une vibration particulière quelque part dans son corps, en un endroit profond, intime, mystérieux, et cette vibration n'était pas déplaisante, même s'il lui paraissait curieux d'éprouver ces deux sensations à la fois.

« Mr O'Toole, voulez-vous bien cesser ? lança Mrs Cassidy avant de sourire à Foxy Moll. Oui ? En quoi puis-je t'aider ?

— Bon, si vous ne répondez pas à ma question, repartit Mr O'Toole, je vais devoir venir le découvrir par moi-même. »

La porte dans le galandage s'ouvrit et Foxy Moll vit un homme. Il avait la quarantaine. Il n'avait guère de cheveux et le peu qu'il avait était gris, tout comme sa moustache. Il était vêtu d'un manteau noir déboutonné, sous lequel il portait un costume et une cravate. Tout à l'heure, elle avait pensé que c'était un fermier, mais elle n'en était plus aussi sûre à présent.

« Bonjour », dit-il en souriant.

Elle le salua de la tête.

« Et qui es-tu ? reprit-il.

— Je suis la fille de Mary McCarthy. »

Mr O'Toole inclina la tête sur le côté en affichant une expression dubitative.

« La fille de qui, dis-tu ?

— Les McCarthy – vous les connaissez », intervint Mrs Cassidy.

Elle lui parlait comme s'il devait savoir de qui il s'agissait. Pour employer un tel ton avec cet homme, Mrs Cassidy et lui devaient être très bons amis, songea Foxy Moll. Seul un très bon ami pourrait se permettre de s'exprimer ainsi.

« Ah bon ? s'étonna Mr O'Toole. Les McCarthy... C'est qui, ça ?

— Vous voyez la maison qui est sur la route de Knockgraffon ? juste à côté de l'embranchement qui mène à la ferme que les Slattery avaient depuis une éternité et qui a été rachetée par Caesar, vous savez bien... Marlhill Farm ; il y a un écriteau sur un arbre, avec le nom marqué et tout ça. Bref, juste là, une petite baraque, avec un toit de chaume : c'est la maison des McCarthy. »

Mr O'Toole fronça les sourcils.

« Je crois que je la connais.

— Bien sûr, que vous la connaissez ! Les McCarthy y habitent depuis, oh, des années et des années... D'abord, il y a eut... Edmund – je crois bien que c'est ce nom-là – et Jane – c'était Jane ? Je pense. Ils ont eu cinq enfants ; la plus jeune était Mary, la mère de cette petite, et ensuite Jane est morte après la naissance de Mary, me semble-t-il, et je crois qu'elle est enterrée là-haut, dans le cimetière de New Inn. Et puis Edmund s'est remarié, non ? Je crois que sa seconde épouse s'appelait Alice, c'est bien ça ? »

Foxy Moll était absolument stupéfaite des connaissances de Mrs Cassidy et de l'exactitude de celles-ci ; alors, lorsque cette dernière se retourna vers elle pour confirmation, elle lui sourit pour montrer que non seulement les informations de Mrs Cassidy étaient correctes, mais aussi qu'elle était impressionnée.

« À la mort d'Edmund et d'Alice, poursuivit Mrs Cassidy, la maison familiale est revenue à leur fille, Mary, qui l'habite aujourd'hui. »

Mrs Cassidy se détourna de Mr O'Toole pour la regarder directement. Foxy Moll remarqua que Mrs Cassidy avait de jolis yeux, gris et brillants, ainsi que de ravissants sourcils, fins et noirs, impeccablement dessinés.

« Tu es la fille de Mary McCarthy, hein, mon chou ? »

Foxy Moll trembla de plaisir. Pas uniquement parce que Mrs

Cassidy s'était adressée à elle d'une voix douce et gentille, mais également parce qu'elle l'avait appelée « mon chou ». Personne n'usait de ce qualificatif avec elle. Mon chou. L'expression la combla de joie.

« Oui.

— Est-ce qu'on ne te surnomme pas Foxy Moll ?

— Oui, convint-elle d'un hochement de tête.

— Foxy Moll ? On t'appelle Foxy Moll ? interrogea Mr O'Toole en éclatant d'un rire plein, fort et prolongé.

— Voulez-vous bien cesser cela, Mr O'Toole ? Ce n'est pas bien de rire du nom de quelqu'un, n'est-ce pas, Miss McCarthy ? »

Foxy Moll ne savait que dire. Cela ne l'embêtait pas. Au contraire : elle goûtait l'étrange hilarité de cet homme, qui lui donnait le sentiment d'être spéciale.

« Souvent, les gens rient la première fois où ils m'entendent appelée Foxy Moll, répondit-elle. J'ai l'habitude et cela ne me dérange pas du tout.

— Ah, vous voyez, Mrs Cassidy ? taquina Mr O'Toole. Alors, arrêtez de me houspiller. Elle n'y voit pas d'inconvénient. »

Foxy Moll sentit une nouvelle flèche de plaisir la transpercer. Il y avait belle lurette que personne n'avait autant prêté attention à elle. Pas depuis que Willie Garret l'avait courtisée. Son esprit convoqua spontanément une image mentale de Willie : le rideau de cheveux noirs qui lui dégringolait devant l'œil droit, son ravissant visage aux traits réguliers et ses épaules étroites, mais puissantes. À n'importe quel autre moment, cette évocation aurait été douloureuse, mais pas là. En cet instant, alors qu'elle était en compagnie de Mrs Cassidy et de ce Mr O'Toole, une représentation qui l'avait toujours bouleversée lorsqu'elle s'imposait dans ses pensées ne l'affectait nullement. Et pour quelle raison ? La réponse lui vint immédiatement. Parce qu'elle était heureuse.

« Es-tu la rouquine type ? questionna Mr O'Toole. Es-tu malicieuse ? Es-tu rusée ? Es-tu une renarde ? »

Foxy Moll fit non de la tête. La chaleur l'envahit et sa face s'empourpra.

« Mr O'Toole, regardez donc un peu ! tança Mrs Cassidy. Vous l'avez mise dans l'embarras.

— Ah bon ? »

Il planta son regard dans celui de Foxy Moll. Il avait dans les yeux une expression chaleureuse, directe, avenante et affectueuse.

Elle redit non de la tête. Son visage enflammé était désormais écarlate.

« Vous devez vous racheter, Mr O'Toole, préconisa Mrs Cassidy.

— Oh, je vais le faire. »

Il s'approcha de Foxy Moll. Il dégageait une odeur. C'était ce que les hommes se mettaient sur la figure après s'être rasés.

« Qu'est-ce que tu viens acheter ?

— Du sucre et un pain.

— Une livre de sucre et un de vos pains blancs longs, Mrs Cassidy, dit Mr O'Toole, et mettez ça sur ma note.

— Très bien.

— Oh, non ! protesta Foxy Moll.

— Oh, que si, répliqua Mr O'Toole, oh, que si !

— Ne t'inquiète pas, il peut se le permettre, ajouta Mrs Cassidy.

— C'est vrai ?

— C'est vrai, répondit Mrs Cassidy. Bien, donne-moi ton cabas. »

Il venait réellement de se proposer de payer le pain et le sucre, ainsi que le lui confirmait Mrs Cassidy. Lorsqu'elle rapporterait cette nouvelle en rentrant à la maison, sa mère se dériderait peut-être un peu. Elle se montrerait peut-être plus cordiale.

Elle tendit son sac à Mrs Cassidy. La commerçante pesa une livre de sucre dans une poche en papier kraft, puis empaqueta un pain dans un tissu et fourra le tout dans le cabas.

« As-tu besoin de quoi que ce soit d'autre ? » demanda Mr O'Toole.

Foxy Moll secoua la tête de gauche à droite.

« C'est vrai ? C'est tout ce qu'on t'a envoyée chercher ?

— Oui. Du pain et du sucre.

— Est-ce que tu aimes le miel ?

— Le miel ?

— J'aurais pensé que tu étais folle de miel. Les renardes n'en raffolent-elles pas ?

— Est-ce que les renards mangent du miel ? s'étonna-t-elle. Je croyais qu'ils ne mangeaient que des poules et des lapins.

— Ajoutez donc un de vos rayons de miel, Mrs Cassidy, et aussi une livre de beurre ainsi qu'une demi-livre de thé en vrac. »

Mrs Cassidy pesa le thé, puis le mit dans un sachet d'emballage qu'elle ferma avec un lien de ficelle grossière, avant d'envelopper le beurre et le rayon de miel dans une épaisse feuille de papier sulfurisé, du même gris que le plomb. Elle glissa ensuite ces articles dans le cabas, avec le pain et le sucre.

L'homme se tourna vers Foxy Moll.

« As-tu du lait, chez toi ? »

Incapable de se souvenir si sa mère lui avait ou non demandé de

prendre du lait, elle lança un petit regard de biais vers le comptoir en l'accompagnant d'un imperceptible haussement d'épaules censé transmettre l'idée que, selon toute vraisemblance, elles avaient du lait, mais qu'elle n'aurait pu l'affirmer avec certitude. Ce geste n'échappa pas à Mr O'Toole.

« Mettez aussi quelques boîtes de lait concentré. »

Mrs Cassidy adjoignit deux boîtes de lait aux autres achats.

« Voilà ; maintenant, tu auras du lait et du miel pour accompagner ta *cup of tea* », conclut-il en singeant l'accent anglais

Il prit le cabas des mains de Mrs Cassidy et le remit à Foxy Moll.

« J'espère m'être assez racheté de l'embarras dans lequel je t'ai mise, hein ?

— Merci.

— Donc, tu habites la petite maison sur la route de Knockgraffon, à côté de l'embranchement de Marlhill Farm ?

— Oui.

— Eh bien, pourquoi ne me la montrerais-tu pas, maintenant ? Mon cabriolet est garé à l'arrière – puis, regardant la commerçante : Je peux la déposer chez elle en quelques minutes, n'est-ce pas, Mrs Cassidy ? Ce n'est pas loin d'ici.

— Oui, Mr O'Toole.

— Je vais amener ma voiture devant. Mrs Cassidy, puis-je vous dire un mot ? »

Il pénétra dans le bar, puis repoussa la porte, pendant que Mrs Cassidy quittait le comptoir pour se faufiler dans l'entrebâillement et disparaître derrière le galandage. Foxy Moll entendit des chuchotements, mais trop indistincts pour comprendre ce qui se disait. Puis les murmures cessèrent et Mrs Cassidy revint se planter devant elle.

« Quel âge as-tu, mon chou ?

— Seize ans.

— Seize ans. Tu en es sûre ? »

Foxy Moll acquiesça d'un hochement de tête.

« Quand es-tu née ? »

C'était une drôle de question. Mais bon, ils avaient été si gentils tous les deux – notamment Mr O'Toole –, alors quel mal y avait-il à dire la vérité ?

« Le 4 avril 1901.

— Tu parais plus âgée.

— À St Bridget, tout le monde trouvait que je faisais plus jeune que mon âge.

— C'est vrai ? »

La femme observa le coin du plafond au-dessus des portes qui donnaient sur la rue. Foxy Moll se demanda si elle regardait quelque chose en particulier avant de juger que ce n'était pas le cas : Mrs Cassidy réfléchissait.

« Ainsi tu étais à St Bridget ? »

Nouvel acquiescement de la tête.

« Et ça t'a plu ? »

— Oui, plutôt. »

Sur ce point, mieux valait ne pas trop en dire, mais Mrs Cassidy n'insista pas. Elle resta perdue dans sa contemplation et ses réflexions, desquelles elle fut tirée par un claquement de sabots à l'extérieur, suivi d'un « Ooohhh ! » sonore lancé par Mr O'Toole et du bruit métallique produit par le ressort du frein.

« La voiture est là, dit Mrs Cassidy.

— Merci », répondit Foxy Moll.

Alors qu'elle pivotait sur les talons, elle s'interrogea sur ce qui l'avait poussée à remercier cette femme. Ne devrait-elle pas se contenter de lui dire au revoir ?

« Au revoir, ajouta-t-elle.

— Fais attention à toi, d'accord ?

— Pourquoi ça ?

— Parce que tu es trop jeune. »

Déconcertée par cette remarque, Foxy Moll haussa les épaules avant de pousser les battants roses et de sortir. Il lui tardait de rejoindre Mr O'Toole dehors.

Mr O'Toole ne semblait pas disposé à presser la jument pie, qu'il laissait aller à son rythme. Le cabriolet avançait lentement. Il était assis sur le côté droit, à demi tourné vers l'avant, tandis que Foxy Moll était installée à gauche, à l'autre bout du siège, ses provisions sur les genoux. Elle sentait mieux son odeur que chez Mrs Cassidy. Il émanait de Mr O'Toole des effluves de savon, de crème capillaire et d'urine – ça, c'était son costume en tweed. Mais il y avait aussi autre chose : son odeur spécifique. Dans le ciel, le soleil dardait ses rayons. Ils passèrent devant un champ où un âne gris se tenait derrière la barrière. L'animal se grattait la tête contre un pieu.

« Regarde-le, dit Mr O'Toole. Tu imagines ce que ce doit être que d'avoir une démangeaison et pas de main pour te gratter ? »

Elle réfléchit à la question.

« Non.

— Ce doit être exaspérant. Pauvre vieil âne.

— Pauvre vieil âne.

— Oui, pauvre vieil âne, c'est sûr. »

Les sabots de la ponette claquaient dans le grondement des roues de la voiture.

« Montre-moi tes mains, demanda-t-il.

— Mes mains.

— Oui, à quoi ressemblent tes mains ? »

Comme elle tenait son cabas de la main gauche, elle lui montra la droite. C'était une menotte blanche, aux doigts terminés par de petits ongles carrés, avec de grosses taches de rousseur sur toute la zone osseuse et veinée située à l'arrière des articulations.

« Très jolie patte. C'est incontestablement une patte de renarde. »

Il se débrouilla. Dieu sait comment pour réunir les rênes dans sa main droite et, de la gauche, il parcourut du bout des doigts toute la longueur de ceux de Foxy Moll, des jointures au poignet.

Toucher quelqu'un accidentellement, c'est une chose, mais là, c'était carrément différent. Elle éprouvait une étrange sensation. Il y avait un dessein derrière ce geste et elle le connaissait. Mais comment était-ce possible ? Il était tellement plus vieux qu'elle, et marié, comme l'attestait l'alliance qu'il portait à l'annulaire qui venait de l'effleurer.

« Avez-vous des enfants, Mr O'Toole ? Je suppose qu'ils doivent être grands. »

Mr O'Toole lui brossa un bref récapitulatif de son histoire familiale. Il lui parla d'abord de son épouse, Eileen, désormais clouée au lit par une maladie qui lui avait atrophié les muscles, avant d'évoquer ses enfants : un fils qui était directeur d'une carrière, un autre qui était dans la police et deux filles mariées chacune à un fermier. Il expliqua ensuite que son exploitation avait une superficie de plus de quarante hectares mais que, du fait de l'affection de sa femme, il avait décidé de l'affermier, même si Eileen et lui continuaient à habiter le corps de ferme, tandis que le métayer, pour sa part, logeait ailleurs. Il lui demanda alors quel était, selon elle, le moment de plus grande solitude de la journée.

Elle l'imaginait seul dans sa cuisine, le soir, avec pour uniques compagnons le sifflement d'une lampe et le bruit des morceaux de charbon qui s'affaissaient dans la cheminée.

« Le soir ? »

— Non. Le soir venu, j'ai déjà passé toute la journée seul, alors je m'y suis habitué. Non, le pire, c'est le matin, lorsque je me réveille en sachant que tout ce qui m'attend, c'est une journée de corvées quotidiennes sans rien d'autre, ni la moindre compagnie ni le moindre mot gentil. »

Ils traversèrent un tunnel de verdure, où les branches des arbres qui flanquaient la route de part et d'autre se réunissaient au-dessus de leurs têtes pour former une voûte. Incapable de songer à une repartie, elle se contenta d'un simple « Oui ».

« Mais je ne crois pas que les choses arrivent sans raison, reprit-il, que ce soit la maladie de ma femme ou le fait que je te raccompagne chez toi. Il y a une raison à tout, ne crois-tu pas ? »

Elle aperçut le début du chemin des Caesar et, juste devant eux, le portail de sa maison ainsi que le chaume du toit, dont le jaune était presque marron, tant il était vieux. Cette vision la soulagea, car elle ne savait absolument pas que répondre à Mr O'Toole.

« Nous arrivons, dit-elle. C'est juste là. »

Alors que le tilbury franchissait lentement l'entrée avant de

s'immobiliser, Mary sortit pour voir qui était là.

« Ma mère, annonça Foxy Moll.

— Mrs McCarthy, salua Mr O'Toole. Je me suis proposé de ramener votre fille ici présente avec ses commissions. Entre parenthèses, je dois dire qu'elle vous fait honneur. »

D'un mouvement leste, il pivota, ouvrit la petite portière arrière, puis descendit d'un bond et déplia le marchepied. Foxy Moll descendit à son tour. Mr O'Toole replia le marchepied, remonta sur son siège et referma la portière.

« J'aimerais bien venir vous rendre visite un de ces jours, déclara-t-il. Seriez-vous d'accord, Mrs McCarthy ?

— Pourquoi pas ? »

Foxy Moll n'avait jamais entendu la voix de sa mère aussi chaleureuse ni aussi amicale.

« Bon, dans ce cas, si cela vous convient, je n'y manquerai pas, conclut-il. Au revoir, Foxy Moll.

— Merci.

— Au revoir, Mrs McCarthy », ajouta Mr O'Toole en adressant à sa mère un signe de la main.

La voiture fit demi-tour, puis franchit la barrière et repartit dans la direction de New Inn. Foxy Moll et Mary la regardèrent s'éloigner.

« Qui est-ce ? s'enquit sa mère.

— Mr O'Toole.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le cabas ? »

Le claquement des sabots de la ponette et le grondement des roues du cabriolet s'évanouirent petit à petit.

« Des choses. Et nous n'avons pas à les payer. Il les a mises sur son ardoise.

— Quel genre de choses ?

— Du sucre, du pain, du thé en vrac, du beurre, du lait concentré et un rayon de miel.

— Un rayon de miel ?

— Oui.

— Qu'as-tu fait pour qu'il t'offre tout ça ?

— Rien.

— Non, ce n'est pas vrai, rétorqua Mary. Tu as dû faire quelque chose et, je ne sais pas ce que c'est, mais débrouille-toi pour continuer à le faire. »

Mr O'Toole vint leur rendre visite une semaine plus tard. Il apporta du *soda bread*¹ et un pot de confiture de prunes, s'excusant d'avance parce que celle-ci avait sans doute un peu perdu de sa saveur, vu qu'elle datait de l'année précédente. Il leur recommanda de faire attention en la mangeant, parce qu'il pouvait y avoir des éclats de noyau. On peut se casser une dent, prévint-il.

Mary l'installa sur la chaise Windsor qui lui était d'ordinaire réservée, car pourvue d'accoudoirs et d'un coussin de faible épaisseur, pendant qu'elle prenait le tabouret. La bouilloire fut mise à chauffer au-dessus du feu. Foxy Moll coupa le pain et le tartina de confiture (il n'y avait pas de beurre) tout étant vigilante quant à la présence d'éventuels morceaux de noyau cachés dedans. Elle en détecta un, qu'elle retira avec la cuiller avant de le jeter dans les flammes. Elle s'assit ensuite sur une vieille caisse d'oranges et écouta les adultes en attendant l'ébullition de l'eau. Ils parlèrent du temps qu'il faisait, des prix et de l'indisposition de l'épouse de Mr O'Toole.

C'était du bavardage ennuyeux, futile et rébarbatif, dont Foxy Moll finit par se désintéresser au bout d'un moment pour commencer à se perdre dans des chimères. Elle se vit d'abord dans le cabriolet avec Mr O'Toole, chacun à un bout du siège, tandis que résonnait le claquement de son fouet – même si dans la réalité il n'en avait pas –, puis elle se figura Mr O'Toole poussant les chevaux à accélérer, alors qu'au-dessous d'eux s'élevait le chant des roues au fur et à mesure de leur rotation de plus en plus rapide, et ses cheveux flottaient au vent, et Mr O'Toole riait.

Elle délaissa cette grisante rêverie de vitesse pour le lit d'un ruisseau parsemé de roches moussues entre lesquelles s'écoulait un filet d'eau paresseux, puisque c'était l'été, et les libellules voltigeaient lentement, et il y avait un bouquet de saules, et l'air doux la caressait délicatement, et tout là-haut dans le ciel le soleil qui rayonnait

baignait de chaleur sa chevelure et ses épaules, et Mr O'Toole lui murmurait ses sentiments envers elle : des choses jolies, des choses gentilles, des choses ardentes et affectueuses, précisément le genre de mots qu'elle avait adorés dans la bouche de Willie Garret, mais qu'on ne lui avait plus redits depuis qu'il s'était enfui pour s'enrôler dans l'armée et qu'elle brûlait de réentendre. « J'ai de l'affection pour toi... », chuchotait Mr O'Toole, « Je t'aime... tu es la plus jolie fille, tu sais, la plus jolie fille du monde, tu sais, et je ne peux vivre sans toi, tu sais, non je ne peux vivre sans toi, tu sais, ma si jolie, jolie, jolie fille... ».

Alors que tournoyaient dans ses oreilles ces paroles imaginaires, quelque part au tréfonds d'elle-même, en un point proche, pourtant niché au-dessous et en retrait de celui où se rejoignaient ses côtes et son ventre, naquit une sensation exquise, à la fois torride et sereine, timide à l'origine, mais qui allait croissant, et plus elle se figurait ces déclarations de sa part, plus cette sensation gagnait en puissance jusqu'à l'emplir finalement d'une impression délicieuse de bonheur et de calme.

« La bouilloire », entendit-elle.

Déconcertée par cette intervention, Foxy Moll cligna des yeux et la sensation exquise au tréfonds d'elle-même commença aussitôt à se flétrir, à se friper.

« La bouilloire », répéta sa mère.

La vibration du couvercle parvint aux yeux et aux oreilles de Foxy Moll, qui remarqua le cône de vapeur s'échappant de l'ustensile.

« Oui », dit-elle.

Elle se leva. Elle fit pivoter la potence. La sensation s'était désormais évanouie. Elle ébouillanta la théière, puis piocha dans les feuilles sombres et rabougries de thé noir, observant au passage qu'une légère poussière s'en élevait lorsqu'elle y plongeait la cuiller. Elle se sentait comme parfois au lever : groggy, endormie et consternée d'avoir été arrachée à sa béatitude par le réveil.

Au bout d'une heure, Mr O'Toole se leva pour prendre congé.

« Je passerai après-demain en fin d'après-midi avec ma voiture, dit-il, et si cela vous chante, nous pourrions aller faire un tour au lac. C'est très beau, à cette période de l'année.

— Oui », accepta Mary en opinant du chef.

Plus tard, ce soir-là, après le départ de Mr O'Toole, alors que Foxy Moll et sa mère buvaient à petites gorgées le thé près du feu, Mary demanda : « Sais-tu ce qu'il faut faire pour rendre un homme heureux ? »

Foxy Moll secoua la tête de gauche à droite.

« Non, répondit-elle.

— Eh bien moi si, et c'est comme ça que je m'en suis sortie... Je m'en suis sortie en rendant les hommes heureux... alors crois-en mon expérience. À la fin, ils voudront toujours certaines choses – et pourquoi pas ? pourquoi n'en auraient-ils pas le droit ? – et c'est en les leur donnant que tu les rendras heureux, tu comprends ? »

Foxy Moll avait sa petite idée sur la question, mais sans en être totalement sûre, alors elle demeura assise sans bouger en attendant que sa mère lui expliquât de quoi il retournait.

« Mais quand tu rends un homme heureux, reprit-elle, il faut toujours que tu obtiennes de lui quelque chose en retour, souviens-toi de cela aussi. Parfois avant de commencer, parfois juste après et parfois un peu plus tard, mais quoi qu'il en soit, il faut toujours que tu obtiennes quelque chose en contrepartie et, de toute façon, ils se feront toujours un plaisir de t'offrir quelque chose, parce que tu les auras rendus heureux. Tu comprends ? »

Dans un premier temps, Foxy Moll ne comprit pas, enfin pas tout à fait, mais ce n'était que le début d'une discussion qui devait se poursuivre des heures durant et au cours de laquelle elle finirait par appréhender ce que suggérait sa mère, ainsi que la conduite à adopter lorsque l'occasion se présenterait. Il y avait des choses que pouvait faire une fille pour rendre un homme heureux et, en retour, l'homme heureux donnait quelque chose à la fille. Cela, elle le saisissait, mais en même temps elle se demandait si c'était la seule voie à suivre. Certes, c'était peut-être celle qu'avait choisie sa mère, mais était-ce la seule ? Ne pouvait-on parfois avoir envie de faire quelque chose sans obtenir autre chose en contrepartie ? Et l'amour, dans tout ça ? L'amour existait certainement et l'amour était désintéressé, se dit-elle, et non le contraire. Ces réflexions ne l'amenèrent à aucune conclusion, sinon sur un point particulier : il y avait dans la façon dont sa mère envisageait l'existence un je-ne-sais-quoi qui la troublait et qu'elle n'aimait pas, car elle y voyait de l'avidité.

1. Pain irlandais pour la confection duquel la levure est remplacée par du bicarbonate de soude.

Deux jours plus tard, Mr O'Toole vint leur rendre visite.

« Prêtes pour le lac ? » demanda-t-il.

Elles l'étaient. Elles sortirent de la chaumière et refermèrent la porte. Elles montèrent à bord du cabriolet. Foxy Moll et sa mère s'assirent d'un côté, Mr O'Toole de l'autre. Il détacha les rênes de leur fixation, desserra le frein et lança à la ponette : « Au pas ! »

L'animal tira l'attelage et franchit le portail pour prendre la route. Mr O'Toole secoua les brides et ordonna : « Allez ! » La jument se mit au trot.

Une fois qu'ils eurent gagné le lac, Mr O'Toole gara la voiture sur une portion de terrain plat où étaient déjà rangés un ou deux autres véhicules, puis ils empruntèrent un sentier qui les amena au sommet d'un promontoire duquel le regard portait, par-delà l'étendue d'eau lisse et paisible, jusqu'à la rive opposée, au bord garni d'arbres.

« N'est-ce pas un spectacle magnifique ? » s'enflamma Mr O'Toole.

Un cygne apparut à leur droite et passa devant eux sans se presser, suivi de ses trois petits.

« Quand j'étais gamin, on allait pêcher là-bas, sur Gulliver's Island. »

Mr O'Toole montra une bande de terre verdoyante et arborée qui s'étirait sur sa gauche, à quelques centaines de mètres du rivage.

« On prenait principalement des brochets, parfois des truites. As-tu déjà pêché ? »

— Non », répondit Foxy Moll.

Elle n'avait jamais tenu une canne à pêche de sa vie, détail qu'elle jugea inutile de lui révéler.

« Eh bien dans ce cas, c'est une expérience à découvrir absolument, déclara Mr O'Toole. C'est un merveilleux passe-temps, très apaisant.

— Je suis certaine qu'elle aimerait apprendre, affirma sa mère. N'est-ce pas, que tu aimerais apprendre, Foxy Moll ? N'as-tu pas

toujours dit que tu aimerais bien apprendre à pêcher ? »

Foxy Moll n'avait jamais vraiment réfléchi à la question de la pêche et en avait encore moins parlé comme d'une activité dont elle avait envie d'apprendre la pratique, mais après les heures de conversation avec sa mère au sujet des hommes ainsi que de la manière de les rendre heureux, elle savait qu'elle n'avait d'autre choix en cet instant que de donner la réponse que sa mère attendait d'elle et c'était là la seule chose qui comptait.

« Oui, prétendit-elle.

— Tu veux dire que oui, tu aimerais apprendre à pêcher ?

— Oui.

— Ma foi, si elle est d'accord pour y être initiée par un vieux fou, j'accepterais bien volontiers de me dévouer, offrit Mr O'Toole.

— Un vieux fou, ça m'étonnerait bien, dit sa mère. Mais merci à vous et je suis sûre que Foxy Moll sera ravie d'accepter votre aimable proposition, n'est-ce pas, Foxy Moll ?

— Oui. »

Une après-midi et une heure furent convenues pour que Mr O'Toole vînt chercher Foxy Moll afin de lui enseigner l'art de la pêche.

Au jour et à l'heure fixés, Foxy Moll attendait sur le tabouret à côté du feu, vêtue de son manteau. Sa mère était assise sur la chaise Windsor. Le bruit des roues du cabriolet résonna au-dehors, puis s'arrêta.

« Ce doit être lui », dit sa mère.

Foxy Moll se leva pour s'approcher de la petite fenêtre.

« Oui, c'est lui.

— Sois gentille avec lui, à présent. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit. »

Foxy Moll tira la porte et sortit de la maison. Le ciel était blanc. Il faisait doux. La voiture était là, portière ouverte, marchepied déplié, et elle vit Mr O'Toole debout à côté du véhicule. La tête coiffée d'un melon, il portait un costume en tweed aux poignets et aux revers passepoilés de cuir marron.

« Belle après-midi pour la pêche », déclara-t-il en ôtant son chapeau.

Foxy Moll monta dans le tilbury. Par terre, il y avait une gaule dans un étui de toile, ainsi qu'un filet muni d'un manche en liège et un panier brun en osier épais qui exhalait une vague odeur de vase et de limon. Mr O'Toole monta à son tour et ils se mirent en route. Alors qu'ils roulaient à vive allure sur les chemins qui menaient au lac, Mr O'Toole demeurait silencieux. Foxy Moll contempla les haies et les arbres qui défilaient sur le côté. Elle était grisée par le mouvement et la vitesse du cabriolet. Plusieurs minutes durant, pas la moindre pensée ne traversa son esprit. Elle était totalement absorbée par l'expérience physique qu'elle éprouvait. Puis, sans raison aucune, elle se souvint qu'ils se rendaient au lac, ce qui la poussa alors à s'interroger sur la profondeur de l'eau. Si, comme elle le supposait, ils utilisaient un bateau et que celui-ci coulait, qu'adviendrait-il ? Elle ne savait pas nager.

« Est-ce que vous savez nager ? demanda-t-elle.

— Nager ? répéta Mr O'Toole. Oui, oui, je sais nager. Je suppose que toi, tu ne sais pas ?

— Non.

— Eh bien, ne t'inquiète pas. Si tu tombes à l'eau, je te repêcherai.

— J'ai peur de l'eau.

— Tu as peur de te noyer, tu veux dire. Ce n'est pas la même chose que d'avoir peur de l'eau. »

Elle se sentit rassurée, sans trop comprendre pourquoi.

Mr O'Toole dépassa l'endroit où ils s'étaient arrêtés lorsque sa mère et elle l'avaient accompagné au promontoire, continuant son chemin jusqu'à une trouée entre les arbres, où il tourna. Il y avait là une cabane en bois et un écriteau cloué sur un tronc qui portait l'inscription « Club de pêche ». Il stoppa. Il tira le frein.

« Regarde un peu, dit-il en montrant la surface argentée du lac, lisse et immobile. De mieux en mieux. »

Ils s'engagèrent sur une jetée aux planches verdies, dont le vert n'avait pas une consistance visqueuse, mais sèche et pulvérulente. Au bout se trouvait une échelle au bas de laquelle attendait une barque à rames.

« Après toi », l'invita Mr O'Toole.

Elle descendit les échelons et posa le pied droit sur le fond du canot, lequel bougea de manière alarmante, la poussant à s'agripper à l'échelle.

« Assieds-toi donc », lui conseilla Mr O'Toole.

Serrant bien l'échelle, elle ramassa ses jupes et prit place sur le siège le plus proche.

Mr O'Toole lui fit passer le matériel. Puis il monta à bord de l'embarcation, qui se mit à tanguer, mais il suivit le rythme de ses ondulations. Non seulement il semblait avoir l'habitude de ces étranges mouvements, mais il s'en accommodait visiblement très bien.

« Il faut que tu te mettes à l'arrière », expliqua-t-il.

Il lui tendit une main qu'elle saisit. Puis, la guidant et la poussant en même temps, il l'entraîna vers l'arrière, où elle se laissa tomber sur un banc en bois.

Mr O'Toole manipula les tolets pour y glisser les rames, puis dénoua une corde et, pesant sur l'un des pilotis à l'aide d'un aviron, écarta la barque de l'appontement. Ensuite, dès qu'il eut assez d'espace pour manœuvrer, il commença à ramer. Ses coups d'aviron étaient lents mais réguliers, et le canot avança aussi tranquillement que le cygne qu'ils avaient vu la dernière fois où ils étaient venus au lac. Foxy Moll

remarqua que Mr O'Toole se mordillait l'extrémité de la moustache tout en souquant.

« Qu'est-ce que tu regardes ? s'enquit-il.

— Vous mâchonnez votre moustache.

— Je fais cela lorsque je me concentre, répondit-il en souriant, comme là, en ramant. »

Il la considéra sans se départir de son sourire. Elle se dérida timidement en retour. Levant les yeux, elle regarda par-delà l'épaule de Mr O'Toole. À l'avant du bateau, l'eau était plus sombre qu'elle n'avait paru, vue de la jetée, plus noire, moins argentée, et Gulliver's Island, toute proche, se dressait entre eux et la rive opposée ; alors elle remarqua au centre de l'île, dépassant de la cime des arbres qui la recouvraient, une tour en pierre dépourvue de toit ainsi qu'un ensemble de bâtiments, en pierre également.

« Est-ce que nous allons jusqu'à l'île ? interrogea-t-elle.

— Oui, et même de l'autre côté, précisa-t-il. C'est un très bon coin pour le brochet. »

Lorsqu'ils furent parvenus à l'endroit en question, il monta une canne à pêche, puis prit un morceau de saucisse dans le panier, avec lequel il amorça l'hameçon avant de lancer la ligne et de lui confier la gaule. Elle la tint très serré. L'hameçon dériva dans l'eau derrière l'embarcation. Elle entendit le grincement des rames dans les tolets. Elle percevait le mouvement de la barque qui fendait les flots. Elle était ballottée par ses sentiments. Elle voulait être embrassée et elle voulait satisfaire sa mère. Était-il possible qu'en connaissant le bonheur d'être embrassée elle pût aussi satisfaire Mary ? Sous le coup d'une saccade brutale, elle faillit laisser échapper la canne à pêche. Avec un petit cri aigu, elle resserra son étreinte. Tenant les rames d'une main, Mr O'Toole se pencha en avant et tira sur la ligne avec les doigts de l'autre.

« Oui ! fit-il. Bien ! Tu viens de pêcher ton premier poisson, Foxy Moll, le premier d'une longue série, j'espère. »

Elle commença à rembobiner le moulinet. Elle distingua une forme argentée qui se débattait violemment sous la surface du lac. Le brochet se rapprocha de plus en plus, jusqu'à frôler les flancs du canot. Mr O'Toole releva les avirons et les ramena dans l'embarcation, où il les posa sur le fond. Puis, d'un geste adroit, il tendit le filet pour le glisser sous le poisson, qu'il hissa alors à bord du bateau. Le brochet se tortilla dans les mailles du filet. Les contorsions de l'animal terrifiaient Foxy Moll. Elle craignait de le voir bondir pour ensuite la toucher ou la mordre. Mr O'Toole brandit alors un gourdin. Il mit le

pied sur le corps de la créature avant de lui taper sur la tête. Le brochet s'immobilisa. La trique était maculée d'écailles de poisson et de sang. Il la plongea dans l'eau et la secoua légèrement, puis la rangea, dégoulinante, dans le panier. À l'aide d'une paire de pinces, il dégagea l'hameçon de la gueule de l'animal.

La barque dériva jusqu'à des roseaux qui poussaient aux abords de l'île. Mr O'Toole passa les rames dans les tolets jusqu'à ce que leur extrémité aplatie retombât dans l'eau, puis se mit à souquer pour repartir vers le centre du lac.

De son siège, Foxy Moll contempla le brochet qui gisait sur les planches, à ses pieds. Il mesurait entre quarante et soixante centimètres de long. C'était un animal lourd, gros, puissant et musculeux. Son dos ainsi que le haut de son corps étaient d'un brun de tourbe, mais ses flancs étaient plus clairs et son ventre plus pâle encore, avec une peau mouchetée de taches blanches, comme éclaboussée par un pinceau trempé dans du lait de chaux. Sa gueule était hideuse : effilée, mais en même temps aussi plate que la lame d'une pelle ; quant aux dents qu'elle apercevait dans sa bouche entrouverte, elles étaient blanches et très menaçantes.

« Est-ce qu'un de ces brochets pourrait mordre quelqu'un dans l'eau ?

— Non, certainement pas, assura Mr O'Toole.

— Non ?

— Nous n'intéressons pas le brochet. Ce sont les autres poissons qui l'intéressent.

— Oh.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores, n'est-ce pas ? »

Il immergea le bout aplati des avirons, puis tira fortement sur les poignées, en un geste à la fois fluide et assuré.

« Je ne sais pas grand-chose à propos des brochets. C'est vrai. Mais je sais lire et écrire. »

Il se redressa et ramena de nouveau les rames dans le canot, évoquant à Foxy Moll un oiseau qui repliait ses ailes contre son corps, après quoi il reposa les manches sur le fond de l'embarcation. Il la dévisagea. Leurs regards se croisèrent brièvement et elle détourna les yeux pour les porter sur la berge opposée – non pas sur la lisière des arbres, mais sur un champ qui s'étendait jusqu'au lac. Celui-ci était rempli de vaches accompagnées de leurs jeunes veaux. Les animaux étaient descendus jusqu'au rivage, où quelques-uns s'étaient aventurés dans l'eau, s'y engageant, pour certains, jusqu'à la poitrine. Dans le troupeau figurait aussi un taureau. Il se tenait derrière ses vaches, les

dominant de l'endroit où il se trouvait. Il était de profil. Elle vit ses lourdes épaules et sa tête massive, virile, se découper sur le blanc du ciel. Le bateau divaguait sur les flots. Elle se demanda pour quelle raison Mr O'Toole ne ramait pas. Était-il toujours en train de l'observer ? Elle revint sur lui. Oui, toujours. Que regardait-il donc ? Pourquoi la lorgnait-il avec tant d'insistance ? Elle détourna encore la tête. Une libellule apparut dans son champ de vision. Ses ailes mauves bruissaient. Feignant de l'examiner, elle suivit son vol irisé, ses piqués et ses remontées dans l'air tiède. Allait-elle encore rougir, comme chaque fois qu'elle était gênée ? Cette question fatidique lui ayant traversé l'esprit, elle imaginait que le phénomène allait inmanquablement se reproduire. Elle porta la main à sa bouche. Partant de sa gorge, le rougissement se propagea petit à petit au reste de son visage.

« Tu as les plus beaux cheveux roux que j'aie jamais vus », s'émerveilla Mr O'Toole.

Le rougissement s'accéléra et elle sentit toute sa figure s'enflammer.

« J'adore ta chevelure rousse, tu sais. »

Elle fixa du regard le brochet étendu au fond de la barque, avec son ventre gris argenté, ses nageoires hérissées de piquants, son œil noir ouvert rivé sur elle et sur le ciel au-dessus de sa tête.

« Oh, que ne donnerais-je pas pour un baiser de la fille aux jolis cheveux roux ? La fille aux jolis cheveux roux voudra-t-elle bien me donner un baiser ? Me donnera-t-elle un baiser, hein ? »

Elle ne détacha pas les yeux du poisson. Le feu de son visage s'apaisa : un miracle. Elle avait l'impression que, depuis quelque temps, ses rougissements étaient moins extrêmes et moins prolongés. Elle se dit que ce devait être en train de lui passer en grandissant, avant de prendre conscience que le processus s'était déjà engagé, mais qu'elle ne s'en était pas aperçue jusqu'alors. Ces rougissements cesseront-ils un jour définitivement ? Sans doute pas, mais leur intensité décroissait. Elle en était certaine.

Il ramena le bateau à la jetée, à laquelle il l'amarra avant de remettre les rames sur le fond. Les tolets retirés de leur logement retournèrent dans le panier, la gaule démontée dans son étui, le moulinet dans le panier lui aussi et enfin le filet fut désassemblé.

« Avant toute chose, terminons-en, annonça Mr O'Toole. Ce n'est pas très agréable, mais il faut bien le faire. »

Il sortit un couteau de son panier et ouvrit le brochet de la tête à la queue. Il fourra le doigt à l'intérieur et le glissa le long de l'incision dans un bruit de succion. Les entrailles de l'animal dégringolèrent,

encore attachées. Elles se composaient d'un mélange de tuyaux, d'organes et de bouts de choses qu'elle ne reconnaissait pas, tous dans des tons sourds de marron et de rose des plus étranges qui soient, tellement différents des couleurs auxquelles elle était habituée.

Mr O'Toole continua à éviscérer le poisson comme un livre dont on arrache les pages. Puis il coupa le lien qui retenait l'ensemble, libérant l'enchevêtrement de tuyaux et d'organes qui heurta la surface de l'eau presque sans provoquer d'éclaboussures. La masse confuse et bosselée flotta un moment avant de sombrer lentement sous le regard de Foxy Moll.

Mr O'Toole rinça le brochet, puis l'emballa dans une vieille feuille de papier journal et le déposa dans son panier. Il se lava les mains et les sécha sur son pantalon. Elle en profita pour les examiner. Elle n'y avait jusqu'ici pas prêté attention. Elles étaient longues et gracieuses, tout comme les doigts. Il rabattit le couvercle du panier et boucla les fermoirs.

Allait-il l'embrasser ? Elle pensait cela possible, mais n'en était plus très sûre. Il n'était plus l'homme qui lui avait susurré toutes ces gentilleses à propos de ses cheveux, de ses jolis cheveux. Il semblait si concentré, à présent, si absorbé par les tâches qui l'occupaient. Alors, pourquoi s'était-il adressé à elle en ces termes lorsqu'ils étaient sur le lac ? C'était un mystère.

« On y va ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Il indiqua l'échelle. Elle la grimpa pour rejoindre l'appontement. Il lui fit passer le panier, la canne à pêche et le filet avant de grimper à son tour.

Ils montèrent dans le cabriolet et se mirent en route. Mr O'Toole était silencieux. Au-dessus d'eux était suspendu un nuage gris, qui s'ourlait d'un lustre blanc à l'approche de l'ouest, où le soleil qu'il masquait le transperçait en sombrant vers l'horizon. Elle était à la fois calme et perplexe. À quoi avaient rimé toutes ces belles paroles dans la barque, alors que maintenant Mr O'Toole paraissait presque ne pas se rendre compte de sa présence ? Il ne devait pas parler sérieusement, jugea-t-elle. Ce n'étaient que des menus propos. Est-ce que cela la contrariait ? Elle décida que non. Il pouvait l'embrasser. Ou pas. C'était à lui de trancher et, quel que fût son choix, elle s'en accommoderait, mais elle aurait bien aimé continuer à entendre ses compliments. C'était quelque chose qu'elle avait vraiment apprécié et qui lui avait apporté du bien-être au plus profond d'elle-même.

Ils rentrèrent à la maison de Marlhill. Mr O'Toole coupa dans le poisson trois morceaux que sa mère commença à faire frire au-dessus

du feu dans la lourde poêle noire. La pièce s'emplit bientôt de l'odeur du brochet.

« Ouvre les portes », commanda Mary.

Foxy Moll ouvrit la porte d'entrée, au sud, et laissa son regard se porter par-delà les champs de Mr Caesar, jusqu'aux terres de Mr Byrne, puis elle tira le battant de celle de derrière, au nord, et contempla le domaine de Mr Fitzgerald, qui s'étirait à l'arrière du sentier menant à la ferme des Caesar. D'un côté comme de l'autre, elle voyait des haies, des champs et des arbres de diverses nuances de vert. Marlhill était un monde verdoyant. Ensuite, elle retourna s'asseoir à sa place pour patienter tandis que le poisson grésillait dans la poêle.

Plus tard, elle considéra son assiette avec une certaine anxiété. Elle avait plus ou moins dans l'idée que le brochet était un animal sale : c'était un poisson qui consommait des rats. Elle constata que sa mère et Mr O'Toole avaient commencé à manger, contrairement à elle. Voulant éviter qu'ils ne s'en aperçoivent, elle porta un petit morceau de chair à sa bouche. Celle-ci avait une consistance huileuse et, en la mâchant, Foxy Moll était sûre de sentir dans sa bouche le limon, la vase, les roseaux ainsi que les vieilles pierres, mais au moins savait-elle à présent qu'elle le finirait, ce qui fut le cas.

« Je crois qu'il faut que j'y aille », dit Mr O'Toole une fois son plat terminé.

Il jeta dans le feu la peau et le bout d'arête centrale mouillée, vestiges de son repas. Un brusque et puissant sifflement jaillit des braises.

Il prit le reste du brochet, puis le remballa dans son papier journal avant de le remettre dans le panier. Il expliqua que sa femme était friande de brochet et que, de surcroît, le médecin lui avait recommandé de consommer du poisson deux fois par semaine, affirmant que ce serait bon pour elle et que cela l'aiderait à se rétablir. Il traversa le sol en terre battue. Des adieux furent échangés sur le seuil et, quelques minutes plus tard, la voiture de Mr O'Toole s'éloigna dans un grondement sourd.

Foxy Moll et sa mère rentrèrent dans la chaumière, puis s'installèrent auprès de la cheminée. Foxy Moll s'assit sur le tabouret et sa mère sur la chaise Windsor.

« Alors ? » interrogea sa mère.

Foxy Moll considéra Mary. Les deux entrées ouvertes provoquaient un courant d'air, lequel chassait du foyer des bouffées de fumée de tourbe qui venaient tourbillonner dans l'air de la pièce avant de se dissiper. Regardant par la porte de derrière, Foxy Moll vit que le ciel

était du même gris foncé que la fumée.

« Quoi ? fit-elle.

— Tu es gentille avec Mr O'Toole, dis-moi ? »

Elle haussa les épaules.

« Je t'ai posé une question. Es-tu gentille avec cet homme ?

— Oui. »

Sa mère cligna des yeux.

« Ce maudit courant d'air nous enfume ! » dit-elle.

Elle se leva pour aller refermer les deux battants. Avec comme seules ouvertures une petite fenêtre à l'avant et une autre à l'arrière, l'obscurité envahit aussitôt la maison.

Sa mère se rassit sur sa chaise, d'où elle tisonna les braises de tourbe, qui furent parcourues par un frémissement presque liquide aux yeux de Foxy Moll. Sa mère jeta de nouvelles mottes dans le feu, faisant jaillir une petite gerbe de particules rouge vif dont Foxy Moll observa qu'elles tranchaient sur le noir de suie du fond de l'âtre.

« Je vais attendre encore un moment avant d'allumer la bougie, déclara sa mère. Il reste un peu de lumière dans le ciel. »

Au cours de l'été, Mr O'Toole l'emmena plusieurs fois en excursion. Ils partirent pêcher. Ils décidèrent d'un pique-nique sur Gulliver's Island. Il alluma un feu, alors qu'il faisait chaud et qu'il y avait du soleil. Ils explorèrent les ruines du monastère.

« Puis-je t'embrasser ? » demanda-t-il.

Elle y consentit et il lui déposa un baiser sur chaque joue, puis sur le front ainsi que sur la bouche. Elle garda les lèvres fermées. Durant l'automne, il l'invita dans des hôtels où ils prenaient le thé. À Noël, il lui offrit une jolie paire de bas gris pâle qu'elle trouva très belle et une boîte de fruits confits, au goût à la fois doux et aigre, dont elle ne raffola pas, même si elle affirma ensuite le contraire à Mr O'Toole.

Au printemps, ils retournèrent pêcher et en été, sur l'île, il la toucha à travers ses sous-vêtements, ce qui l'excita, puis il toucha sa langue avec la sienne, ce qui l'excita plus encore, et elle remarqua que cette excitation se traduisit d'abord par un picotement sur tout le torse avant de se transformer en une douleur au fur et à mesure qu'elle gagnait en intensité.

À la fin du mois d'août, Mr O'Toole lui promit une surprise. Elle arriva un jour pluvieux. Une légère bruine tombait. Il vint la chercher et, lorsqu'ils montèrent à bord du cabriolet, il lui donna une couverture pour lui permettre de se protéger les jambes, ainsi qu'un parapluie noir pour abriter sa tête, tandis qu'il s'enveloppait lui aussi les jambes d'une couverture, mais devait en revanche se passer de parapluie, car il avait besoin de ses deux mains pour tenir les rênes. Ils roulèrent bon train le long des chemins mouillés et les roues de la voiture projetaient des éclaboussures en fendant les flaques de la route. Ils parvinrent à un petit hôtel appelé *Feeney's*. Il le contourna pour aller jusqu'aux écuries situées à l'arrière de l'édifice. Un lad promit de faire sécher les couvertures qu'ils avaient étalées sur leurs jambes et de nourrir la ponette. Ils se blottirent l'un contre l'autre sous

le parapluie. La pluie était à présent plus forte, tambourinant sur la toile tendue alors qu'ils remontaient l'allée gravillonnée qui menait à la porte de derrière.

Une fois à l'intérieur, Mr O'Toole secoua le parapluie pour le débarrasser de l'excès d'eau, puis le referma et le remisa dans un porte-parapluie en porcelaine décoré d'images de bateaux chinois remplis de marins asiatiques portant de longues queues-de-cheval, après quoi ils empruntèrent l'escalier de derrière pour rejoindre une autre porte au premier étage. Non seulement Mr O'Toole connaissait les lieux, mais il possédait la clé de cette chambre. Elle supposa qu'il était déjà venu à l'hôtel pour y prendre ses dispositions. Cette partie du bâtiment sentait le chou et les pommes de terre bouillies. Elle en déduisit qu'ils devaient se trouver près des cuisines de l'établissement.

Mr O'Toole ouvrit, s'effaçant pour la laisser entrer avant de la suivre. Elle balaya la pièce du regard pendant qu'il refermait. Il y avait un lit, une commode garnie d'un broc ainsi que d'une aiguière et un étendoir drapé de deux ou trois serviettes rêches et fines.

Elle alla jusqu'à la fenêtre pourvue d'un rideau blanc en dentelle, qu'elle retroussa pour regarder au-dehors. Elle vit en contrebas l'allée détrempée et les petites empreintes qu'avaient creusées dans le gravier leurs pieds au moment où ils avaient pressé le pas jusqu'à la porte de derrière, puis, levant les yeux, elle contempla les fils de pluie qui s'abattaient du ciel. Elle entendit Mr O'Toole accrocher son manteau au dos de la porte. Il traversa la chambre. Elle devina sa présence derrière elle. Il enfouit son visage dans sa chevelure.

« Oh, que ces cheveux sont jolis, mais que ces cheveux sont jolis, jolis... »

Plus tard, lorsqu'il en eut terminé, Mr O'Toole répéta à l'envi : « Merci, oh, merci, merci ! »

Au début, elle n'en saisit pas la raison, mais ensuite, la phrase se muant en une psalmodie, il lui apparut que, du fait de l'invalidité de Mrs O'Toole, clouée au lit à la maison, il devait se sentir seul et qu'ils ne devaient jamais faire cela tous les deux, ce qui expliquait pourquoi il se montrait aussi reconnaissant – et pour ça, il l'était ; il était réellement reconnaissant. Oh oui, elle s'en rendait compte à l'intonation de sa voix autant qu'aux mots qu'il prononçait.

Alors, aussitôt après cette prise de conscience, une pensée tout à fait inattendue et singulière frétila dans son esprit. Si l'épouse impotente qui était chez lui décédait, Mr O'Toole serait donc libre de se marier avec elle, qui deviendrait ainsi la deuxième Mrs O'Toole : ne serait-ce pas merveilleux ? Oh oui, ce serait tellement merveilleux et,

tandis qu'il était allongé dans le lit à ses côtés, elle contempla le plafond blanc craquelé en essayant d'imaginer son existence en tant que seconde Mrs O'Toole, mais elle était incapable d'imaginer autre chose que les activités qu'elle avait déjà pratiquées en sa compagnie : des excursions dans le cabriolet, des pique-niques sur l'île, des parties de pêche et maintenant ça, dans le lit de l'hôtel *Feeney's*, par une après-midi pluvieuse.

Une semaine après cet épisode, par une belle journée douce et sans pluie comme il y en a souvent en début d'automne, Mr O'Toole l'emmena sur l'île, où ils le firent sur une couverture, derrière un bâtiment délabré, et Mr O'Toole fut rapide, comme mû par un sentiment d'urgence. Plus tard, lorsqu'ils revinrent à la maison de Marlhill, il souleva le siège sur lequel il prenait toujours place pour conduire la voiture et sortit du compartiment au-dessous deux paquets de thé, un sachet de sucre et des conserves de hareng.

« Ça nous encombrait à la maison et je me suis dit que ça pourrait être utile à ta mère », expliqua-t-il.

Après cela, il apportait toujours quelque chose : une boîte d'oranges amères pour confectionner de la confiture, une cartouche de cigarettes pour Mary – alors que sa mère ne fumait pas –, une paire de gants en chevreau que Foxy Moll trouvait ravissants, même s'ils étaient un peu grands pour ses petites mains, puis, pour Noël, un cake aux fruits secs au dessus garni d'amandes, une boîte de biscuits décorée d'une peinture sur le devant et une autre de diabolins, qu'elle pourrait partager avec sa mère.

En avril 1919, pour fêter les dix-huit ans de Foxy Moll, il l'emmena dans un grand magasin de Limerick où il lui acheta deux robes, l'une décorée de fleurs sur fond bleu et l'autre noire à pois blancs. Après leurs courses, il l'invita à prendre le thé dans un hôtel. Ils mangèrent des *crumpets* avec de la gelée de pomme épicée, qu'ils dégustèrent en buvant du thé fort pour elle et du café pour lui, boisson qu'elle n'avait jamais goûtée de sa vie et dont l'étrange odeur âpre lui parvenait de l'autre côté de la table.

Mr O'Toole évoqua sa situation d'un ton posé, à mi-voix, mais chaque fois que la serveuse ou que quelqu'un d'autre passait près d'eux, il prenait soin de s'interrompre et il était clair pour elle que c'était parce qu'il ne voulait pas que l'on pût entendre leur conversation. Pendant des années, expliqua-t-il, il avait été malheureux et seul, mais maintenant il n'était plus ni malheureux ni seul, tout cela grâce à elle, ce dont il la remerciait du fond du cœur. Il lui demanda ensuite si elle comprenait et elle lui répondit que oui. Mais est-ce qu'elle comprenait réellement ? Elle répéta que oui. Elle dit qu'il était comme un feu qui avait failli s'éteindre et qui s'était ravivé. Elle avait le sens de la formule, s'émerveilla-t-il, car c'était exactement cela.

L'heure était venue de partir. Il demanda la note à la serveuse. Elle la lui apporta, accompagnée d'un bout de papier plié en deux sur lequel était inscrit son nom.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Mr O'Toole regarda le message à son intention, posé devant lui dans une soucoupe. La serveuse, une fille plate de poitrine, avec de grands yeux et des mains massives, répondit :

« Je ne sais pas. C'est une dame qui me l'a donné.

— Quelle dame ?

— Elle a dit qu'elle était votre belle-sœur. Elle était terriblement

pressée, parce qu'elle devait prendre le train, alors elle m'a demandé de vous remettre ça en précisant que c'était important et c'est tout ce qu'elle a dit. »

Mr O'Toole déglutit et Foxy Moll observa le trajet de sa pomme d'Adam le long de sa gorge. La serveuse repartit. Il saisit le billet et l'ouvrit avec une réticence flagrante, puis commença à le lire. Sa figure lisse ne trahissait nulle émotion.

Après quelques instants, il se mit à cligner des yeux. Son visage changea de couleur. Il blêmit. Il replia le mot selon les marques imprimées sur le papier, puis le déchira en petits morceaux, qu'il fit glisser d'une main dans son autre paume avant de les fourrer dans sa poche. Il demeura silencieux. Il retourna l'addition. Il prit de la monnaie dans sa veste, sépara les pièces pour payer et les plaça dans la soucoupe. Il revérifia la note. Il ajouta une pièce de deux pence.

« Allons-y », dit-il.

Il parlait tout bas mais, en dépit du faible volume, on percevait dans sa voix une certaine brusquerie tapie sous la douceur de ses intonations. Son esprit était préoccupé par un problème auquel il devait s'atteler de toute urgence et la présence de Foxy Moll était gênante : voilà ce qu'elle entendait dans sa voix.

« Je vais te ramener chez toi – puis, indiquant les paquets de Foxy Moll empilés sur une chaise vide : Ne les oublie pas.

— Pourquoi les oublierais-je ? »

Au plus profond d'elle-même, elle avait un mauvais pressentiment et elle savait d'où il provenait, ce mauvais pressentiment : du message.

Pour leur rendez-vous suivant, il l'emmena dans un bois et ils firent ça debout, de manière expéditive et fonctionnelle. Adossée à un arbre, elle eut l'impression que cela ne semblait pas rendre Mr O'Toole aussi heureux que les fois précédentes, ou peut-être n'était-ce qu'un effet de son imagination. Foxy Moll se rappela la funeste prémonition qu'elle avait eue dans la salle du restaurant de l'hôtel, à Limerick : elle était toujours là, qui tremblait et palpitait dans un silence stoïque quelque part au tréfonds de son être. Une fois revenus à la chaumière de Marhill, il lui donna un sac en papier kraft qui contenait deux oranges. Non, ce n'était pas un effet de son imagination. Tout avait débuté avec le mot que Mr O'Toole avait eu ce jour-là et maintenant quelque chose s'était modifié. Quelque chose avait changé. Lorsqu'elle montra le sachet à sa mère, Mary pensa comme elle.

« Qu'as-tu donc fait, maintenant ? As-tu fait une bêtise ? »

Au cours des mois suivants, ils le firent de moins en moins souvent et il n'y eut plus de gros cadeaux, seulement des petits : un jour ce fut

une bobine de fil coloré, un autre jour un peigne avec une dent tordue dont les éraflures donnaient à penser qu'il n'était pas neuf, mais avait appartenu à sa femme, et un troisième jour juste un simple pot de confiture de mûres. En l'ouvrant à la maison, elle avait découvert une constellation de moisissures violacées qui avaient éclos à la surface.

Une après-midi, à la fin de l'été, il l'emmena au lac, mais au lieu d'aller jusqu'à la jetée à laquelle était amarrée sa barque, il s'arrêta là où ils s'étaient rendus lors de leur première sortie, quand sa mère les avait accompagnés : à l'endroit où les touristes pouvaient emprunter un sentier qui grimpait au sommet du promontoire qui s'avancait dans les flots.

Il manœuvra pour garer le cabriolet à une place d'où ils voyaient sur leur droite l'appontement et sur leur gauche le cap, tandis que face à eux s'étirait l'étendue d'eau. Il bloqua le frein et regarda droit devant. L'onde était sombre. Le ciel était recouvert par un nuage gris foncé. Ce n'était pas un nuage sans aspérités. C'était un nuage au relief tourmenté, dont les bosses et les creux rappelaient à Foxy Moll les viscères du brochet. Mr O'Toole toussa. Elle attendit. Elle savait que c'était mauvais signe. Il se mit à s'exprimer à voix basse. C'était plus sérieux encore que ce qu'elle pensait. Des ragots circulaient à leur sujet, expliqua-t-il. La famille de son épouse souffrante était en colère, expliqua-t-il. Un ultimatum lui avait été adressé, expliqua-t-il. Il ne devait plus la revoir, expliqua-t-il. Personne ne devait le surprendre en sa compagnie, expliqua-t-il. Sa foutue belle-famille, la foutue famille de sa foutue femme : ils avaient tout foutu en l'air ! Foxy Moll n'avait jamais entendu Mr O'Toole employer le mot « foutu » auparavant. Elle fut choquée et, dans une certaine mesure, la consternation que lui inspirait son langage masqua la peine qu'elle éprouvait en elle, mais qui, elle en était parfaitement consciente, ressortirait plus tard pour la submerger entièrement.

Mais il prendrait soin d'elle, poursuivit-il. Il prendrait soin de Foxy Moll. Oh oui, il se conduirait en homme responsable. Il veillerait à son bien-être. Il n'était pas du genre à faire la part du feu et à filer. Il était quelqu'un qui affrontait ses responsabilités. Oh oui, elle pouvait se rassurer là-dessus. À la maison de Marlhill, il ferait enlever le chaume du toit, qui avait des fuites, pour le remplacer par de la tôle ondulée. Il ferait aussi livrer de la tourbe, toute une charretée, assez pour permettre à Foxy Moll et à sa mère de passer l'hiver 1919 et de tenir jusqu'au printemps 1920.

Foxy Moll se mit à pleurer et s'essuya les yeux avec l'extrémité des manches de sa robe. C'était l'une de celles qu'il lui avait achetées à

Limerick : la bleue. Elle sanglota doucement pendant un petit moment et ses larmes mouillèrent tellement les poignets de son vêtement qu'elle dut les retrousser. Puis elle cessa. Mr O'Toole commença à parler de politique. Des gens avaient été tués : des agents de la RIC d'un côté et des membres des Irish Volunteers de l'autre. Il y avait eu une grève générale à Limerick. Le Sinn Féin avait été supprimé dans le pays. Le Dáil Éireann serait bientôt déclaré illégal, il en était persuadé². La situation actuelle était mauvaise, mais elle était sur le point de devenir pire encore, dit-il, bien pire, et les fauteurs de troubles allaient rendre l'Irlande ingouvernable, la transformer en un pays dans lequel il serait impossible de mener une vie normale. C'était là, continua-t-il, l'autre raison pour laquelle il ne pouvait plus la revoir. Le climat, l'époque qu'ils vivaient : tout se liguaient contre eux. Foxy Moll ne suivit pas cette partie des propos de Mr O'Toole. Elle ne pleurait plus. Elle avait mal. Elle avait mal exactement au même endroit que lorsque Willie Garret avait filé. C'était le chagrin qui brisait le cœur, songea-t-elle. C'était ce qu'elle ressentait intérieurement. C'était douloureux comme si on lui cassait littéralement le cœur.

Elle entendit Mr O'Toole desserrer le frein. La voiture fit demi-tour et ils rentrèrent par le même chemin que celui emprunté à l'aller. Elle se demanda s'il allait pleuvoir, mais jugea finalement que non. Sa douleur était lancinante. Elle rabattit ses manches et frotta entre eux ses poignets humides. La chaumière de Marlhill apparut. Ils franchirent la porte et Mr O'Toole tira sur les rênes avant de bloquer le frein. Il n'avait rien à lui offrir. Elle le savait. Il n'y avait absolument rien pour elle dans le compartiment logé sous le siège.

« J'ai promis de ne jamais plus te parler, alors tu ne dois pas me parler si tu me vois, dit-il. Est-ce que tu comprends ? Si tu me croises dans la rue à New Inn, je ne t'adresserai pas la parole, je ne te regarderai pas. »

Il sortit du cabriolet et déplia le marchepied. Il lui tendit la main et elle la prit, non parce qu'elle le voulait, mais parce qu'elle se sentait faible et redoutait de voir ses genoux fléchir. Elle descendit. Il retira sa main, replia le marchepied, remonta dans le tilbury, ferma la portière et empoigna les rênes.

« Le toit sera fait, je ne sais pas quand, aussitôt que je pourrai arranger cela, et un gars viendra demain livrer la tourbe. Est-ce que la remise est sèche ? »

Il montra la structure en tôle ondulée adossée au mur pignon. Elle hocha la tête.

« Je crois. »

À sa connaissance, l'apprentis était sec les fois où elle était allée y chercher du bois ou de la tourbe.

Il relâcha le frein.

« Au pas ! » lança-t-il.

Le véhicule s'ébranla, puis passa le portail. Il commanda de nouveau la jument, qui se mit au petit trot. Foxy Moll entra dans la maison. Sa mère était assise près du feu.

« Oh, rien, aujourd'hui ? s'étonna-t-elle.

— Il va faire mettre de la tôle ondulée sur le toit et nous donner assez de tourbe pour tenir l'hiver.

— Ça signifie donc, je suppose, que tu ne le verras plus ? »

Foxy Moll décida de rester plantée, immobile, au milieu de la pièce et de ne pas répondre.

« J'en déduis que c'est oui. Un homme ne se montre aussi généreux qu'une fois qu'il en a fini avec toi. »

Foxy Moll essaya de jauger le ton de sa mère. Elle n'était pas en colère. Non, à ses oreilles, elle paraissait quelque peu irritée que Foxy Moll eût perdu Mr O'Toole, mais en même temps elle semblait aussi s'en réjouir. L'agacement de Mary, Foxy Moll pouvait le concevoir : les cadeaux de Mr O'Toole avaient amélioré leur existence, alors elle saisissait bien en quoi sa mère pouvait être déçue de ne plus en recevoir ; mais la délectation – de quoi pouvait donc se réjouir sa mère ? Foxy Moll n'arrivait pas à le comprendre. Du moins, pas dans l'immédiat, mais ensuite, alors qu'elle était couchée dans son lit, une pensée ahurissante lui vint à l'esprit. Sa mère était jalouse. Sa mère aurait aimé voir Mr O'Toole la courtiser elle plutôt que sa fille. C'était une idée incroyable, mais il lui apparut alors que Mary ne pensait qu'à elle et ne jugeait chaque situation que sous le rapport du bénéfice qu'elle était susceptible d'en tirer. Voilà qui expliquait sa réaction. Elle aurait voulu que Mr O'Toole s'intéressât à elle, car ainsi il lui aurait donné toutes les choses qu'il avait offertes à Foxy Moll. Aussitôt après cette pensée, elle se sentit mieux. Elle aimait Mr O'Toole pour ce qu'il était, pour ce qu'elle éprouvait en sa présence, pour son odeur, pour ses cheveux, pour le contact de ses doigts et pour toutes sortes de petits détails, non pour ce qu'il lui offrait. Elle n'était pas comme sa mère. Elle serait toujours différente.

Le lendemain, l'un des hommes envoyés par Mr O'Toole se présenta. Il conduisait une charrette bourrée de tourbe jusqu'à la gueule. Il la déchargea dans l'appentis adjacent au mur pignon, où il l'entassa en piles bien nettes, qu'il recouvrit de toile à sac et, lorsque

Foxy Moll vint le remercier, il lui dit qu'elle était ravissante ; à ces mots, elle se sentit de nouveau légère, heureuse, alors, oubliant Mr O'Toole, elle se laissa prendre contre l'amoncellement de tourbe, mais à peine avaient-ils fini et s'étaient-ils reboutonnés que sa mère entra pour apporter du thé chaud bien infusé accompagné d'une assiette de pain beurré à l'intention de l'ouvrier.

Après son départ, sa mère lâcha :

« Tu n'es pas obligée d'être gentille avec tout le monde, tu sais, seulement avec ceux qui te donneront quelque chose.

— Je ne vois pas de quoi tu parles », répliqua Foxy Moll.

C'était faux, bien sûr, mais en cas de nécessité, elle était parfaitement capable de feindre l'innocence.

Deux jours plus tard, l'artisan qui vint retirer le chaume du toit pour le remplacer par de la tôle ondulée se montra charmant, déclarant à Foxy Moll combien il la trouvait jolie, ce qui eut encore une fois pour effet de la rendre heureuse et de lui faire oublier Mr O'Toole, après quoi ils partirent s'allonger dans les champs. Lorsqu'elle rentra ensuite à la maison, sa mère ne souffla mot. Elle se contenta de secouer la tête en faisant : « Tss-tss. »

Quelques jours après, Foxy Moll pensait que ses règles allaient commencer. Il n'en fut rien. Elle ne s'en inquiéta pas. Parfois, elles arrivaient avec un ou deux jours de retard et d'autres fois avec un ou deux jours d'avance. Mais une semaine passa, puis une deuxième, puis une troisième et alors elle comprit. Un bébé était en train de se former en elle. Elle savait également qui était le père. Ce n'étaient ni l'ouvrier de Mr O'Toole qui avait apporté la tourbe, ni l'artisan qui avait réparé le toit. C'était Mr O'Toole. Elle décida qu'elle révélerait à l'enfant le nom de son père une fois qu'il serait grand et assez mûr pour appréhender la nouvelle, parce que c'était la seule chose qu'elle ne pourrait jamais pardonner à sa mère : ne pas lui avoir appris qui était son père.

Elle espérait que le bébé viendrait au monde le jour de son anniversaire, mais en fin de compte il naquit quatre jours plus tôt, au dernier jour du mois de mars 1920. Sa mère voulait l'appeler Horace, en souvenir d'Horace Conway, mais pour Foxy Moll c'était hors de question, car Horace était un nom de soldat et qu'elle ne voulait pas d'un soldat comme fils, alors elle insista pour Daniel Paul et c'est ainsi qu'il fut prénommé : Daniel Paul McCarthy. Sur l'acte de naissance, l'espace réservé au nom du père fut laissé vide.

Deux semaines après la naissance, elle alla voir le père Murphy pour lui demander de baptiser son enfant. Fronçant les sourcils, le

prêtre dit : « Je le ferai sans témoins. »

Le baptême eut lieu un dimanche après-midi. Daniel n'eut pas de parrain, seulement une marraine : sa grand-mère Mary.

1. Petites crêpes épaisses.

2. La Royal Irish Constabulary (RIC), ou police royale irlandaise, était un corps créé par le gouvernement britannique en 1822, tandis que les Irish Volunteers étaient une milice nationaliste fondée en 1913. Le Sinn Féin est un parti politique nationaliste ; quant au Dáil Éireann, il s'agit d'une assemblée de membres du Sinn Féin élus comme parlementaires.

Quelques semaines plus tard, une femme arriva à bord d'un cabriolet qu'elle conduisait elle-même. Elle frappa à la porte de la maison et Foxy Moll vint lui ouvrir. La visiteuse avait un visage osseux et anguleux. Elle portait une jupe et une veste grises ainsi qu'un petit chapeau sur la tête. Il était difficile de deviner son âge. Foxy Moll lui donna la trentaine, ou peut-être la petite quarantaine.

Elle se présenta comme étant Miss Cooney, de Garranlea House. Elle faisait partie de la Légion de Marie, avoua-t-elle, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle approuvait toujours le père Murphy. Au contraire, ajouta-t-elle, elle n'en pensait pas moins. Foxy Moll n'avait jamais entendu cette expression auparavant, mais elle supposa que la visiteuse devait vouloir signifier ainsi qu'elle était de son côté, ce qui se confirma peu après, lorsque Miss Cooney déclara avoir quelque chose pour elle. Elle retourna à la voiture, puis en revint avec une boîte aux parois constituées d'un bois blanc fin et léger. Foxy Moll découvrit qu'elle contenait des vêtements pour bébé, ainsi que du pain, un sachet de feuilles de thé, un pot de confiture, des pommes de terre portant encore de petites plaques de terre séchée, du lait en conserve, des allumettes et des bougies.

« Je me suis dit que Daniel pourrait avoir besoin de ces vêtements et que le reste pourrait vous servir », dit-elle avec son accent anglais poli.

Foxy Moll présuma que c'était par le père Murphy qu'elle avait appris l'existence de Daniel. Cela semblait logique. Mais quelle était au juste la relation de cause à effet entre cela et les habits ou la nourriture que Miss Cooney avait apportés aujourd'hui ? Voilà qui n'était pas clair. Peu importait, toutefois. Foxy Moll était heureuse de les avoir. Elle convia Miss Cooney à entrer pour prendre le thé. Alors qu'elles étaient assises près du feu en attendant l'ébullition de l'eau, Miss Cooney raconta qu'elle avait été infirmière en France et en

Angleterre durant la Grande Guerre, puis qu'elle était retournée en Irlande à la fin du conflit pour tenir la maison de son père, Mr Cooney, désormais veuf. Elle expliqua aussi qu'elle avait perdu son accent irlandais pendant qu'elle était dans ces deux pays et qu'elle ne l'avait jamais repris. Plus tard, elle demanda à tenir Daniel. Lorsqu'il s'endormit, elle le coucha dans un tiroir de la commode garni de couvertures que Foxy Moll utilisait en guise de berceau.

« J'ai peut-être quelque chose chez moi dans lequel vous pourriez coucher le bébé », dit Miss Cooney.

Après avoir pris le thé, Miss Cooney annonça qu'elle devait s'en aller, ajoutant qu'elle était certaine qu'il y avait un berceau qui traînait quelque part dans Garranlea House.

Elle revint le lendemain. Elle apporta un berceau à bascule en bois, peint en bleu et protégé par un baldaquin en fer-blanc. En repartant, Miss Cooney demanda si elle pouvait revenir la prochaine fois qu'elle aurait quelque chose pour elles : nourriture, vêtements ou tout ce qu'elle jugerait utile aux McCarthy.

« Bien sûr », répondit Foxy Moll.

La semaine suivante, Miss Cooney arriva avec un landau pour Foxy Moll. Elle l'avait nettoyé et il était tout à fait utilisable, affirma-t-elle. Voilà bien longtemps que Foxy Moll n'avait éprouvé une telle excitation.

« Mon landau, mon landau à moi ! s'exclama-t-elle. Je n'aurais jamais cru un jour en avoir un. Merci, merci ! »

Après avoir dit au revoir, Miss Cooney repartit dans son cabriolet. Une fois que le son des roues du véhicule se fut estompé, sa mère s'éclaircit la voix. Elle avait quelque chose à dire.

« Tu sais ce qu'elle est, celle-là ? interrogea-t-elle.

— Une bonne Samaritaine ? hasarda Foxy Moll.

— Ne dis pas de bêtises, réprimanda sa mère. C'est l'espionne du père Murphy, bien sûr.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Pour quelle autre raison viendrait-elle ici, sinon ? C'est évident.

— Dans ce cas, dis-moi une chose, répliqua Foxy Moll. Tu prétends qu'elle est une espionne, alors dis-moi donc ce qu'elle aurait découvert qu'il ne connaîtrait pas déjà ? Que nous sommes pauvres ? que nous n'avons pas grand-chose ? que nous habitons une vieille bicoque ? Mais tout ça, il le savait déjà. »

Sa mère resta silencieuse.

« Vas-y, dis-le-moi : si elle est une espionne, qu'a-t-elle découvert ?

— Ça ne va pas te plaire.

— Puisque tu as commencé, autant aller jusqu'au bout.

— Elle a découvert qu'il lui suffit de te donner quelques babioles pour que tu rampes devant elle : tu es sa créature.

— Donc elle n'est pas là pour espionner ; c'est ce que tu dis maintenant ? »

Sa mère ballotta la tête. Elle faisait ce geste quand elle était en colère après avoir été surclassée.

« Elle veut me faire entrer dans la Légion de Marie – c'est ça ? – pour que je puisse devenir complètement sa créature ; c'est ce que tu veux me dire ? »

Mary ferma les paupières. C'était ce qu'elle avait coutume de faire lorsqu'elle n'avait pas de réponse.

« Je la trouve gentille », conclut Foxy Moll.

Sa mère lâcha un petit reniflement ironique avant de rouvrir les yeux pour fixer sa fille.

« Tu devrais savoir maintenant que quelqu'un qui est juste gentil, ça n'existe pas. Personne ne fait quoi que ce soit sans raison et si tu ne le sais pas encore, alors c'est ton affaire. »

Foxy Moll réfléchit. Parfois, oui, certaines personnes faisaient ce qu'elles faisaient pour obtenir quelque chose de vous, mais l'idée selon laquelle c'était vrai pour tout le monde et tout le temps, eh bien, elle refusait de la croire. Il devait exister sur terre des gens qui faisaient des choses sans autre raison que parce qu'ils estimaient que c'était juste. Pourquoi sa mère croyait-elle que tout le monde agissait obligatoirement par pur intérêt ?

Dans le nouveau landau où l'avait couché Foxy Moll un peu plus tôt, Daniel pleurnicha. Elle saisit le guidon et secoua la poussette. Le bébé cessa de vagir.

Il apparut alors à Foxy Moll que ce que détestait vraiment sa mère, c'était le fait qu'elles ne voyaient pas les autres de la même façon. C'était Mary qui voulait faire de sa fille sa créature. Foxy Moll savait aussi que jamais cela ne se produirait. Elle savait que ce n'était pas bien de penser comme sa mère et que, si elle s'y laissait aller, jamais elle ne trouverait l'amour.

Foxy Moll eut un deuxième enfant. Le père était un fermier local nommé Bell. Le bébé était une fille. Foxy Moll voulait l'appeler Judy. Elle alla voir le père Murphy pour lui demander de baptiser le nouveau-né. Il répondit qu'il avait laissé passer la première fois, mais qu'il ne le referait plus et par conséquent il refusa. Puis, le dimanche suivant sa visite, il condamna dans son sermon l'immoralité des femmes. Foxy Moll et sa mère étaient présentes dans l'assemblée des fidèles, avec Judy et Daniel. Même si le père Murphy n'avait pas nommément cité Foxy Moll, il était évident que c'était elle qui était visée. Les deux femmes se levèrent, sortirent et, tandis qu'elles rentraient chez elles, elles convinrent de ne plus jamais retourner à l'église de New Inn, même si le père Murphy devait quitter ses fonctions et être remplacé par un nouveau prêtre qui viendrait à Marlhill les implorer d'assister à la messe. Plus jamais elles ne franchiraient le seuil de cette église.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 13 décembre 1930 :

SOUPÇON D'INCENDIE CRIMINEL À MARLHILL

Jeudi dernier (le 11 décembre), il semble qu'il y ait eu des tentatives d'incendie sur deux propriétés de Marlhill et de Knockgraffon.

La cible principale des incendiaires (car on soupçonne plusieurs personnes d'être impliquées) était une petite maison à une chambre, résidence de Miss Mary McCarthy (soixante ans), de sa fille Miss Mary (« Foxy ») McCarthy (vingt-neuf ans), ainsi que des trois enfants de cette dernière, également nommés McCarthy, Daniel (dix ans), Judy (six ans) et Maria (deux ans).

L'autre propriété attaquée était une maison vide de Knockgraffon, qui a été visée, selon nos sources, afin d'empêcher les McCarthy de s'y installer en cas de succès de l'action contre celle de Marlhill.

L'affaire est à présent entre les mains de la police.

Déposition de Miss Mary « Moll » McCarthy, recueillie au poste de police de New Inn, dans le comté de Tipperary, à dix heures, le lundi 15 décembre 1930, par le commissaire Mahony :

Mon nom est Moll McCarthy, mais on m'appelle Foxy Moll. J'ai vingt-neuf ans. J'habite Marlhill, sur la route de Knockgraffon. Je vis avec ma mère, Miss Mary McCarthy (qui est propriétaire de la maison), et mes trois enfants, Daniel (dix ans), Judy (six ans) et Maria (deux ans). Daniel et Judy vont à l'école primaire de Knockgraffon.

La nuit de jeudi dernier, 11 décembre, je dormais dans ma chambre. Daniel et Judy étaient couchés dans le lit avec moi, et Maria, le bébé, dans le berceau à côté de moi. Ma mère était dans l'autre pièce. Notre vieux colley était dans la maison, avec ma

mère. Malgré son âge, il n'en a pas moins l'oreille fine et, pendant la nuit, ses grognements m'ont réveillée. Il fait cela quand des renards tournent autour de notre poulailler. J'ai pensé qu'il y en avait un, mais nos poules sont enfermées, au chaud et bien en sécurité.

Ensuite, j'ai entendu du remue-ménage et des voix d'hommes, puis le bruit de plusieurs personnes qui couraient. Ce n'était pas un renard que le chien avait entendu, me suis-je dit. J'ai senti quelque chose qui brûlait. C'était du pétrole. Je connais l'odeur. Dans ma chambre, il y a une petite fenêtre et j'étais à présent sûre de voir une lumière vaciller de l'autre côté du carreau. Il y avait le feu devant la maison. J'en étais certaine.

Je suis sortie du lit d'un bond et j'ai couru dans la pièce voisine, où dormait ma mère. Quand je suis entrée, elle était assise sur son lit. Elle a le sommeil léger. « Qu'est-ce qu'il y a ? m'a-t-elle demandé. Tu es malade ?

— Ce n'est pas moi », ai-je répondu, et j'ai regardé le bas de notre porte d'entrée. Il y a un espace entre le sol et le battant et, normalement, j'aurais dû ne rien voir, mais je voyais de la lumière. J'ai compris que c'était là qu'il y avait le feu. Il faisait rage de l'autre côté de notre porte d'entrée.

J'ai réveillé tout le monde, puis, en vêtements de nuit, pieds nus et sans rien d'autre qu'un balai, une tapette et un seau en bois, pas même une lampe pour nous éclairer le passage, nous sommes tous sortis dare-dare par la porte de derrière et avons fait le tour de la maison en courant. Nous avions de la chance d'avoir la nuit que nous avions. Oui, il faisait froid, et même un froid de canard, mais le ciel était clair et il y avait la lune, alors nous avions assez de lumière pour voir où nous allions et ce que nous faisions.

Une fois arrivés sur le devant, nous avons vu un tas de chiffons en flammes, par terre, contre la porte. Nous avons aussi remarqué qu'il y avait le feu dans la remise à tourbe, un petit apprentis construit contre le mur pignon. Nous y sommes allés et avons vu d'autres chiffons enflammés.

« Va vite à la ferme des Caesar », ai-je dit à mon fils, Daniel. Mr et Mrs Caesar habitent au bout du chemin qui passe à côté de chez nous. C'est assez près de la maison, mais il faisait quand même noir et, malgré tout, Daniel est parti sans hésiter.

« J'y vais de ta part », m'a-t-il répondu avant de filer en courant.

Avec la tapette, j'ai commencé à battre les flammes, d'abord à la porte et ensuite dans la remise, pendant que ma mère allait chercher un seau d'eau après l'autre. Ma fille Judy berçait dans ses bras le bébé, Maria.

Nous avons pratiquement éteint le feu quand nous avons entendu des voix et vu une lampe s'approcher de nous dans l'obscurité. C'étaient Daniel et Mr Caesar, accompagnés de Harry Gleeson, qui gère l'exploitation et que tout le monde surnomme Badger. Mrs Caesar avait donné à Daniel une grande paire de bottes en caoutchouc ; quant à Mr Caesar et à Badger, ils avaient juste enfilé un manteau et des bottes par-dessus leurs vêtements de nuit.

Badger a pris le balai pour rassembler les chiffons en un tas.

« La Garda en aura peut-être besoin comme preuve », a expliqué Mr Caesar.

J'ai inspecté les dégâts avec Mr Caesar. La porte de l'appentis et ses montants étaient sérieusement noircis. La tourbe était complètement trempée à cause de toute l'eau que nous avons jetée dessus. C'était déjà une tourbe de qualité moyenne, mais à présent elle serait inutilisable pour le feu. Mr Caesar a promis d'envoyer Badger nous en apporter.

« Ce n'est pas la peine, ai-je protesté.

— Il n'y a pas à discuter », a fait Mr Caesar.

Notre porte d'entrée était elle aussi sérieusement brûlée sur le bas et la peinture avait cloqué. Nous allions devoir la remplacer, cela ne faisait aucun doute.

« Heureusement que le toit était en tôle, a dit Mr Caesar. Le chaume et le pétrole, ç'aurait été fatal. La baraque se serait embrasée en moins de deux. Vous seriez tous morts brûlés dans votre lit. »

Mr Caesar a insisté pour que nous venions à la ferme avec lui. Nous nous sommes habillés et nous l'avons suivi. Mrs Caesar avait allumé le feu. Elle nous a servi du thé, des scones et du beurre. Nous avons tous dormi dans son petit salon. Le lendemain matin, Mr Caesar m'a emmenée au poste de police, où j'ai signalé l'incendie, et l'agent de service au bureau d'accueil m'a dit de revenir le lundi. Ma mère a ramené les enfants à la maison. Daniel et Judy ne sont pas allés à l'école ce jour-là.

Interrogatoire du commissaire Mahony :

QUESTION : Vous croyez que le feu était criminel ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : Savez-vous qui aurait pu l'allumer ?

RÉPONSE : Non.

QUESTION : Comment sont vos relations avec vos voisins ?

RÉPONSE : Bonnes.

QUESTION : En êtes-vous sûre ?

RÉPONSE : Mr Caesar et Badger ne sont-ils pas venus à notre secours ?

QUESTION : Et vos autres voisins, comment vous entendez-vous avec eux ?

RÉPONSE : Ils n'ont pas de raison de se plaindre.

QUESTION : Pourquoi le formulez-vous comme ça ?

RÉPONSE : Comme quoi ?

QUESTION : « Ils n'ont pas de raison de se plaindre. » Ce n'est pas franchement le genre d'expression que l'on emploie entre bons voisins.

RÉPONSE : Je ne saisis pas ce que vous voulez dire.

QUESTION : Vraiment ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : « Ils n'ont pas de raison de se plaindre. » Cela signifie qu'il pourrait avoir des raisons de se plaindre s'ils le voulaient.

RÉPONSE : Je n'ai rien fait de mal.

QUESTION : Ai-je dit que vous aviez fait quoi que ce soit de mal ?

RÉPONSE : Vous m'embrouillez, avec vos questions.

QUESTION : Vous avez déclaré : « Je n'ai rien fait de mal. » C'est une formule intéressante. Cela veut dire que vous avez des choses qui vous trottent dans la tête, des choses qui sont bien et, plus important, des choses qui sont mal.

RÉPONSE : Je n'ai pas mis le feu à ma propre maison.

QUESTION : Voilà que vous recommencez. Ai-je dit que vous l'aviez fait ? Non. Alors, de quoi me parlez-vous ?

RÉPONSE : Je ne comprends pas.

QUESTION : Oh, je crois que si.

RÉPONSE : Non, je ne comprends pas.

QUESTION : Vous ne comprenez pas ?

RÉPONSE : Non, je ne comprends pas. Pas du tout, même. Je viens ici pour signaler un incendie. Des gens sont venus mettre le feu à ma maison. S'il avait pris, si le toit avait été en chaume, a dit Mr Caesar, nous serions tous morts.

QUESTION : J'ignorais que Mr Caesar était un tel expert en incendies.

RÉPONSE : C'est mon voisin. Je vous répète ce qu'il a dit.

QUESTION : Vous l'appréciez, Mr Caesar ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : C'est un bon voisin ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : Et Mr Gleeson ? Celui que vous appelez « Badger ». Vous l'appréciez ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : Et Mrs Caesar ?

RÉPONSE : Oui, elle est charmante.

QUESTION : Ce sont vos voisins préférés ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : Et les Fitzgerald ?

RÉPONSE : Les Fitzgerald ?

QUESTION : Ils sont venus se plaindre. Deux de vos chèvres ont traversé le chemin des Caesar pour aller sur leurs terres.

RÉPONSE : Je me suis excusée auprès d'eux.

QUESTION : Ils ont dû réparer le trou qu'ont fait vos bêtes en passant à travers leur haie. Est-ce que des excuses réparent un trou dans une haie ?

RÉPONSE : Ils n'ont jamais parlé de ce trou.

QUESTION : Non, peut-être pas à vous, mais ici, à la gendarmerie, la chose a été portée à notre connaissance. Et vos voisins qui sont de l'autre côté de la route, les Condon, ils ne sont pas très contents eux non plus de la façon dont vous vous occupez de vos bêtes.

RÉPONSE : Ils ne nous ont rien dit.

QUESTION : Encore une fois, pas à vous. Mais ici, nous entendons parler de certaines choses. Nous entendons parler de tout. Tout ce qui embête les gens, tout ce qui les ronge, ils viennent nous le dire. Et nous entendons beaucoup parler de vous. Beaucoup. Les gens ne vous aiment pas. Et ce n'est pas seulement à cause de vos bêtes. Est-ce que vous me comprenez ?

RÉPONSE : Non, je ne vous comprends pas. Je n'ai pas mis le feu à ma maison.

QUESTION : Voulez-vous bien arrêter un peu et écouter, pour une fois, au lieu de toujours ouvrir la bouche pour sortir tout ce qui vous passe par la tête ?

RÉPONSE : J'ai dit ce que j'avais à dire.

QUESTION : Mais pas moi. Maintenant, écoutez. Votre manière de vous conduire, ces enfants – vous en avez trois, c'est bien ça ? Ce n'est pas bien, ce n'est pas chrétien et les gens n'aiment pas ça, surtout les

femmes, à cause de votre comportement. Ce sont leurs hommes, leurs fils, leurs pères, leurs maris, que vous dévoyez. Vous vous êtes fait des ennemis. Vous devez prendre garde à vous. C'était un avertissement. Et on a aussi mis le feu à une maison vide, non loin de l'école primaire de Knockgraffon, pour que vous ne puissiez pas vous y réfugier au cas où la vôtre serait détruite. Si vous meniez une vie différente, vos ennuis cesseraient. Je vous dis tout cela à titre amical, vous comprenez ? Changez votre mode de vie et j'essaierai de trouver qui a fait ça. Est-ce que vous comprenez ?

RÉPONSE : Merci, monsieur le commissaire.

Cette déposition m'a été relue et elle est exacte,

Mary Moll McCarthy.

Témoïn : Thomas Reilly, inspecteur, le 15/12/30.

Patrick Mahony, commissaire, le 15/12/30, à 11 h 50.

1. La *Garda Síochána* (« Gardiens de la paix » en gaélique) est la police de la République d'Irlande.

Sa mère était souffrante. Elle toussait beaucoup. Elle ne cessait de se plaindre du froid. Elle ne mangeait presque rien. Foxy Moll la coucha dans sa chambre, où elle alluma le feu pour réchauffer la pièce.

« Veux-tu boire quelque chose ? demanda-t-elle une fois que la tourbe eut pris.

— Peut-être, répondit sa mère, profondément enfouie sous les couvertures, seule sa tête dépassant sur le traversin. Qu'est-ce que c'est ? »

Mary n'aimait pas les alcools. Ils lui donnaient mal à la tête. Elle préférait les vins doux.

« Du madère », expliqua Foxy Moll.

Elle était ravie que ce qu'elle avait à proposer fût précisément ce qu'aimait sa mère. Foxy Moll venait de se voir offrir en cadeau une bouteille de madère par Mr Monahan, un veuf assez âgé auquel elle rendait de temps à autre visite dans sa petite maison de New Inn. Lors de sa venue, les volets de la chambre étaient toujours clos, plongeant dans l'obscurité la pièce exiguë. Les draps et les couvertures sentaient la naphtaline.

« Du madère, répéta sa mère d'une voix lente. Mis en bouteille par la maison Clarke, de Cashel ? » demanda-t-elle.

La question surprit Foxy Moll. Elle s'efforça de se rappeler ce détail.

« Je crois, répondit-elle. Je n'en suis pas sûre.

« Du madère... », reedit sa mère.

Elle prononça le mot comme s'il avait une signification particulière qu'ignorait Foxy Moll.

« ... de chez Clarke, à Cashel.

— Je vais aller le chercher. »

Foxy Moll sortit pour aller prendre la bouteille et un verre avant de revenir au chevet de Mary.

« Oui, confirma-t-elle en lisant l'étiquette. Oui, ça vient de chez Clarke, à Cashel. »

Elle déboucha le flacon et versa dans le verre un peu de liquide sombre, d'un brun ambré. Elle posa la bouteille, puis se plaça derrière sa mère pour la redresser et porta à ses lèvres le verre, qu'elle inclina. Une vaguelette de vin dégringola par-dessus le rebord, puis coula sur les lèvres de Mary avant de disparaître dans sa bouche. Sa mère ferma les yeux, pinça les lèvres et dodelina légèrement de la tête. Foxy Moll laissa son crâne retomber sur le traversin. Mary déglutit et Foxy Moll regarda sa pomme d'Adam coulisser de haut en bas le long de sa gorge.

« Oh oui, soupira sa mère. Je n'ai jamais oublié ce goût. Comment le pourrais-je ? – puis, rouvrant les paupières pour lever les yeux vers sa fille : C'est ce que j'ai bu, tu sais, la première fois. »

Foxy Moll décida de ne pas parler et de ne pas bouger, mais de rester debout, parfaitement immobile, puis d'attendre la suite.

« Je vivais chez mon frère Michael. Heaton était un soldat. Nous sommes allés dans un bois, où il m'a donné du madère, après quoi je me suis allongée sur sa vareuse. J'ai commis une terrible erreur. Je croyais qu'il m'aimait. C'était une erreur et je l'ai commise deux fois. D'abord avec Heaton et ensuite avec Horace, alors que j'aurais dû me méfier. Quelle idiote j'étais ! La seule chose qui compte, c'est ce qu'on obtient. Tu promets de ne jamais l'oublier ? Vas-y, répète après moi : la seule chose qui compte, c'est ce qu'on obtient.

— Pourquoi me racontes-tu cela ? interrogea Foxy Moll.

— Parce que je veux que tu puisses survivre après ma mort, répondit sa mère.

— Il faudra que je me débrouille à ma façon, répliqua Foxy Moll, comme je l'ai toujours fait.

— Tu n'écoutes jamais, se désola Mary.

— Oh si, j'écoute ; je ne suis pas d'accord, c'est tout.

— Ah oui ? Je vais en reprendre une goutte. »

Foxy Moll approcha le verre de la mince lèvre inférieure de sa mère qui, cette fois, le vida en deux grands traits.

« Encore ? demanda Foxy Moll.

— Non, dit sa mère en fermant les yeux. C'était très agréable. »

Foxy Moll écouta la respiration de sa mère. Elle était régulière et superficielle. Elle ne tarderait pas à s'endormir, songea-t-elle.

Elle se versa un peu de madère dans le verre, puis en avala une gorgée et contempla le visage de sa mère. Il était maigre et allongé, très pâle, tandis que de profondes rides étaient visibles à côté de ses

yeux ainsi que sur son front et sous son nez. C'était le visage d'une femme déçue et pleine de colère.

Ma foi, comment aurait-il pu en être autrement ?

À l'exception des deux hommes qu'elle prétendait avoir aimés, même si c'était une erreur, sa mère avait consacré son existence entière à soutirer tout ce qu'elle pouvait de chaque personne qu'elle avait connue, et pour quel résultat ? Quoi qu'il pût advenir pour elle, Foxy Moll était certaine d'une chose : pas question qu'à la fin ses propres traits véhiculent un tel sentiment. Elle ne vivrait pas de la même manière qu'avait vécu sa mère.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 15 août 1931 :

LA PROPRIÉTAIRE GAGNE SON PROCÈS CONTRE LE CONSEIL RÉGIONAL DANS L'AFFAIRE
DE L'INCENDIE CRIMINEL

(De notre correspondant au tribunal.)

Dans notre édition du samedi 13 décembre 1930, nous vous avons rapporté l'expérience malheureuse vécue par Mary McCarthy (vivante à l'époque des faits, mais aujourd'hui décédée : elle est morte le lundi 6 avril 1931 et ses funérailles ont été relatées dans notre édition du samedi 11 avril 1931), sa fille, Mary « Moll » McCarthy, et les trois enfants de cette dernière, Daniel, Judy et Maria McCarthy.

Ainsi que nous le racontions, le 11 décembre au soir, soit le jeudi précédent, des inconnus avaient allumé des feux devant la porte d'entrée de la maison et dans la remise à tourbe adjacente à la résidence des McCarthy, une modeste chaumière de Marlhill, à New Inn, dans le comté de Tipperary.

Le même soir, à Knockgraffon, une autre propriété, inoccupée, avait également été incendiée. Dans les deux cas, tout portait à croire que c'étaient les mêmes personnes qui étaient responsables du sinistre.

Depuis cette attaque, la police de New Inn n'a pas ménagé ses efforts pour tenter d'identifier les coupables. Malheureusement, à ce jour, ces efforts ont été vains. Cependant, nous avons cru comprendre que les investigations se poursuivaient.

Pendant ce temps-là, Mary « Moll » McCarthy (avec le soutien de sa mère jusqu'à la mort de cette dernière) a engagé des poursuites contre le conseil régional du comté de Tipperary, alléguant de dommages intentionnels, et, mardi 11 août dernier, l'affaire était entendue par le juge Seán Troy, du tribunal d'instance de Caher. La cour a reconnu que les incendies étaient volontaires et a accordé vingt-cinq livres de dédommagement à la plaignante. Le conseil régional du comté de Tipperary a jusqu'à la fin du mois pour payer, sans possibilité de

pourvoi en appel.

S'exprimant devant le tribunal après le jugement, Miss McCarthy a déclaré avoir l'intention d'utiliser l'argent pour acheter « de bons souliers robustes » à ses trois enfants, ainsi que des vêtements pour « le bébé ». Son quatrième enfant doit naître en septembre.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 21 janvier 1933 :

UNE MÈRE GAGNE SON COMBAT CONTRE L'ÉTAT, QUI VOULAIT PLACER SES ENFANTS À
L'ASSISTANCE PUBLIQUE

(De notre correspondant au tribunal.)

Mardi 17 janvier dernier, une triste affaire était entendue par le juge Seán Troy, du tribunal d'instance de Caher. Mr Frank O'Donnelly, l'avocat représentant la Garda de New Inn, a retracé devant la cour l'histoire de Mary « Moll » McCarthy, récit corroboré par les dépositions sous serment de plusieurs personnes de la région. Le principal grief de cet exposé (et le motif des poursuites par la police) était que les quatre enfants de Miss McCarthy – Daniel (treize ans), Judy (neuf ans), Maria (cinq ans) et Brendan (deux ans) – étaient nés de pères différents et qu'elle était une « mère indigne ». Les relations moralement douteuses dont étaient issus ces enfants, a expliqué le représentant de la Garda, étaient à la fois une menace contre la salubrité publique et un outrage pour la population de New Inn, en particulier pour les femmes mariées. En outre, a affirmé Mr O'Donnelly, Miss McCarthy était une mère négligente. C'est pour ces raisons, a-t-il conclu, que la Garda a demandé le placement des quatre enfants de Miss McCarthy à l'Assistance publique.

Après avoir écouté les réquisitions du représentant de l'État, le juge d'instance Seán Troy a procédé à l'interrogatoire de Miss McCarthy. Celle-ci a vigoureusement contesté les allégations d'incompétence et de négligence proférées à son encontre. Ses enfants étaient nourris et vêtus correctement, a-t-elle déclaré, et, par ailleurs, ceux qui étaient d'âge scolaire allaient régulièrement à l'école primaire de Knockgraffon.

Elle a présenté un document signé par Mr Jack Hare, l'instituteur de Knockgraffon, attestant que Daniel et Judy affichaient un taux d'assiduité en classe de quatre-vingt-dix-huit pour cent. La lettre de l'instituteur précisait aussi que Maria, la fille de Miss McCarthy, devait commencer à l'école primaire de Knockgraffon en septembre de cette année et qu'il se réjouissait à l'avance d'accueillir cette nouvelle élève

dans son établissement.

Miss McCarthy a également présenté une déclaration de Miss Anastasia Cooney, de Garranlea House, qui fut lue au cours des débats. Miss Cooney, qui connaît Miss McCarthy depuis son retour de France et de Grande-Bretagne (où elle avait été infirmière durant la Grande Guerre), y expliquait qu'à sa connaissance Miss McCarthy était une excellente mère, qui se donnait énormément de mal pour s'occuper de ses enfants, malgré des revenus extrêmement faibles et une aide insignifiante de l'État. Si les enfants McCarthy devaient être confiés à l'Assistance publique, terminait Miss Cooney, non seulement cela constituerait une violation des principes élémentaires du droit, mais partout en Irlande, les bons parents de condition modeste pourraient commencer à redouter, à juste titre, de voir l'État leur enlever leurs enfants.

Après la lecture de ces déclarations, Miss McCarthy a expliqué que ses enfants se trouvaient dans le hall, à l'extérieur de la salle, et a demandé si elle pouvait les faire venir pour que le juge d'instance Seán Troy puisse constater par lui-même « qu'ils étaient en parfait état », suggestion qui provoqua l'hilarité du public.

Le juge d'instance Seán Troy a remercié Miss Cooney pour sa contribution et demandé au greffier d'aller chercher Daniel McCarthy pour l'amener devant la cour. « Personne n'est mieux placé que Daniel pour parler de la vie au domicile familial des McCarthy, à Marlhill », a estimé le juge.

Le témoin a été amené devant la cour, puis l'interrogatoire a commencé et nous pouvons témoigner que le jeune monsieur Daniel McCarthy, bien qu'âgé de treize ans seulement, a répondu aux questions d'une voix claire et ferme. Il a confirmé que la vie au domicile familial de Marlhill était modeste, voire frugale, mais a précisé que son frère et ses sœurs avaient comme lui toujours bénéficié de l'amour de leur mère, laquelle n'avait jamais manqué de les nourrir et de les habiller. Lorsqu'il lui fut demandé s'il arrivait à cette dernière de frapper ses enfants, Daniel a répondu d'une voix forte : « Non ! » Et lorsqu'il lui fut demandé s'il lui arrivait parfois d'être ivre, il a répondu sur le même ton : « Non, jamais, elle n'est jamais ivre. »

Le juge d'instance Seán Troy a remercié Daniel pour sa contribution. La demande de placement des enfants à l'Assistance publique faite par la Garda a été rejetée.

Une nuit du mois de juin, alors qu'elle dormait, Foxy Moll fut réveillée par un cognement discret sur le carreau. Elle regarda sa petite fenêtre, mais malgré la pâle lumière de la lune, elle ne vit rien. Elle entendit de nouveau frapper. Quatre coups courts et deux coups longs. Elle savait qui était son visiteur. Ils étaient convenus que si jamais il venait le soir, c'était ainsi qu'il lui signalerait son arrivée. Elle enfila ses pantoufles et sa robe de chambre, s'approcha de la croisée et répondit au signal. Elle était consciente de sa présence de l'autre côté de la vitre et elle percevait le frottement de ses bottes sur le sol. Il s'appelait Cunningham. C'était un fermier. Il avait deux enfants et une femme prénommée Carmel qui ne le comprenait pas, soutenait-il. Et elle ne couchait pas avec lui, sous prétexte que cela lui faisait mal.

Foxy Moll ouvrit la porte de sa chambre, puis se faufila discrètement dans l'autre pièce et s'immobilisa. Elle écouta la respiration de ses enfants endormis. Elle se demanda si elle devait laisser entrer Mr Cunningham ou s'il était préférable de le rejoindre dehors. L'un de ses enfants murmura dans son sommeil. Pas ce soir, décida-t-elle. Ils iraient dans la remise à tourbe.

Elle leva la clenche, tira le battant, se glissa par l'entrebâillement, puis referma, le tout en un seul mouvement, fluide et silencieux.

Mr Cunningham était juste devant le pas de la porte et ses bras l'enlacèrent aussitôt, l'attirant contre sa ceinture. Il était en manque. C'était évident.

« Un moment, le calma-t-elle. Un moment. Attends. »

Elle se libéra délicatement de son étreinte et lui prit la main. Sous sa gabardine légère, elle remarqua son uniforme des Blueshirts¹. Elle savait qu'il y avait eu un rassemblement un peu plus tôt à New Inn, avec force discours et défilés. Naturellement, il y était et il l'avait rejointe aussitôt l'événement terminé.

« C'était comment ? s'enquit-elle.

— Quoi ?

— Le rassemblement de ce soir.

— Des discours et encore des discours. »

Il saisit sa main et la posa sur son bas-ventre. Derrière le tissu, elle sentit qu'il était dur.

« Elle a été comme ça toute la soirée », dit-il.

Ils allèrent dans l'appentis. Cela ne dura guère. Ensuite, il plongea la main dans la poche de sa gabardine et en sortit des badges. C'étaient des objets en fer-blanc qui affichaient une image d'un O'Duffy, le chef des Blueshirts, expliqua-t-il.

« C'est pour tes enfants, ajouta-t-il. Dis-leur de les porter à l'école.

— Merci », répondit-elle.

Derrière son hochement de tête approbateur, elle n'en pensait pas moins. C'était déjà suffisamment difficile pour ses enfants, alors s'ils se retrouvaient mêlés à de la politique, voilà qui ne pourrait qu'aggraver encore une situation mauvaise, ce qu'elle ne tolérerait jamais. Elle ne leur permettrait pas de mettre ces insignes à l'école.

Il repartit à bicyclette et elle rentra. S'approchant du feu, elle racla la couverture de cendres pour révéler les braises brûlantes en dessous. Elle y lança les badges. Puis, avec la pointe du tisonnier, elle les enfonça dans les charbons ardents jusqu'à les y faire disparaître. Au cours de la nuit, le métal se voilerait et l'image du général O'Duffy, chef des Blueshirts, noircirait au point que, au moment de jeter les cendres, il serait impossible de savoir ce que représentaient les insignes. Elle étala les cendres sur les braises. Elle retourna se coucher.

1. Milice de partisans du traité anglo-irlandais, qui se muera en mouvement fasciste.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 16 mai 1936 :

POUR LA DEUXIÈME FOIS, UNE MÈRE DE NEW INN GAGNE SON
COMBAT CONTRE LA GARDA, QUI VOULAIT PLACER SES ENFANTS
À L'ASSISTANCE PUBLIQUE

(De notre correspondant au tribunal.)

Il y a trois ans, Miss Mary « Moll » McCarthy a comparu devant le juge d'instance Seán Troy à la suite d'une demande de placement de ses enfants à l'Assistance publique formulée par la Garda de New Inn.

Mardi 12 mai dernier, cette dernière a réitéré sa demande de placement à l'Assistance publique pour Daniel (seize ans), Judy (douze ans), Maria (huit ans), Brendan (quatre ans et huit mois) et Dermot (un an et huit mois).

Le juge d'instance Seán Troy a écouté les représentants de la police, puis une Miss McCarthy visiblement enceinte. Celle-ci n'a rien nié, sauf l'affirmation selon laquelle elle serait une piètre mère. Elle a affirmé être une mère exceptionnelle, présentant pour étayer ses propos des déclarations de Jack Hare, l'instituteur de l'école primaire de Knockgraffon, et de Miss Cooney, de Garranlea House. Elle a aussi apporté une lettre de Mrs Caesar, l'épouse de son plus proche voisin à Marlhill, dans laquelle cette dame certifiait qu'elle était une « personne exemplaire ».

Le juge d'instance Seán Troy a ensuite procédé à l'interrogatoire de Daniel. Le garçon a expliqué avoir quitté l'école en juin 1935 et travailler actuellement à plein temps pour une famille du nom d'O'Shaughnessy. Leur ferme de Knockgraffon était distante de trois kilomètres de la maison familiale de Marlhill, ce qui n'empêchait pas Daniel de rentrer chez lui chaque soir après le travail pour voir sa mère, et ce sept jours par semaine. Sa mère leur offrait à tous un foyer stable et aimant, a-t-il dit, et, bien que n'ayant guère d'autres revenus que « la coquette somme de six shillings par semaine sous forme

d'aide à domicile », ses enfants n'ont jamais manqué ni de vêtements ni de nourriture. À la question de savoir qui, d'elle ou de l'État, serait le plus à même de s'occuper de ses enfants, il a répondu d'une voix forte : « C'est ma mère qui s'occupera le mieux d'eux. »

Le juge d'instance Seán Troy a rejeté la demande de placement des enfants à l'Assistance publique faite par la Garda.

Foxy Moll était coiffée d'un joli chapeau noir, dont le bord, ravissant, s'abaissait à l'arrière et remontait à l'avant, avec une plume de faisan à la tyrolienne qui dessinait un arc gracieux frémissant à chaque mouvement de sa tête. Elle portait également un nouveau manteau, un bel astrakan marron orné de lourds boutons en bois, ainsi que de bonnes chaussures et, avec de si beaux vêtements, elle se sentait élégamment habillée.

Puis elle retirait le manteau et s'apercevait alors qu'elle n'avait rien dessous, ni robe, ni bas, ni quoi que ce fût. Elle ne savait pas trop où elle se trouvait, dans son rêve. Il y avait du monde autour, mais comme personne ne la remarquait ou ne prêtait attention à elle, elle n'était pas gênée. Pas le moins du monde. Non, au lieu de cela, sa seule pensée était : « J'ai un beau manteau, un beau chapeau et de belles chaussures, mais rien dessous, rien du tout », et après cette pensée elle fut submergée par une grande vague de tristesse.

Elle ouvrit les yeux et regarda par la fenêtre. La lumière était à la fois fluette et pâle. Elle supposa qu'il devait être très tôt et que son vieux réveille-matin ne sonnerait donc pas de sitôt – c'était Mr Caesar qui le lui avait donné lorsqu'il en avait offert un autre à sa femme pour Noël afin de remplacer l'ancien, auquel il manquait un pied.

Foxy Moll ferma les paupières. Quelque peu troublée par son rêve, elle se laissa bercer par les échos de l'extérieur : le chant des oiseaux et le bruit lointain des pas de l'âne des Caesar, Alfred, qui tirait la charrette sur le chemin. Le claquement de ses sabots et le grondement des roues du véhicule se firent plus forts et alors lui parvint le son qu'elle associait aux lundis, aux mercredis et aux samedis, les jours où le lait des Caesar était livré à la coopérative laitière de New Inn, et ce son était celui des bidons qui s'entrechoquaient sur les cahots du sentier. C'était une étrange sonorité aiguë, du genre de celles que l'on doit entendre au paradis, imaginait-elle – encore qu'elle doutât

désormais de l'existence d'un tel endroit.

Maintenant que la charrette était à la hauteur de la maison, elle se demanda qui tenait les rênes, ce lundi matin. Était-ce Badger ? Peut-être pas. Peut-être qu'aujourd'hui c'était le nouveau gars qui était venu travailler à Marlhill Farm. Il se nommait Tommy Reid. C'était le fils de l'un des nombreux frères et sœurs de Mr Caesar et, malgré son patronyme, Tommy avait la tête d'un Caesar : le visage allongé et les traits réguliers, mais menus ; il avait également le tempérament d'un Caesar, ouvert, prévenant et avenant – du moins était-ce l'impression qu'il lui donnait.

Foxy Moll n'était pas certaine de l'âge de Tommy, mais il lui avait semblé comprendre (comment, elle n'aurait su le dire) qu'il était né en 1920, ce qui lui ferait dix-huit ans. En tout cas, il paraissait avoir dix-huit ans.

C'était Tommy l'ouvrier agricole, à présent, tandis que Badger était le gestionnaire de l'exploitation et un jour Marlhill Farm lui reviendrait. Il était encore célibataire, ce qui surprenait beaucoup de gens à New Inn, mais pas Foxy Moll. Elle avait toujours deviné qu'il n'était pas du genre à se marier. Elle le voyait dans son comportement. Il était trop calme, trop réservé et sa semi-surdité le rendait un peu gauche, un peu timide. Il était de ces hommes qui ne partageaient pas les intérêts de la plupart de leurs congénères.

Elle entendit un cri lâché d'une voix blanche : « Holà ! » C'était celle de Badger et elle supposa qu'il avait rejoint la route, mais elle perçut alors une seconde voix, qu'elle reconnut comme étant celle de Tommy. Elle n'avait pas pensé à cela. Badger et Tommy se rendaient tous les deux à la coopérative laitière, ce matin. Ils devaient avoir à rapporter des aliments pour le bétail ou du lait écrémé, ce qui nécessitait d'être deux pour pouvoir charger la charrette.

Le claquement des sabots et le grondement des roues recommencèrent. La voiture s'engagea sur la route pour se diriger vers la chaumière. C'était la routine habituelle les matins de laiterie. Quelques instants plus tard lui parvint le bruit du véhicule qui franchissait le portail pour s'arrêter devant la porte d'entrée.

« Fais demi-tour avec la charrette pendant que je pose le bidon. »

C'était Badger qui venait de parler.

« D'accord. »

Là, c'était Tommy.

Elle écouta le bruit des pas de Badger s'approchant de la maison, puis le tintement du bidon qu'il déposait à côté de la porte. Ce brave Badger, songea-t-elle. Les jours de laiterie, il lui laissait toujours un

supplément de lait et, lorsqu'elle se levait, bien après son passage, elle en faisait chauffer sur le feu pour permettre aux enfants d'y tremper leurs tartines de pain au petit déjeuner.

Elle possédait un deuxième bidon qu'elle avait pris soin de laver et de rincer la veille avant de le placer ensuite sur le seuil. Elle entendit alors grincer l'anse de cet autre récipient et en déduisit que Badger devait l'avoir ramassé.

« Veux-tu bien arrêter de faire l'âne ? »

C'était Tommy, et il y eut en même temps des éclats de rire provoqués par ce que fricotait Badger. Badger avait presque quarante ans, mais il n'avait pas vieilli de la même manière que les autres hommes, qui avaient des soucis. N'ayant ni femme ni enfants, il était toujours espiègle et porté à faire l'idiot lorsque la situation s'y prêtait, ce qui plaisait à Foxy Moll. C'est ce qu'elle aimait le plus chez lui.

Elle perçut encore une fois le clic-clac des pas d'Alfred et suivit le son de l'attelage qui franchissait le portail avant de prendre la route de New Inn. Le vacarme des sabots et des roues se fit de plus en plus faible, jusqu'à s'éteindre complètement, puis elle s'assoupit pour être réveillée de nouveau par le retour de la charrette qui passait derrière la chaumière après sa course à la coopérative laitière, avant de remonter dans un bruit de tonnerre le sentier menant à la ferme.

Elle ouvrit les yeux. Il était plus tard. La chambre était plus claire. Elle regarda du coin de l'œil le réveille-matin. Il restait quelques minutes avant la sonnerie. Elle allait demeurer encore un moment au chaud sous ses couvertures douillettes. Elle ferma les paupières. Elle se remémora le rêve qu'elle avait fait un peu plus tôt. Elle pourrait peut-être s'y replonger pour ses derniers instants au lit et, cette fois, elle pourrait avoir des sous-vêtements, des bas et une robe... rouge – non, bleue, en crêpe de Chine glissant, doux et frais au toucher.

C'était une matinée calme et chaude. Après le départ de Judy, de Maria et de Brendan pour l'école, elle ramassa un paquet de vieux sacs qu'elle avait coupés sur les côtés pour en faire des couvertures, puis les emporta jusqu'aux dalles qui s'étendaient devant la porte d'entrée.

Ce dallage était assez récent. Elle l'avait depuis trois ans. C'était un cadeau de Mr O'Driscoll, le père de sa petite dernière, Helena.

Mr O'Driscoll était encore un de ces fermiers prisonniers d'un mariage malheureux. Au moment de leur relation, Mr O'Driscoll avait promis à Foxy Moll qu'il quitterait son épouse.

Lorsqu'elle était tombée enceinte de celle qui s'avérerait être Helena, l'attitude de Mr O'Driscoll envers elle avait changé. Il avait commencé par se montrer distant, avant de lui annoncer qu'il ne pouvait plus la voir. Il avait prétexté que la pression était trop forte. Il avait prétexté que sa famille créait des difficultés. Il avait prétexté qu'il craignait de voir le scandale tuer sa mère.

Bien sûr, Mr O'Driscoll avait aussi cherché à se faire pardonner. Chaque fois que les hommes la quittaient, ils cherchaient à se faire pardonner. C'était avec le dallage que Mr O'Driscoll s'était proposé d'y parvenir.

Elle en avait besoin, avait-elle expliqué. Avec des dalles à l'extérieur, ses visiteurs auraient un endroit où taper leurs souliers ou leurs bottes pour les débarrasser de l'excès de terre ou de boue avant d'entrer chez elle. Avec des dalles autour de sa maison, l'entretien de celle-ci serait beaucoup plus facile. Avec des dalles autour de sa maison, ses enfants auraient un lieu où jouer. Et voilà maintenant qu'il se déclarait prêt à lui offrir ces dalles, oh oui, il allait s'en charger. Il allait se charger d'installer du dallage autour de chez elle.

Tout ce qui s'était passé à la fin avec Mr O'Driscoll – à la fois les raisons avancées pour mettre un terme à leur relation, mais aussi son désir de se racheter – s'était également passé avec les différents pères

de ses cinq enfants précédents, comme d'ailleurs avec tous les autres hommes qui lui avaient promis le mariage pour ensuite la quitter, alors même qu'elle n'était pas enceinte, de sorte que rien de ce qui s'était produit avec Mr O'Driscoll ne l'avait surprise. À l'exception des hommes qu'elle n'avait connus que brièvement, c'était toujours pareil à chaque séparation : ils lui promettaient des choses pour se sentir moins coupables de leur désertion.

Elle n'avait par conséquent pas été étonnée quand, trois semaines après les derniers adieux de Mr O'Driscoll, était arrivé un camion : un Crossley à plateau, plein à ras bord de grandes dalles plates de couleur jaune, rugueuses au toucher, ainsi que de tas de sable et de gravier. Les ouvriers l'avaient déchargé et, au cours de la semaine suivante, ils avaient coupé la tourbe tout autour de la chaumière pour creuser des fondations qu'ils avaient remplies d'un lit de sable et de gravier, dans lequel ils avaient enchâssé le dallage. Voilà pourquoi sa modeste demeure était désormais entourée par cette ravissante collerette de dalles et que ses enfants pouvaient jouer à l'extérieur sans salir ni leurs chaussures ni leurs habits.

Elle étala les sacs et les disposa en un carré bien net, puis appela par la porte ouverte : « Dermot ! Helena ! » Les petits sortirent. Dermot portait la boîte de cubes colorés et Helena tenait une longue cuiller en bois.

« Vous allez vous amuser avec les cubes, les enfants ? » demanda Foxy Moll.

Le jeu avait été un cadeau de Miss Cooney pour le dernier Noël. Il venait de *Clerys*, le grand magasin de Dublin. Foxy Moll connaissait le nom ainsi que ce qu'il désignait, mais elle n'avait visité ni le magasin ni la ville et doutait de pouvoir le faire un jour.

« On les empile et on les fait s'écrouler », expliqua Dermot.

Helena et lui rirent de concert. Ils s'affalèrent tous les deux sur les sacs que leur mère avait placés à cet effet.

« Très bien, dit Foxy Moll. Alors, empilez-les et faites-les s'écrouler. »

Foxy Moll entra dans la maison, puis ouvrit la porte du fond et toutes les fenêtres pour aérer. Dans un seau, elle mélangea de l'eau et du maïs qu'elle emporta ensuite jusqu'à son premier champ. C'était là que se dressait son poulailler. En face de la structure se trouvaient les moitiés d'un vieux pneu coupé en deux – encore un don des Caesar. Badger les avait apportées quelques mois auparavant. Elle s'en servait comme de mangeoire pour sa basse-cour.

Veillant à répartir la nourriture de manière égale, elle les remplit et

tira le volet du poulailler. Les poules sortirent dans une bousculade et un concert de gloussements, puis se précipitèrent vers les auges pour commencer à manger.

Elle pénétra dans la cabane. Il y régnait une odeur de volaille qui lui piquait le fond de la gorge. S'approchant du premier nichoir, elle plongea la main dans le tapis de paille et de copeaux de bois. Après avoir fouillé quelques instants, elle sentit sous ses doigts un œuf tout chaud, qu'elle prit avec elle. Il était marron clair, avec quelques plumes blanches collées sur la coque.

Elle le déposa délicatement dans la poche du tablier qu'elle portait par-dessus sa robe et reprit son exploration de la litière.

Lorsqu'elle quitta les lieux quelques minutes plus tard, elle avait dix-huit œufs. Comme ils étaient encombrants, elle dut soutenir la poche du tablier où était entreposé le fruit de sa récolte en plaçant les deux mains au-dessous. L'employé de Mrs Cassidy passerait plus tard pour les récupérer. Elle décida d'en garder six et de lui donner le reste.

Elle regarda la masse grouillante de volatiles qui tournaient en rond autour des demi-pneus. Des plumes blanches et brunes flottaient dans l'air au-dessus d'eux ou gisaient çà et là dans l'herbe. Les plumes volaient toujours lorsqu'elle venait nourrir les bêtes.

Un âne se mit à braire. C'était un son interminable, discordant et éprouvant. C'était Alfred. Elle le reconnaissait. Elle reconnaîtrait son braiment et le bruit de ses sabots n'importe où.

C'est drôle comme on finit par se rappeler certains sons, pensa-t-elle, au point de les identifier aussi rapidement et infailliblement que des voix.

Elle suivit du regard la ligne de frênes qui bordait le sentier des Caesar sur toute sa longueur jusqu'à leur ferme. Les ardoises du toit étaient grises et sèches, ce matin, tandis qu'un peu de fumée s'élevait des deux cheminées. Elle imagina qu'ils devaient faire brûler du charbon, parce que seul le charbon produisait une fumée aussi noire – celle de la tourbe et du bois était plus fine, plus pâle et plus grise –, mais quant à savoir où les Caesar avaient réussi à s'en procurer en pleine guerre, alors que personne d'autre n'en trouvait, et pourquoi ils le brûlaient par une journée aussi douce, mystère. Peut-être avaient-ils besoin de chauffer de l'eau pour le bain ou pour la lessive. Le hi-han de l'âne lui parvint de nouveau : un cri presque douloureux.

Elle ramassa son seau et, le tenant d'une main tout en supportant les œufs de l'autre, s'en retourna à la maison. Devant l'entrée, elle découvrit Dermot concentré sur l'édification d'une tour. Helena l'observait. Foxy Moll posa le seau. Dermot plaça le dernier cube. Il

adressa un signe de tête à sa sœur. Helena brandit la cuiller en bois, puis frappa la base de l'édifice. L'ensemble s'effondra bruyamment dans l'entrechoquement des cubes, ne formant plus qu'un tas. Elle rit. Lui aussi.

« Encore ! s'écria Helena.

— Encore ? demanda Dermot. Encore ?

— Oui, oui ! »

Foxy Moll reprit le seau et entra dans la maison. Quelques instants plus tard, alors qu'elle nettoyait les œufs, résonnèrent de nouveaux éclats de rire accompagnant un autre fracas de cubes qui s'écroulaient. Puis elle perçut un bruit de pas et l'hilarité de ses enfants s'interrompit. Était-ce l'employé de chez Cassidy qui venait pour les œufs ? Il passait rarement le matin, alors si c'était lui, ma foi, il lui faudrait soit attendre un peu, parce qu'elle n'avait pas fini de nettoyer les œufs, soit revenir à l'heure habituelle.

« Est-ce que votre mère est là ? »

C'était une voix masculine. Il ne s'agissait pas de l'employé de Mrs Cassidy. Qui était-ce ? Elle pivota sur les talons. Un individu se tenait dans l'embrasure de la porte. Il portait un trench-coat fauve, des jodhpurs et des bottes cavalières.

« Bonjour », dit-elle.

Elle le connaissait : pas à proprement parler, bien sûr, mais elle connaissait son nom et lui le sien ; en outre, au fil des années, ils en étaient arrivés à bavarder chaque fois qu'ils se croisaient sur les chemins ou à New Inn.

D'ailleurs, ne l'avait-elle pas vu quelques jours auparavant et ne lui avait-il pas annoncé à cette occasion qu'il lui rendrait visite ? Sur l'instant, elle n'y avait pas prêté attention, parce qu'elle avait l'habitude d'entendre les hommes lui dire ce genre de chose. Ils étaient sérieux sur le coup, mais ensuite ils trouvaient des raisons de ne pas tenir parole. Ces raisons avaient toujours un rapport avec leurs épouses et leurs familles, mais les hommes eux-mêmes étaient conscients qu'ils n'avaient pas envie d'être aperçus en train de frayer avec elle, qu'ils n'avaient pas envie d'être l'objet de commérages et qu'ils n'avaient pas envie d'avoir des histoires chez eux.

Celui-ci, toutefois, avait annoncé qu'il passerait et à présent il était là, planté sur le seuil de sa maison : le célèbre Johnny Spink, alias Johnny Jodhpurs, surnom souvent abrégé lui-même en J.J., du fait qu'il portait exclusivement des jodhpurs.

Puis la pensée suivante lui vint spontanément : il n'était pas comme la plupart des hommes qu'elle avait connus, compte tenu de ses

agissements passés et présents, de l'organisation dont il était membre, des gens avec lesquels il était associé et des armes qu'il dissimulait dans telle haie ou tel grenier ; pour toutes ces raisons, il n'avait pas lieu de s'inquiéter des cancans. Nul n'oserait répandre des potins sur lui, ses activités ou les personnes qu'il fréquentait. Si quelqu'un le surprenait en compagnie de Foxy Moll, il serait trop effrayé pour diffuser cette information, de crainte que ces révélations finissent par parvenir aux oreilles de J.J., l'incitant alors à lui rendre une petite visite – visite qui ne serait pas des plus agréables. Naturellement, si une situation se prolongeait assez longtemps et que suffisamment de monde en était témoin, elle devenait alors de notoriété publique, mais entre être de notoriété publique et être un sujet de discussion il y avait une énorme distinction, et s'il était une chose à laquelle personne ne se hasarderait, c'était de discuter des affaires de J.J. Oui, voilà qui ne faisait guère de doute pour elle.

Cette pensée en entraîna à son tour une autre, bien plus radicale. Si la peur qu'il inspirait aux habitants de New Inn était telle qu'ils ne se risquaient pas à parler de lui, cela signifiait-il qu'il serait différent de tous les autres hommes avec qui elle avait frayed ? Cela signifiait-il qu'il ne se déroberait pas ? Cela signifiait-il qu'il résisterait aux pressions de sa famille et de sa femme (dont tous, à New Inn, savaient qu'il en avait une à Cashel, qu'il allait voir de temps à autre) visant à le pousser à rompre avec elle ?

« Bonjour », redit-elle.

Il répondit par un hochement de tête et s'avança. Il était décoiffé. Il tenait son couvre-chef à la main. C'était un chapeau traditionnel et non une casquette. Il était clair pour elle qu'il l'avait ôté dehors, avant de rentrer, ce qu'elle approuvait. Elle remarqua qu'il s'était rasé. Elle remarqua aussi qu'il s'était peigné. Ses cheveux étaient humides de pommade et elle la sentait d'où elle se tenait. Elle aimait bien la pommade. Cela lui provoquait des frissons. Elle aimait bien son allure propre et soignée. Il avait fait un effort. Elle goûtait le geste. Bien sûr, elle savait pourquoi il s'était donné tout ce mal. Il voulait l'impressionner. C'était évident, mais même quand un homme faisait un effort pour l'impressionner, ce dans un seul but, elle appréciait néanmoins l'attention.

« Ça vous dirait, une petite promenade ? » demanda-t-il.

Est-ce que ça lui disait ? Ce n'était pas d'une promenade dont il avait envie, n'est-ce pas ? Ces choses-là suivaient toujours un scénario immuable. Oh, pourquoi pas ? Qu'avait-elle à perdre ?

« Oui, mais pas maintenant.

— Oh. »

Il paraissait déconcerté. Puis il jeta un coup d'œil derrière lui aux enfants qui s'amusaient avec les cubes. Il se retourna pour la regarder et son expression changea.

Elle lui rendit son regard sans ciller. Il avait le nez droit et les lèvres minces. Les yeux gris. C'était drôle de songer que, des années durant, elle l'avait croisé à de nombreuses reprises, mais sans le remarquer, sans observer ses traits ; non, elle ne l'avait pas examiné en détail et ne s'était donc jamais rendu compte que J.J. était en fait bel homme.

« Je dois m'occuper des enfants, expliqua-t-elle.

— Oh, oui. »

Dans son dos, Dermot dit :

« Encore ?

— Oui, se réjouit Helena, oui, oui... »

Clac, clac, clac, la tour de cubes en bois commença à se dresser.

« Ma fille va rentrer de l'école dans un moment.

— Votre fille Judy ?

— Oui, mais comment connaissez-vous son prénom ?

— C'est mon boulot, de connaître les choses. »

Il déclina les prénoms de ses autres enfants ainsi que leurs âges. Il y avait de fortes chances pour qu'il connût aussi l'identité de leurs pères, songea-t-elle. Il lui dit où travaillait Daniel et pour qui, évoquant également les fonctions de Daniel et le pedigree de son employeur, Mr O'Shaughnessy. J.J. conclut en décrivant Mr O'Shaughnessy comme quelqu'un de droit. Elle était contente de l'entendre. Ce n'était pas bon, de ne pas être estimé de J.J.

« Connaissez-vous les Caesar ? interrogea-t-elle. Je suppose que oui. »

Il la considéra d'un air entendu. Elle n'était pas étonnée. La question n'était pas innocente, même si elle avait essayé de la poser ingénument. J.J. avait une certaine réputation. Il se racontait à New Inn qu'il avait organisé l'enlèvement d'un indicateur, dont les restes furent ensuite retrouvés dans une tourbière de montagne, les mains liées et le crâne percé de balles. Mr et Mrs Caesar n'approuvaient pas de telles activités ou les idées politiques qui les sous-tendaient. Elle présumait que J.J. le savait, mais ce qu'elle ignorait, c'était l'opinion qu'il avait d'eux. Leur était-il hostile ou considérait-il, à l'instar de tant d'autres de ses semblables, que des gens comme Mr et Mrs Caesar étaient insignifiants ?

« Oui, je les connais, répliqua-t-il d'un ton neutre. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Oh, pour rien, à vrai dire, affirma-t-elle d'une voix qu'elle espérait insouciant. Ce sont mes voisins et je me demandais juste si vous les connaissiez, c'est tout. Vous connaissez tout le monde, dans ce coin.

— Les Caesar, je les ignore. »

Elle hocha la tête.

« Et comme les fantômes, je ne les vois même pas lorsque nous nous croisons dans la rue, reprit-il. Je crois qu'ils ne me voient pas eux non plus.

— Ah. »

Ainsi, aucune des deux parties ne reconnaissait l'existence de l'autre. C'était mieux que de les voir se détester franchement. Oui, c'était une réponse assez satisfaisante, se dit-elle ; habile, certes, mais rassurante.

« Parlez-moi de Mr O'Driscoll », rebondit-il.

Il lui fallut quelques instants avant de saisir la teneur de la question.

« Excusez-moi, mais pourquoi le ferais-je ?

— Vous l'avez connu. Il a payé pour le dallage de l'extérieur, je me trompe ?

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler, rétorqua-t-elle en plantant ses yeux dans les siens.

— C'est que vous êtes une personne très discrète, dites donc. J'aime ça. Pourrai-je prétendre à la même discrétion ?

— Que signifie “prétendre à” ?

— Serez-vous discrète à mon sujet ?

— Oui », répondit-elle précipitamment.

Ne l'avait-il pas compris après la réponse qu'elle venait de lui donner à propos de Mr O'Driscoll ? Elle vivait comme elle vivait, mais jamais elle n'évoquait cela avec quiconque, jamais. C'était un principe inébranlable.

« Je ne parle jamais, confirma-t-elle.

— Bien. »

Elle s'intéressa à ses mains : elles étaient longues, délicates et, sous cet aspect-là, assez similaires à son visage, pensa-t-elle. Elle ne voyait pas très bien ses ongles, car il n'y avait pas assez de lumière, mais elle espérait qu'ils formaient un arrondi bien net à l'extrémité et qu'il n'y avait pas de crasse dessous.

« Alors, à quelle heure puis-je revenir ? »

Son ton était direct, mais pas brusque. Elle savait qu'il reviendrait à l'heure qu'elle lui indiquerait.

« À quatre heures. »

Il se retourna pour observer le ciel. Le voile nuageux qui le recouvrait un peu plus tôt avait commencé à se dissiper et à se déchirer, révélant par endroits des flaques de bleu.

« Apparemment il ne va pas pleuvoir, dit-il. Et il y aura peut-être même du soleil à quatre heures.

— Je l'espère.

— Ce sera peut-être une belle fin d'après-midi.

— Je l'espère. »

Évidemment, qu'il ne voulait pas de pluie ! Non, bien sûr que non. Ainsi que le lui avaient appris toutes ses promenades avec des hommes par le passé, s'il avait plu ou s'il pleuvait pendant qu'ils étaient dehors, cela compliquait la chose, la rendait malaisée, et ils étaient contraints de faire ça debout, avec elle adossée à un arbre ou à un mur. Lorsque le temps était sec et le sol ferme, c'était mieux, plus facile. Naturellement, rien ne valait un lit. Au fil des années, il lui était parfois arrivé de voir ses hommes venir au milieu de la nuit ou très tôt le matin, la réveillant par des coups délicats sur le carreau, et elle les avait accueillis dans son propre lit ou, si c'était trop risqué, les avait rejoints dehors pour les emmener dans la remise à tourbe, mais en d'autres occasions les hommes avaient réservé des chambres dans de petits pubs ou dans des hôtels retirés et c'était là qu'ils allaient. Il lui était aussi arrivé de leur rendre visite chez eux, mais c'était uniquement pour les hommes qui vivaient seuls. En général, ça s'était déroulé dans les champs, ou contre des troncs d'arbre, ou contre de vieux murs, ou dans des maisons abandonnées, ou dans des bosquets, ou contre des rochers, ou encore dans la casemate.

« Dans ce cas, je reviendrai à quatre heures.

— Oui, dit-elle. Au fait, comment êtes-vous venu ? »

Il remit son chapeau.

« Pourquoi me posez-vous la question ?

— Je n'ai pas entendu d'auto ou de carriole sur la route », répondit-elle.

Elle s'était efforcée d'employer une intonation blasée. Elle n'était pas certaine d'y être parvenue. Elle espérait secrètement qu'il avait une voiture et qu'il l'emmènerait faire un tour dedans.

« Vous faites attention à ce genre de détail ? s'étonna J.J.

— Non, pas vraiment, répliqua-t-elle en s'appliquant encore à adopter une voix indifférente.

— Alors pourquoi m'avoir demandé cela ?

— Je ne sais pas.

— Je suis venu à bicyclette, mais j'ai une auto. Pensez-vous que le sol devant chez vous soit assez solide pour en supporter le poids ?

— Je dirais que oui.

— Mais si je reviens avec ma voiture, ce ne sera pas pour vous emmener faire un tour avec. J'aimerais qu'on se promène à pied. »

Elle opina du chef. Ils se comprenaient. Il prit congé. Les grands rentrèrent de l'école. Elle leur prépara du pain grillé sur le feu. Comme il n'y avait ni confiture ni graisse, ils mangèrent leurs toasts sans rien, les arrosant simplement de thé au lait. Puis Foxy Moll donna ses instructions à Judy. Il fallait éplucher les navets et les faire cuire à l'eau, puis laver les pommes de terre et les faire cuire à l'eau également. Daniel allait revenir après six heures. Ils devaient lui garder de quoi manger. Elle pensait être de retour à la maison d'ici deux heures, trois tout au plus. Elle leur recommanda de ne pas laisser le feu s'éteindre.

Percevant le ronronnement d'une automobile, Foxy Moll sortit. Une Rover 12 franchit le portail. Elle était noire et assez grosse. Elle reconnaissait la plupart des marques : Foxy Moll aimait les voitures, même si elle savait que jamais elle n'en posséderait une, même si elle était rarement montée dedans, en dehors de la Humber du père de Miss Cooney ou des quelques fois où des hommes l'avaient emmenée de chez elle à New Inn ou l'inverse. Elle aimait la vitesse. Elle aimait cette sensation d'être coupée du monde extérieur que l'on éprouvait dans une auto. Elle aimait surtout contempler ce monde qui défilait à toute allure en sachant que, tant qu'elle était dans l'habitable, il la laisserait tranquille.

J.J. immobilisa le véhicule. Elle entendit le bruit d'un ressort qui se tendait tandis qu'il serrait le frein à main. Le moteur s'arrêta. J.J. descendit.

« 'Jour, dit-il.

— Je vais enlever mon tablier. »

Elle entra pour le suspendre à un clou fiché à l'arrière de la porte. Elle prit son chapeau sur un deuxième clou et s'en coiffa. C'était une cloche en feutre marron ornée d'une petite plume qui ne ressemblait en rien au ravissant chapeau de son rêve. Elle saisit sur un troisième clou une veste courte, qu'elle replia sur son bras. Elle annonça aux enfants qu'elle rentrerait un peu plus tard. Elle sortit en tirant le battant derrière elle. Il attendait à côté de la Rover. Il avait laissé son chapeau sur le tableau de bord, devant le volant.

« On y va ? »

C'était la même voix qu'il avait employée plus tôt, lorsqu'il lui avait demandé à quelle heure il pouvait revenir : pas brusque, mais claire et énergique.

« Oui. »

Il montra d'un signe l'enclos des chèvres. Ils s'y rendirent. Il dénoua

la cordelette et ils passèrent la première barrière.

« Vous avez besoin d'une nouvelle barrière », constata-t-il en rattachant la cordelette.

Lorsqu'il répéta la manœuvre à la barrière suivante, il corrigea :

« En fait, ce n'est pas d'une nouvelle barrière dont vous avez besoin, mais de deux.

— Allez-vous me les acheter ?

— Peut-être. »

Ils s'engagèrent sur un sentier qui filait vers le sud jusqu'à l'angle et qui, elle le savait, coupait encore à travers quatre champs pour s'achever à la casemate. C'était une agréable promenade de dix minutes.

« Est-ce que vous les installeriez aussi ?

— Ah mais, objecta-t-il, c'est que je ne suis pas manuel, vous savez.

— Ah bon ?

— Je me sers de mon cerveau, pas de mes mains. Je suis un intellectuel, vous voyez. »

Ils continuèrent à marcher. Le léger grincement du cuir de ses bottes cavalières parvint aux oreilles de Foxy Moll. Elle portait des chaussures basses à petit talon.

« Donc, un in... comment dites-vous ?

— Intellectuel.

— ... est une tête ?

— Oui.

— Donc, vous êtes une tête ?

— Si vous le dites.

— Alors, vous pensez tout le temps ?

— En effet. »

Après avoir réfléchi quelques instants à ces informations, elle les jugea positives. Peut-être que celui-ci serait réellement différent des autres.

« Et à quoi pensez-vous ?

— À tout ce qui me vient à l'esprit. À notre histoire, au futur de cet État, à la fonction du gouvernement.

— Est-ce que cela vous arrive de penser aux gens ?

— Que voulez-vous dire ? À leurs actions, à leurs actes ?

— Oui, à ce qu'ils sont en réalité. Je pense beaucoup aux gens... à leur caractère.

— Oh, je vois. »

Ils franchirent la barrière pour rejoindre le champ suivant et poursuivirent en direction du sud.

« Eh bien, j'ai pensé à vous, reprit-il.

— À moi ? Pourquoi... pourquoi avez-vous pensé à moi ?

— J'ai besoin de réconfort.

— Oh. »

Lors de ses balades antérieures, les conversations avaient été rares et, lorsqu'il y en avait eu une, ce n'avait jamais été une discussion de ce genre.

« Du réconfort », répéta-t-elle.

Elle regarda fixement devant elle. L'herbe, assez haute, était d'un vert intense. Les bêtes étaient sorties de leur stabulation hivernale, mais Badger ne les avait pas encore amenées ici. « J'attends que l'herbe soit plus haute », lui avait-il expliqué lorsqu'ils s'étaient croisés la veille : lui allant promener l'un de ses lévriers, elle ramenant avec un licou la chèvre qui s'était échappée et qu'elle avait rattrapée.

« Je me suis laissé dire que vous étiez experte en la matière.

— On vous a dit ça ?

— Est-ce que c'est vrai ?

— Je n'en sais rien.

— Oh, je vois, il va donc me falloir le découvrir par moi-même », conclut-il en riant.

Son rire était bref et plutôt haut perché. Voilà qui la surprenait. Pour ce qui était du rire, elle s'était figuré autre chose, de sa part : quelque chose de plus gros, de plus profond et de plus viril.

« Alors, voulez-vous bien essayer ? demanda-t-il.

— J'essaie toujours.

— C'est bien. Et vous ne décevez jamais.

— Ça, je ne sais pas.

— Je dirais que vous ne décevez jamais. Il paraît que c'est le cas. »

Une petite pensée furtive effleura la lisière de son esprit : elle imagina les épouses de New Inn et le père O'Malley, le prêtre de Nouvelle-Zélande qui avait remplacé le vieux père Murphy – non qu'il fût foncièrement différent : après Daniel, le père Murphy avait refusé de baptiser ses autres enfants et, à son arrivée, le père O'Malley avait perpétué cette tradition –, et ensuite elle imagina comment ils la considéraient, le père O'Malley et les épouses, comment ils parlaient d'elle et comment ils la jugeaient. C'était une idée qui ne lui plaisait guère. Elle se rappela alors la règle qu'elle avait établie.

Elle n'avait pas le pouvoir de modifier leur appréciation, par conséquent, le mieux était de ne pas penser à eux, à leurs opinions ou à leurs racontars. Jamais. Elle pouvait sans problème songer aux personnes gentilles et à leur caractère, mais elle ne devait jamais

songer aux personnes méchantes et à leurs agissements.

« Regardez ce nuage, dit-elle en montrant le ciel. On dirait la tête d'un âne.

— Vous avez raison. On voit les oreilles, la bouche et les yeux. »

Ils entrèrent dans le champ suivant. Elle remarqua qu'il avait accéléré le pas. Elle avait le front chaud. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

« Je n'ai pas la condition, et puis vous marchez trop vite ! protesta-t-elle.

— C'est par habitude. Trop d'années passées à fuir, vous comprenez. Je vais ralentir. »

Il s'arrêta à son tour. Ils repartirent ensemble, mais plus lentement, cette fois.

« Bien sûr, je suis plus grand que vous et je fais de plus longues enjambées. Pour chaque pas que je fais, vous devez sans doute en faire deux, releva-t-il.

— Probablement.

— Combien mesurez-vous ?

— Aucune idée. »

Elle l'avait su, mais avait depuis longtemps oublié.

« Un mètre cinquante, un mètre soixante ? avança-t-il.

— Je ne sais plus.

— J'apporterai un mètre, la prochaine fois.

— Mon fils, Daniel, est plus grand que moi – c'est rare, qu'un enfant soit plus grand que sa mère, non ?

— Je dirais qu'il doit faire une quinzaine de centimètres de plus que vous.

— Oh, c'est vrai, vous le connaissez, n'est-ce pas ? J'avais oublié.

— Seulement de vue ; on se dit bonjour, c'est tout. Les O'Shaughnessy sont des amis et lorsque je leur rends visite, il m'arrive de le voir en plein travail ou alors à la cuisine, quand il vient prendre une tasse de thé et que je m'y trouve ; ce genre de situation.

— Je vois », dit-elle.

Ils traversèrent le troisième champ en silence et entrèrent dans le quatrième. Elle distingua plus loin les lignes d'éteule, là où Badger avait laissé le chaume pousser après avoir fait les foin afin de fournir un abri au gibier et aux oiseaux sauvages, puis, dans l'angle le plus distant à sa droite, elle aperçut la casemate : une structure de béton trapue qui lui évoquait un crapaud, un gros crapaud qui attendait, assis.

« La famille O'Shaughnessy ne tarit pas d'éloges à propos de Daniel,

vous savez », l'informa-t-il.

Elle se demanda s'il avait pensé à son fils pendant tout le temps où ils avaient traversé le champ.

« Je l'espère. C'est un bon garçon, renchérit-elle.

— Il est consciencieux. Il ne bâcle pas le travail. Et ils disent que c'est un garçon de parole.

— Oui. »

Où voulait-il en venir ? s'interrogea-t-elle. Pourquoi donc tenait-il à parler de Daniel ? L'avait-il embrigadé ? Était-ce cela ? Était-ce ce qu'il s'appropriait à lui révéler ? Elle espérait de tout son cœur que non. La vie était déjà assez ardue comme ça quand vous étiez l'enfant de Moll McCarthy, alors avoir la réputation d'être un républicain ne pourrait que rendre la situation plus difficile encore.

« Il reste tranquille dans son coin, mon Daniel, reprit-elle. Il ne s'occupe pas des affaires des autres. C'est comme ça que je l'ai élevé. Les gens peuvent faire ce qu'ils veulent, mais n'y prête pas attention et contente-toi d'agir au mieux.

— Et quoi que tu fasses, ne te mêle pas de politique... C'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— Être mon fils est déjà une croix assez lourde à porter. Il n'a pas besoin d'en avoir une autre.

— L'engagement politique serait donc une croix. Ma foi, si tout le monde pensait cela, nous vivrions encore à l'âge des ténèbres, ne croyez-vous pas ? On ne peut pas améliorer l'existence sans lutter, sans accepter cette croix, si vous préférez.

— Eh bien, je sais ce que je pense à ce sujet et je suis ferme là-dessus. Je ne m'impliquerai pas dans cette lutte et j'ai éduqué mes enfants à penser comme moi. »

Il lâcha un reniflement ironique et repartit du même rire haut perché que tout à l'heure.

« Je suis certain que vous avez bien éduqué vos enfants. Mais ne parlons plus de politique. J'en ai marre, de tout ça, j'aime autant vous le dire. En fait, je propose que nous n'évoquions plus la question jusqu'à la fin de la journée. Qu'en dites-vous ? »

Ils étaient parvenus à la casemate : c'était un blockhaus assez grand pour abriter une section, qui avait été construit au cours de la guerre civile par l'État libre¹ au bas des terres des Caesar. J.J. s'arrêta et tendit la main.

« D'accord ? »

Elle plaça sa main dans la sienne. Il la pressa. Puis il l'attira à lui. Il lui relâcha la main, l'entoura de ses bras et la serra fort. Il appuya sa

poitrine contre sa figure. Elle perçut son odeur : la pommade et puis autre chose, son odeur naturelle, celle de sa sueur. Il écrasa son pelvis contre son ventre. Il émit un petit bruit. Les signaux ne trompaient pas. Elle releva le visage et d'un mouvement vif déposa un baiser sur son cou. Il cessa de bouger et inclina la tête sur le côté, en une invitation à lui embrasser encore le cou. Cette fois, elle ouvrit la bouche et colla ses lèvres sur sa peau, qu'elle effleura alors du bout de la langue.

Ils demeurèrent ainsi quelques instants. Puis il s'écarta.

« Allons-y », dit-il.

Et de nouveau cette voix, claire et directe.

1. L'État libre d'Irlande (*Irish Free State*), composé des vingt-six comtés s'étant séparés du Royaume-Uni après la signature du traité anglo-irlandais, a existé de 1922 à 1937.

La casemate était un édifice bas et large, pourvu de deux portes en acier – une à chaque extrémité – entre lesquelles courait, à hauteur de poitrine, une meurtrière d'observation. J.J. ouvrit celle de droite et entraîna Foxy Moll à sa suite. L'intérieur sentait la terre et le béton. Il y régnait également une odeur d'orties et de crottin, mais qui provenait des champs alentour, non du dedans. Il referma derrière lui. Dans le mouvement, le bas du vantail racla le sol de béton. Lorsqu'il le repoussa entièrement, il claqua avec un bruit métallique. L'ensemble était verrouillé par un bras de métal que l'on abaissait dans une gâche.

Une fois la porte close, la seule lumière qui pénétrait dans l'abri était celle que laissait filtrer la fente horizontale, mais elle était suffisante pour lui permettre de distinguer les bancs adossés au mur du fond, le brasero niché dans le coin, la table et ses deux chaises en métal.

Il lui retira sa veste et la lança sur la table. Puis, avec une dextérité et une vitesse qui la surprirent, il la saisit sous les bras et la hissa sur une chaise. Passant les mains sous sa jupe, il descendit ses pantalons. Elle s'appuya sur son épaule gauche pour enjamber son sous-vêtement, qu'il jeta à son tour sur la veste. Il la souleva et la coucha sur la table. Elle se rendit compte que la cloche dont elle était coiffée glissait et tombait par terre. Il se débattit avec sa braguette. Elle espérait que sa cloche ne se salirait pas. Ce n'était peut-être qu'un chapeau modeste, mais c'était le seul qu'elle possédât. Il s'enfonça en elle. Elle était tout à fait prête. Elle remarqua la chaleur de son membre. Elle éprouva le poids de son corps. Elle entendit ses halètements. Elle sentit son va-et-vient. Son cri final lui fit un léger choc, tant il était puissant. Il s'immobilisa. Elle était mouillée là-bas en bas. Il sortit d'elle, mais n'esquissa pas le moindre geste pour se lever et s'écarter d'elle. Il demeura simplement allongé, un peu pantelant. Elle s'interrogea sur sa veste. Allait-elle être tachée ? C'était sa plus jolie veste. C'était un

cadeau de l'un de ses visiteurs, un homme nommé Jameson. Il faut qu'il bouge, maintenant, songea-t-elle. Il ne peut pas continuer à rester étendu comme ça. Elle avait du mal à respirer, sous l'effet de sa pesanteur. Elle toussota discrètement pour lui rappeler sa présence. Il redressa la tête tel un homme tiré de son sommeil, incertain du lieu où il se trouvait. Elle devina sa main qui tripotait en dessous, mais sa masse l'écrasait toujours. Il termina enfin ce qu'il était en train de faire. Il se remit debout. Elle ressentit une délivrance physique au moment où la pression de son corps sur le sien se relâcha.

Il lui tendit la main. Elle la prit. Ses longs doigts effilés enveloppèrent la sienne. Il tira et Foxy Moll se déplia. Lorsqu'elle fut assise, elle sut que ça avait coulé sur sa veste. Elle tendit les jambes et se remit d'un bond sur ses pieds. Ses souliers reprirent contact avec le sol. Le béton était dur. Il n'avait aucune souplesse sous sa semelle.

« N'oublie surtout pas ton chapeau, dit-il.

— Non. »

Elle lissa ses jupes devant et derrière, même si elle était consciente qu'il lui faudrait sans doute les retrousser dans un moment pour enfiler ses dessous.

« Je vais te le récupérer », proposa-t-il.

Il s'éloigna d'elle. Elle vit ses pantalons. Elle les ramassa. Ils étaient ivoire, avec les bords passepoilés. Était-ce une bonne idée de les remettre ? Elle entendait J.J. se déplacer dans son dos, à la recherche de sa cloche.

« Mais où est-il passé, bon Dieu ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Ton chapeau a disparu. »

Elle jeta un bref regard à ses chaussures. Il n'y avait pas assez de lumière pour juger dans quel état elles étaient, mais elle savait que ce serait une corvée de renfiler son sous-vêtement par-dessus ses souliers. Elle considéra de nouveau ses pantalons. Elle les avait mis propres ce matin, pensa-t-elle, alors pourquoi les salir maintenant ? Non, mieux valait les emporter à la maison et les mettre plus tard, quand la clarté serait suffisante pour lui permettre de voir ce qu'elle faisait.

« Ah ! s'exclama-t-il. Te voilà ! »

Elle roula ses pantalons en un cylindre serré, qu'elle fourra dans la poche latérale de sa jupe. Le liquide au niveau de son bassin s'écoula lentement le long de l'intérieur de ses cuisses jusqu'au haut de ses bas. Ce n'est pas grave, songea-t-elle en se retournant pour reprendre sa veste, un léger rinçage dans l'eau froide et il n'y paraîtra rien.

Il apparut devant elle, le chapeau au bout de son bras tendu.

« Il avait roulé jusqu'à l'autre bout de la pièce. »

Elle s'en saisit et passa la main le long de la petite plume pour s'assurer qu'elle n'était pas abîmée. Elle avait craint que la chute ne l'eût tordue ou, pis encore, cassée, mais il n'en était rien. Sa courbe formait au toucher une ligne lisse et inaltérée. Elle mit sa cloche et, comme chaque fois qu'elle avait un couvre-chef, elle se sentit plus grande, ce qui expliquait pourquoi elle aimait en porter aussi souvent que possible.

Il s'éloigna et tira la porte dans un bruit de métal. La lumière entra à flots. Il sortit et elle lui emboîta le pas. À l'extérieur, c'était la même journée que dix minutes auparavant : radieuse et douce, avec un ciel empli d'énormes grappes de duvet blanc qui semblaient flotter sur une mer de bleu.

Elle releva aussi qu'il y avait davantage de chaleur au-dehors qu'à l'intérieur de la casemate. Elle avait remarqué le même phénomène avec sa maison. Lorsqu'il faisait chaud sur sa pelouse, ainsi qu'elle nommait le terrain qui se trouvait à l'avant de la chaumière, il faisait froid entre ses quatre murs, ce qu'elle avait souvent senti en franchissant le seuil dans un sens ou dans l'autre. Elle supposa que les vieux murs devaient retenir le froid.

Ils rebroussèrent chemin en empruntant exactement le même itinéraire qu'à l'aller. Elle s'en rendait compte à l'herbe froissée par leur passage précédent.

« Que fais-tu demain ? demanda-t-il.

— Demain ? »

Il était avide. Il devait être frustré. Comment s'appelait sa femme ? On le lui avait dit. Le prénom allait-il lui revenir ? Oh, oui. C'était Nancy, oui, Nancy Spink, Mrs Nancy Spink ou, pour être plus exact et employer le titre adéquat, Mrs Johnny Spink.

« Demain ? » répéta-t-elle.

Elle essaya de réfléchir. Avait-elle quelque chose à faire ? Avait-elle prévu de quelconques activités ? N'était-ce pas juste une autre journée similaire à celle qui venait de s'écouler ?

« À peu près à la même heure qu'aujourd'hui, poursuivit-il. Que feras-tu ? Seras-tu chez toi ?

— Je dirais que oui.

— Je suppose que tu dois toujours être là quand les enfants rentrent de l'école ?

— En effet.

— C'est l'heure à laquelle on peut te trouver, alors, j'imagine.

— Oui, effectivement. En semaine, mais bien sûr, le samedi et le dimanche...

— Ces jours-là, je ne suis en général pas libre », précisa-t-il.

Évidemment, elle aurait dû y penser. C'était sans doute le moment où il s'en retournait auprès de son épouse. Avait-il des enfants ? Elle s'efforça de se souvenir si on le lui avait dit le jour où on lui avait donné le prénom de sa femme. Oui, probablement. Son cerveau était comme une passoire. Pourquoi ne retenait-il pas ces choses-là ? Ou peut-être qu'il l'avait fait, mais que cette information était classée dans un recoin de sa tête qu'elle était maintenant incapable de situer,

comme lorsque l'on range un objet au fond d'un tiroir puis que l'on oublie l'avoir mis à cet endroit. Peut-être. Quel âge avait-il ? Dans les quarante-cinq ans, aurait-elle dit, voire un peu plus, mettons cinquante. S'il avait des enfants, alors ceux-ci devaient être adultes et, dans cette hypothèse, ils devaient certainement voler de leurs propres ailes, à présent. Auquel cas, pourquoi rentrait-il chez lui les samedis et les dimanches ? Peut-être avait-il une autre femme quelque part et la retrouvait-il les week-ends. Non, ce n'était pas possible. Les halètements qu'elle avait entendus dans la casemate lui révélaient qu'il n'avait pas eu de femme depuis un certain temps. De surcroît, il voulait la revoir. Non, il n'avait pas de femme, pas en ce moment, pas dernièrement – elle n'avait aucun doute là-dessus.

« Tiens, regarde ça », dit-il.

Tous deux s'arrêtèrent et il lui montra une renarde, un peu plus loin sur le chemin. Elle grattait la terre avec ses pattes avant. Son pelage était d'un roux sombre tandis que sa longue queue paraissait plus lourde et plus grosse que son corps mince et élancé.

« Que cherche-t-elle ? » s'interrogea Foxy Moll.

Entendant sa voix, la bête tourna la tête vers elle. Elle les observa, mais sans bouger. Elle demeurait parfaitement immobile. Foxy Moll fut frappée par cette inertie de l'animal, qui évaluait à la fois la distance les séparant, la menace qu'ils représentaient et la vitesse à laquelle il lui faudrait déguerpir si d'aventure ils s'approchaient. Après les avoir regardés plusieurs secondes, pendant lesquelles ils n'avaient pas fait mine de venir vers elle, la renarde estima qu'ils ne constituaient pas un danger et reprit son exploration de la tourbe. Ils examinèrent sa manière de procéder : dans un premier temps, elle creusait, puis tentait ensuite de saisir sa proie ; ses maxillaires claquaient furieusement et elle montra les dents l'espace d'un instant. Qu'essayait-elle donc de prendre ? se demanda Foxy Moll. Une souris, peut-être. Les souris se terraient-elles dans le sol ? Elle n'en avait aucune idée. La mâchoire de la renarde se calma soudain. Ce qu'elle s'efforçait d'attraper lui avait échappé. Elle enfonça le museau dans la terre retournée, qu'elle racla avec ses griffes.

« Elle cherche des vers, déclara J.J. Elle doit être affamée.

— Elle a intérêt à ne pas s'approcher de mes poules », menaça Foxy Moll.

La bête releva la tête et s'éloigna. Elle traînait la patte arrière gauche et son membre foulé lui donnait une démarche curieuse. Elle boitait.

« Dans cet état, elle ne serait pas difficile à abattre, releva J.J.

— Je n'ai pas de fusil.

— Demande à Badger de le faire. Il va bien chasser dans ces champs avec le fusil du vieux Caesar, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. »

Tout en répondant cela, Foxy Moll se dit qu'en règle générale Badger chassait pour rapporter de quoi manger et non pour tuer les nuisibles.

« Bien, reprit-il. Alors, Badger pourrait lui envoyer le huit mort.

— Le huit mort ? »

L'expression lui étant inconnue, elle secoua la tête d'un air déconcerté.

« Je ne suis pas, avoua-t-elle.

— Lorsque tu regardes le bout d'un fusil, commença J.J., les deux canons côte à côte, ça ressemble à quoi ? »

Elle se figura la gueule d'un fusil de chasse, avec les deux cercles accolés.

« À un huit ?

— Mais il n'est pas debout, exact ? Le huit est couché, pas vrai ? Il est mort. C'est le huit mort.

— Ah », fit-elle.

La renarde était toujours visible et, en la voyant alors tirer sa patte blessée, elle s'interrogea. Tuer une créature qui pouvait à peine marcher ? Ce n'était pas bien, non ? Au demeurant, n'allait-elle pas mourir de faim, de toute façon ?

Foxy Moll haussa les épaules, regrettant d'avoir dit : « Elle a intérêt à ne pas s'approcher de mes poules. » C'était idiot de sa part et si elle avait gardé la bouche close, ils n'auraient pas cette discussion absurde sur les fusils et les animaux à abattre.

« Alors, tu vas le demander à Badger ?

— Peut-être, répondit-elle.

— Tu ne vas pas le lui demander, répliqua-t-il avec perspicacité, parce que tu es une femme, que tu es sentimentale et que tu penses que c'est mal de tuer un animal blessé. Je me trompe ? »

Le visage de Foxy Moll s'empourpra.

« Voilà, j'ai ma réponse. »

La renarde se glissa sous une haie.

« Avec trois pattes, elle ne risque pas de faire de mal à mes poules.

— Ça, c'est typiquement féminin : il y a une minute, tu t'inquiétais de voir cette renarde s'en prendre à tes poules, et maintenant... »

La bête avait disparu. Ils reprirent leur chemin.

« Si tu penses que quelque chose ne te fera pas de mal, tu le laisses

tranquille, c'est ça ? demanda-t-il.

— Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Je vais te le dire. Un, ne présume jamais quoi que ce soit ; deux, ne prédis jamais rien, car tu te tromperas à coup sûr ; trois, ne t'excuse jamais, mais fais juste ce qu'il convient de faire. Voilà quels ont été mes préceptes et ils m'ont été bien utiles. Je ne laisse rien au hasard. »

Elle hocha la tête comme si ce discours l'intéressait, ce qui n'était pas le cas. Les listes, elle trouvait cela assommant ; en outre, ce qui lui occupait à présent l'esprit, c'était l'argent et ce dont elle avait besoin et ce qu'elle achèterait si J.J. lui en donnait. Elle avait vu à la mercerie des bas ornés d'horloges qui lui faisaient assez envie. Alors elle se reprit. Elle ne devait pas avoir ce genre de pensées. Il ne lui donnerait pas d'argent. Il lui donnerait quelque chose pour les enfants, peut-être, mais pas pour elle, pas encore. Il lui donnerait des denrées comme des pommes de terre, de la farine, du beurre, du thé et peut-être du whisky. Il lui paierait ce dont elle avait besoin pour la maison. Puis, une fois que ce serait fini, pour soulager sa conscience, il lui offrirait un cadeau très important, comme de la tourbe pour tout l'hiver, et s'il devait y avoir de l'argent, c'est seulement alors qu'elle le recevrait.

Ils se remirent en route. Ils avaient la démarche lente et ni l'un ni l'autre ne parlait. Cela ne la dérangeait nullement, car sans bavardage elle pouvait librement écouter les sons environnants : le bruissement de leurs pas sur le sol, le vent qui parcourait les buissons, le braiment de l'âne des Caesar, le bêlement d'un mouton au loin et le grondement d'un camion qui descendait laborieusement la route en direction de l'école primaire de Knockgraffon.

Quelques minutes plus tard, ils gagnèrent sa maison.

« Veux-tu une tasse de thé ? » demanda-t-elle.

Il consulta sa montre. C'était une jolie montre. Elle avait un cadran noir avec les chiffres en blanc, monté sur un robuste bracelet de cuir marron. Elle lui trouvait un aspect militaire. Peut-être était-ce un modèle de l'armée. Après le départ des garnisons britanniques, les nouvelles autorités du pays, les vainqueurs (et à ce stade J.J. en était un), s'étaient approprié la plus grande partie de ce que les Anglais n'avaient pas emporté avec eux.

« Non, répondit-il. J'ai quelque chose à faire. »

Il sortit de la poche de son pantalon un porte-monnaie, dont il ouvrit la fermeture Éclair. Il compta cinq pièces de six pence en argent et un florin¹.

« Pour les enfants. Ils pourront s'acheter des bonbons. Avec six

pence, ils devraient en avoir une quantité correcte. »

Elle hocha la tête.

« Le florin, c'est pour Daniel. »

Il lui glissa l'argent dans la main. Oui, si elle voulait ces bas, il lui faudrait dénicher l'argent ailleurs.

« À demain », dit-il.

Il monta dans sa voiture et s'en alla. Elle rentra dans la chaumière.

1. Ancienne pièce de deux shillings.

À quatorze heures le lendemain, elle entendit ce qu'elle supposait être la voiture de J.J. arriver bien plus tôt que prévu.

Elle sortit. Elle eut la surprise de constater qu'il était accompagné de deux associés : Ned Quigg, qui était surnommé Screw, et Eddie Duggan, que tout le monde appelait Nutley, du nom de jeune fille de sa mère. J.J. était coiffé d'un chapeau mou et les deux autres de casquettes à visière.

« Bonjour, dit-il. Voici Screw et lui c'est Nutley. »

Elle adressa un signe de tête à ses deux acolytes.

« J'ai décidé de m'occuper de cette renarde, déclara-t-il. Ça ne devrait pas nous prendre trop de temps. »

Il ouvrit le coffre de la Rover. Un chien en jaillit d'un bond, dont Foxy Moll ne reconnut pas la race. J.J. se saisit d'un étui à fusil en cuir marron rigide. L'animal décrivait des cercles autour d'eux. Il était excité, débordant d'énergie, et reniflait partout en remuant la queue. J.J. releva le rabat de l'étui pour en extraire un fusil de chasse. Il le reposa ensuite dans la malle arrière et plongea la main dans la boîte de munitions pour y choisir une demi-douzaine de cartouches rouge sombre, assez courtes, qu'il fourra dans la poche de sa veste. Screw et Nutley prirent chacun dans le coffre une tige de frêne, dont ils testèrent la solidité en fouettant vivement l'air avec.

« Ces deux-là ont toujours voulu s'essayer à une battue, alors je vais leur en donner la possibilité aujourd'hui, expliqua J.J. S'ils se débrouillent pas trop mal, ils pourront toujours aller travailler dans un grand domaine pour se faire quelques sous. »

Il abaissa la portière de la malle, qui se referma avec un bruit sourd.

« Allons-y », lança-t-il.

Le chien accourut à ses pieds et ils s'éloignèrent en formant une ligne, Screw ouvrant la marche, suivi de J.J., puis de Nutley. Elle fut

frappée par leur façon de se déplacer à l'unisson. La manière dont chacun évaluait le rythme des autres était parfaite. Il était clair qu'ils avaient l'habitude de circuler ensemble. Alors qu'elle les regardait se faufiler par la barrière pour entrer dans son premier petit champ, elle se fit la réflexion que cela n'avait rien de surprenant, bien sûr. Ils avaient battu la campagne des années durant pour leurs affaires.

Elle rentra et se remit à la confection de ses scones. Plus tard, elle entendit des coups de feu : un premier tir, puis peu après un second. Plus tard encore, des voix lui parvinrent. Elle alla dehors. Le chien, J.J., Screw et Nutley approchaient. Ils passèrent la barrière qui fermait l'enclos des chèvres et se dirigèrent vers elle. Ils n'étaient plus en ligne et n'avaient plus la démarche décidée qu'ils avaient lorsqu'ils étaient partis. Ils avançaient d'un pas nonchalant et elle perçut leurs rires. Ils étaient heureux. Le chien semblait heureux lui aussi. Elle savait qu'ils avaient abattu la renarde. Ils arrivèrent à sa hauteur.

« Là où elle est maintenant, elle ne t'embêtera plus, l'informa J.J. Oh oui !

— Elle a tâté le huit mort », ajouta Screw.

Screw avait une petite bouche avec des lèvres étroites qui n'était pas proportionnée au reste de ses traits. Il avait le teint rouge et la peau moite de sueur. Elle n'aimait pas ses manières. Il lui paraissait pressant, impatient et versatile, comme s'il était sur le point d'exploser à tout moment.

J.J. tendit son fusil à Nutley, un gars mince et menu aux cheveux noirs et fins, qu'il portait plus longs que la plupart des hommes. Il lui fit l'effet d'être quelqu'un de prudent et de réservé.

« Range le fusil dans son étui, veux-tu ? » demanda J.J.

Nutley opina du chef.

« Et ça aussi. »

Il sortit quatre cartouches de sa poche et les mit dans la main de Nutley avant de montrer Foxy Moll d'un geste sec de la tête.

« Je vais l'emmener là-bas pour lui montrer notre boulot. Je n'en ai que pour quelques minutes. Vous pouvez vous installer dans la voiture. »

Il se tourna vers Foxy Moll.

« Viens », dit-il de cette voix qui, bien que dénuée de brusquerie, ne souffrait nulle opposition.

Ils traversèrent les prés. Il s'efforçait de lui faire presser le pas, mais elle lambinait. Elle cherchait à retarder le plus possible ce qui, elle le savait, l'attendait au bout du chemin, mais ce qui l'attendait au bout du chemin ne pouvait être repoussé indéfiniment et, lorsqu'ils eurent

atteint le quatrième champ, elle aperçut au loin quelque chose qui gisait par terre sous la haie. C'était brun et, au premier coup d'œil, elle crut qu'il s'agissait d'un vêtement.

« La voilà.

— Je n'ai pas envie de voir ça.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il. Ce n'est pas horrible à voir. Je l'ai tuée proprement. Viens. »

Il lui prit le bras et la guida jusqu'à l'endroit. Une fois qu'ils furent arrivés, elle remarqua que la renarde était tombée sur le flanc, les pattes tendues à l'avant, écartées, et la queue déployée à l'arrière, donnant l'impression qu'elle était en train de s'enfuir, sauf qu'elle était étendue à plat sur le sol. Elle avait reçu la décharge sur le côté gauche de la gueule et, là où la peau avait été emportée, Foxy Moll remarqua des os, des tendons et des alignements de petites dents acérées qui dépassaient des gencives. Le corps de l'animal portait des tiques, petites choses noires bondissantes. Elle remarqua également une odeur : des effluves de viande avariée et de renard.

« Le chien l'a levée, l'a poussée devant lui et je l'ai eue en plein dans le mille au deuxième coup, expliqua J.J. Je dirais qu'elle n'a rien senti. »

Foxy Moll s'interrogea sur le premier coup de fusil, mais décida de ne pas poser la question.

Ils se rendirent dans la casemate.

« Je n'ai pas beaucoup de temps, annonça-t-il. Les gars m'attendent. »

Elle déboutonna sa braguette et le satisfît à la main. Il n'ôta pas son chapeau.

Ils s'en retournèrent à l'auto. Le coffre était ouvert et le chien était assis dedans. Screw était installé sur le siège passager, à l'avant, tandis que Nutley était affalé sur la banquette arrière. Les vitres étaient baissées et les deux hommes fumaient. La fumée était blanche et l'air si immobile qu'elle demeurerait suspendue en petits nuages autour de l'habitable avant de se dissiper.

J.J. se dirigea vers le coffre de la Rover et y saisit un sac de pommes de terre de soixante kilos qu'elle n'avait pas vu lorsqu'il avait pris le fusil un peu plus tôt. Il le déposa à côté de la porte de la chaumière. Il lui annonça quel jour il reviendrait et à quelle heure. Il parla à voix basse, afin de ne pas être entendu par les autres. Elle hocha la tête pour montrer qu'elle avait compris. Il repartit vers l'arrière de la voiture.

« Couché, le chien », ordonna-t-il.

Le chien se coucha. Il avait sans doute dû souvent voyager dans la malle avant cela, songea-t-elle. Elle se demanda s'il avait un nom.

J.J. rabattit la portière.

« Comment s'appelle-t-il ? s'enquit-elle.

— Hein ? »

Une seconde s'écoula. Il sourit. Il pointa l'index sur le coffre.

« Oh, lui, tu veux dire ? Dixie... oui, je sais, ce n'est pas franchement original. »

Il démarra et s'en alla. Elle emporta les pommes de terre à l'intérieur. En règle générale, quand l'un de ses visiteurs lui offrait un cadeau, elle était enchantée – surtout lorsque c'était de la nourriture, parce que cela signifiait qu'elle pourrait donner à manger aux enfants, ce qui était formidable. Elle se sentait toujours bien quand elle parvenait à leur remplir l'estomac et elle ne connaissait qu'un seul sentiment qui surpassât celui-là : le sentiment qu'elle avait éprouvé lorsque ses visiteurs lui avaient déclaré avoir de l'attachement pour elle ou même l'aimer, avant d'affirmer qu'ils quitteraient femme et famille pour l'épouser ; alors, même si aucun d'eux ne l'avait jamais fait, même si elle savait en son for intérieur qu'ils ne tiendraient pas parole, elle les avait toujours crus sur le moment, ce qui la rendait heureuse, pleine d'espérance et de certitude, jusqu'au jour où ils lui apprenaient la terrible nouvelle qu'ils étaient contraints de mettre un terme à leur relation, ajoutant qu'ils n'allaient pas se marier avec elle ni même la revoir.

Elle passa toute la soirée suivante fatiguée et l'humeur chagrine. Elle en connaissait la raison. C'était la renarde abattue. La vision de son cadavre l'avait déprimée. Après avoir couché les plus petits, elle sortit la bouteille d'eau-de-vie de prune et versa une dose du liquide de couleur puce dans de l'eau bouillante, ajoutant du sucre ainsi que des clous de girofle, puis but ce grog à petites gorgées, assise près du feu. Une fois sa tasse finie, elle avait repris un peu d'allant. L'alcool l'aida aussi à bien dormir.

En ouvrant les yeux le lendemain matin, elle avait oublié la renarde et retrouvé son entrain. Elle sut aussitôt qu'elle s'était remise car, à peine levée, elle se surprit à se demander ce qu'apporterait J.J. lors de sa prochaine visite. Il lui fallait du thé et du sucre, et puis des biscuits à l'arrow-root, ce serait bien aussi, alors elle décida de lui donner la liste des produits dont elle avait besoin. Les hommes aimaient s'entendre dire ce qu'ils pouvaient faire pour lui être agréables, de la même manière qu'ils aimaient lui dire ce qu'elle devait faire pour les satisfaire.

Elle s'habilla, relança le feu, puis réveilla les enfants et sortit pour aller à la fontaine. Alors qu'elle était en train de remplir le second seau, elle entendit deux coups de feu assez près. Pivotant sur les talons, elle aperçut Badger sur le chemin, le fusil sur l'épaule.

« Bonjour ! » lança-t-elle.

Il s'arrêta, puis s'appuya sur la barrière et lui répondit avec une solennité parodique :

« Bonjour à toi, Foxy Moll.

— Tu es bien matinal, aujourd'hui.

— Tôt le matin, c'est le meilleur moment pour la chasse. »

Laissant son deuxième seau à la source, elle s'approcha de la clôture.

« Comment vas-tu ?

— Ma foi, la mort, ça dure longtemps, alors autant ne pas se plaindre et profiter au mieux du peu de temps qu'on a à vivre.

— Oui, Badger. »

Il referma l'arme dans un claquement sec et, plissant les yeux, laissa son regard parcourir les canons sur toute leur longueur.

« Je crois bien que le viseur est mort, sur ce vieux tromblon. »

Avec son fût éraflé et ses canons couverts de rayures, il semblait effectivement vieux, pensa-t-elle. Le fusil de J.J., qu'elle avait vu la

veille, était en bien meilleur état.

« Remarque, ajouta-t-il sans lever le nez de l'arme, un mauvais ouvrier accuse toujours ses outils. Peut-être que c'est ma faute si j'ai manqué mon coup.

— Qu'est-ce que tu chasses ?

— Des lapins pour le repas.

— Mais toujours bredouille ?

— Eh bien, j'ai tiré deux ou trois fois, mais je n'ai rien eu. »

Il examina de plus près le système de visée du fusil.

« Alors, pas de huit mort.

— Quoi ? »

Badger releva la tête et la considéra de ses petits yeux bleus, logés dans son visage plat et allongé.

« Qu'est-ce que tu as dit ?

— Il n'est pas chargé, hein ?

— Non, bien sûr que non.

— On dirait un huit, expliqua-t-elle en touchant l'extrémité des canons, mais couché... le huit mort.

— D'accord, convint-il d'un ton circonspect.

— Moi-même je n'ai appris l'expression qu'hier et ça signifie tuer, dégommer. C'est ce qu'on m'a raconté.

— Je ne la connaissais pas, celle-là, avoua Badger. Ma foi, on apprend tous les jours, pas vrai ?

— J'essaie, mais ma caboche n'est pas très douée pour retenir les choses. Quand j'étais gamine, j'étais nulle pour apprendre mes leçons.

— Moi aussi, pareil. Je n'attendais qu'une chose : quitter l'école et me mettre au boulot.

— Et ça te plaît ? demanda-t-elle de son ton le plus grave.

— J'adore ça. Je ne m'ennuie jamais et je ne suis jamais fatigué.

— C'est parce que tu n'as pas une femme qui te casse les pieds ou des gamins qui sont pendus à tes basques. »

Il gloussa.

« Pour ce qui est de ça, tu dois en savoir beaucoup plus que moi.

— Que feras-tu quand tout cela t'appartiendra et que tu te retrouveras tout seul là-haut tous les soirs ? interrogea-t-elle. La solitude te pèsera.

— J'aurai Tommy.

— Et s'il se marie ?

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Eh bien je vais te le dire : je deviendrai ta femme.

— Qu'est-ce que tu dis ? »

Il n'avait pas entendu. Ses oreilles déficientes l'empêchaient parfois de saisir certaines bribes de phrases.

« Je deviendrai ta femme, recommença-t-elle. Tu voudras bien m'épouser, hein ? »

Il rit et baissa les yeux sur ses pieds.

« Je crois que je ne me marierai jamais, répliqua-t-il d'une voix pleine de sincérité. Pas du genre à me marier, moi.

— Et pourquoi donc ? insista Foxy Moll.

— J'sais pas. J'ai toujours su que c'était quelque chose qui n'était pas pour moi, c'est tout. Ce n'est pas mon truc.

— Oh, alors comme ça tu l'as toujours su ?

— Je crois que oui.

— C'est ça le problème avec vous, les hommes. Aucun de vous n'en a envie. Mais moi, j'adorerais ça : j'adorerais avoir un mari, même si je crois que c'est un peu tard, à mon âge. »

Il releva le visage pour la regarder droit dans les yeux et elle lui rendit son regard, ayant le sentiment qu'à cet instant précis il savait exactement ce qu'elle ressentait, tout comme elle savait exactement ce qu'il ressentait. Ils se comprenaient.

« Tu veux un coup de main, avec tes seaux ? demanda-t-il.

— Non. C'est gentil à toi, mais je vais me débrouiller.

— C'est sûr ?

— Oui, c'est sûr.

— Bon, je ferais bien de m'y remettre, si je veux ramener quelque chose pour le repas de ce soir. Il y a plein de terriers dans les talus, par ici. »

Elle acquiesça d'un hochement de tête. C'était vrai. Elle avait souvent vu des lapins sur le terrain des Condon, de l'autre côté du chemin qui passait devant chez elle.

« Bonne chance, dit-elle. J'espère que tu ne rentreras pas bredouille. »

Il pivota sur les talons pour repartir, puis se retourna vers elle.

« C'était quoi, l'expression, déjà ? »

Il montra les canons pour lui rappeler ce dont ils avaient parlé un peu plus tôt.

« Le huit mort, répondit-elle.

— Le huit mort », répéta-t-il avant de s'éloigner.

Elle revint vers la fontaine, empoigna les anses des seaux et reprit la direction de sa maison.

Au cours des semaines suivantes, J.J. vint la voir presque tous les jours et, à chacune de ses visites, ils allaient à la casemate. Lorsque c'était la période de ses règles, elle le satisfaisait à la main ou avec la bouche.

Un matin de début juillet, ils se rendirent en voiture de l'autre côté des monts Galty, où ils s'engagèrent dans un chemin avant de s'arrêter devant une chaumière aux murs blanchis à la chaux. Il y avait dans tout le comté des maisons de ce type, construites pour les travailleurs par les autorités locales à la fin du XIX^e siècle.

« Où sommes-nous ? s'enquit-elle.

— Ne pose pas de questions si tu ne veux pas t'entendre répondre des mensonges », repartit J.J.

Ils descendirent. La porte du bâtiment était ouverte. Un vieil homme en sortit, qui salua J.J. d'un mouvement de tête. Il portait un costume trois-pièces miteux, de couleur sombre, ainsi qu'une chemise sans col et une casquette. Il avait une pipe à la bouche et, en se dirigeant vers eux, il souffla un nuage de fumée. Lorsqu'il fut tout près, elle remarqua que le fourneau possédait un couvercle en argent fixé par une charnière. Il était relevé.

« Je reviens dans une heure », annonça l'homme.

Il rabattit le couvercle avec un petit bruit sec, puis partit le long d'un sentier qui se perdait dans les montagnes. Elle supposa qu'il s'était vu demander à l'avance de disparaître.

« Ne lambinons pas », dit J.J.

Ils franchirent la porte pour se retrouver dans un petit vestibule. Là les attendaient deux autres portes, toutes les deux ouvertes. Elle vit le salon à gauche et la cuisine à droite.

« À droite », précisa J.J.

Elle s'avança. La cuisine était une pièce carrée, pourvue de petites fenêtres à l'avant et à l'arrière. Il y avait un feu et une table sur

laquelle, appuyée contre un beurrier, était posée une enveloppe dont l'avant présentait des inscriptions. Il flottait une forte odeur de pomme de terre brûlée, de pipe, de vieillard et de tourbe.

« Par là », guida J.J.

Il indiqua un escalier étroit plaqué sur le mur du fond. Elle traversa la cuisine. Elle était coiffée d'un chapeau fixé par une épingle. Elle la retira tout en marchant, mais, arrivée près de la table, la laissa tomber.

« Oh, maladroite que je suis ! » dit-elle.

Elle s'accroupit. Le sol était recouvert de linoléum marron. L'épingle était en cuivre, assez massive et décorée d'une tête inspirée, lui avait-on dit, du livre de Kells. Elle la ramassa et, en se relevant, elle lut ce qui était écrit sur l'enveloppe : Mr J. Bermingham, Boolakennedy, Co. Tipperary. Ce Bermingham devait être un sympathisant de la cause, pensa-t-elle, et son habitation devait être une maison sûre.

Elle ôta son chapeau, dans lequel elle ficha l'épingle avant de le laisser sur la table. Puis elle monta l'escalier. En haut de ce dernier l'attendait une chambre de dimensions réduites, blottie sous les combles. Elle abritait un petit lit bas. Elle se déshabilla et s'y coucha. Les couvertures sentaient elles aussi la pomme de terre brûlée, la pipe, le vieillard et la tourbe.

Une fois que ce fut terminé, J.J. s'assoupit cependant qu'elle restait allongée, immobile. Elle écouta des moutons qui bêlaient non loin de là.

« Tu entends les moutons ? demanda-t-elle.

— Mmm, mmm.

— J'aime les moutons.

— Pourquoi ?

— Ils chargent rarement, ils ne piétinent pas l'herbe et ils ne sont pas stupides.

— Oh.

— Et quand je vois un agneau téter sa mère, avec son petit dos voûté et sa queue qui remue dans tous les sens, ça me réjouit toujours. »

C'était vrai. C'était l'un de ses spectacles favoris.

Quelques semaines plus tard, J.J. apparut une après-midi au volant de son auto et lui annonça qu'ils allaient dans un pub. Ils se rendirent au *Fighting Cocks*, un bistrot de campagne situé après Golden. Ils s'arrêtèrent devant l'établissement, puis il tira la manette qui les séparait et le ressort du frein à main produisit son cliquetis familier.

« Je dois voir des types », expliqua-t-il.

Il s'était exprimé avec une nouvelle voix, une voix qu'elle n'avait jamais entendue auparavant : à la fois posée et quelque peu mystérieuse.

« Installe-toi dans la deuxième salle, ne dis rien et fais comme si tu ne me connaissais pas. Une fois que j'aurai fini, je viendrai t'y rejoindre – puis, sortant son portefeuille et l'ouvrant : Tiens. »

Il lui donna un billet de une livre, le billet irlandais à la dame triste. Elle était assise de profil pour indiquer qu'elle regardait quelque chose, mais Foxy Moll ignorait quoi, à moins qu'elle ne fût elle-même l'objet de cette attention, ce qui, bien sûr, était idiot, car comment la dame du billet de une livre pouvait-elle la regarder ?

Il ferma la Rover et ils passèrent une petite porte, qui les amena dans un hall exigu flanqué de deux autres portes, l'une donnant sur la salle et l'autre sur le bar.

« Je serai là », précisa-t-il en montrant l'accès au bar.

Il entra de son côté et elle du sien.

La salle était vide. Il y avait à l'avant un comptoir et au milieu une cloison percée d'un encadrement de porte en son centre. Elle s'approcha du comptoir.

« Un porto chaud, s'il vous plaît, dit-elle.

— Je vous l'apporte », répondit le barman.

Elle trouva une place dans le coin, d'où elle avait vue sur l'autre pièce par l'ouverture du galandage. J.J. était installé à une table. Il lui

tournait le dos. Il ne pouvait la voir. Screw et Nutley étaient là. Il y avait aussi trois autres hommes avec eux. Elle n'en reconnaissait aucun.

Son verre lui fut servi et elle paya. Elle le but à petites gorgées tout en observant ce qui se passait de l'autre côté. J.J. parlait. Elle avait remarqué que l'alcool et les bars exacerbaient le côté bruyant d'un homme, mais J.J. faisait exception à cette règle. Ni il n'élevait la voix, ni il ne gesticulait, ni il ne se laissait aller aux autres extrémités auxquelles se livraient en général les messieurs dans les cafés, ainsi qu'elle l'avait constaté par expérience. Il s'exprimait simplement avec son calme et son sérieux habituels, tandis que ses acolytes assis autour de la table l'écoutaient avec force hochements de tête. Il était clair pour elle que J.J. était le genre de personnage qui inspirait de la déférence. J.J. était un chef. Il n'y avait aucun doute à ce propos. Elle aimait assez cela, même si la cause qu'il défendait ne l'avait jamais intéressée ni franchement emballée non plus.

Oh, elle en saisissait les principes, pas de problème là-dessus. Après tout, elle avait entendu suffisamment de choses sur le sujet au fil des années et J.J. s'était chargé de parfaire son éducation dans ce domaine. Elle avait compris que son existence avait été horrible auparavant, à l'époque où elle était opprimée ou je ne sais quoi, et qu'ensuite, après une âpre lutte, étaient venues la liberté et une amélioration pour tous. Le hic, c'était que même si elle était parfaitement consciente que c'était là ce qu'elle était censée croire, elle n'en croyait rien car, en définitive, qu'est-ce qui s'était amélioré en réalité depuis le traité ? La réponse était : rien. S'il n'y avait pas eu les événements, si les soldats n'étaient pas partis, si l'ancienne RIC était restée et si l'État libre n'avait pas été créé, s'en porterait-elle plus mal ? Non, sa situation serait identique à ce qu'elle était actuellement : elle habiterait toujours sa petite maison, s'occuperait de ses chèvres et de ses poules, élèverait ses enfants et se battrait pour joindre les deux bouts. Dans ce cas, pour quelle raison tous ces hommes avaient-ils été tués ? Quel était l'objet du conflit ? À quoi bon toute cette colère, tous ces troubles, tout ce chambardement ? Qu'avait apporté tout cela ?

Eh bien, des hommes nouveaux qui ne lui semblaient guère meilleurs que ceux qui avaient été au pouvoir avant eux, ce qui, par ricochet, avait provoqué la colère et l'amertume des gens comme J.J., lesquels affirmaient que leurs efforts avaient été sabotés, que le travail n'était pas terminé et que subsistait la question irrésolue du Nord. J.J. et ses associés haïssaient l'État qui, selon eux, les avait méprisés et

avait déprécié leurs idéaux, alors que l'État, pour sa part, les haïssait pour leur intransigeance, les qualifiant de criminels, de parasites et de voyous.

Aux yeux de Foxy Moll, sans ce conflit initial, on ne connaîtrait pas la conjoncture actuelle, avec dans un coin les loyalistes de l'État libre et dans l'autre J.J. et ses compagnons : ne serait-ce pas mieux ainsi, de vivre libéré de toute cette rancœur et de toute cette haine ? Et puis comme ça J.J. aurait plus de temps à lui consacrer. Naturellement, c'étaient des pensées qu'elle avait la sagesse de ne pas partager avec lui.

La réunion s'acheva. Les hommes s'en allèrent, Screw et Nutley la saluant de la tête en passant devant l'ouverture de la cloison. Elle finit sa boisson. J.J. et elle sortirent pour rejoindre la voiture. Ils roulèrent jusqu'à un bois qu'elle ne reconnaissait pas, n'y étant jamais allée. Il emprunta un sentier au bout duquel il s'arrêta. Il faisait sombre, sous les arbres. Il coupa le moteur. Il lui prit la main et y déposa un baiser. Elle fut surprise par sa douceur et sa délicatesse.

Ils descendirent pour s'installer à l'arrière. Il lui retira sa culotte bouffante et la lança à l'avant par-dessus les sièges. Elle atterrit sur le volant, où elle tremblota un instant avant de tomber sur le plancher. Elle s'allongea sur la banquette, cependant qu'il s'agenouillait par terre d'une certaine manière, de sorte qu'ils réussirent tant bien que mal à le faire, puis, lorsque ce fut terminé, elle resta couchée, immobile, et tandis que lui parvenait le cri strident de quelque oiseau, elle nota que les vitres de l'auto étaient totalement embuées par leur respiration.

En septembre, au moment où elle remarquait que les jours commençaient à raccourcir et les feuilles à jaunir sur les arbres autour de sa maison ainsi que sur les haies qui bordaient les champs, elle découvrit de jolies vesses-de-loup, grosses, blanches et fermes, sur le terrain de derrière. Elle les trancha comme des miches de pain, en rondelles qu'elle fit revenir dans sa vieille poêle noire et servit ensuite à ses enfants. Comme elle n'avait pas eu ses règles et qu'elle se sentait nauséuse au réveil, elle sut alors qu'elle était enceinte.

Début novembre, devinant que sa grossesse allait devenir visible, elle lui en parla après qu'ils venaient de faire ça dans la casemate.

« Oh, je vois », dit-il posément.

Il ne paraissait nullement perturbé, ni intéressé, ni même quoi que ce fût d'autre, d'ailleurs. Il avança jusqu'à la porte, l'ouvrit et regarda au-dehors. Elle vit sa silhouette se découper sur le gris du ciel. À l'extérieur, il pleuvait et elle contempla les filaments d'eau qui tombaient.

« Depuis quand le sais-tu ? demanda-t-il.

— Depuis septembre.

— Tu n'en as pas parlé.

— Je n'en étais pas certaine.

— Ah ! Je suppose qu'il y a pire. »

Il continua à venir lui rendre visite pendant que son ventre s'arrondissait, mais jamais accompagné de Nutley ou de Screw. Elle présuma qu'il voulait les empêcher de connaître son état. Il ne voulait pas voir la nouvelle se propager et parvenir jusqu'à son épouse Nancy, Mrs Spink. Ils allaient à la casemate et dans la maison sûre dont le propriétaire fumait la pipe au couvercle en argent, ainsi que dans plusieurs autres demeures du même genre, toutes situées dans un rayon de quelques kilomètres autour de chez elle.

Trois jours avant Noël, il arriva avec sa Rover et cinquante kilos de

charbon dans un sac à la toile incrustée de fines particules de houille. Elle sortit et le regarda mettre des gants spéciaux ainsi qu'un tablier, puis traîner le sac de la voiture à sa brouette, qu'il poussa jusqu'à la remise à tourbe où il le déposa. Il sortit de sa poche un couteau, avec lequel il en déchira le dessus, avant d'écarter les côtés pour révéler les gros boulets noirs et poussiéreux. Quant à dire où et comment il s'était procuré ce charbon, mystère, mais elle supposa qu'il devait avoir des relations, parce qu'il en venait très peu d'Angleterre, maintenant.

Il retourna à son auto pour prendre dans son coffre un petit arbre et sur la banquette arrière une grande boîte enveloppée de papier rouge.

Il porta l'ensemble dans la cuisine de Foxy Moll, où, à l'aide de pierres, il cala le sapin dans un seau, le redressa, puis plaça au-dessous son présent. Les branches perdirent quelques aiguilles qui tombèrent sur le paquet.

« Il faudra que tu attendes le matin de Noël avant d'ouvrir ça », recommanda-t-il.

Comme il faisait trop froid pour aller à la casemate, ils s'assirent et burent le thé ensemble, mais cela sembla le satisfaire. En repartant, il promit de revenir la voir pour la Saint-Étienne.

Au matin de Noël, elle ouvrit son cadeau. Elle dénoua la ficelle et défit le joli papier rouge avec le plus grand soin, afin de pouvoir les réutiliser ultérieurement. À l'intérieur, elle découvrit une grande boîte dorée de chocolats Terry's. Elle en souleva le couvercle et en donna un à chacun des enfants, puis en garda un pour elle avant de ranger la boîte sur l'étagère. Elle se dit que ce serait gentil de lui en offrir un le lendemain, pour la Saint-Étienne, mais il ne vint pas de la journée et les chocolats restèrent sur son rayon.

Lorsqu'elle alla se coucher ce soir-là, elle éprouva une douleur dans la poitrine, tandis qu'elle se sentait à la fois fatiguée et un peu abasourdie. Elle avait mal à la gorge, comme chaque fois qu'elle avait envie de pleurer, et, quand elle fut certaine que les enfants dormaient, elle se laissa aller à sangloter doucement. Elle pleura ainsi longtemps, puis le sommeil la gagna. Elle se réveilla tôt, avant les enfants, mais elle était toujours triste et les larmes lui montèrent encore aux yeux.

Le tourment qui lui étreignait la poitrine dans la région du cœur persista une quinzaine de jours, puis un beau matin, en ouvrant les paupières, alors qu'elle s'attendait à être abattue et à larmoyer encore, à son étonnement la souffrance avait disparu et elle comprit qu'il n'en serait rien. Il était venu, puis s'en était reparti, elle avait eu du chagrin, mais maintenant c'était terminé ; oui, c'était terminé et, selon toute probabilité, elle ne le reverrait plus jamais, mais désormais elle

avait surmonté sa peine et ne pleurerait plus.

Le troisième lundi de janvier, elle entendit sa voiture s'arrêter devant la maison. Elle reconnut le bruit du moteur. Un papillotement lui parcourut le creux de l'estomac, mais il ne dura qu'une seconde ou deux avant de s'évanouir. Elle sut alors qu'ils allaient bavarder, rien de plus, puis qu'il s'en irait, après quoi elle ressentirait peut-être un pincement au cœur, mais rien d'autre, rien de sérieux, parce que c'en était bel et bien fini et qu'elle avait déjà assez souffert comme cela.

Quelques instants plus tard lui parvint le son de ses coups à la porte. Elle tira le vantail. Il portait un manteau boutonné jusqu'au cou et avait le bord de son chapeau rabattu sur les yeux.

« Allons voir tes bêtes », suggéra-t-il.

Elle mit son manteau, son chapeau, et sortit. Le ciel était clair et l'air froid. Il y avait une bise qui transperçait ses vêtements. Ils dépassèrent la remise à tourbe, puis franchirent la barrière et entrèrent dans le premier petit pré. Les chèvres s'étaient toutes regroupées dans le coin où elles étaient le plus à l'abri du vent. Elles tournèrent la tête vers eux et ils les regardèrent à leur tour. Comme toujours lorsqu'elle se trouvait près des chèvres, elle remarqua leur odeur, une odeur forte, rance, où perçait aussi une pointe de vieux fromage, de viande et de lait.

« Je regrette qu'il faille arrêter », reprit-il.

Elle attendit. Elle se préparait à l'écouter se lamenter sur sa femme ou ses enfants ou sa famille, et sur la pression qu'il subissait de leur part pour cesser de la voir. C'était toujours ce que lui avaient raconté les hommes à ce stade, mais il n'ajouta rien. Il se contenta de garder les yeux fixés sur les animaux, lesquels les observaient tous les deux en retour.

« Je le regrette vraiment, insista-t-il.

— On n'y peut rien, je suppose. »

Il toussota. Ah, se dit-elle, il allait en venir au fait. Était-ce le moment de l'excuse ? S'apprêtait-il à lui dévoiler pourquoi il avait été contraint de mettre un terme à leur liaison ? Non, songea-t-elle, ce n'était pas son genre. Il voulait évoquer autre chose. Elle en était sûre.

« Au début de notre relation, commença-t-il, je t'ai interrogée sur Mr O'Driscoll. Je savais qu'il t'avait offert les dalles, mais tu as refusé de me dire quoi que ce soit à son sujet. »

Alors c'était donc ça, pensa-t-elle. Étant donné son engagement politique, il lui fallait s'assurer qu'elle ne colporterait aucune histoire ou information sur lui ou sur ses allées et venues, ou encore sur ses associés ou qui que ce soit. Mais il était vraiment bizarre qu'il

éprouvât le besoin de lui poser la question. Personne ne s'était jamais plaint auprès d'elle à ce propos et il n'y aurait d'ailleurs eu aucune raison à cela. Jamais au grand jamais elle ne parlait.

« Oui », répliqua-t-elle.

Et c'était vrai. Elle ne révélait jamais à quiconque quoi que ce soit sur qui que ce soit. C'était un principe, chez elle. Et c'était nécessaire car, ainsi qu'elle n'en avait que trop conscience, elle ne pourrait pas survivre, autrement.

« Alors, le prochain qui t'interrogera sur J.J., tu l'enverras balader comme tu m'as envoyé balader pour Mr O'Driscoll ?

— Oui, répondit-elle, et ce n'est pas rien de le dire. Je ne cafte jamais. »

Elle était fâchée et se rendait compte que ce sentiment transparaissait dans sa voix. En règle générale, elle n'aimait pas être envahie par la colère, mais là, elle s'en moquait. Comment J.J. avait-il pu ne pas voir quelle sorte de femme elle était ? Était-il lent à la détente ?

« Je suis désolé, dit-il comme s'il avait lu dans ses pensées. Je n'aurais pas dû poser la question. Non, évidemment que tu ne cafteras pas, que tu ne caftes jamais. »

Ils demeurèrent ainsi un long moment, à regarder les chèvres qui leur rendaient la pareille, cependant que la bise pressait contre leurs corps et que le froid s'insinuait petit à petit dans leurs os.

« Je dois y aller », lâcha-t-il enfin.

Il déboutonna le haut de son manteau, puis glissa la main à l'intérieur et sortit de sa poche de poitrine une enveloppe blanche, sans autre inscription sur la face que la mention « En mains propres » griffonnée dans le coin supérieur gauche.

« Voici un petit quelque chose pour te venir en aide. J'essaierai de faire mieux, mais je ne promets rien. »

Ils repassèrent la barrière et retournèrent à la maison. Elle proposa le thé. Il refusa. Il fallait qu'il parte, expliqua-t-il, et s'il ne levait pas le camp maintenant, il arriverait en retard à son rendez-vous.

Il monta dans sa voiture et démarra, puis abaissa le levier qui séparait les deux sièges, dont elle perçut le bruit de ressort caractéristique. Il franchit le portail et une petite flèche jaune se dressa sur le côté droit du véhicule, indiquant la direction qu'il s'apprêtait à prendre. Il tourna à droite et elle crut un instant qu'il allait lui adresser un signe de la main, mais il n'en fit rien et l'auto disparut, seul flottant encore dans l'air le ronronnement de son moteur tandis qu'elle s'éloignait.

Elle resta plantée là, l'enveloppe « En mains propres » entre les doigts, écoutant le bruit de la Rover 12 de J.J. s'éteindre petit à petit jusqu'à ne plus laisser que la plainte du vent dans les arbres. Puis elle rentra et ouvrit l'enveloppe. Elle contenait dix billets verts de une livre, ceux à la dame qui regardait on ne sait quoi de sous le châle qui lui couvrait la tête. Foxy Moll les rangea dans la boîte Fyson en fer-blanc où elle cachait son argent, puis déposa l'enveloppe dans celle où elle conservait les choses à réutiliser et où elle avait mis le papier d'emballage rouge ainsi que la ficelle qui entouraient les chocolats Terry's qu'il lui avait offerts à Noël.

Mrs O'Hanlon, la sage-femme, mit au monde le bébé de Foxy Moll le 2 juin 1939, à Marlhill. Foxy Moll prénomma sa nouvelle fille Edwina. Elle était petite, fluette, et lui paraissait de faible constitution, mais Mrs O'Hanlon lui affirma qu'elle allait très bien et qu'elle avait juste besoin de grossir. Sur l'acte de naissance, l'espace où devait figurer le nom du père fut laissé vide. Elle n'amena pas Edwina au père O'Malley. En dehors de ses autres enfants, son seul visiteur après la naissance – et l'unique personne à accueillir Edwina en ce bas monde – fut Miss Cooney. Elle vint à la maison avec une caisse remplie de couches en éponge, de savon, d'oranges, de bougies, de thé, de pain blanc et d'une cuvette pour laver le nourrisson. Miss Cooney avait aussi pris ses dispositions afin que les aliments inutilisés par les cuisines du Rockwell College – légumes, tourtes, pain et restes – fussent livrés deux fois par semaine à la chaumière de Foxy Moll par l'un des gardiens de l'école.

Foxy Moll n'avait jamais aussi bien mangé que pendant cet allaitement-là mais, en dépit de tout ce qu'elle ingurgitait, la santé d'Edwina ne s'améliorait pas. Ses tétées étaient laborieuses et elle régurgitait le plus gros de ce qu'elle avalait. On soupçonna un problème de coliques. Miss Cooney envoya Foxy Moll et son bébé Edwina consulter le docteur Ferriter, à New Inn. Il demanda si Edwina s'alimentait normalement et elle répondit que non, alors il déclara que c'était temporaire, que ça passerait et qu'elle se porterait comme un charme. Puis il demanda à qui il devait adresser la facture et elle dit qu'il devait l'envoyer à Miss Cooney.

Au fil des mois, Edwina devint de plus en plus maigre, grognonne et malade. Miss Cooney arrangea un nouveau rendez-vous chez le docteur Ferriter et, cette fois, le nourrisson fut pesé, examiné, après quoi le médecin prescrivit un fortifiant à lui administrer avec un peu de lait chaud. Ce traitement n'eut aucun effet. Sur l'insistance de

Miss Cooney, Foxy Moll retourna à plusieurs reprises voir le docteur Ferriter, mais, malgré de nouveaux examens et de nouveaux fortifiants, rien n'y fit et l'état d'Edwina ne cessa d'empirer.

Le vendredi 22 décembre 1939, dans la maison de Marlhill, aux alentours de quatorze heures, alors que la lumière commençait à décliner, Foxy Moll remarqua que sa fille était parfaitement immobile dans son berceau et, s'approchant pour vérifier, elle constata qu'Edwina ne respirait plus. Foxy Moll ne se rendit pas chez le prêtre. Comme il ne l'avait pas baptisée, elle savait qu'il n'était pas prêt non plus à l'enterrer. Mr O'Shaughnessy libérait toujours Daniel un peu plus tôt le vendredi et lorsque son fils revint du travail, environ une heure plus tard, Foxy Moll lui demanda d'aller chez Miss Cooney pour l'informer qu'Edwina était morte et qu'elle avait besoin de son aide.

Une heure plus tard encore, Foxy Moll entendit une voiture se garer devant la maison. Elle reconnut le bruit de son moteur. C'était la Humber de Mr Cooney. L'instant d'après, la porte fut ouverte avec une délicatesse pleine de respect et Miss Cooney entra, suivie de Daniel.

« J'ai envoyé un télégramme au fabricant de cercueils, annonça-t-elle à voix basse. Il sera là d'un moment à l'autre. »

Il apparut dans l'heure suivante : un homme de petite taille à la voix frêle et sèche. Il prit les mesures du corps et ressortit pour aller à sa fourgonnette, dont l'arrière abritait un atelier. De l'intérieur de la chaumière l'on perçut le son du moteur qui démarrait pour alimenter l'électricité, puis le claquement abrupt des coups de marteau et le grincement rauque d'une scie égoïne. Une heure plus tard, l'artisan revint avec le fruit de son travail : un cercueil de dimensions réduites recouvert de satin blanc. Miss Cooney le paya et il repartit.

Foxy Moll habilla Edwina d'une petite robe en mousseline et l'allongea dans la bière. Tout le monde s'agenouilla autour d'elle pour prier. Miss Cooney s'en retourna chez elle. Foxy Moll coucha ses enfants et veilla sa fille pendant toute cette nuit de ténèbres profondes.

Le samedi matin, la Humber se gara devant la maison de Marlhill, puis Miss Cooney entra, accompagnée de son père, l'un comme l'autre vêtus de noir et la mine sombre. Le couvercle du cercueil fut vissé. Tout le monde ressortit, Mr Cooney portant la dépouille. Tous s'arrêtèrent à la voiture. Miss Cooney donna les instructions. Elle allait prendre place à l'avant, sur le siège passager, avec Dermot et Helena, les cadets McCarthy, sur les genoux. Foxy Moll, Daniel, Judy, Maria et Brendan se mettraient à l'arrière. Elle ouvrit la portière arrière, côté conducteur, et tous ceux qui devaient s'installer sur la banquette montèrent, puis son père déposa le cercueil sur leurs genoux avant de refermer. Miss Cooney s'assit à l'avant, suivie de Dermot et d'Helena qui grimpèrent sur ses genoux, après quoi Mr Cooney se coula sur son siège pour se carrer derrière le volant.

« Les portières sont fermées ? » demanda Mr Cooney.

Personne n'objecta.

« Calez-vous bien au fond de la banquette. »

Sa voix avait des intonations anglaises, mais pas autant que celle de sa fille. Il avait perdu son accent dans l'armée britannique, lors de la guerre contre les Boers en Afrique du Sud.

Il démarra et roula jusqu'à Garranlea House. Il franchit le portail, mais au lieu de remonter l'allée principale, il s'engagea sur un chemin rarement emprunté, dont le centre était parcouru sur toute sa longueur par une bande herbeuse. Il conduisait prudemment, les pneus de la Humber fendant dans des éclabousses les flaques qui s'étaient formées ici et là sur la piste, puis il s'arrêta environ deux cents mètres plus loin, sous des hêtres dont les branches ruisselantes dégouttaient d'eau de pluie sur le toit de l'auto. Un petit édifice de pierre au toit rond se dressait là, le battant métallique de son entrée ouvert. C'était la crypte familiale des Cooney.

Laissant tourner le moteur, Mr Cooney descendit, puis tira la

portière arrière et prit le cercueil.

« Voulez-vous venir ? » demanda-t-il à Foxy Moll.

Elle répondit non de la tête. Mr Cooney emporta le petit cercueil sous les arbres dégoulinants et disparut à l'intérieur du tombeau. Les enfants de Foxy Moll étaient muets. Foxy Moll était muette. Miss Cooney était muette. Le bruit du moteur leur parvenait de dessous le capot. Une bourrasque frappa la Humber par le côté et ébranla le véhicule. Mr Cooney réapparut. Il repoussa derrière lui la porte de la sépulture et la ferma avec une grosse clé, qu'il glissa dans une niche creusée au sommet de la colonne qui flanquait l'entrée sur la droite.

Mr Cooney remonta dans la voiture et ramena tout le monde à Garranlea House. Un petit feu brûlait dans le séjour. Du thé et des scones les attendaient. Personne, ou presque, ne toucha au plat de scones. Mr Cooney reconduisit toute la famille chez elle dans sa Humber. Le feu s'était éteint pendant leur absence et Foxy Moll dut tremper dans de la paraffine un vieux chiffon qu'elle alluma afin de pouvoir faire prendre la tourbe. Elle songea que le Noël de 1939 était le plus triste de toute son existence.

L'homme descendit du train à la gare de Tipperary. C'était le début de l'après-midi en ce chaud mardi de juin 1940. Seuls quelques passagers débarquèrent avec lui. C'était ainsi qu'il aimait arriver : toujours de manière discrète et sans attirer l'attention sur lui. C'était son mot d'ordre. Dans son domaine d'activité, on gagnait à ne pas se faire remarquer.

L'individu marcha sur le quai en direction de la sortie en portant ses deux valises. Elles étaient en cuir marron foncé. Il les avait achetées chez *Clerys*, à Dublin, en 1928, juste avant de se marier. Elles les avaient accompagnés, Sheila et lui, pour leur lune de miel à Salthill et avaient depuis escorté l'homme à chacun de ses voyages – et, de par son métier, il y en eut beaucoup : tellement, qu'il ne les comptait plus, maintenant. La plus grande des deux était sanglée par deux larges ceintures, sous lesquelles, bien plaqué contre le couvercle du bagage, était coincé un long sac de toile destiné à renfermer les différentes parties d'une canne à pêche. Quiconque aurait eu la curiosité d'examiner de près le sac en question n'aurait pas manqué de remarquer qu'il y avait dedans autre chose que les éléments d'une canne à pêche, quelque chose de grand, de lourd et d'épais : il s'agissait en fait d'un manche de pioche. Le sac de pêche et son insolite contenu suivaient l'homme dans tous ses déplacements à travers les vingt-six comtés, il se trouvait que personne ne prêtait jamais attention ni au sac ni à son contenu. Tout le monde supposait simplement que ce voyageur transportait une canne à pêche, c'est tout, ce qui lui convenait parfaitement.

L'homme parvint à la sortie. La femme qui le précédait passa devant le contrôleur, auquel elle tendit son billet sans ralentir le pas ni lui accorder le moindre regard. Elle portait par-dessus sa robe un imperméable léger ceinturé à la taille. Elle laissait dans son sillage un parfum que l'homme huma tandis qu'il s'arrêtait pour poser ses

valises. La pensée lui vint. À quoi pouvait-elle ressembler ? Il jeta un coup d'œil sur elle. Elle avait les chevilles épaisses. Ce qui signifiait que ses jambes l'étaient probablement aussi, mais difficile d'en juger à travers les vêtements qu'elle portait.

L'image apparut spontanément : une femme, cette femme, toute femme, n'importe quelle femme, nue, étendue sur un lit. Elle avait de petits seins, une taille large et les jambes écartées. Il lui empoignait les fesses pour l'attirer sur lui et elle lâchait un faible cri de surprise. Tout cela avait depuis longtemps cessé avec Sheila, mais sans éteindre pour autant son goût pour la chose.

« Comment allez-vous ? » demanda le contrôleur.

Le tableau qui s'était formé dans son esprit s'évanouit et son attention revint sur le monde qui l'entourait.

« J'ai le ticket dans ma poche », dit l'homme.

Le contrôleur était jeune. Il avait sa casquette à visière campée bien à l'arrière du crâne. Ce gus savait-il de quelle manière il fallait porter la casquette ? S'il avait été membre de la Garda, et non des chemins de fer, l'homme lui aurait sans doute fait une réflexion.

« Allez-y, répondit le contrôleur. Je n'ai pas besoin de le voir : vous avez une tête honnête. »

De la main, il indiqua au voyageur qu'il pouvait avancer.

Qu'avait-il dit ? – qu'il avait une tête honnête ? Un peu que oui, tiens ! Il était de la Garda, mais pas question de le révéler. Il avait devant lui encore quelques jours pendant lesquels personne ne saurait qui il était ni pourquoi il était là et cet anonymat temporaire était l'un de ses principaux atouts, qu'il convenait donc de préserver.

« En tout cas j'ai un billet, déclara-t-il. Je ne voyage jamais sans.

— J'en étais sûr », répliqua le contrôleur.

Il reprit ses bagages et entra dans l'annexe située sur le devant de la gare. Là, il vit un guichet derrière la vitre duquel se trouvait un préposé aux réservations, puis des bancs le long des murs, où étaient assis des passagers en attente, et enfin, planté après l'angle, invisible du quai mais visible comme un nez au milieu de la figure à présent, un policier de la Garda en uniforme, qui tenait une foutue feuille de papier portant l'inscription « Bri. Anthony Daly ».

Il soupira. Il était vêtu d'un costume bleu, d'un manteau léger et transportait deux valises en cuir. On aurait dit un voyageur de commerce, ou un professeur, ou un fonctionnaire du gouvernement, peut-être un employé du ministère de l'Agriculture débarqué de Dublin pour étudier de plus près la production laitière du comté de Tipperary et qui avait apporté avec lui sa canne à pêche afin d'aller

taquiner le goujon le dimanche. On n'aurait certainement pas dit un brigadier de la Garda dont la spécialité était de débusquer les républicains, puis de les passer à tabac si les circonstances l'imposaient avant de les livrer à l'État qui les poursuivrait en justice et les emprisonnerait.

Quoi qu'il en soit, une fois qu'il se serait approché du conducteur en se faisant connaître par un signe de tête ou par tout autre salut, puis que celui-ci lui aurait serré la main ou, pis encore, l'aurait accueilli en l'appelant brigadier Daly, alors le contrôleur derrière lui, mais aussi l'employé du guichet de réservations en face de lui, les voyageurs assis sur les bancs ou quiconque se trouvait dans la salle apprendraient son nom et il y avait de bonnes chances, voire toutes les chances – si les divers rapports qu'il avait lus étaient exacts –, pour que, parmi ces différentes personnes, il y en ait une qui soit des leurs, car le pays était infesté par ces gens, gangrené par ces gens, et le salaud qui l'aurait repéré s'empresserait ensuite de rapporter l'information qu'un nouveau membre de la Garda venait d'arriver, qu'il se nommait Anthony Daly et qu'il était brigadier.

Dès que la nouvelle se serait répandue, il ne faudrait pas longtemps à ces enfoirés pour découvrir sa provenance et son curriculum vitae de spécialiste du tabassage, qui avait roué de coups des républicains à Listowel, Drumconrath, Ardee, Enfield, Kiltegan, Swanlinbar, Bawnboy et Ballingarry, sa dernière affectation, alors ces connards feraient ce à quoi ils excellent : ils se dissiperaient comme la brume au soleil du matin et se volatiliserait sans lui laisser le temps de les débusquer.

Il jugea que la Garda de New Inn devait être composée de parfaits amateurs, pour lui avoir envoyé un type muni d'une feuille de papier avec son nom dessus, mais il y avait peut-être encore un moyen de se sortir de cette situation.

Il ne regarda pas le policier, même s'il se rendait compte que celui-ci le dévisageait, ainsi qu'il l'avait fait avec tous ceux qui avaient défilé devant le contrôleur. Au lieu de cela, il se tourna vers la porte et s'y dirigea. Il garda la tête baissée, mais la releva très légèrement en passant devant l'agent, auquel il adressa un clin d'œil furtif avant de se hâter de sortir de la gare.

À l'extérieur, il se retrouva dans une zone couverte, devant laquelle s'étendait une avant-cour goudronnée, tandis que, plus loin, garées le long d'un mur, il vit une rangée d'autos où se distinguait une Wolseley qu'il supposa être un véhicule de police banalisé. Il posa ses valises, la petite ainsi que la grande contre laquelle était fixé le manche de

pioche. Il perçut un bruit de pas dans son dos.

« Excusez-moi », entendit-il.

C'était le policier au papier marqué à son nom qui venait d'apparaître à sa droite.

« Je vois que vous êtes du genre discret », ironisa-t-il.

Il inclina la tête et ramena son chapeau à l'avant afin de se masquer le visage avec le bord.

« Pardon, êtes-vous le brigadier Daly ? »

Cet homme avait-il entendu ce qu'il venait de lui dire ? Peut-être pas, songea-t-il. Toujours est-il que, même s'il l'avait entendu, expliquer le sens du mot « discrétion » à ce type-là serait peine perdue.

« Oui, répondit-il. Je suis le brigadier Daly. Bon, rangez donc ce morceau de papier avec mon nom.

— C'est bien ce que je pensais. »

L'agent plia soigneusement la feuille en quatre, puis déboutonna la poche gauche de sa tunique et l'y glissa.

« Vous correspondez à la description », expliqua-t-il.

Il reboutonna la poche de son uniforme. Il avait des yeux gris sous d'épais sourcils, dont plusieurs poils, très longs, pointaient en l'air telles les antennes d'un insecte.

« Ah bon ?

— Si, si.

— Et comment m'a-t-on décrit ?

— L'air féroce, qu'on m'a dit.

— Féroce ?

— Oui.

— J'ai l'air féroce ?

— En effet.

— Oh non, il va falloir que je fasse quelque chose pour changer ça.

— Pourquoi donc ? Si je peux me permettre.

— Je n'ai pas envie que mon visage me trahisse, ne croyez-vous pas ?

— C'est vrai, convint le policier, mais vous allez voir que c'est très difficile de garder l'incognito. New Inn est une petite ville, où ça jacasse discrètement, mais avec un zèle prodigieux.

— Avec un zèle prodigieux, répéta-t-il en riant. Ça, c'est bien trouvé : les jacasseurs prodigieusement zélés !

— Je m'appelle Gralton. Agent Gralton. Je peux vous donner un coup de main, avec vos bagages ? La voiture est là-bas. »

Il montra du pouce la Wolseley noire que le brigadier Daly avait déjà identifiée comme étant une voiture banalisée. L'agent Gralton prit

ses deux valises. Pour un homme qui avait la cinquantaine, il était encore fort. Gralton emporta les bagages jusqu'à l'auto et les mit dans le coffre. Le brigadier Daly lui emboîta le pas. Alors qu'il approchait du véhicule, Gralton se retourna.

« À l'avant ou à l'arrière ? s'enquit-il.

— À l'avant. »

Gralton ouvrit la portière au brigadier Daly, qui monta à bord, puis il fit le tour de la voiture et entra par le côté conducteur. Il démarra et sortit lentement du parking, quittant Tipperary par le sud pour prendre la direction de New Inn. Le brigadier Daly regarda négligemment les passants sur les trottoirs et, derrière eux, les maisons ainsi que les magasins. La ville semblait prospère.

« Alors, c'est comment, New Inn ? demanda-t-il. Ça vous plaît ?

— Oh oui, répondit Gralton. Remarquez, il vaut mieux : ça fait dix ans que j'y suis, depuis 1930.

— Où étiez-vous affecté avant ça ?

— Pendant huit ans, j'ai été ici, à Tipperary, et avant 1922 j'ai été en poste un peu partout dans l'Ouest : à Clifden et à Galway, à Adare et à Ennis – citez n'importe quel bled, j'y étais probablement.

— Ah », fit le brigadier Daly.

Alors que lui, Anthony Daly, avait été un loyaliste de l'État libre qui s'était engagé dans la Garda en 1922, après le traité, Gralton, comprit-il, était un membre de la Royal Irish Constabulary qui était resté dans la police après la partition du pays. Vu son âge et sa volubilité, il aurait dû s'en douter.

« Quand vous êtes-vous engagé ? interrogea le brigadier Daly.

— En l'an de grâce 1905 : j'avais vingt ans. À Limerick, que je me suis enrôlé.

— Je ne vous en tiendrai pas rigueur.

— Comment ? »

Il détecta une pointe d'anxiété dans la voix de Gralton. Il supposa que celui-ci craignait qu'il ne fût l'un de ces hommes de l'État libre convaincus que les anciens de la RIC étaient contaminés par leur association avec l'administration du château de Dublin et qu'ils n'auraient jamais dû être autorisés à intégrer le nouveau corps de police. En fait, le brigadier Daly s'en moquait. Si des anciens de la RIC

intégraient la Garda, il n'y voyait aucun inconvénient. Pour lui, quel que soit leur maître, tous les policiers se ressemblaient.

« Je voulais dire : je ne vous tiendrai pas rigueur de la ville ; du fait que vous vous soyez engagé à Limerick, clarifia le brigadier Daly.

— Oh, dit Gralton, l'air soulagé.

— Limerick, quel trou paumé ! » lâcha le brigadier Daly.

Il y avait fait un mois au tout début de sa carrière, en 1924, et trois républicains l'avaient attrapé, puis chacun à tour de rôle lui avait pissé sur la figure pendant que les deux autres le plaquaient au sol en le forçant à ouvrir la bouche avec le canon d'un revolver Webley et, après en avoir fini avec lui, ils l'avaient jeté dans les eaux glacées du Shannon.

Au cours des deux mois qui avaient suivi, il avait traqué le trio. Puis, un soir, il les avait cueillis et ramenés à la caserne où il les avait enfermés dans des cellules adjacentes. Alors, armé d'un manche de pioche de l'armée britannique qu'il avait découvert dans une resserre, il les avait cognés l'un après l'autre. Il s'était concentré sur les mains et sur les pieds, où, il le savait, se trouvaient une multitude de petits os qui ne se remettraient jamais correctement, et il les avait littéralement pulvérisés. Finnegan, le plus âgé des trois, était mort des suites de ses blessures. Les supérieurs du brigadier Daly l'avaient muté à Cork sans attendre. Il avait emporté son gourdin avec lui. En préambule à chacun des innombrables passages à tabac qu'il avait infligés depuis, il racontait presque invariablement à ses victimes l'histoire de son instrument avant de les martyriser. Il aimait à penser que son appartenance à l'Armée britannique conférait à ses tabassages une plus grande puissance, en laissant à ceux qui les subissaient un souvenir encore plus indélébile.

« Alors vous n'aimez pas trop Limerick ? déduisit Gralton.

— Non.

— Je ne connais pas beaucoup de monde qui aime, renchérit Gralton.

— Oh, il existe une poignée de gens qui ont des idées bizarres. Je me suis aperçu que vous en avez toujours un ou deux. »

Ils avaient quitté la ville et roulaient dans la campagne. Le brigadier Daly vit défiler une rangée de haies et d'arbres, entrecoupée d'ouvertures par lesquelles il apercevait de temps à autre des champs verdoyants. Il leva les yeux. Des nuages encombraient le ciel, mais la température était douce. Il se demanda s'il allait pleuvoir et songea que, si tel devait être le cas, ce serait typique d'une journée d'été irlandaise.

« On n'est pas pressés, souffla-t-il.

— Hein ?

— On n'est pas pressés.

— Oh ! »

Gralton leva un peu le pied.

« Je n'ai pas l'intention de travailler aujourd'hui et c'est agréable de bavarder en se laissant conduire, expliqua-t-il. Je n'ai pas souvent l'occasion de bavarder.

— Alors, je suis votre homme, se réjouit Gralton. J'adore raconter des histoires. De quoi voulez-vous parler ? »

Le brigadier Daly marqua une pause.

« Des jacasseurs de New Inn. Ceux qui cancanent avec un zèle prodigieux, de quoi est-ce qu'ils causent ?

— De tout, absolument de tout ; rien n'est trop négligeable ou trop futile.

— Ils n'ont pas grand-chose d'autre à faire pour occuper leurs journées, je suppose ?

— Exactement », convint Gralton.

S'ensuivit un instant de silence. L'agent se racla la gorge.

« En ce moment, ils cancanent sur nous.

— Oh. Qu'a donc fait la Garda de New Inn ?

— À New Inn, commença Gralton, il y a une femme qui s'appelle Moll McCarthy, mais que tout le monde surnomme Foxy Moll.

— Une rouquine, je suppose ?

— Oui.

— Comment ai-je fait pour deviner ça ? Peut-être parce que je suis flic... »

Gralton rit.

« Elle a eu une ribambelle d'enfants, tous de pères différents, et le commissaire Mahony est allé en justice pour lui faire retirer la garde de ses mômes.

— Une perte de temps pour la police, si vous voulez mon avis. »

C'était sa conviction : le vrai boulot de la Garda était de choper les salauds qui semaient la merde, de leur flanquer une bonne torgnole et de les coller en taule, pas de perdre son temps à retirer leurs enfants aux mères indignes. Ça, c'était celui de l'Église ; voilà ce qu'il croyait.

« Ça, c'est sûr. La demande a été rejetée par le juge d'instance, Troy, et pas qu'une seule fois, mais deux. »

Le brigadier Daly secoua la tête. Dans la spécialité qu'il pratiquait, les flics moralistes, ça vous mettait des bâtons dans les roues et celui-ci était son patron. Voilà qui ne lui plaisait guère.

« Et puis sa femme est morte.

— La femme de qui ?

— Du commissaire Mahony, précisa Gralton.

— D'accord. »

Le brigadier Daly se demandait où il voulait en venir.

« Et ça l'a changé, ça l'a amené à se dire qu'il avait été trop dur ; alors, pour se rattraper, ne voilà-t-il pas qu'il a engagé Foxy Moll à la caserne comme domestique. »

Maintenant, le brigadier Daly comprenait parfaitement où il voulait en venir.

« Je vois, dit-il. Donc, ce que racontent maintenant les charmants habitants de New Inn, c'est que le commissaire Mahony est un veuf qui se sent seul et qui a fait venir cette femme pour lui tenir compagnie. Mais ce n'est pas la vérité. C'est juste un chrétien qui a agi en chrétien en donnant un boulot de femme de ménage à quelqu'un qui avait une flopée de mômes.

— Vous êtes un homme remarquable, brigadier, et je vous prédis un grand avenir.

— Je n'en serais pas si sûr ! Ça fera bientôt dix-neuf ans et je ne suis toujours que brigadier. »

Il y eut une pause dans la conversation.

« Qu'en dit le commissaire Mahony ? s'enquit le brigadier Daly.

— Des commérages ?

— Oui.

— Rien. Il ne prête aucune attention aux cancans qui circulent à New Inn. Il s'en fiche comme de sa première chemise. »

Les sentiments du brigadier Daly envers son supérieur changèrent encore : peut-être le commissaire Mahony était-il un chef avec lequel il pourrait s'entendre, finalement.

« Et le reste des agents ? interrogea le brigadier Daly.

— Quoi, le reste des agents ?

— Qu'est-ce qu'ils en disent, de cette femme ?

— Je pense que tous ceux qui logent à la caserne, ça ne les dérange pas le moins du monde. Et vous qui allez loger sur place, je ne crois pas que ça vous dérangera non plus.

— Ah, fit le brigadier Daly, j'imagine qu'eux, ils ne sont pas mariés, mais moi, malheureusement, je le suis.

— Bien sûr, que vous l'êtes, vous êtes quelqu'un de convenable et de droit. D'ailleurs, n'est-ce pas ce qu'on nous a dit ? “Ce brigadier Daly, nous a prévenus le commissaire Mahony pas plus tard qu'hier, ce brigadier Daly, il n'y a pas meilleur homme pour remettre les gens

dans le droit chemin”, qu’il a dit. »

Le brigadier Daly émit un petit gloussement ironique.

« Franchement, je crois qu’on surestime un chouïa ma vertu. »

Gralton demeura muet. Le brigadier Daly regarda par le déflecteur défiler les haies vertes. Ils savaient tout sur lui et sur les méthodes qu’il employait avec les républicains, songea-t-il – évidemment, qu’ils le savaient. C’était le sens de la dernière remarque sur le droit chemin. Ils étaient vraisemblablement sceptiques ou peut-être même inquiets de le voir aggraver encore une situation qui était déjà mauvaise, mais dès qu’il aurait fracassé quelques crânes et estourbi deux ou trois de ces salopards, ils changeraient d’avis. Ils lui seraient reconnaissants ; ils seraient même admiratifs. D’après son expérience, cela s’était toujours passé ainsi.

« Je ne logerai à la caserne que le temps que notre location se libère », dit le brigadier Daly.

Il expliqua qu’ils avaient loué une maison, mais que les locataires qui l’occupaient ne devaient pas déménager avant l’automne.

« Une fois qu’ils seront partis, Sheila viendra me rejoindre de Ballingarry. »

Tout cela était exact, sauf qu’il avait omis un détail. Le propriétaire avait proposé de rendre la maison disponible en juin, mais le brigadier Daly lui avait répondu que c’était inutile.

Que les locataires en place restent jusqu’à la fin octobre, avait-il ajouté. Voilà qui l’obligerait à passer cinq mois dans les quartiers de la Garda à New Inn.

Cela ne vous dérangera pas ? avait demandé le bailleur.

Oh non, l’avait-il rassuré. Ce serait une bonne chose que d’être contraint de résider à la caserne pendant quelques mois, parce que cela lui permettrait de se lier d’amitié avec les policiers célibataires. Il pourrait ainsi mieux découvrir le village et ses habitants. Pour un nouveau venu, il n’y avait rien de tel pour apprendre à connaître son territoire.

En réalité, son idée était qu’une aussi longue période sans Sheila pourrait lui offrir la possibilité de rencontrer une femme et de coucher avec elle si l’occasion se présentait.

Naturellement, l’histoire qu’il avait servie à Sheila était fort différente de celle qu’il avait débitée au propriétaire. Il avait raconté à son épouse que, pour des raisons contractuelles, les locataires actuels ne pouvaient être chassés et qu’il allait devoir loger dans les quartiers jusqu’à son arrivée, en novembre, ce qui lui cassait royalement les pieds, mais c’était comme ça.

Elle avait avalé son excuse et maintenant cinq chouettes mois de liberté l'attendaient. Allait-il faire la connaissance de quelqu'un pendant ce laps de temps ? Eh bien, d'après ce que lui avait révélé Gralton, on dirait qu'il y avait déjà à la caserne une personne susceptible de faire l'affaire.

1. Siège du pouvoir britannique à Dublin jusqu'en 1922.

Gralton franchit l'étroit porche au pas, puis roula sur la cour pavée. La voiture vibra et les roues produisirent un curieux bruit de claquement. Après le trajet en souplesse sur les routes, cette agitation et ce vacarme soudains perturbèrent un peu le brigadier Daly.

« On se dit qu'ils auraient quand même fini un jour par remplacer ces pavés, non ? grommela le brigadier Daly.

— C'est comme tout : on s'y habitue, à la longue. »

Gralton tira le frein à main, coupa le moteur et retira la clé du contact.

« Bien, nous y voilà, *home sweet home*. Bienvenue à New Inn, brigadier. »

Le brigadier Daly et Gralton descendirent de l'auto.

« Bon, reprit Gralton en montrant le long bâtiment en L à un étage qui se dressait au fond de la cour. Voici les quartiers. Passez la porte que vous voyez et prenez l'escalier. Votre chambre est la dernière au bout du couloir de gauche. Vous avez une jolie vue sur la cour et, avant que vous me posiez la question, oui, c'est la meilleure chambre de la caserne. Je vais vous monter vos bagages. »

Gralton ouvrit le coffre et sortit les valises du brigadier Daly, puis les posa sur les pavés.

« Ça, c'est le poste de police », dit-il en indiquant un autre long édifice à un étage recouvert de crépi granité blanc.

Le brigadier Daly remarqua que les fenêtres étaient des croisées à l'ancienne et que toutes étaient munies de barreaux. C'était une vieille caserne de la RIC.

« Si vous prenez l'entrée de derrière qui est là..., poursuivit Gralton, vous voyez celle que je veux dire ? »

Le brigadier Daly répondit oui de la tête.

« De l'autre côté, il y a un corridor. En le continuant jusqu'au bout, vous tombez sur le bureau d'accueil, mais si vous montez l'escalier à

droite, vous arrivez dans l'antre du commissaire Mahony. Il vous y attend. »

Gralton referma la malle.

« Ravi d'avoir fait votre connaissance, brigadier Daly.

— Oui, et moi de même ; heureux d'avoir fait votre connaissance. »

Gralton souleva les valises sans peine.

« Vous n'avez pas de pistolet, là-dedans, hein ?

— De pistolet... non, répondit le brigadier Daly. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Foxy Moll doit être là-haut, dans les chambres. Je vais lui demander de défaire vos bagages et autant éviter qu'elle ait une mauvaise surprise, ne croyez-vous pas ?

— Oh, vous avez raison, convint le brigadier Daly, qui à présent comprenait. Non, il n'y a rien d'embarrassant dans les valises. »

Gralton traversa la cour pendant que le brigadier Daly pénétrait dans la caserne par l'entrée de derrière, puis montait l'escalier. Parvenu en haut, il trouva la porte du commissaire Mahony. Elle était peinte en blanc et pourvue d'une plaque de propreté en métal noir. Il frappa deux fois.

« Entrez ! » cria le commissaire Mahony.

Daly entra dans une pièce carrée, dont les fenêtres donnaient sur la cour. Les murs étaient tapissés de cartes de grandes dimensions, couvertes de fines lignes noires et de petits caractères sur fond crème ; des cartes de New Inn et de ses environs, mais aussi des villes de Cashel, de Caher et de Tipperary, ainsi que de tout le comté. L'endroit était meublé de classeurs et de tables sur lesquelles trônaient des piles de papiers poussiéreuses, évoquant au brigadier Daly l'étude d'un notaire de campagne. Il flottait une odeur de lanoline. Calé derrière son bureau, le commissaire Mahony lui adressa un signe de tête.

« Ah ! brigadier Daly, dit-il.

— Oui, monsieur.

— Je suis le commissaire Mahony, mais vous pouvez laisser tomber le “commissaire”. Asseyez-vous. »

Le brigadier Daly s'installa sur la chaise en bois qui lui était indiquée et qui, en dépit de son dossier droit, n'était pas inconfortable.

« Vous avez fait bon voyage ?

— Oui, merci, j'ai fait bon voyage.

— Gralton est bien venu vous chercher ? »

Le brigadier Daly se demanda s'il devait parler de l'écriteau que Gralton avait brandi dans la gare et qui avait annoncé à tout le monde son arrivée, mais décida de s'en abstenir, au cas où l'idée aurait émané du commissaire Mahony.

« Oui.

— C'est un homme bien, Gralton. Digne de confiance.

— Oui. »

Ces civilités l'ennuyaient. Les civilités l'ennuyaient toujours. Au commencement de sa carrière, dans le début des années vingt, personne n'avait de temps à perdre avec ce genre de conneries. À cette époque-là, quand des hommes se retrouvaient, il y avait des décisions à prendre. Il y avait un pays à diriger et un ennemi à vaincre. Quand

des hommes se retrouvaient, ils allaient droit au but. Aujourd'hui, deux décennies plus tard, tout cela n'était plus qu'un lointain souvenir. Aujourd'hui, la Garda était lente, lourde, bureaucratique et, au lieu d'agir, elle adoptait de plus en plus une politique d'observation : un dogme du voir-venir-sans-s'affoler, un programme du refus-de-lever-son-putain-de-petit-doigt dans l'espoir que le problème, quel qu'il fût, disparaîtrait, ce qui, bien sûr, ne se produisait jamais. Le brigadier Daly n'était pas de cette école-là : il était l'une des exceptions dans le service, ou du moins le croyait-il. Il était un homme qui faisait les choses et aussi qui faisait avancer les choses.

« Et les hommes dignes de confiance, nous en avons besoin plus que jamais, reprit le commissaire Mahony. N'êtes-vous pas d'accord ?

— Si. »

Le commissaire l'observait, sans doute pour essayer de le jauger. Voilà qui ne surprenait pas le brigadier Daly. Chaque fois qu'il débarquait dans un nouvel endroit (ce qui arrivait souvent), il y avait droit, pas vrai ? Il n'y voyait aucune objection. C'était le boulot du supérieur de l'observer et le sien d'être ainsi observé, pas vrai ? Il afficha son visage dénué d'expression, afin de ne pas passer pour insolent ou contrariant. Puis il considéra à son tour le commissaire, d'un regard calme, mais neutre. Que le commissaire Mahony l'examine donc ; pour sa part, il allait examiner le commissaire Mahony en retour.

Il constata que son supérieur était un homme de grande taille, grassouillet, avec une grosse tête, un visage très large et un nez vraiment disproportionné. Le brigadier Daly remarqua que cet appendice n'était ni rouge ni enflé. Ce n'était pas un nez de buveur. Le pauvre mec était né avec.

De là découla naturellement sa pensée suivante. Le commissaire Mahony faisait certainement partie des *Pioneers*¹. Il jeta un bref coup d'œil au revers gauche de la veste de costume marron du commissaire Mahony, mais nul signe de l'emblème au bouclier que portaient les adhérents du mouvement. Personnellement, il n'appréciait guère ces gens. D'après son expérience, les policiers membres des *Pioneers* étaient des types tatillons, très à cheval sur le règlement, qui vous mettaient toujours des bâtons dans les roues. Il allait lui falloir trouver de quel côté penchait le commissaire Mahony. Il pourrait interroger Gralton. Une question posée négligemment : « Et lui, là-haut, l'a-t-on déjà vu mettre les pieds au pub ? » Il se souvint alors de ce que Gralton avait dit au sujet de Foxy Moll et du commissaire Mahony. Un *Pioneer* aurait-il fait ce qui était insinué ? Peut-être. Tout était

possible. Voilà ce qu'il détestait, les premiers temps dans un nouvel endroit. Il y avait tant de choses à découvrir.

Puis une nouvelle pensée lui vint. Le visage du commissaire avait un je-ne-sais-quoi de familier. Il lui rappelait quelqu'un, mais qui ? Il avait le nom sur le bout de la langue, mais pas moyen de se le remémorer. C'était une personne célèbre. Qui ? Satanées méninges rouillées !

Il se rendit compte que le commissaire Mahony avait parlé, mais qu'il n'avait pas entendu ce qu'il lui avait dit.

« Pardon, je n'ai pas compris.

— J'ai dit : "Je ne suis pas souvent ici, à New Inn." Je suis en général à Caher ou à Cashel ou à Tipperary : j'ai un bureau dans chaque caserne. Je suis obligé de me déplacer fréquemment. »

Ah, songea le brigadier Daly, il cherchait à l'impressionner. Eh bien, il devait lui montrer qu'il l'était.

« Oui, j'imagine, dit le brigadier Daly d'un ton posé sous lequel perçait une pointe de déférence.

— Cependant, il se pourrait que je sois assez souvent ici dans les semaines qui viennent », ajouta le commissaire Mahony.

Le brigadier Daly croyait voir où il voulait en venir.

« Enfin, si vous êtes aussi fort qu'on le prétend et que vous faites le boulot. »

Oui, pensa le brigadier Daly, c'était exactement ce qu'il avait en tête. Le commissaire Mahony entretenait de grands espoirs et il espérait que le brigadier Daly se montrerait à la hauteur de ceux-ci.

« Croyez-vous que vous arriverez à faire le boulot ? demanda le commissaire Mahony.

— Oui, je vais faire de mon mieux, répondit le brigadier Daly.

— Ah, mais allez-vous réussir ?

— Je n'ai échoué nulle part.

— Peut-être bien, mais ce charmant Mr J.J. Spink ne boxe pas dans la même catégorie que ceux auxquels vous avez eu affaire jusqu'ici. »

Seigneur ! cet enfoiré est un bavard assommant.

« Oui, j'ai cru comprendre qu'il était rusé.

— Rusé ? » répéta le commissaire Mahony dans un éclat de rire.

Le brigadier Daly vit alors l'intérieur de sa bouche. Les dents de son supérieur étaient brunes, tandis que sa langue rose et humide était parquée entre elles telle une bête dans un enclos de pierres.

« Ici, à New Inn, nous avons un dicton, reprit le commissaire Mahony. "Si J.J. avalait un clou, il chierait un tire-bouchon." Il est plus que rusé. Il est vicieux et retors, le bougre ! Il boxe tout seul dans

sa catégorie. »

Le brigadier Daly hochait la tête.

« Le père de J.J. était dans l'armée et les membres de sa famille étaient, pour l'essentiel, de dociles catholiques du château², certainement partisans du projet d'autonomie. J.J. haïssait son père – à vrai dire, j'ai toujours trouvé que le vieux Spink était un homme bien, mais, à ce qu'on raconte, il se comportait à la maison comme un tyran victorien à l'ancienne, issu de l'école de pensée "Tu obéis ou c'est la porte". Alors naturellement, comme J.J. le détestait, il a décidé de faire tout ce que le vieux ne voulait pas le voir faire.

« Il a été actif en 1919 : il a caché des armes, transmis des messages, pris part à diverses opérations contre les forces de la Couronne. Une fois le traité signé, J.J. s'est déclaré contre. Ma foi, c'était inévitable. Il a toujours été un type difficile. Il est devenu franc-tireur, après quoi il n'a cessé de causer des histoires dans le secteur. L'armée de l'État libre l'a pourchassé aux quatre coins du comté Dieu sait combien de fois, mais est toujours revenue bredouille, alors il a dû se dire : "Je suis le roi du monde, je peux faire ce que je veux." Depuis, il est impliqué dans toutes sortes de bêtises, principalement des vols, même si on ne les appelle pas comme ça...

— Non, convint le brigadier Daly.

— Ce sont des actes politiques, nécessaires, justifiés, et ainsi de suite. Je suis certain que vous avez déjà eu droit à cet argument, pas vrai ?

— En effet.

— Vous avez lu les documents, donc vous connaissez toute cette lamentable saga du début à la fin, n'est-ce pas ? »

Le mot « saga » le prit au dépourvu. À l'évidence, le commissaire Mahony ne correspondait pas du tout à l'image du flic lambda.

« Oui, j'ai lu les dossiers. Ils sont dans ma valise. »

À peine cette phrase prononcée, une pensée s'imposa à lui : une pensée préoccupante. Il se demanda si cette Foxy Moll allait jeter un coup d'œil au contenu de ses bagages en les déballant. Possible, mais si elle était femme de ménage, elle n'était peut-être pas très forte en lecture, alors il ne courait vraisemblablement aucun risque de ce côté.

« J'en ai ici d'autres pour vous, dit le commissaire Mahony en tapotant une pile de chemises en papier kraft attachées par d'épais élastiques rouges.

— Il me tarde de me plonger dedans, dit le brigadier Daly.

— Lisez-les et soyez là demain à onze heures. Nous irons faire une petite virée.

— Voilà qui semble alléchant. Nous allons au bord de la mer ?

— Très amusant, brigadier. Nous allons voir un homme. Enfin, nous allons en réalité y aller avec quatre agents baraqués qui vont fouiller sa maison de fond en comble pendant que nous irons dans sa grange, où je vous le présenterai.

— Est-ce celui que les dossiers appellent “l’informateur” ?

— Oui.

— Bien.

— En fait, il se nomme Bermingham et c’est un petit paysan, aux sympathies républicaines, mais qui a des idées très arrêtées sur le bien et le mal, et quand il estime que quelque chose est mal, il n’hésite jamais à le dire. Je vais vous raconter une anecdote. Notre ami J.J. s’est brouillé avec un fermier – Finnegan, Eustace Finnegan. Peu importe pourquoi... une divergence d’opinion politique... »

Le commissaire Mahony rit de nouveau, dévoilant sa langue et ses petites dents.

« Notre ami décida de donner une bonne leçon à Finnegan, mais une leçon spéciale. Il allait couper les tendons des jarrets de chaque vache que possédait Finnegan. »

Le brigadier Daly avait entendu parler de cette pratique, mais il ne pensait pas qu’elle était encore en usage. Ce J.J. était un personnage.

« Notre ami a rassemblé des couteaux de bouchers et élaboré son plan. Lors de la prochaine nuit de pleine lune, ses acolytes et lui s’introduiraient discrètement sur les terres de Finnegan et trancheraient les tendons des jarrets de toutes les vaches. Après cela, elles ne pourraient plus jamais se tenir debout ou marcher et il n’y aurait d’autre choix que de les faire abattre. Finnegan serait ruiné et J.J. en sortirait plus respecté encore.

« Mais Bermingham, dont la maison servait à J.J. pour ses réunions – c’est ainsi qu’il avait appris ce qui se tramait –, ne trouvait pas l’idée à son goût. Il pensait que ça dresserait beaucoup de gens contre le mouvement. Et ça, il ne le voulait pas. Alors il m’a écrit une lettre, dactylographiée, pas d’adresse, pas de nom – c’est qu’il est prudent comme le serpent, notre Mr Bermingham –, et sa sœur, Mrs Harney, est venue dans cette caserne sous un prétexte ou un autre – un permis de détention d’un chien, une déclaration des surfaces cultivées, je ne me rappelle plus quoi au juste – et ne voilà-t-il pas qu’elle a laissé tomber par inadvertance cette lettre par terre... On l’a trouvée et on me l’a apportée ; enfin, bref, Mr Bermingham et moi nous sommes rencontrés et il m’a expliqué ce qui se préparait.

« Comme un homme averti en vaut deux, je suis allé voir Eustace

Finnegan. Nous avons mis au point un stratagème. Lors du marché suivant, Eustace a emporté tout son troupeau et l'a entièrement vendu, jusqu'à la dernière bête.

« Une chose de ce genre ne passe pas inaperçue, comme vous devez vous en douter, et, bien sûr, le correspondant du *Tipperary Democrat* qui relevait les prix a voulu savoir pourquoi. Eustace et moi avons déjà mis au point une histoire, qu'il a alors débitée au journaliste.

« Il a raconté qu'il avait une sœur en Australie, ce qui était vrai. Il a expliqué que, sans une opération coûteuse, elle allait mourir. Il a déclaré que, pour lui, la famille comptait plus que son troupeau et que c'était pour cette raison qu'il le vendait. Enfin, il a dit que tout cela était arrivé de manière très soudaine et que c'était pour ça qu'il réglait cette affaire dans une telle hâte.

« Quelques semaines plus tard, j'ai moi-même pondu un joli petit conte sur la sœur, son opération, son rétablissement miraculeux, son merveilleux frère et tout le toutim – j'ai des talents infinis, brigadier Daly –, puis Eustace a apporté mon récit au journal, qui l'a fait paraître, accompagné d'une photo d'Eustace, le bon frère irlandais qui avait vendu son bétail pour sauver sa jolie sœur. J.J. a lu l'article et l'a cru. Et c'est là que je voulais en venir : J.J. l'a cru et ça a impressionné Bermingham. Il a décidé de nous faire confiance – depuis ce jour, nous sommes restés amis. Je crois qu'il vous sera précieux. »

Le brigadier Daly acquiesça d'un hochement de tête. Il avait déjà jugé qu'il lui serait possible de travailler avec cet homme, mais après ce qu'il venait d'entendre, il se dit qu'il pourrait même l'apprécier. C'était formidable de pouvoir compter sur quelqu'un comme Bermingham avant même d'avoir commencé le boulot.

« Est-il payé ? demanda le brigadier Daly.

— Même pas ! Il ne touche rien. C'est un informateur qui a une conscience.

— Ce sont les pires : ceux dont on ne peut pas être sûrs.

— Au contraire, vous pouvez avoir entièrement confiance en Mr Bermingham, rétorqua le commissaire Mahony. Lorsqu'il vous dit quelque chose, vous savez que c'est vrai. Le problème, c'est qu'il ne vous dit pas toujours tout. »

La question revint le hanter. À qui ressemblait le commissaire Mahony ? Il avait la réponse sur le bout de la langue, mais elle se dérobaît toujours à lui. Fichue mémoire !

Le commissaire Mahony se leva. L'entrevue était terminée, songea le brigadier Daly. Ou du moins le semblait-il.

« À demain, alors ?

— À onze heures ici.

— N’oubliez pas ça, lui rappela le commissaire Mahony en montrant les dossiers.

— Oh ! oui, dit le brigadier Daly en les ramassant.

— Allez au bureau d’accueil et voyez le brigadier de service. Vos repas sont prévus et quelqu’un viendra préparer le petit déjeuner demain matin. Oh, rien d’extraordinaire. »

Le commissaire Mahony se rassit. Il n’avait pas tendu la main lorsque le brigadier Daly était entré dans la pièce et il ne le fit pas plus maintenant qu’il s’apprêtait à partir. Bizarre, pensa le brigadier Daly. Peut-être avait-il une phobie de la saleté ou des microbes. C’était le cas de beaucoup de policiers. Les criminels les dégoûtaient et ce dégoût finissait par s’étendre à toutes les personnes, bonnes ou mauvaises, après quoi ils évitaient tout contact physique avec quiconque, même d’autres policiers.

« Au revoir, commissaire.

— Oui, brigadier Daly, au revoir. »

1. Société de tempérance catholique irlandaise.

2. Terme péjoratif par lequel les républicains désignaient les catholiques de la classe moyenne intégrés dans l’establishment pro-britannique, le château faisant référence au siège de l’administration anglaise à Dublin.

Il vit quelqu'un au sujet de ses repas, puis traversa la cour, passa la porte et monta l'escalier. Les marches étaient en bois brut. Les murs étaient peints en marron. Le plafond était blanc. Les suspensions avaient des abat-jour coniques. Bon Dieu, il y aurait de quoi déprimer n'importe qui ! Il parvint sur le palier. Qu'avait-dit Gralton, déjà ? À gauche, jusqu'à la chambre qui donne sur la cour. Oui, c'était ça. Il était toujours délicat de s'orienter dans un endroit inconnu.

Il partit sur la gauche et regarda devant lui. Le couloir était de couleur brune. Les lattes du plancher en bois nu étaient peintes en noir. L'une des lampes était allumée, mais la lumière que diffusait son ampoule était pâle et faible en comparaison de celle qui se déversait par la fenêtre au bout du corridor.

Il vit une porte ouverte. Il s'approcha. Il y avait quelqu'un : une femme. Elle fredonnait doucement. Il s'arrêta sur le seuil et considéra l'intérieur.

La femme était devant le lit. Elle était toute petite. Elle portait une robe sans fantaisie, protégée par un tablier blanc attaché à l'arrière avec un nœud extravagant. Le lit était en cuivre. L'odeur du métal emplissait la chambre. La femme nettoyait un par un les barreaux ainsi que le cadre avec un chiffon.

Il balaya la pièce du regard. À sa droite se dressait une armoire, sur laquelle avaient été rangées ses valises. Il était étonné que cette petite femme eût réussi à les percher si haut. Il remarqua à côté du meuble une chaise. Il était évident qu'elle était montée dessus, mais cela avait quand même dû lui demander un effort de les hisser là-haut. Peut-être les y avait-elle jetées.

À sa gauche se trouvait une lourde commode, de même style que l'armoire. Les documents que lui avait envoyés le commissaire Mahony étaient posés dessus. Avant son départ de Ballingarry, il les avait réunis en un paquet lié par une ficelle. Il constata que l'ensemble

était toujours attaché et que la ficelle avait la même apparence que lorsqu'il l'avait nouée. Elle n'y avait pas touché. Évidemment. Il n'y avait aucun risque de ce côté-là. Bien sûr.

Il plaça sur cette pile les nouveaux papiers que lui avait remis le commissaire Mahony, puis lança un « Bonjour ».

En l'entendant, la femme se redressa et se retourna.

De face, elle paraissait encore plus menue que de dos. Mon Dieu, c'est vraiment une miniature ! songea-t-il. Elle avait une chevelure rousse et une peau blanche mouchetée de taches de rousseur. Elle n'était pas mal.

« Vous êtes le brigadier Daly. »

Elle accrocha le chiffon à épousseter sur la tête de lit. Autrefois blanc, le tissu de celui-ci était désormais presque gris de poussière.

« Oui, c'est cela. Et moi aussi je sais qui vous êtes.

— Et je suis qui ? »

Elle lui parlait les yeux dans les yeux. Il avait déjà rencontré ce type d'attitude. À la campagne, les gens d'un certain genre, d'un certain âge et d'une certaine génération se conduisaient ainsi lorsqu'ils discutaient avec vous. Ils vous regardaient droit dans les yeux. Il n'y avait nulle insolence dans ce comportement, lequel ne sous-entendait ni ne suggérait rien non plus. Regarder son interlocuteur était une marque de politesse, alors que ne pas le faire serait discourtois.

« Vous êtes Foxy Moll. C'est bien ainsi qu'on vous appelle, n'est-ce pas ? repartit-il.

— Qui vous a dit ça ? Aidan ?

— Aidan ?

— Aidan Gralton.

— Oui.

— Il est gai, dit-elle. Je l'aime bien. Comment l'avez-vous trouvé ? »

Elle avait toujours les yeux plantés dans les siens.

« Bavard, répondit-il.

— Ça, c'est sûr ! J'ai défait vos bagages.

— C'est ce que je vois.

— Vous trouverez toutes vos affaires là où elles doivent être rangées. Les costumes et les chemises ici. »

Elle se dirigea vers l'armoire. L'une des portes était pourvue d'une glace dans laquelle elle le regarda tandis qu'elle tendait la main. Ce n'était pas le même regard que celui qu'elle lui avait adressé juste avant. C'était un regard d'appréciation. Il le remarqua et elle remarqua qu'il l'avait remarqué, alors elle sut qu'il savait.

Elle tourna la poignée et tira les deux battants. Il vit que ses

uniformes, ses costumes, ses chemises et ses cravates étaient suspendus à la tringle. Elle referma. Elle le regarda une nouvelle fois dans le miroir. Elle pivota sur les talons.

« Tout le reste est dans la commode. »

Elle passa devant lui pour aller vers la commode. C'était un meuble fabriqué dans un bois très foncé, aux bords garnis d'ornements sculptés. Elle ouvrit les tiroirs les uns après les autres pour lui montrer où elle avait rangé chaque vêtement. Il lui murmura ses remerciements.

« Par contre, il y avait une chose que je ne savais pas où ranger », commença-t-elle.

Elle tendit le bras vers l'angle de la pièce caché par la commode et en sortit le manche de pioche. Il était long et épais, recouvert de taches et d'entailles.

« Qu'est-ce que c'est ? poursuivit-elle.

— Ça ? demanda-t-il.

— C'est un gros bâton, hein ?

— Non. »

Il le lui prit des mains, le mit à la hauteur de son œil et laissa son regard le parcourir sur toute sa longueur légèrement incurvée, exactement comme un chasseur pose le sien sur le canon de son fusil.

« Ce n'est pas un bâton. C'est mon copain persuasif et tous les deux, on est ensemble depuis que je suis dans la Garda, et je peux vous dire qu'on en a vu, des choses, le copain et moi ; oh oui, lui et moi... on en a vu, des choses.

— Qu'est-ce qui a fait ces taches ? s'enquit-elle.

— Là, ce serait moucharder. »

Il fit sauter le manche d'une main à l'autre. Après des années de pratique, il était devenu très adroit à cet exercice.

« Je vais rabattre vos draps, annonça-t-elle.

— Faites donc, je vous en prie. »

Elle se retourna, puis tira le couvre-lit en chenille et commença à le rabattre. Lorsqu'elle allongea le bras pour arranger le pli de l'autre côté du matelas, ses jupes se soulevèrent légèrement à l'arrière et il avança le manche de pioche pour lui effleurer l'intérieur des genoux avec l'extrémité. Elle l'ignora, continuant ce qu'elle avait entrepris et ce n'est qu'une fois qu'elle en eut terminé qu'elle fit volte-face.

« Ce n'est pas la peine de faire ça.

— De faire quoi ? Je ne peux pas vous toucher le genou ?

— Je préfère les hommes francs et directs.

— Et ça veut dire quoi “franc et direct” ?

— Vous le savez. »

Il posa son manche de pioche sur le dessus de la commode, puis revint vers Foxy Moll et lui prit la main gauche pour lui en caresser le dessus.

« Dites à quoi vous pensez, c'est tout, ajouta-t-elle.

— Il y a un truc qui me tracasse avec le commissaire Mahony. Il me rappelle quelqu'un, mais je n'arrive pas à trouver qui. Il a la même tête, les mêmes manières et la même voix. À qui me fait-il donc penser ? Je l'ai sur le bout de la langue, mais impossible de le sortir. »

Le visage de la femme se mit à lentement s'empourprer : d'abord le cou, puis le menton, avant de remonter jusqu'au front et à la naissance de ses cheveux.

« Pourquoi rougissez-vous ? l'interrogea-t-il.

— Ça m'arrive parfois, mais ce n'est rien comparé à ce que c'était quand j'étais jeune.

— Est-ce que c'est bien ou est-ce que c'est mal ?

— Mahony ressemble à W.C. Fields. C'est ce que disent les hommes, ici. C'est à lui que vous songiez ?

— Vous venez de m'épargner une nuit de tourments ! Ça m'aurait turlupiné toute la nuit, je vous l'assure. C'est exactement ça. Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau, vous ne trouvez pas ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu de film, et encore moins avec votre bonhomme.

— Oh ! Ça vous plairait d'en voir un ?

— Peut-être. »

Il souleva sa main et lui embrassa l'extrémité des doigts.

« Vous voulez bien tirer les rideaux ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais faire un saut au bout du couloir. Vous serez là quand je reviendrai ?

— Oui. »

Il sortit pour aller uriner, puis il se lava les mains, s'aspergea la figure d'eau et se coiffa avec le peigne qu'il gardait toujours dans sa poche de poitrine gauche. Il retourna à sa chambre, ouvrit la porte et entra. Ainsi qu'il le lui avait demandé, elle avait tiré les rideaux, de sorte que la pièce était totalement plongée dans l'obscurité. Il avança et referma derrière lui. Au bout de quelques secondes, ses yeux s'habituerent à la pénombre. Il vit que Foxy Moll avait enlevé ses souliers, qu'elle avait rangés côte à côte sur le sol, et qu'elle avait posé ses bas ainsi que ses vêtements sur le cadre de lit, au pied de la couche. Elle était sous les couvertures, dont seules dépassaient sa tête

et sa chevelure, étalée autour d'elle telle une flaque sur l'oreiller.

« Je vais fermer à clé, dit-il.

— Pourquoi pas ? Encore que les deux gars qui sont à cet étage ne vont pas remonter avant quelques heures. »

Il n'y avait aucun doute qu'elle connaissait les faits et gestes de chaque homme de la caserne, songea-t-il en tournant la clé.

Le mécanisme se mit en place, comme il le constata avec satisfaction en entendant le petit bruit sec.

Il se déshabilla, puis se glissa dans le lit et se jeta sur elle. Il y avait de la fièvre et de l'urgence dans ses manières. Tandis qu'il montait sur elle, la pensée vint à Foxy Moll que cet homme-là était le même genre d'animal que J.J. et elle devinait, même si elle ne le connaissait que depuis dix minutes à peine, qu'il était de ceux pour qui la victoire était toujours impérative.

Quelques minutes plus tard, alors qu'ils en avaient fini et étaient allongés l'un à côté de l'autre dans la chambre aux rideaux tirés, elle toucha son alliance et l'interrogea au sujet de sa femme.

« Elle s'appelle Sheila. En ce moment, elle est à Ballingarry et elle doit me rejoindre en novembre. Nous allons prendre une maison sur la route de Cashel.

— Laquelle ? »

Il la lui décrivit du mieux qu'il le pouvait, d'après le souvenir qu'il avait conservé de la visite effectuée quelques mois auparavant, lorsqu'il avait appris qu'il allait être affecté à New Inn. Elle était blanche, avec un toit d'ardoise et une porte d'entrée au centre de la façade. On aurait dit ces habitations que dessinent les enfants.

Foxy Moll expliqua qu'elle la connaissait, affirmant que c'était une bonne maison, solide et saine. Puis elle ajouta : « Ma foi, ça nous laisse presque cinq mois, en tout cas. »

Le lendemain, accompagné du brigadier Daly et de quatre autres policiers, le commissaire Mahony se rendit à Boolakennedy, où il se gara devant la maison de Bermingham. Tout le monde descendit de voiture.

« Bien, dit le commissaire Mahony. Nous savons tous ce que nous avons à faire, hein ? »

Les quatre agents opinèrent du chef.

Le commissaire Mahony avança jusqu'à la porte et frappa sur le vantail.

« Bermingham, ouvrez ! » cria-t-il.

La porte s'ouvrit et Mr Bermingham sortit, la pipe à la bouche. Le couvercle en argent était rabattu.

« Inutile de crier, grommela-t-il. Je vous ai entendu.

— Nous avons un mandat... », commença le commissaire Mahony.

Mr Bermingham l'interrompt en agitant la main.

« Pas la peine de me montrer votre mandat – puis, s'adressant aux quatre hommes en uniforme : Entrez donc, les gars. Vous ne trouverez rien du tout chez moi, mais quand vous repartirez on sera quittes ; sans rancune.

— Allez-y », ordonna le commissaire Mahony.

Les quatre policiers entrèrent d'un pas pesant et, quelques secondes plus tard, un fracas de bruits lourds et sourds indiqua qu'ils avaient entrepris la fouille de la maison.

« Bon, fit le commissaire Mahony, allons dans la remise. »

Mr Bermingham passa le premier, suivi par le commissaire Mahony et le brigadier Daly. L'intérieur du bâtiment était sombre et il y régnait une odeur de tourbe. Dérangé par leur apparition, un oiseau qui nichait fuit la grange en les frôlant.

« Voici le brigadier Daly », annonça le commissaire Mahony.

Mr Bermingham le salua d'un hochement de tête. La remise était

couverte d'un toit en ardoise, parsemé çà et là de petits trous par lesquels filtrait la lumière.

« Si vous écrivez de nouvelles lettres, envoyez-les-lui directement.

— Je n'écrirai plus d'autres lettres, déclara Mr Bermingham.

— Bon, mais si vous le faites et que c'est à moi qu'elles arrivent, je les lui ferai passer », l'informa le commissaire Mahony.

Mr Bermingham tira sur sa pipe et exhala la fumée. Sur la route, un passant vêtu d'un long manteau noir s'arrêta, contemplant la scène bouche bée.

« Tout va bien ? lança-t-il à Mr Bermingham par la porte ouverte.

— Aussi bien qu'un type dont la maison est mise sens dessus dessous par quatre pandores...

— Attention, je vais vous frapper, avertit le commissaire Mahony à mi-voix et sans remuer les lèvres.

— Allez-y », dit Mr Bermingham.

Le commissaire Mahony frappa Mr Bermingham à la poitrine. C'était un coup tout en retenue, mais Mr Bermingham lâcha un hurlement terrible comme s'il avait au contraire été brutal et il tomba à genoux.

« Saloperie de loyaliste ! s'écria le passant.

— Casse-toi, petit con, répliqua le commissaire Mahony sans grand enthousiasme, sinon on devra te ramener à la caserne pour te passer à tabac ! »

L'homme riposta par un geste obscène avant de détalé.

« Il est parti ? murmura Mr Bermingham, toujours allongé par terre.

— Oui », répondit le commissaire Mahony.

Mr Bermingham se releva.

« C'était qui, ce type ? demanda le commissaire Mahony.

— Lui ? C'est Andy Mulligan.

— C'est quel genre ?

— Eh bien, il est sans doute déjà au pub où il doit raconter que la Garda est encore en train de brutaliser ce pauvre vieux Mr Bermingham.

— Je crois que nous avons fait notre boulot », conclut le commissaire Mahony.

Il retourna d'un pas nonchalant à la maison et entra.

« Il vous a raconté, pour Eustace ? s'enquit Mr Bermingham.

— Pour qui ? répliqua le brigadier Daly.

— Finnegan ?

— Oh oui, admit le brigadier Daly, se remémorant maintenant qui était Eustace.

— C'est un putain de moulin à paroles, ce Mahony.

— C'est vrai. »

Dans la chaumière, le fracas cessa. Le commissaire Mahony ressortit avec les quatre agents, qui avaient tous ôté leur veste, tant l'effort leur avait donné chaud.

« Mais pas moi, repartit le brigadier Daly.

— Hein ?

— Je ne suis pas un putain de moulin à paroles. Je suis une putain de tombe. Tout ce que j'entends, ça reste là, dans ma tête. Tout. Chaque chose. »

Il se tapota deux fois la tempe, puis adressa un petit salut de la tête à Mr Bermingham avant de sortir tranquillement.

C'était cinq mois plus tard, par une journée sèche et encore belle d'octobre. Mr O'Shaughnessy vint trouver Daniel McCarthy qui était en train de nettoyer les caniveaux de la cour.

« Est-ce que tu vas chez toi tout à l'heure ? » s'enquit Mr O'Shaughnessy.

Chaque soir après son travail, Daniel avait coutume d'aller voir sa mère pendant une heure avant de rentrer chez les O'Shaughnessy pour dormir dans le petit cagibi où ils lui avaient aménagé une chambre, derrière la cuisine.

« Oui, répondit-il avec un hochement de tête.

— Eh bien, je n'aurai besoin de toi qu'un peu plus tard, demain, lui annonça Mr O'Shaughnessy en lui donnant le nom d'un autre homme qui devait l'aider à traire les vaches. Reste chez toi ce soir et ne viens qu'à dix heures demain.

— Merci, dit Daniel avec un sourire.

— Et quand tu auras fini les caniveaux, rentre donc chez toi. J'ai quelqu'un qui va m'aider pour la traite ce soir aussi.

— C'est vrai ?

— Oui. Tu es un bon gars, tu travailles dur, alors pourquoi n'aurais-tu pas droit à quelques heures de repos ? »

Daniel termina sa tâche, puis remisa la pelle et s'en retourna chez lui. Il faisait encore jour.

Il était parti depuis à peine une demi-heure que Mr O'Shaughnessy fut informé de l'arrivée le lendemain matin à six heures d'un camion pour ses cochons. Traire les vaches et charger les porcs allait réclamer trois paires de mains. Mr O'Shaughnessy se dit qu'il n'y avait pas d'autre solution que de filer à bicyclette jusqu'à Marlhill Cottage pour demander à Daniel de reprendre sa routine habituelle et de revenir plus tard dans la soirée coucher dans le cagibi afin d'être debout dès potron-minet le jour suivant.

Mr O'Shaughnessy sortit son vélo et se mit en route. L'après-midi était douce et, tandis qu'il pédalait, il regarda les hautes haies ainsi que les arbres qui flanquaient la route de part et d'autre. Les feuilles viraient au brun, mais elles n'avaient pas encore totalement perdu leur vert.

À vingt mètres de l'entrée de Marlhill Cottage, Mr O'Shaughnessy eut la surprise de voir apparaître une auto qui franchissait lentement le portail. Il reconnut la marque : une Wolseley. Il savait que c'était le modèle utilisé par la Garda.

Sans réfléchir une seule seconde, Mr O'Shaughnessy freina et, dans une embardée, se dirigea vers le champ situé en face de la chaumière. Comme la barrière était ouverte, il roula dans le pré, puis, en un seul mouvement fluide, il descendit de bicyclette pour se tapir hors de vue derrière une haie avec son vélo. Il avait agi si vite et de manière si soudaine qu'il était certain de ne pas avoir été aperçu par le chauffeur.

Un instant plus tard, la voiture passa en glissant devant lui. C'était bien ce qu'il avait soupçonné : il s'agissait d'un véhicule de police banalisé. L'homme qui conduisait était le nouveau venu arrivé l'été précédent, celui que l'on appelle le brigadier Daly, et le passager était Foxy Moll.

Une fois que la Wolseley se fut éloignée, Mr O'Shaughnessy remonta sur son vélo et se rendit à la maison, où il frappa à la porte. C'est Judy qui vint lui ouvrir.

« Puis-je lui dire un mot ?

— À Daniel ? demanda-t-elle d'une voix plate.

— Oui. »

Elle rentra. Daniel sortit.

« Oh, bonjour Mr O'Shaughnessy.

— Tu viens juste d'arriver chez toi ?

— Oui.

— Je crains de devoir revenir sur ma parole. »

Il expliqua le problème posé par le camion qui devait venir chercher les cochons le lendemain matin.

« Ma foi, on n'y peut rien, admit Daniel. De toute façon, ma mère a dû sortir, alors ce n'est pas comme si j'allais la louper. Je vais juste prendre un thé et ensuite je repartirai.

— Tu es un bon gars », dit Mr O'Shaughnessy.

Quelques jours plus tard, J.J. et Mr O'Shaughnessy s'abritaient d'une pluie froide sous le feuillage d'un chêne qui poussait à la limite de l'un des champs de Mr O'Shaughnessy. Ce dernier raconta à J.J. qu'il avait vu Daly, le nouveau brigadier, et Foxy Moll à bord d'une voiture de police banalisée sortant de Marlhill Cottage.

« Vous en êtes sûr ? demanda J.J.

— Oui, répondit Mr O'Shaughnessy. J'en suis absolument sûr.

— Est-ce qu'ils avaient l'air de fricoter ensemble ?

— Ils sont juste passés devant moi en voiture, mais je suppose qu'elle ne monterait pas dans son auto juste pour aller faire un tour, non ?

— Non, vous avez raison, convint J.J. Et est-ce qu'ils vous ont vu ?

— Non, déclara Mr O'Shaughnessy.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain. »

J.J. remercia Mr O'Shaughnessy et prit congé. Il s'éloigna d'une démarche raide sous la pluie battante qui le douchait, mais à laquelle il ne prêta pas attention. Son esprit tournait à plein régime. Certes, sa liaison avec Foxy Moll n'était pas un secret d'État. Après tout, elle a eu l'enfant. La sage-femme était présente. Elle aurait pu être au courant que J.J. avait vu Foxy Moll et deviner qu'il était le père. Peut-être. Ce n'était pas impossible. Et ensuite elle aurait pu en parler à quelqu'un, qui aurait à son tour transmis l'information à quelqu'un d'autre et, de fil en aiguille, tout le monde aurait peu à peu fini par avoir connaissance de cette affaire, y compris la Garda, évidemment. C'était le problème, en Irlande : tout finissait par se savoir.

Et, bien sûr, ainsi que le lui avait appris sa longue expérience, le plus probable était que quelqu'un de son bord avait déjà évoqué aux condés sa relation avec Foxy Moll ou alors qu'il s'appêtait à le faire. Donc, la seule hypothèse plausible était que l'histoire était de

notoriété publique.

Mais jusqu'ici ce n'avait pas été un sujet d'inquiétude pour lui, car ce qui circulait à son propos n'était que des commérages, et en quoi étaient-ils utilisables ? On ne pouvait pas l'arrêter sur des commérages. L'unique chose qui pouvait lui être nuisible, c'était les faits, et l'unique personne à détenir des renseignements préjudiciables dans ce domaine était Foxy Moll. Elle connaissait les noms de ses associés et l'adresse de ses maisons sûres. Néanmoins, il n'avait jusqu'alors pas redouté de la voir en parler à qui que ce soit. Lors de leur rupture, elle lui avait assuré qu'elle ne caftait pas, évidemment, encore qu'il ne fallait peut-être pas trop tableur là-dessus. Cependant, il avait aussi pu observer au cours des années, mais également du temps qu'ils avaient passé ensemble, qu'elle n'abordait jamais la question de ses amants ou des pères de ses différents enfants. Même si ces faits filtraient autrement, ce n'était pas à cause d'éventuelles révélations de sa part.

Seulement l'entrée en scène du brigadier Daly changeait la donne. Il s'était taillé une certaine réputation. Ce salopard était violent, mais il était aussi retors et intelligent, l'enfoiré. Cela le rendait dangereux. Savait-il que Foxy Moll connaissait beaucoup de choses susceptibles d'intéresser la Garda ? On pouvait sans trop s'avancer affirmer que oui. Il le savait. Et là résidait donc le problème. Daly était au courant qu'elle disposait d'informations qu'il allait naturellement chercher à lui arracher. Bon, avec n'importe quel autre homme, Foxy Moll pourrait tenir sa langue et refuser de parler. Mais comme elle était femme de ménage à la caserne, comme le brigadier Daly devait y résider jusqu'à ce que sa maison fût disponible et comme ils couchaient ensemble, Daly l'avait en son pouvoir, là-bas. Il pouvait l'interroger s'il le voulait. Il pouvait la mettre sous les verrous et personne n'en saurait rien. Il pouvait lui infliger une pression telle qu'au bout du compte, même si elle n'était pas une cafteuse, elle ne pourrait que baisser pavillon et donner au brigadier ce qu'il attendait : les noms des acolytes de J.J., l'adresse de ses maisons sûres et tout ce dont elle avait connaissance à son sujet.

L'arrivée du brigadier Daly à New Inn au début de l'été n'avait pas préoccupé J.J. outre mesure. Non que la nouvelle l'eût particulièrement ravi, mais il lui avait semblé qu'il serait à même de gérer la situation tant qu'il se montrerait rusé et prudent. Toutefois, maintenant qu'il avait appris que l'homme fréquentait Foxy Moll, il ne pouvait se contenter de ces simples mesures. Si Daly la forçait à révéler ce qu'elle savait, J.J. et son unité seraient anéantis. Il allait

falloir la surveiller, décida-t-il, et, si nécessaire, la réduire au silence.

J.J. fit passer la consigne : quiconque voyait Foxy Moll en compagnie du brigadier Daly devait les filer, puis noter leurs faits et gestes. Deux jours après, ils furent aperçus à Cashel. L'homme qui les prit en filature rapporta à J.J. qu'ils étaient d'abord entrés dans une pharmacie pour se procurer des médicaments contre le rhume, puis qu'ils étaient allés dans un magasin de vêtements pour dames, où le brigadier Daly avait offert à Foxy Moll une pochette en cuir. Ils s'étaient ensuite rendus dans un hôtel, où ils avaient commandé du thé, accompagné de toasts et de *potted shrimps*¹. L'épieur affirma à J.J. qu'il n'y avait eu entre le brigadier Daly et Foxy Moll ni gestes de complicité ni gestes d'intimité.

Le samedi suivant, ils furent de nouveau surpris à Cashel, sauf que, cette fois, c'était le soir et que le guetteur était Screw. Il les suivit jusqu'au *Lady Nelson*, un pub tranquille situé aux abords de la ville. Ils entrèrent. Screw leur emboîta le pas quelques minutes plus tard.

Les gens qui souhaitaient boire un verre en tête à tête préféraient le *Lady Nelson*, dont l'intérieur était divisé en boxes. Screw découvrit que le brigadier Daly et Foxy Moll s'étaient installés dans celui du coin, au fond de la salle. C'était un bon choix. Ils étaient bien cachés. Il hésita à s'asseoir dans un box adjacent pour écouter discrètement leur conversation, mais jugea que c'était trop risqué. Il ressortit pour venir se placer sur le côté du bâtiment, d'où il pouvait observer le devant du pub sans être vu.

Le brigadier Daly et Foxy Moll ressortirent à leur tour un peu après. Screw les talonna jusqu'à l'endroit où était garée la voiture du policier. Il les regarda monter à bord, puis s'en aller, et retourna ensuite dans la salle du *Lady Nelson*.

Devant la cheminée, il y avait un barman qui, supposa-t-il, avait servi ses proies. Il jetait de nouvelles mottes de tourbe sur le feu. Screw s'approcha dans son dos.

« Ça, c'est un joli feu », commenta Screw du ton le plus cordial.

Le serveur se redressa en se frottant les mains pour les débarrasser de la poussière de tourbe collée dessus.

« On veille toujours à ce qu'il y ait un bon feu, expliqua-t-il. Il faut bien, surtout par une soirée glaciale comme aujourd'hui. »

À vue de nez, Screw estima que le barman était un homme d'âge moyen, avec des cheveux gris clairsemés et ce corps maigre surmonté d'un visage triste, typique du buveur qui ne prend jamais la peine de manger.

« Avez-vous un bon pur malt ? demanda Screw.

— Oui, nous avons ça. »

Screw sortit de la poche de sa veste son portefeuille fatigué, l'ouvrit et en tira un billet vert irlandais de une livre.

« Désolé, c'est tout ce que j'ai, s'excusa-t-il.

— Eh bien, avec ça, je vais devoir vous rendre plein de monnaie, dit le serveur.

— Je ne veux pas de monnaie. Je veux juste un grand pur malt avec un verre d'eau et une pinte de stout. »

Le barman emporta le billet derrière le comptoir et prépara la commande de Screw.

Screw se percha sur un tabouret. Il y avait quelques clients dans les boxes, mais aucun assis au bar ou planté devant dans l'attente de sa consommation. Le verre de whisky et un pichet d'eau portant l'inscription « Dewar's Whisky » sur le côté furent posés devant lui sur le zinc.

« J'ai lancé la pinte, mais il y en a pour quelques minutes, avertit le barman.

— J'ai tout mon temps, assura Screw.

— C'était ce que je pensais quand j'étais jeune, mais je m'aperçois maintenant que je me trompais », répliqua le serveur en soupirant et en secouant la tête.

Quelques minutes plus tard, la pinte arriva, accompagnée de la monnaie : un billet de dix shillings, quelques pièces et de la petite ferraille. Le barman mit l'argent sur le comptoir, avec la menue monnaie sur le billet.

« Vous connaissez le couple qui était installé dans le box du coin, là-bas ? interrogea Screw. De là où vous êtes, derrière le bar, vous deviez les voir, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Je crois que oui.

— C'est possible », convint l'homme.

Il baissa les yeux et les releva. Screw fit glisser toute sa monnaie vers lui.

« Mettez ça dans votre poche », souffla-t-il.

Le serveur hocha la tête et s'exécuta.

« Merci. Je me prendrai un verre avec quand j'aurai fini.

— Plus qu'un, à mon avis. »

Le barman acquiesça de la tête.

« Alors, qu'est-ce qu'ils faisaient, les deux qui étaient dans le coin ?

— Vous voulez dire, qu'est-ce qu'ils ne faisaient pas ?

— Est-ce qu'ils s'embrassaient ?

— S'ils s'embrassaient ? Oui, et que je t'embrasse, et que je te tiennne la main, et que je te caresse le bras, et que je te serre le genou, et que je te frotte les épaules...

— C'est bien ce que je pensais. C'est une sacrée petite pute, ma frangine.

— C'est votre sœur ? »

Le serveur afficha une mine atterrée. Il déglutit deux fois. Sa pomme d'Adam coulisssa de bas en haut.

« Je suis désolé, regretta-t-il. Je n'aurais pas dû dire ce que je viens de dire. Ce n'était pas bien de ma part.

— Ne vous en faites pas. Ma sœur, c'est une croix à porter, mais elle ne me pèse pas trop.

— Il y a aussi eu des larmes, si ça peut changer quoi que ce soit.

— Des larmes ?

— Oui, des larmes. Elle pleurait.

— Continuez, insista Screw.

— Votre sœur et l'homme... eh bien, je ne sais pas qui c'est, cet homme, mais il a une femme et sa femme se trouvait loin, or voilà qu'elle doit arriver lundi et c'est pour ça que votre sœur pleurait, parce que la femme va arriver ; bon, pas la peine que je vous en dise plus, non ?

— Non, pas la peine. Vous m'avez dit tout ce que j'avais besoin de savoir.

— Et elle a aussi perdu son boulot.

— Qui ? demanda Screw.

— Votre sœur. Elle était femme de ménage... dans une caserne... ou peut-être que je n'ai pas bien compris ; quoi qu'il en soit, je ne sais pas où c'était, mais c'est fini ça aussi.

— Le boulot ?

— Oui, c'est ce qu'il me semble avoir entendu.

— Merci. Vous avez été très utile. »

Le barman hocha de nouveau la tête, puis s'éloigna furtivement et Screw leva sa pinte de stout pour la boire à longs traits.

1. Sorte de terrine de crevettes grises au beurre clarifié et à la noix de muscade.

Le lendemain, Screw et J.J. se retrouvèrent.

« Elle était au *Lady Nelson* et le brigadier Daly était avec elle.

— Et ? aiguillonna J.J.

— Ils fricotaient.

— Ils fricotaient comment ?

— Tu sais : comme fricotent des amoureux.

— Alors comme ça, ils sont amoureux ? relança J.J. C'est eux qui te l'ont dit ? Pour toi, c'est un fait établi ?

— Bon, d'accord, je ne peux pas l'affirmer, concéda Screw, mais je sais qu'ils fricotaient. Mais tu n'es pas obligé de me croire sur parole. Va toi-même au *Lady Nelson* et pose la question au serveur. Il te racontera la même chose qu'il m'a racontée.

— À savoir qu'ils fricotaient ?

— Et un peu plus encore.

— Et qu'il lui avait enlevé sa culotte ? railla J.J. d'un ton incrédule.

— Non, elle pleurait.

— Elle pleurait ?

— Elle pleurait. Tu vois, c'est fini, entre eux. La femme de Daly doit débarquer ici, pas vrai ? Eh bien, elle arrive ce lundi, expliqua Screw. C'est ce qu'a dit le barman. Alors voilà – c'est un souci de moins pour toi. C'est fini, entre eux. »

J.J. détourna le regard. Ses pensées se bousculaient. Screw se trompait, mais il faut dire que Screw n'est pas un cérébral, n'est-ce pas ? J.J. avait cru que le moment de danger se situait avant, lorsqu'elle était avec le brigadier Daly et travaillait à la caserne. Mais à présent, il se rendait compte que le vrai moment de danger se situait maintenant. C'est maintenant qu'elle pourrait décider de parler au brigadier Daly d'une certaine maison à Boolakennedy ou d'un certain Mr Bermingham ou de l'une des nombreuses choses qu'elle connaissait à propos de l'univers de J.J. Quelle meilleure façon d'éveiller son

attention ? Quelle meilleure façon de le pousser à poursuivre leur relation, à l'heure où son épouse arrivait, que de lui fournir des renseignements sur les activistes républicains ?

« Il va falloir que nous prenions des mesures à son sujet, annonça J.J. On ne peut pas savoir ce qu'elle pourrait raconter à ce salaud de Daly. Nous devons l'empêcher de parler.

— OK », acquiesça Screw avec un haussement d'épaules.

Ce qu'il venait d'entendre lui plaisait. Il se sentait toujours plus énergique lorsqu'ils s'engageaient dans des actions concrètes et il savait que Nutley était comme lui.

« Mais quoi que nous fassions, pas question d'agir de manière stupide ou précipitée.

— Ça veut dire quoi, "précipitée" ?

— Regarde dans un dictionnaire.

— Je n'en ai pas.

— Ça veut dire risqué, ça veut dire quelque chose qui pourrait attirer une attention malvenue et dangereuse, surtout de la part de cet enfoiré de Daly. Pas question de faire quoi que ce soit de ce genre.

— Non, approuva Screw. Nous ne voulons pas attirer l'attention de qui que ce soit, et sûrement pas la sienne.

— Nous devons nous débarrasser d'elle, mais de telle manière que les flics orientent leurs recherches vers quelqu'un d'autre.

— Comment on va faire ? interrogea Screw.

— Tu veux dire : comment *je* vais faire ? corrigea J.J. D'abord je dois réfléchir pour déterminer la bonne personne, ensuite je leur dirai qui est cette personne, après quoi ils me seront éternellement reconnaissants et me nommeront commissaire divisionnaire.

— Tu dis n'importe quoi.

— Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas n'importe quoi, tu verras. »

Trois semaines s'étaient écoulées. L'automne glissait pas à pas vers l'hiver et la température avait nettement chuté. C'était le matin du mardi 19 novembre 1940. Badger approcha de l'enclos de la chienne. Jolie Lady se leva et attendit. Il allait toujours la promener à cette heure-ci. Voilà des mois qu'il faisait cela. Elle savait à quel moment il venait.

Il ouvrit l'abri. Elle en sortit, puis s'arrêta. Il fallait attacher la laisse. Comme toujours. C'était un autre élément de l'immuable rituel lié à la promenade.

Badger fixa la laisse. L'homme et l'animal se dirigèrent vers la barrière de derrière. Jolie Lady connaissait le chemin parce qu'ils prenaient toujours le même. Tous les matins. Ils marchaient jusqu'à la casemate et revenaient par un autre sentier qui longeait le champ de chaume pour les ramener à leur point de départ.

Ils arrivèrent devant la barrière. Badger l'ouvrit. Ils la franchirent et Badger referma. Jolie Lady gémit.

« Prête pour dimanche ? » demanda Badger.

Il avait prévu de l'emmener à la chasse au lièvre. Ce serait sa première sortie sur le terrain. La chienne tira sur la sangle et recommença à gémir.

« Tu as envie de courir, hein ? Tu n'as pas envie de bavarder. Tu as bien raison... »

Badger et Jolie Lady traversèrent trois prés jusqu'à la limite inférieure de l'exploitation, puis bifurquèrent à droite et, après avoir dépassé la casemate, tournèrent de nouveau à droite. Là, le chemin rasait la vieille clôture qui séparait le champ à la casemate du champ de chaume adjacent, vers lequel Badger jeta un regard en continuant d'avancer. Il vit que la terre était sombre et mouillée autour des éteules, lesquelles dressaient leurs tiges brunes et acérées vers le ciel, telles des lances jaillies des tréfonds du sol.

À mi-longueur du champ à la casemate, il manquait une petite partie de la clôture. Normalement, cette brèche était colmatée avec des broussailles, des débris et de la pierraille, mais ce matin-là, il constata que l'empilement qu'il veillait à garder à cet endroit avait été repoussé, laissant une ouverture béante. Peut-être une bête avait-elle forcé le passage, mais quelle que fût l'explication, on allait bientôt mettre les moutons dans le champ à la casemate et, connaissant ces animaux, il était certain qu'ils profiteraient de ce passage pour aller dans le champ de chaume. Il faudra que je répare ça, songea-t-il.

Il décrocha la laisse et Jolie Lady se mit à courir en tous sens. Elle était excitée et reniflait l'herbe tout en folâtrant. Badger alla jusqu'à la brèche. Le remblai qui l'avait bouchée avait été dispersé. Il en rassembla les éléments et les remit en place. Puis il trouva dans le champ de chaume quelques restes de haie assez gros qui dataient de la dernière taille, plus tôt dans l'année, et il les traîna jusqu'au trou, où il les entassa sur la levée qu'il venait de reconstituer jusqu'à ce qu'il estimât l'obstacle infranchissable par les moutons.

Il redescendit alors dans le champ à la casemate, puis siffla deux fois et lança : « Allez, allez ma fille ! »

Jolie Lady revint ventre à terre. Il rattacha la laisse. Ils s'engagèrent sur le sentier qui les ramenait vers la cour de la ferme.

De son poste à l'arrière de la casemate, Nutley vit Badger et sa levrette remonter le chemin qui longeait le champ de chaume en direction de Marlhill Farm. Une fois que Badger se fut suffisamment éloigné, Nutley pivota sur les talons, puis marcha jusqu'aux terres de Mr Byrne, qui s'étendaient au sud de celles des Caesar, et se dirigea ensuite vers l'est, prenant grand soin de rester baissé, si d'aventure Badger venait à se retourner pour regarder derrière lui. Il ne voulait pas lui permettre de découvrir qu'il l'avait épié, mais Badger ne se retourna pas et il ignora que Nutley l'avait observé réparer la brèche dans la haie du champ de chaume avant de rentrer chez lui.

Nutley traversa quelques petits prés, puis un autre de plus grandes dimensions, où, au sommet d'un tertre qui s'élevait dans un coin, trônait un vieux fort circulaire, après quoi il arriva enfin au fossé qui séparait l'exploitation de Byrne du bas de celle de Lynch, laquelle bordait le flanc est de celle des Caesar.

Nutley le franchit pour pénétrer sur la propriété de Lynch. Il passa deux ou trois champs si minuscules qu'il s'agissait en réalité d'enclos, dont il supposa qu'ils avaient jadis accueilli des chevaux, puis il aperçut devant lui un jardin embroussaillé au centre duquel se dressait une maison abandonnée. Son toit d'ardoise semblait en bon état. Derrière les carreaux, les volets étaient clos et la porte d'entrée était fermée. Autrefois résidence d'un poète excentrique, l'habitation était inoccupée depuis des années. Lynch voulait depuis longtemps la démolir, mais son épouse l'en empêchait. Elle disait que c'était une maison qui avait une histoire littéraire et qu'elle voulait l'habiter un jour, alors elle avait pressé son mari de la tenir au sec et de continuer à payer les impôts locaux.

Nutley se faufila par le portail rouillé et remonta l'allée flanquée de hautes broussailles qui lui effleuraient les épaules. Parvenu devant la porte, il frappa doucement.

« Nutley ? demanda une voix à travers le bois.

— À ton avis ? »

Le battant s'ouvrit et Nutley vit apparaître Screw.

« Alors ? s'enquit ce dernier.

— Il a rebouché le trou que nous avons fait.

— Voilà qui va plaire à J.J. », dit Screw avec un sourire.

Nutley entra. Screw referma. Les deux hommes empruntèrent un corridor qui débouchait sur une cuisine au sol dallé. Ils avaient aménagé l'endroit la semaine précédente. Une lampe-tempête brûlait sur une table. La lumière qu'elle diffusait était jaune. La pièce abritait un lit garni de couvertures, plusieurs chaises, une autre table sur laquelle étaient empilées des conserves, ainsi qu'une lampe à pétrole chauffante et un réchaud à mazout pour cuisiner. Il y avait également un gros bidon d'eau. Celle-ci provenait de la source située sous le bâtiment et était tirée grâce à la pompe à bras installée dans l'arrière-cuisine. L'une des raisons pour lesquelles J.J. avait choisi cette maison était précisément parce qu'elle disposait d'un point d'eau. L'étui en cuir rigide qui contenait le fusil de J.J. était posé dans un coin, sur une bâche verte pliée.

« Je vais faire du thé », annonça Screw.

Il alluma le poêle et y plaça une bouilloire.

« J.J. a toujours son rendez-vous, tout à l'heure ? demanda Nutley.

— Oui, je crois.

— J'espère qu'ils vont se décider. Je suis trop vieux pour traîner dans les champs et passer des journées couché sur ce pieu », maugréa Nutley.

Il s'assit, sortit une cigarette et l'alluma.

Une fois revenu dans la cour de la ferme après sa promenade, Badger s'était réchauffé et il se sentait heureux. Jolie Lady était haletante. Il aurait été incapable de dire combien de fois il avait effectué cette boucle jusqu'à la casemate, peut-être des centaines, mais il l'adorait. Cela le comblait toujours de joie. Beaucoup de gens détestaient la routine, mais Badger n'était pas de ceux-là.

Il ramena Jolie Lady dans son enclos, lui laissa une gamelle d'eau fraîche et, comme c'était Tommy qui était chargé de la traite ce matin-là, il était libre de vaquer à ses autres tâches. Il s'engagea sur le chemin de la ferme. Il devait aller jeter un coup d'œil aux moutons qui pâturaient dans la prairie située au départ du sentier. Tandis qu'il avançait, Badger avisa à côté de la source Foxy Moll et quelques-uns de ses enfants venus tirer de l'eau. À cette heure de la journée, il lui arrivait souvent de l'y rencontrer, accompagnée de certains de ses petits.

Il s'approcha de la barrière du pré à la fontaine. Il remarqua que ce matin Foxy Moll était avec sa fille Judy et le jeune Brendan ; il remarqua également un chien marron qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il regarda les seaux qui récupéraient l'eau s'écoulant à gros bouillons des robinets et ceux qui attendaient d'être remplis à leur tour. Il songea – et pas pour la première fois – qu'avec tout ce monde à la maison les besoins en eau devaient être terribles, et qu'en plus ils étaient contraints d'aller la chercher. Là-haut, à la ferme, ils avaient la chance d'être alimentés.

Foxy Moll se retourna et leva la main pour le saluer. Le chien se tourna lui aussi et, le voyant, se mit à japper.

« Chut, toi ! » intima-t-elle.

L'animal courut en direction de Badger, qui nota que ses drôles de pattes courtes portaient son corps allongé avec une aisance et une assurance surprenantes. C'était un petit chien marron, au ventre et au

museau blancs, tout comme le bout de ses pattes.

« Bonjour ! » lança Badger.

Le chien parvint à la barrière, suivi par Foxy Moll. Ce matin, elle portait un vieux manteau et une cloche noire. Près de la source, Brendan leva les yeux du seau posé à ses pieds et, découvrant où était sa mère, il se mit debout pour la rejoindre.

« C'est qui, lui ? » demanda Badger.

Il indiqua d'un signe de tête l'animal qui avait cessé d'aboyer pour le jauger d'un air méfiant.

« Je ne l'ai jamais vu, reprit-il.

— Petit Sam, répondit Foxy Moll. Je viens de l'avoir. Ce n'est qu'un chiot, en fait. Enfin, il a neuf mois.

— Il ne grandira guère plus.

— Non, mais n'est-il pas adorable ? »

Badger étudia Petit Sam : il était d'une race indéfinissable.

« C'est quoi, comme chien ?

— Un croisement de teckel, de jack russell, de corgi et de quelques autres dont j'ai oublié le nom. C'est Mr O'Shaughnessy qui me l'a donné, pour les enfants. »

Brendan apparut derrière sa mère. Il avait une veste croisée d'homme, plus longue que son short, et une paire de bottes en caoutchouc trop grandes pour lui.

« Bon, ça m'ennuie de demander, mais..., commença Foxy Moll.

— Mais tu vas quand même le faire », plaisanta Badger.

Petit Sam avait franchi la barrière pour venir renifler les chevilles de Badger.

« Salut, toi », dit Badger.

Il se pencha et tendit sa main. Petit Sam se figea et retroussa ses babines noires, dévoilant des dents blanches pointues.

« Il n'est pas encore très affectueux, avertit Foxy Moll. À ta place, je ne le caresserais pas, il risquerait de te donner un coup de dents.

— Je n'ai pas envie d'être mordu », convint Badger en se redressant.

Petit Sam bondit entre les barres de la clôture pour aller se réfugier derrière Foxy Moll. Badger remarqua qu'elle avait une botte marron au pied droit et une noire au gauche.

« Nous n'avons plus une seule patate, expliqua-t-elle. Pas vrai, Brendan ? Tu n'as pas eu de patates à manger, hier soir, hein ? »

Brendan acquiesça d'un lent hochement de tête emplis de gravité. Il avait un petit visage blanc, avec un menton pointu, quelques taches de rousseur autour du nez et des cheveux noirs bouclés.

« L'école doit nous envoyer un colis de nourriture samedi, mais d'ici là, peux-tu nous dépanner de quelques patates ? »

Badger promit de jeter un sac par-dessus la barrière en repassant plus tard. Foxy Moll pourrait le rapporter lorsqu'elle retournerait chercher de l'eau.

« Impeccable », dit-elle.

Badger tira de sa poche un mouchoir dont il entreprit de nouer un coin.

« Pour ne pas oublier, commenta-t-il.

— Tu n'oublies jamais », lui fit observer Foxy Moll.

Badger se rendit compte que le petit Brendan l'observait et il n'arrivait pas à déterminer si le regard de l'enfant était avenant, curieux ou hostile. Brendan le considérait toujours de cette façon lorsqu'il était avec sa mère.

« Tu n'es pas à l'école, ce matin ? interrogea Badger.

— Oh, il va y aller, répliqua Foxy Moll. Tu aimes l'école, n'est-ce pas, Brendan ? »

Le garçon ne répondit rien.

« Je répète à tous mes enfants : “Vous devez aller à l'école, vous devez connaître l'alphabet et les chiffres, sinon vous n'arriverez à rien dans la vie et vous serez obligés de tirer le diable par la queue, comme moi.” C'est bien ce que je dis, n'est-ce pas, Brendan ? »

Brendan haussa les épaules.

« Il est très intelligent, très bon en calcul et en écriture, et son maître, Mr Murdoch, lui donne de très bonnes notes ; pourtant on ne le croirait pas, à le voir ou à la manière dont il se comporte. Un peu comme toi, Badger. Tu as des talents cachés, pas vrai ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Une fois que Brendan aura fini de m'aider pour la corvée d'eau, Mr Condon les emmènera à Knockgraffon, lui et les autres. »

Badger hocha la tête.

« Je dois y aller. Je te laisserai des patates tout à l'heure.

— Moi aussi. Il faut que je tire de l'eau. »

Foxy Moll rit, puis repartit vers la fontaine, suivie par Petit Sam et Brendan, tandis que Badger reprenait le chemin, remettant son mouchoir dans sa poche tout en marchant.

Dans la réserve de pommes de terre, un peu plus tard ce matin-là, Badger fourra des patates dans un sac à grains. Le sac portait l'inscription « McNeilly's, Cork ». Il en avait une pile entière, qu'il utilisait pour transporter toutes sortes de choses.

Il attacha le haut du sac, le hissa sur son épaule et l'emporta dans la cour.

Il vit Tommy pousser une brouette remplie de foin en direction des écuries où étaient logés les chevaux. La tête passée au-dessus du portillon, les bêtes piaffaient et hennissaient d'impatience dans l'attente de leur nourriture.

« Je retourne vers les moutons, annonça Badger. Le vieux bélier ne m'avait pas l'air en très grande forme, tout à l'heure.

— D'accord », dit Tommy.

Badger descendit le chemin avec ses patates et il lança le sac par-dessus la clôture, près de la fontaine. En repartant vers le pré où se trouvait le bélier, il sortit son mouchoir de sa poche et le dénoua.

J.J. et une demi-douzaine d'autres hommes se retrouvèrent dans la maison de Mr Bermingham le mardi en fin d'après-midi. Les visiteurs s'installèrent au salon, cependant que Mr Bermingham restait dans la cuisine. Il percevait leurs voix à travers les minces cloisons, mais était incapable de comprendre ce qu'ils se disaient, puis il entendit un nom prononcé de manière forte et claire : Moll McCarthy. Ah, Foxy Moll ! songea-t-il, se remémorant alors les fois où J.J. l'avait amenée et où il avait dû quitter son domicile pour aller faire un tour. Il n'avait guère goûté la chose : une maison sûre était un lieu où être en sécurité, non un lieu où courtiser des femmes.

Le groupe parla pendant une heure. Mr Bermingham eut la sensation que les débats étaient houleux et le nom de Foxy Moll revint encore plusieurs fois dans les échanges. Puis la discussion cessa et J.J. vint à la cuisine.

« Voulez-vous bien nous apporter du thé ? dit-il.

— Mais oui, certainement », répondit Bermingham.

En règle générale, il n'aimait pas préparer le thé pour les réunions, car c'était pour lui le travail d'une femme, pas d'un homme, mais en cette après-midi, il était content de se l'être vu demander. Si la conversation était toujours aussi forte et animée lorsqu'il entrerait dans la pièce, il découvrirait peut-être s'ils avaient un projet concernant Foxy Moll ainsi que la nature éventuelle de celui-ci ; oui, il avait ardemment envie de le savoir.

Mr Bermingham fit une pleine théière, qu'il plaça sur un plateau avec des tasses, des soucoupes, des cuillers et du sucre. Il souleva le plateau avec délicatesse, parce qu'il avait un peu trop rempli le pot de lait et qu'il ne voulait pas en renverser, puis il traversa sa cuisine, franchit le seuil, remonta le couloir, poussa la porte qui se trouvait au bout et pénétra dans le salon. Personne n'avait la tête tournée dans sa direction au moment de son arrivée dans la pièce, ce qui fut heureux

pour lui : à cet instant précis, tous les yeux étaient braqués sur J.J. qui se passait un doigt en travers du cou. Quand il entendit Mr Bermingham, il laissa tomber sa main et se redressa, mais sans chercher Mr Bermingham du regard. Il donna au contraire l'impression de croire qu'il n'avait pas été remarqué, mais avait mimé le geste qu'il venait d'exécuter juste avant que Mr Bermingham eût ouvert la porte, de sorte que ce dernier ne pouvait savoir ce qu'il avait fait.

Mais Mr Bermingham savait, et il se sentit à la fois nauséux et mal à l'aise en revenant à la cuisine. Il s'assit sur le fauteuil placé près du feu. Il s'était servi une grande tasse de thé avant d'emporter le plateau au salon et il baissa les yeux vers l'endroit où il l'avait posée dans l'âtre : elle était décorée de rayures bleues et blanches, tandis que le thé était du même marron foncé que le vieux bois, de petites bulles se formant sur les bords du liquide et de la fumée s'élevant à sa surface. Il en avait eu envie tout à l'heure, en préparant le thé, mais à présent l'idée d'en boire lui était devenue totalement étrangère.

Il ferma les paupières et appuya la tête contre le dossier de son fauteuil. Dans le salon, le dialogue se poursuivait, Foxy Moll ceci et Foxy Moll cela revenant à quelques reprises à ses oreilles, mais il n'essayait plus de suivre ce qui se disait. C'était inutile. Il avait compris ce qui se tramait, mais il avait aussi compris qu'en dépit de ses affirmations au commissaire Mahony, le jour où celui-ci avait amené le nouveau, ce brigadier Daly – quand Mr Bermingham lui avait assuré que le temps où il envoyait des lettres était révolu –, oui, il avait compris qu'il allait devoir manquer à sa parole et qu'il lui faudrait une fois encore écrire.

Plus tard dans l'après-midi, ce même mardi.

« Veux-tu venir aider ta mère à récupérer des patates ? »

Judy répondit oui de la tête.

« Et moi, je peux venir aussi ? demanda Helena.

— On va y aller toutes les trois et Petit Sam nous accompagnera aussi », dit Foxy Moll.

Foxy Moll et ses enfants prirent le chemin qui reliait Marlhill Cottage à la source où ils tiraient leur eau. Petit Sam trottait devant, quittant brusquement le sentier de temps à autre quand quelque chose attirait son attention avant de revenir ensuite dessus.

Ils trouvèrent le sac laissé par Badger un peu plus tôt, coincé sous la haie près de la barrière qui ouvrait sur le chemin de la ferme.

« Patates ce soir ! se réjouit Foxy Moll. Brendan va être content. Il se plaignait de ne pas en avoir eu hier. »

Foxy Moll et Judy portèrent le sac à deux pour le ramener à la chaumière. Petit Sam et Helena suivaient et les enfants scandaient : « Patates ce soir, patates ce soir ! »

J.J. et les autres quittèrent la maison de Mr Bermingham. Il faisait encore jour, mais la nuit ne tarderait pas à tomber.

Mr Bermingham verrouilla les portes et rabattit les volets sur les fenêtres. Ensuite il ouvrit son pressoir, dont il retira le panneau du fond pour récupérer la machine à écrire qu'il y dissimulait et dont seule sa sœur connaissait l'existence.

Il la posa sur la table, y introduisit une feuille de papier et commença laborieusement à taper en n'utilisant que l'index de la main droite :

MARDI 19 NOVEMBRE 1940 JE VOUS VERRAI DEMAIN, MERCREDI 20 NOVEMBRE, À MIDI,
DANS LE SALON DU PUB HUNTER'S. VENEZ SEUL.

Il enleva la lettre pour la remplacer par une enveloppe où il inscrivit : « Bri. Daly, personnel & confidentiel ». Il retira l'enveloppe. Il plia la feuille de papier sur laquelle était écrit son message et la glissa dedans, puis il lécha la patte gommée avant de clore le rabat. Il la plaça ensuite dans une enveloppe kraft plus grande, qu'il cacheta et sur laquelle il nota l'adresse de sa sœur, Mrs Harney, à New Inn, avant de coller un timbre dans le coin supérieur droit. Il rangea alors la machine à écrire, couvrit le feu, mit en place le pare-feu et parcourut à pied les quelque deux kilomètres qui le séparaient de la boîte aux lettres. Cette dernière était encastrée dans le côté du mur d'enceinte d'un vieux domaine et était peinte en vert, mais portait encore les initiales « VR »¹, car elle datait du règne de la reine Victoria. Il engagea son pli dans la fente et l'entendit tomber. Puis il se retira jusqu'à un bosquet situé juste en face, de l'autre côté de la route, et se cacha derrière un arbre, d'où il pouvait observer la scène sans être vu.

Quelques minutes plus tard, la camionnette de la poste arriva. Il regarda le facteur descendre et ouvrir la boîte à l'aide d'une clé en cuivre spéciale, en forme de T. L'homme ramassa sa lettre ainsi que

celles qui se trouvaient dessous et fourra l'ensemble dans un sac postal. Il remonta dans le véhicule et repartit. C'était la dernière levée de la journée. Mr Bermingham savait que son courrier allait maintenant rejoindre le centre de tri pour être distribué à New Inn le lendemain. Hormis se rendre à New Inn pour y rencontrer directement le brigadier Daly, ce qui était beaucoup trop risqué car il pouvait être alors aperçu par l'un des nombreux informateurs de J.J., c'était la façon la plus rapide et la plus sûre de transmettre un message.

Il sortit du boqueteau et commença à rebrousser chemin. Il éprouvait de la satisfaction. Il avait fait ce qu'il convenait de faire. Dès l'après-midi suivante, elle serait en sécurité et ils n'allaient rien tenter avant cela, tout de même ? Il réfléchit un moment et estima que non, qu'il ne se passerait rien. La décision venait juste d'être prise. Il leur faudrait un certain temps avant d'agir. J.J. était prudent. Il était méthodique. Il n'aimait pas la précipitation, car elle engendrait des erreurs et J.J. n'aimait pas les erreurs. Non, jugea Mr Bermingham, l'affaire était entendue : elle allait être mise sous protection.

Alors qu'il marchait, le ciel devenait de plus en plus sombre, et au moment où il rentra chez lui, la nuit était tombée.

1. Victoria Regina.

À dix heures, le matin du 20 novembre 1940, l'enveloppe kraft tomba sur le paillason placé derrière la porte d'entrée de Mrs Harney. Moins d'une heure plus tard, elle se présenta au bureau d'accueil de la caserne.

« Je veux signaler le comportement d'un chien, annonça Mrs Harney.

— D'un chien ? répéta Gralton.

— Ce matin, il a souillé le trottoir devant chez moi. »

Gralton se pencha pour prendre le registre, sur lequel était notée l'activité quotidienne du bureau d'accueil. Pendant qu'il avait la tête baissée, Mrs Harney sortit de la poche de son manteau la lettre de son frère et la laissa tomber par terre. Elle amortit sa chute avec son pied, puis la fit glisser sur le sol. L'enveloppe atterrit avec le recto visible.

« Oui ? » dit Gralton.

Le registre était ouvert devant lui et il tenait à la main un porte-plume dont il avait trempé la pointe dans l'encre.

Mrs Harney lui donna les détails. Ils étaient inventés de toutes pièces. Elle quitta la caserne. Quelques minutes après son départ, un agent qui traversait le bureau d'accueil remarqua l'enveloppe qui gisait par terre et, constatant qu'elle était adressée au brigadier Daly, la déposa dans son casier.

Le brigadier Daly arriva une demi-heure plus tard. Il vit l'enveloppe, l'ouvrit et lut le message.

Le brigadier Daly rentra en voiture à la maison qu'il louait sur la route de Cashel. Sheila était dans la cuisine, où elle déballait des faïences rangées dans une caisse à thé. Des copeaux de bois s'étaient pris dans sa chevelure. La vaisselle était blanche et propre. Il flottait dans la pièce une odeur de pin et de feuilles de thé.

« Je dois me changer », déclara-t-il.

Il fila dans leur chambre et troqua son uniforme pour un costume gris. Il repartit ensuite sans dire au revoir à son épouse pour se hâter de revenir au poste de police de New Inn, où il retira à l'armurerie un revolver ainsi qu'un holster et douze cartouches. Puis il chargea l'arme, glissa les six autres balles dans sa poche, fixa l'étui à son épaule, mit son chapeau et son manteau, avant de monter enfin dans une voiture banalisée pour se rendre chez *Hunter's*. C'était un pub de campagne situé près de la route qui menait à la ville de Tipperary.

Il y arriva peu avant midi. Il se gara, vérifia son revolver, puis descendit, ferma l'auto et entra dans l'établissement. Le barman lui expliqua que le salon était au fond du couloir, sur le côté. Il suivit les indications. La pièce était déserte, mais il sentit une odeur de pipe. Quelques instants plus tard, Mr Bermingham apparut par une porte qui donnait sur l'arrière. Il serrait entre ses dents la pipe au couvercle en argent. Mr Bermingham ignore le brigadier Daly.

« Que désirez-vous ? »

Un serveur s'était matérialisé derrière le bar du salon.

« Une limonade rouge », répondit le brigadier Daly.

Le barman servit la boisson dans un verre à jus de fruits, puis le policier paya et emporta sa consommation jusqu'à la table voisine de celle de Mr Bermingham. Le brigadier Daly avala une petite gorgée de sa limonade. Il la trouva piquante, avec un goût de métal. Mr Bermingham but lui aussi une gorgée de son verre. Sa boisson était transparente, avec des bulles. Eau de Seltz, pensa le brigadier Daly. Il

n'imaginait pas Mr Bermingham homme à prendre de l'alcool, pas pour une mission comme celle-ci.

Le tic-tac de l'horloge accrochée derrière le bar emplissait la salle. Il était maintenant midi et quart. Le barman était reparti vers le pub, sur le devant de l'établissement. Ils étaient seuls. Le brigadier Daly regarda Mr Bermingham plonger la main dans la poche de poitrine de sa veste, côté cœur. Le brigadier Daly glissa les doigts de sa main droite sous les revers de son manteau et de son costume pour toucher la crosse du revolver niché sous son bras, dans son holster. Il ne pensait pas que Mr Bermingham s'apprêtât à lui tirer dessus mais, dans ce genre d'affaire, l'on n'était jamais trop prudent.

La main de Mr Bermingham revint par le même trajet qu'à l'aller. Il sortit quelque chose de sa poche. C'était blanc et mince. Ah, le brigadier Daly croyait voir de quoi il s'agissait : Mr Bermingham venait de tirer de sa veste un bout de papier. Il était plié en deux et l'on distinguait un texte dactylographié sur la face interne. Le brigadier Daly apercevait les lettres majuscules par transparence sur le dos de la feuille. Il y avait aussi un dessin.

« Lisez ça », dit Mr Bermingham.

Il déplia le message et le tint de manière à permettre au brigadier Daly de le découvrir.

Ce dernier se pencha en avant et lut : « FOXY MOLL. ADIEU. IMMINENT. » Au-dessus de ces mots, un dessin stylisé représentait une femme vêtue d'une robe et pendue à une corde fixée à une potence.

« Compris ? » demanda Mr Bermingham.

Le brigadier Daly répondit par un hochement de tête affirmatif.

Mr Bermingham s'approcha de la cheminée, où il écrasa la feuille en une boule avant de la jeter sur la tourbe. Le papier s'enflamma. Au fur et à mesure que le feu se propageait, il vira d'abord au brun, puis au gris et enfin le gris se fripa en une très fine cendre blanche, qui disparut entièrement dans les braises, et avec elle disparut également toute trace de ce que venait de faire Mr Bermingham.

Il retourna à sa table, mais ne s'assit pas. Il leva son verre et le termina d'un trait. Le brigadier Daly l'imita et se mit debout à son tour.

« Pourquoi me racontez-vous cela ? » s'enquit-il.

Mr Bermingham montra une porte. Ce n'était pas celle qui menait à l'avant, ni celle du fond, qui desservait les toilettes à l'arrière et par laquelle Mr Bermingham était apparu, mais une porte latérale. Les deux hommes sortirent. Mr Bermingham referma et regarda autour de lui. Ils se trouvaient dans un coin où étaient empilées des caisses de

bouteilles et des fûts vides.

« Il y a deux choses auxquelles on s'efforce, dans la mesure du possible, de ne pas faire de mal dans une guerre, expliqua Mr Bermingham. La première, c'est les animaux – on ne blesse pas délibérément du bétail –, et la seconde, c'est les femmes.

— Je comprends », dit le brigadier Daly.

En sortant de chez *Hunter's*, le brigadier Daly remonta en voiture et se rendit directement à Marlhill. La petite dernière de Foxy Moll, Helena, qui avait eu quatre ans pendant l'été, se tenait près du portail, tournant le dos à la route. Il dépassa la chaumière pour aller se garer à l'orée du champ voisin et revint à pied vers la maison. Alors qu'il approchait, il s'accroupit prestement derrière la haie pour ne pas être visible de la cour.

« Helena ! » appela-t-il.

L'enfant était occupée à creuser le sol avec un bâton pointu. À côté d'elle se trouvait un petit chien marron qu'il n'avait jamais vu auparavant, au corps allongé et aux pattes ridiculement courtes.

« Helena ! » reedit-il.

Lorsqu'elle entendit son prénom la seconde fois, Helena pivota sur les talons. Le chien aboya à deux reprises. Daly leur fit signe de venir vers lui. La fillette et l'animal s'approchèrent.

« C'est qui, lui ? demanda le brigadier Daly.

— Petit Sam.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom ?

— C'est maman qui l'a choisi. »

Le policier hocha la tête.

« Hé, Petit Sam ! dit-il. Viens. »

Le chien avançait vers le brigadier, mais pas assez près pour être à portée de main.

« Il se méfie des inconnus, à ce que je vois. »

Helena le regarda sans un mot.

« Est-ce que ta maman est là ? »

Helena répondit oui de la tête.

« Veux-tu bien aller la chercher ? »

Helena ne bougea pas.

« S'il te plaît ? »

Helena pirouetta, puis s'éloigna d'une démarche sautillante. Tandis qu'elle avançait, le bas de sa robe trop longue et trop ample flottait d'avant en arrière. Elle portait de vieux chaussons de gymnastique une ou deux pointures au-dessus de la sienne. Jamais ils ne lui tiendront l'hiver, songea-t-il. Le brigadier Daly nota mentalement de penser à donner quelques shillings à Foxy Moll pour lui permettre d'acheter des chaussures à sa fille.

Helena disparut à l'intérieur de la maison. Petit Sam resta prudemment à quelques mètres de lui, hors d'atteinte, le scrutant de ses yeux foncés couleur miel. Foxy Moll sortit pour venir à sa rencontre. Le brigadier Daly se remit debout. Il aperçut Judy, l'aînée des filles, sur le seuil de la chaumière. Elle l'observa un moment, puis, remarquant qu'il l'avait vue, recula d'un pas et referma la porte.

« Bonjour, dit-il.

— Bonjour, Anthony », répondit Foxy Moll.

En dehors de sa femme, personne ne l'appelait Anthony, mais il y avait un monde entre la façon dont Sheila prononçait son prénom et celle de Foxy Moll. Lorsque son épouse disait Anthony, fureur et reproches se tapissaient derrière le mot, alors que lorsque c'était Foxy Moll – même en cet instant, même quand elle s'efforçait d'avoir une voix neutre –, l'on y percevait de la chaleur et un sous-entendu charnel.

« Comment vas-tu ? s'enquit-il.

— J'aimerais bien pouvoir te voir, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Je sais que tu ne peux pas. Ne t'inquiète pas : je ne suis pas du genre à supplier ou à faire des reproches.

— Je vois que la famille s'est agrandie, releva-t-il en montrant le chien.

— Oui, convint Foxy Moll. Il me remonte le moral. N'est-il pas magnifique ? »

Elle s'animait en parlant du nouveau chien, révélant sa cordialité. Le brigadier Daly se dit soudain que ce serait bien de pouvoir tendre la main pour caresser son visage, ses joues douces et roses, puis de l'enlacer et de l'embrasser sur les lèvres.

« Viens ici, toi », appela-t-il.

Le chien continua à se montrer réticent.

« Oh, Petit Sam, espèce d'idiot ! » lança Foxy Moll.

Elle le ramassa et l'apporta au brigadier Daly.

« Dis bonjour au brigadier Daly », l'encouragea-t-elle.

L'animal considéra le policier de ses yeux couleur miel.

« Il mord ? interrogea le brigadier Daly.

— Pas quand je le tiens. »

Le brigadier Daly approcha la main. Petit Sam lui renifla une jointure, puis lui donna deux petits coups de langue rapides.

« Bon chien, le félicita Foxy Moll.

— Brave bête, renchérit le brigadier Daly en lui donnant quelques caresses sur la tête.

— Je suppose que tu n'es pas venu simplement pour prendre de mes nouvelles ?

— Est-ce que tu te tiens tranquille ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Je me tiens toujours tranquille, n'est-ce pas ?

— Tu vois quelqu'un ?

— C'est pour ça que tu es là ? pour savoir ce que je fais ? C'est Mahony qui t'envoie ?

— Non.

— Si je voyais quelqu'un, je ne te le dirais pas, déclara Foxy Moll.

— Eh bien, ne vois personne.

— Pourquoi donc ?

— Ne vois personne, c'est tout.

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

— Non, évite de voir qui que ce soit, point.

— Comment ça ? Plus jamais ? demanda Foxy Moll.

— La semaine prochaine.

— Comment va Sheila ?

— Ballingarry lui manque, expliqua le brigadier Daly.

— Elle avait des amis, à Ballingarry, hein ?

— Oui. Elle y avait de la famille.

— Je pourrais peut-être aller lui rendre visite, si elle se sent seule, ta femme, proposa Foxy Moll. Judy et moi passons souvent près de chez toi.

— C'est vrai ?

— Oui, quand nous allons au terrain des O'Gormans. »

Il s'agissait d'un champ où se dressait un arbre sacré au pied duquel les suppliants venaient déposer des chapelets ou des prières écrites ou encore de petits objets qui avaient une signification personnelle. Comme Foxy Moll et les enfants ne pouvaient assister à la messe, l'arbre sacré du terrain des O'Gormans était leur seul exutoire religieux, et parfois, le dimanche après-midi, Foxy Moll s'y rendait, accompagnée de Judy, pour y laisser des offrandes et réciter des prières.

« Vous allez là-bas ?

— Oui, nous y allons. Penses-tu que ta Sheila apprécierait une visite ? »

Le brigadier Daly se rappela le projet qu'il avait de donner de l'argent à Foxy Moll pour qu'elle offrît des souliers à Helena. Il revint à présent sur cette décision. Il ne lui donnerait pas un penny.

« Je crois que ce ne serait pas une bonne idée que tu viennes chez moi et je te remercierais de ne pas t'approcher de ma maison.

— Tu ne veux pas qu'on puisse me voir. Ça pourrait jaser. Je le sens bien.

— Tiens-toi à l'écart jusqu'à nouvel ordre », avertit le brigadier Daly.

Il pivota sur les talons et commença à se diriger vers sa voiture. Tenant toujours Petit Sam dans ses bras, Foxy Moll repartit vers la maison en caressant la tête du chien.

Le brigadier Daly parvint à l'entrée du champ où il avait laissé son auto. Il frémit. C'était l'épouvantable image de Foxy Moll et de Judy sur le pas de sa porte tandis que Sheila leur ouvrait. Une main appuyée sur le côté du véhicule, il se pencha en avant pour vomir une mixture où le petit déjeuner d'œuf à la coque et de toasts que lui avait servi Sheila se mélangeait à la limonade rouge qu'il avait bue chez *Hunter's*.

Il cracha, puis se frotta la bouche du dos de la main avant d'essuyer celle-ci avec son mouchoir. Il remonta dans sa voiture. Il avait le visage en feu et un goût amer dans la bouche. Foxy Moll représentait un souci et des ennuis en perspective. Il regrettait de l'avoir rencontrée et une pensée lui vint à l'esprit : ce serait tellement mieux si elle n'existait pas.

Il tourna la clé de contact et reprit la route de la caserne. La première chose qu'il ferait en y arrivant serait de rendre à l'armurerie le revolver avec son holster et ses munitions. Oui, songea-t-il encore. La vie serait tellement mieux si Foxy Moll n'était plus là. Dommage qu'il n'ait pu la buter pendant qu'il avait l'arme.

En face de Marlhill Cottage, caché derrière la haie qui se dressait de l'autre côté de la route, Screw regarda le brigadier Daly s'éloigner en voiture. Cette visite surprise du policier n'était pas une bonne nouvelle, pensa-t-il. J.J. n'allait pas aimer cela. Mais alors pas du tout. Si le brigadier se mettait à fourrer son nez partout, Dieu seul savait ce qui pourrait advenir ensuite. Screw quitta son poste d'observation en prenant soin de rester courbé afin de ne pas être vu de la maison. Il n'avait pas le choix. Il allait devoir rapporter cette information à J.J.

« **B**on », dit Foxy Moll.

Elle venait de rentrer après sa discussion avec le brigadier Daly. Elle était satisfaite. Elle avait le sentiment de lui avoir damé le pion avec sa suggestion sarcastique de rendre visite à Sheila. Quant à son injonction de ne voir personne, elle n'avait pas la moindre intention de s'y plier. Comment croyait-il qu'elle pourrait survivre si elle ne voyait personne ? Encore qu'en ce moment elle n'avait pas de visiteurs réguliers, mais il y en aurait bien un tôt ou tard. Il y en avait toujours un.

« Qui va aider maman à éplucher les patates pour ce soir ?

— Moi, moi ! » se proposa Helena.

Ce mercredi, en cette fin d'après-midi, Tommy se trouvait à la laiterie. Il accrocha par la lanière le tabouret de traite à son épaule et prit deux seaux vides. Il sortit. De la remise de tourbe lui parvint le bruit de Badger qui coupait du bois. Tommy traversa la cour et s'engagea sur le chemin de la ferme des Caesar, qu'il suivit jusqu'au pré du pacage, sur sa gauche. Plus loin, devant lui, apparaissait la maison de Foxy Moll. Il ouvrit la barrière et entra.

C'était un petit champ où paissaient six vaches aux mamelles remplies. Lorsqu'elles aperçurent Tommy, elles s'approchèrent de lui d'une démarche indolente. Il entreprit de les traire l'une après l'autre et, tandis qu'il était occupé à cette tâche, il remarqua que la lumière avait commencé à baisser.

Une fois son travail terminé, il lança le tabouret par-dessus son épaule et souleva les seaux. Le jour le plus court ne tarderait guère à arriver, pensa-t-il, et comme il ne voulait pas avoir à s'embêter avec une lampe-tempête pour la traite de l'après-midi, il lui faudrait songer à venir un peu plus tôt, à l'avenir.

Il se dirigea vers la clôture. Il entendait derrière lui les vaches qui se déplaçaient et arrachaient l'herbe de leurs dents. Comme les seaux étaient lourds et que, de surcroît, il était chargé du tabouret, il avançait lentement. Le lait contenu dans les récipients était encore chaud. Il le sentait tiédir ses jointures. Il sentait aussi son odeur qui montait jusqu'à ses narines où se mêlaient agréablement celle des vaches, de l'herbe et de la laiterie.

Arrivé à la barrière, il posa les seaux et le tabouret, puis la tira pour porter tout son fardeau de l'autre côté avant de la refermer. Il sentait maintenant dans son dos le souffle du vent qui venait du sud. Il s'interrogea : allait-il pleuvoir ? Il espérait que non. Il n'aimait pas traire sous la pluie et sur un sol détrempé. Son biceps était un peu douloureux. Il fit rouler deux ou trois fois son épaule, puis se massa

avec la main droite.

Tout en se frottant, Tommy contempla le point où le chemin de la ferme rejoignait la route. C'était un geste machinal : il n'examinait rien de particulier et ne s'attendait pas à voir quoi que ce fût, d'où sa surprise en apercevant quelqu'un campé à l'autre extrémité du sentier en train de l'observer. Tommy remarqua que la silhouette portait un trench-coat et un chapeau. Malgré la pénombre, il réussit à discerner ces détails. Il lui sembla également, à la façon dont il se tenait, qu'il savait de qui il s'agissait, mais alors qu'est-ce qui pourrait bien le pousser, lui, à venir se planter un mercredi soir au bout du chemin des Caesar pour le regarder sortir du pré du pacage avec ses deux seaux de lait et son tabouret de traite ? Mystère.

Puis, comme s'il venait de se rendre compte qu'il avait été découvert, l'individu s'éloigna en direction d'une haie clairsemée qui bordait le sentier. Ce faisant, son imperméable se releva et Tommy constata qu'il portait effectivement cette culotte de cheval que l'on appelait, il en était presque sûr, des jodhpurs et qui, comme il le savait, était le seul genre de pantalon que mettait jamais l'homme. Oui, songea Tommy, il ne s'était pas trompé, il s'agissait bien de celui qu'il avait cru reconnaître et, une seconde après que cette pensée lui eut traversé l'esprit, la forme se faufila dans la haie pour disparaître.

Tommy ramassa les seaux et le tabouret, puis commença à remonter le chemin pour revenir à la cour et, tandis qu'il marchait, il se demanda ce que J.J. avait bien pu fricoter au bout de ce sentier et pourquoi il avait cherché à l'épier dans la lueur crépusculaire de ce mercredi.

Alors qu'il quittait sa cachette derrière la haie taillée pour rejoindre le chemin des Caesar, J.J. se demanda si Tommy l'avait surpris. Comme l'obscurité n'était pas complète, c'était concevable. Bon, et alors ? songea-t-il. Même s'il l'avait vu et qu'il était capable de l'identifier, quel était le problème ? La police ne pourrait pas lier quelque chose qui avait été aperçu à la tombée de la nuit avec ce qui allait se passer ; impossible. J.J. huma l'air et remarqua alors que le vent venait du sud.

Quelques minutes plus tard, Tommy pénétra dans la cour. Le crépuscule s'était à présent installé, mais il ne faisait pas encore nuit. La lampe-tempête était allumée et suspendue à un crochet au-dessus du robinet extérieur. Il vit Badger, debout devant l'enclos de la chienne, qui parlait à travers les barreaux à Jolie Lady, laquelle engloutissait goulûment le repas qui était dans son écuelle. Tommy entra dans les ténèbres de la laiterie. Il n'avait pas besoin de lumière. Il savait où tout devait aller. Il accrocha le tabouret à son clou et rangea les seaux de lait dans la chambre froide. Mrs Caesar les baratterait le lendemain matin pour fabriquer du beurre. Elle s'occupait toujours du barattage le jeudi matin.

Tommy ressortit du bâtiment. Il devait se laver les mains avant le souper.

Il parcourut la cour obscure jusqu'au robinet. Badger s'y trouvait déjà, la bande blanche de cheveux qui lui striait le sommet du crâne éclairée par la lanterne fixée au piton planté dans le mur. Le robinet était ouvert et de l'eau s'en écoulait. Badger lavait la gamelle de Jolie Lady. Ce bon vieux Badger était toujours très consciencieux pour tout ce qui touchait à ses chiens, pensa Tommy. Son aîné n'avait pas de petite amie et, à sa connaissance, n'en avait jamais eu, mais après tout, quel besoin aurait-il d'une fille, sachant que les chiens étaient toute sa vie ?

Badger fit pivoter la manette du robinet pour le refermer, puis retourna l'écuelle de la chienne en la secouant.

« Tu as mis le lait à la laiterie ? interrogea-t-il.

— Oui. Deux seaux bien remplis – de quoi faire plein de beurre.

— Je crois qu'elle a préparé un hachis de viande aux oignons pour le souper. »

C'était ce que la patronne, comme ils l'appelaient parfois, cuisinait généralement le mercredi soir et c'était un plat dont l'un comme

l'autre étaient friands.

« Très bien, se réjouit Tommy. Je vais juste me laver les mains. »

Il s'avança et ouvrit le robinet.

« Tu penseras à ramener la lampe ? demanda Badger.

— Oui, bien sûr », répondit Tommy.

Pendant que Tommy se frottait les mains sous le jet d'eau froide, Badger posa la gamelle mouillée contre le mur pour la laisser sécher et alla jusqu'à l'enclos dire bonne nuit à Jolie Lady. Puis il traversa la cour jusqu'à la porte de derrière.

Couché devant le feu sur le marbre du foyer, Petit Sam, le chien de Foxy Moll, leva la tête et dressa les oreilles. Il jappa. Il y avait quelqu'un à l'extérieur de la chaumière.

« Chut ! » commanda Foxy Moll.

Elle reposa le bas qu'elle était en train de reprendre. Elle se mit debout et traversa la pièce jusqu'à la porte, suivie par Petit Sam. Elle ouvrit la porte. L'animal se précipita au-dehors et courut en direction de la remise à tourbe, contre laquelle il se mit à aboyer.

« Qui est là ? s'enquit Foxy Moll.

— Referme la porte. Ne laisse pas sortir les enfants. »

Elle reconnut la voix. Elle l'aurait reconnue n'importe où. Elle repoussa le battant.

« C'est fait, les enfants ne te verront pas », annonça-t-elle.

Il sortit de l'appentis. Tout comme sa voix, elle aurait aussi reconnu sa silhouette n'importe où. C'était J.J. Petit Sam passa derrière lui et glapit à deux reprises.

« Petit Sam, tais-toi ! ordonna Foxy Moll.

— Viens ici », l'invita J.J.

Ils contournèrent le mur pignon. J.J. avait rabattu le rebord de son chapeau sur son front, masquant ainsi ses yeux, mais elle distinguait la moitié inférieure de son visage. Il sourit.

« Bonsoir », souffla-t-il.

Foxy Moll se sentait tremblante. C'était dû pour partie au soulagement et pour beaucoup à la surprise. Elle n'avait jamais imaginé qu'une telle chose se produirait. Comme pour tous les hommes avant lui, une fois que J.J. l'eut quittée, c'en était terminé à ses yeux et elle avait admis l'idée qu'il s'en était allé, qu'elle ne le reverrait plus. Oui, elle s'était languie de lui et avait ardemment désiré le retrouver, mais pas un seul instant – ni alors ni maintenant – elle ne s'était bercée de rêves ni autorisée à penser qu'il reviendrait. Non,

après son départ, elle avait été persuadée qu'elle ne croiserait plus jamais sa route, sauf peut-être de loin, dans la rue, et avait accepté le fait que c'était fini. Ce n'était pas difficile. C'était la ligne qu'elle avait adoptée pour tous les hommes qui l'avaient précédé et elle ne doutait pas que ce serait celle qu'elle poursuivrait pour tous les hommes qui lui succéderaient.

« C'est Petit Sam, le nom de ton chien ? demanda J.J.

— Oui. »

J.J. se retourna et claqua des doigts en direction de l'animal. Petit Sam émit un bruit qui se situait quelque part entre un gémissement et un aboiement.

« Il t'aime bien, affirma Foxy Moll, ce qui est vraiment rare. Il n'aime pas tout le monde.

— J'en suis très honoré. »

Il se pencha et tendit le bras. Évitant sa main, Petit Sam courut jusqu'aux bottes dans lesquelles étaient enfilés ses jodhpurs. J.J. frotta le dos du chien.

« Brave bête, Petit Sam », dit-il.

Il se redressa, repoussa son chapeau en arrière et planta ses yeux dans ceux de Foxy Moll.

« Je suis venu te chercher. Tu as quelque chose à faire ? »

Foxy Moll pensa au bas à demi rapiécé qu'elle avait laissé à côté du feu, l'aiguille fichée dans le haut. Cela pouvait attendre. Elle pensa aux enfants. Judy s'occuperait d'eux.

« Ça sera long ? »

Il répondit non de la tête.

« Est-ce que nous allons à la casemate ? »

Nouveau hochement de tête négatif.

« Où allons-nous ? »

— Ça, c'est moi qui le sais et c'est à toi de le découvrir.

— Oh, une surprise. Combien de temps ça va prendre ? Une heure ? Deux ?

— Deux, déclara-t-il.

— Je vais chercher mon chapeau et mon manteau. »

Elle rentra discrètement dans la maison, puis referma la porte. Elle prit une bougie allumée et alla dans la chambre. Elle trouva un vieux bâton de rouge à lèvres avec un fond de rouge. Elle s'approcha du miroir. Il était fixé sur le vantail d'une armoire branlante que lui avait donnée Miss Cooney. La glace était mouchetée de taches et l'argent s'était écaillé sur les bords. Elle s'inclina vers le centre, où le reflet était le plus net. La lumière était insuffisante pour voir correctement,

mais elle savait très bien la vision qui lui serait renvoyée s'il y en avait davantage. Des rides avaient commencé à apparaître autour de ses yeux et de sa bouche ainsi que sur son front.

Elle se badigeonna les lèvres et les roula l'une contre l'autre. Elle trouvait que c'était un très joli rouge – du moins était-ce le souvenir qu'elle en avait. Elle détacha les yeux de sa bouche pour tenter d'observer l'image qui flottait devant elle. Tout ce qu'elle parvenait à distinguer était la forme de sa tête et de ses cheveux, retenus en arrière par des épingles. Ils avaient commencé à perdre de leur éclat. Ils étaient d'un roux moins flamboyant que lorsqu'elle était plus jeune : la couleur semblait s'être ternie au cours de ces dernières années. Des filaments gris étaient visibles autour des tempes et derrière ses oreilles. Elle prenait de l'âge et se mettait à ressembler à sa mère plus vieille. Bah, que s'imaginait-elle ? Elle avait trente-neuf ans, après tout, se dit-elle.

Elle se tamponna légèrement d'eau de toilette – encore un cadeau de Miss Cooney –, puis attrapa son chapeau ainsi que son manteau et s'habilla. Elle rapporta la bougie dans l'autre pièce. Elle donna à Judy ses instructions sur l'heure à laquelle coucher les enfants : ils étaient tous là, à l'exception de Daniel, qui ne devrait cependant pas tarder à revenir. Il rentrait toujours à la maison après le travail.

« Dis à Daniel de m'attendre, insista-t-elle. Je serai de retour dans environ deux heures, vers neuf heures.

— Pourquoi est-ce que tu sors ? s'enquit Brendan.

— Je dois sortir, mais je reviendrai pour vous faire un gros bisou. »

Avec Petit Sam sur ses talons, elle sortit et referma. Elle retrouva J.J. qui l'attendait un peu plus loin que le mur pignon.

« Bien, je suis fin prête, annonça-t-elle.

— Il vient, lui aussi ? demanda J.J. en montrant Petit Sam.

— Il ne me quitte jamais, expliqua-t-elle.

— D'accord. »

Elle glissa un bref regard en direction de J.J. Avait-il remarqué son rouge à lèvres ? s'interrogea-t-elle. Allait-il lui faire un commentaire ? Non, sans doute pas : il faisait trop sombre pour voir.

« Je suis sûr que tu es aussi jolie que tu sens bon », dit-il.

Flattée, elle sentit naître et croître en elle une douce vague de chaleur.

« Allons-y », déclara-t-il.

Il lui donna le bras et la guida jusqu'à la barrière située à l'arrière de la maison tandis que Petit Sam courait devant eux. C'était la direction qu'ils prenaient toujours lorsqu'ils allaient à la casemate. Elle

était perplexe.

« Je croyais que nous n'allions pas à la casemate ?

— Nous n'y allons pas, mais nous allons passer devant.

— Alors, où allons-nous ?

— Je te l'ai dit, c'est une surprise. »

Comme les champs plongés dans le noir étaient froids et humides, ils veillaient à marcher sur les bordures, où l'herbe était plus haute et la terre plus sèche. Tandis qu'ils cheminaient, ils devisèrent du temps, du prix des denrées et des pénuries imposées par la guerre. C'était un bavardage futile, mais plaisant. Elle éprouvait un sentiment de joie et d'espoir. Même si l'idée lui paraissait peu vraisemblable, peut-être leur relation allait-elle redémarrer. Voilà qui donnerait une leçon au brigadier Daly, songea-t-elle. Voilà qui le remettrait à sa place.

Après une bonne marche, ils gagnèrent la maison abandonnée qui appartenait à Mr Lynch, dont la ferme se situait à l'est de celle des Caesar : une structure lugubre sous un ciel d'encre, vide d'étoiles et de lune.

« Je n'étais jamais venue ici avant ce soir, dit Foxy Moll, qui avait cependant toujours connu son existence. Ce n'était pas là que ce – comment s'appelait-il ?

— Cormac Mercer, répondit J.J.

— Oui, lui ; ce n'était pas là qu'il habitait ?

— Oui, en effet.

— Il écrivait des histoires et des poèmes.

— C'est vrai, et pas très fameux d'ailleurs.

— Oh.

— Des niaiseries sur les fées, les farfadets, les jeunes filles irlandaises et les paysans roublards, taillées sur mesure pour un public anglais. »

Même si elle n'avait jamais lu aucun texte de cet écrivain, elle avait toujours cru comprendre qu'il était plutôt bon, d'où sa perplexité devant l'avis de J.J., mais bon : elle se rappela qu'il était attaché à ses opinions et que, plus celles-ci étaient contraires au point de vue établi, plus il s'y accrochait ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il n'appréciât pas Cormac Mercer.

Elle emboîta le pas de J.J. Ils franchirent le vieux portail et remontèrent l'allée qui traversait le jardin en friche. Il lui sembla percevoir un bruit provenant de l'intérieur du bâtiment. Ce détail la surprit. Qui donc pouvait être là ? Screw ? Nutley ? Elle balaya cette idée, mais était néanmoins persuadé d'avoir entendu quelque chose.

« Y a-t-il quelqu'un dans la maison ? »

J.J. frappa deux fois. À présent, un son net et identifiable parvint aux oreilles de Foxy Moll : celui de personnes qui, derrière la porte,

avançaient le long du couloir.

« Oui », souffla J.J. à voix basse.

Aux pieds de Foxy Moll, Petit Sam lâcha un curieux et discret aboiement.

Le battant s'ouvrit. C'étaient Screw et Nutley. Les deux hommes l'accueillirent en l'appelant par son nom. Leur attitude était enjouée. La réaction de Foxy Moll fut froide et circonspecte. Pourquoi étaient-ils là ? Pourquoi J.J. ne lui avait-il pas parlé d'eux ? Ses pensées s'assombrirent : en tout cas, une chose était sûre, avec leur présence ici, J.J. pouvait tirer un trait sur l'éventualité de les voir remettre ça tous les deux.

« C'est qui, lui ? demanda Screw en indiquant Petit Sam de la tête.

— Mon nouveau chien, répliqua Foxy Moll.

— Entre donc, Foxy Moll », convia J.J.

Ils entrèrent, suivis par Petit Sam, puis empruntèrent le corridor jusqu'à la cuisine aux volets clos, éclairée par des lanternes et des bougies. Le chien se mit à courir autour de la pièce en reniflant le mobilier ainsi que les angles où se rejoignaient les lattes du plancher et le lambrissage. Foxy Moll remarqua les boîtes de conserve sur la seconde table, de même que le lit avec sa couverture et le bidon d'eau. Elle comprit que J.J. et ses associés étaient là depuis un certain temps.

« J'ai une surprise pour toi, Foxy Moll », annonça Nutley.

Il brandit une bouteille de whisky Powers, l'un de ces modèles très grand format comme elle en avait vu dans les pubs, derrière le comptoir, munis de doseurs pour le service. Elle se demanda si elle était volée.

« Tu prendras bien un verre, n'est-ce pas ? »

La contrariété diffuse qu'elle avait éprouvée se dissipa un peu. Un verre, pensa-t-elle, oui, elle prendrait bien un verre.

« Oui, répondit-elle. Pourquoi pas ? »

Sur la table se trouvaient des gobelets baignés par la douce lueur jaune de la lampe.

« Vous avez des verres, constata Foxy Moll.

— Pour une dame, on ne pouvait pas faire moins », plaisanta Nutley.

Il déboucha la bouteille et versa quatre mesures. Le bouchon reprit sa place dans le goulot. Screw se saisit d'un verre. J.J. en prit deux et en donna un à Foxy Moll. Nutley ramassa le quatrième.

« À ta santé, Foxy Moll », déclara J.J.

Tous les quatre trinquèrent et burent. La première gorgée lui brûla l'intérieur de la bouche et elle frissonna. La deuxième descendit plus

facilement. La troisième, elle la sentit à peine passer. Quelques secondes après avoir vidé son verre avec cette ultime gorgée, elle se rendit compte que l'alcool lui réchauffait et lui détendait les entrailles, provoquant au plus profond de son être un relâchement.

« Un autre ? » suggéra Nutley.

Foxy Moll tendit son gobelet. Pendant que Nutley la servait, elle aperçut l'étui à fusil de J.J. appuyé contre le mur et la bâche verte sur laquelle il reposait.

« Pourquoi le fusil ? demanda-t-elle.

— Pour tuer un renard », affirma J.J.

Il tendit lui aussi son verre pour être resservi, tout comme Screw. Les rasades étaient généreuses. Ils doivent vouloir se soûler, songea-t-elle, et ils doivent vouloir me soûler aussi.

« Quel renard ?

— Celui qui embête tes volailles, expliqua-t-il.

— Où as-tu entendu dire ça ?

— C'est Daniel qui l'a dit à Mr O'Shaughnessy.

— Il a dû mal comprendre. Je n'ai pas eu de renard autour de chez moi ces derniers temps.

— Oh, fit J.J. Bon, quoi qu'il en soit, je sortirai quand même tout à l'heure pour faire un carton. Ça fait une éternité que je n'ai pas tiré.

— Dans le noir ? s'étonna-t-elle. On ne peut pas tirer dans le noir. On n'y voit rien.

— Tu serais surprise de tout ce que je peux faire dans le noir », rétorqua J.J.

Elle entendit Screw et Nutley ricaner.

« Bien, mesdames et messieurs, poursuivit J.J. J'aimerais porter un toast : à un futur plus paisible, plus calme et moins frénétique. »

Ils choquèrent leurs gobelets, puis les lampèrent. Elle nota que Petit Sam s'était couché sur le lit.

Nutley remplit de nouveau les verres et avec des doses tout aussi copieuses. Ainsi ils l'avaient amenée ici pour s'enivrer avec elle et pour la soûler. Pourquoi donc ? Allaient-ils lui demander de faire quelque chose pour eux ? Elle jugea que, selon toute probabilité, c'était là leur intention. C'était le prélude à une requête. Ma foi, quelle que fût celle-ci, quel que fût ce qu'ils attendaient d'elle, elle refuserait. Non, elle ne s'y plierait pas, mais en revanche elle voulait bien de leur alcool. Oui, elle acceptait bien volontiers leur alcool. Elle l'acceptait, mais ne leur donnerait rien en retour.

Ils tirèrent les chaises et s'installèrent autour de la table. Ils continuèrent à boire et elle commença à relever l'odeur qui régnait

dans la pièce. Elle percevait des effluves de transpiration masculine et de plâtre moisi, mâtinés de sperme. La boisson avait la faculté d'exacerber chez elle la sensibilité olfactive.

Tandis qu'elle méditait sur ces odeurs qui la grisaient, elle écouta J.J., Screw et Nutley se lancer dans une évocation du passé, émaillée de leurs exploits de rebelles énergiquement opposés au traité. Entendre Screw et Nutley s'enflammer, s'exciter et fanfaronner sur leurs prouesses ne la surprit nullement, mais voir J.J. les imiter ne manqua pas de l'étonner. Était-il ivre ? Oui, il l'était, estima-t-elle, mais pourquoi ? Lui qui était toujours si prudent, si pondéré et si maître de lui, elle ne l'aurait jamais cru homme à se laisser affecter par l'alcool.

Puis une autre pensée lui vint, une pensée révolutionnaire qui la médusa. S'il était un peu parti, s'il s'était abandonné à la boisson, c'était peut-être parce qu'il regrettait de l'avoir rejetée. Il s'était soûlé parce qu'il était triste, voire malheureux, parce qu'il regrettait de l'avoir plaquée et voulait de tout cœur la reprendre.

Foxy Moll savoura cette pensée une seconde ou deux avant de décider qu'elle était absurde. Si J.J. avait voulu la reprendre, s'il voulait vraiment la reprendre, il n'aurait pas donné rendez-vous à Screw et à Nutley ici. Oh que non ! S'il avait voulu renouer avec elle, il aurait veillé à arranger des retrouvailles seul à seul, mais ils étaient là : J.J., Screw et Nutley. J.J. ne voulait pas la reprendre, raisonna-t-elle. Alors pourquoi s'était-il enivré si ce n'était pas parce qu'elle lui manquait ? La réponse lui apparut en un éclair. Ce n'était pas sorcier, déduisit-elle. Il était ivre parce que tous l'étaient. Comme tout le monde avait bu, il avait suivi le mouvement. C'était aussi simple que cela.

Il était vingt-trois heures : les enfants McCarthy étaient agités et inquiets. Où était leur mère ? Pourquoi n'était-elle pas rentrée ?

Daniel n'était pas retourné chez O'Shaughnessy. Il prit la lampe-tempête et parcourut jusqu'à la casemate les prés obscurs balayés par le vent. Il entra dans l'abri. Il y avait un rat dans un coin, mais nul signe de sa mère. Il remonta le champ de chaume. Il passa devant la partie de la haie que Badger avait rebouchée un peu plus tôt. Nulle part il n'y avait de trace de sa mère. Il rebroussa chemin dans les ténèbres pour revenir à la maison. Tous étaient restés debout.

Foxy Moll était désormais parfaitement soûle et ses pensées se bousculaient à un rythme rapide. Chaque fois qu'ils avaient trinqué tous les quatre au cours de la soirée, elle avait toujours fixé J.J. des yeux, mais à aucun moment il n'avait croisé son regard, à aucun moment. Pour quelle raison ? Peut-être à cause du brigadier. Il devait être au courant, pour le brigadier Daly, et il devait désapprouver. Tiens, bien sûr, qu'il devait désapprouver ! Alors qu'elle n'était plus avec Anthony et que, depuis l'arrivée de son épouse au début du mois, elle ne l'avait pas même revu jusqu'à sa visite de cette après-midi, il lui apparut que la jalousie avait rendu J.J. furieux et que c'était pour cela qu'il ne lui avait pas accordé le moindre regard ; mieux, comprit-elle soudain : que c'était même pour cela qu'il l'avait amenée ici, que c'était cette question-là qu'il voulait en réalité aborder. À peine cette réflexion se fut-elle formée dans son esprit que l'irritation la gagna. En quoi ce qu'elle faisait, qui elle voyait et qui elle fréquentait le regardait-il ? Tout cela ne le regardait en rien. Non, en rien, évidemment. C'est lui qui avait mis un terme à leur relation, alors il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Si J.J. était resté avec elle, elle serait toujours avec lui. Oh oui, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même ! Il l'avait plaquée et maintenant il devait en accepter les conséquences. Il connaissait son histoire. Il savait quel genre de femme elle était. Tout le monde à New Inn le savait. Elle demeurerait fidèle tant que durait une liaison, mais une fois que c'était fini, elle ne perdait pas son temps à broyer du noir. Si on l'abandonnait, elle passait à autre chose et elle était passée à autre chose. Il avait mis un terme à leur relation et elle était passée à Anthony, lequel avait à son tour mis un terme à leur relation, de sorte qu'elle était dorénavant libre et prête à démarrer une aventure avec quelqu'un d'autre. Que ça lui plaise ou non, c'était aussi simple que cela.

« Il ne faut pas que je sois bourré, entendit-elle J.J. grommeler. J'ai

besoin d'avoir l'esprit clair. Je dois tuer un renard. »

Il se leva et s'étira en tendant les bras au-dessus de sa tête. Son ombre se dessina au plafond.

« C'est sûr, mais tu n'as pas assez bu pour être pinté, dit Nutley. Ça t'a aiguisé les sens, c'est tout.

— Est-ce qu'il va pleuvoir ? » demanda J.J.

Elle considéra cette question. Pendant qu'ils marchaient pour se rendre ici, on aurait cru qu'il allait pleuvoir, songea-t-elle, mais en même temps il faisait très froid. Elle remarqua de nouveau l'étui à fusil en cuir rigide de J.J. Au début de la soirée, il avait été posé sur une bâche pliée, dans le coin de la pièce, mais à présent il se trouvait à côté de la porte. Comment avait-elle fait pour ne pas s'apercevoir qu'il le déplaçait ? Elle devait être soûle, conclut-elle, et plus qu'elle ne le croyait. Ou peut-être avait-elle été tellement absorbée par le bouillonnement de ses pensées qu'elle n'y avait pas prêté attention, tout simplement.

Le regard de Foxy Moll passa de l'étui à fusil au lit, où Petit Sam, une oreille dressée, était couché à l'observer, pour revenir se fixer sur J.J. Sa curiosité fut attisée par le renflement de la poche droite du trench de J.J. Elle supposa qu'il s'agissait d'une boîte de cartouches. Des cartouches Eley Grand Prix n° 5. C'était écrit sur le côté de chacune. Comment connaissait-elle ce détail ? On avait dû le lui apprendre. Elle avait dû poser la question à J.J. et il avait dû le lui dire, même si elle était incapable de se rappeler une telle conversation. Peut-être lui en avait-il montré une. Oui, voilà qui semblait plus probable et qui expliquerait pourquoi elle savait non seulement leur nom, mais aussi à quoi ressemblaient les cartouches Eley Grand Prix n° 5, avec leur enveloppe rouge sombre à l'aspect cireux et leur culot rond en cuivre, au centre duquel se trouvait l'amorce où frappait le percuteur pour faire détoner la charge et libérer le contenu de la munition.

« Je vais jeter un coup d'œil dans les environs, annonça J.J. Je reviendrai un peu plus tard. »

Il s'avança vers la porte.

« Ne touche pas au fusil ! » lança-t-il avant de s'engager dans le corridor et de sortir de la maison.

Pourquoi cette mise en garde ? Il savait bien que pour rien au monde elle n'y toucherait, n'est-ce pas ? Elle ne s'était jamais servie d'un fusil. Elle n'en avait même jamais tenu un. Elle n'aimait pas les armes à feu. Elle n'aimait pas leur bruit ni leur odeur d'huile. Elle n'aimait pas non plus leur fonction et, maintenant qu'elle y

réfléchissait, elle ne voulait pas voir mourir ce renard qu'il avait prévu de tuer, au point que cette simple pensée la rendait malheureuse. Puis elle se dit d'arrêter d'être sentimentale. C'était un renard. Il devait mourir. Évidemment, qu'il le fallait. Il devait mourir pour permettre à ses poules de vivre. Elle avait besoin de ses poules. Elle avait besoin de leurs œufs. Elle avait des bouches à nourrir et des enfants à élever. C'était cela qui préoccupait J.J. et c'était pour cette raison qu'il était venu ici en s'assignant cet objectif. Toutefois, comment avait-il entendu parler de ce renard ? Il avait affirmé que c'était par Mr O'Shaughnessy, mais c'était sûrement une erreur. Daniel n'aurait pas prétendu qu'il y avait un renard alors qu'il n'y en avait pas. Peut-être était-ce Badger qui avait aperçu l'animal. Il allait bien promener sa chienne chaque matin, pas vrai ? Oui, jugea-t-elle, c'était ça. Badger était sorti avec sa levrette et il l'avait vu – il était tout à fait possible que le renard eût été levé par sa chienne –, après quoi, comme il était de coutume pour tout ce qui se produisait à New Inn, cette information était parvenue à J.J. Puis elle se rappela une nouvelle fois qu'il faisait nuit et se demanda une nouvelle fois comment J.J. pouvait y voir suffisamment dans le noir pour viser. Ma foi, ce n'était pas possible, non ? Alors c'était quoi, ces histoires de renard à tuer ? C'étaient des inepties. C'étaient des fadaises, voilà tout. Ça ne tenait pas debout. Auquel cas, pourquoi J.J. l'avait-il amenée ici ? Tout à l'heure, elle avait pensé que c'était à cause du brigadier, mais comme il n'avait pas été évoqué de la soirée, elle supposait que ce n'était pas dans ce but. Alors pourquoi ? Était-ce réellement juste pour la faire boire jusqu'à plus soif ? Était-ce cela ? C'était incroyable, songea-t-elle, mais peut-être que si, après tout. C'étaient des hommes. Ils se sentaient seuls. Ils avaient envie de la compagnie d'une femme. C'était pour cela que J.J. était allé la chercher : pour qu'ils pussent trinquer et bavarder avec elle. Ma foi, pourquoi pas ? Parfois, les gens n'avaient pas de motifs ou de secrets, mais plutôt des besoins et des désirs ; en l'occurrence, ce dont avaient besoin ces trois-là, ce qu'ils désiraient, c'était une femme à laquelle parler et elle était la seule disponible.

Foxy Moll se projeta mentalement vers la suite de la soirée. Comme l'alcool avait apaisé sa colère contre J.J., comme elle éprouvait désormais des sentiments chaleureux et affectueux pour chaque être vivant, y compris ces trois-là, elle décida qu'elle emmènerait J.J., Screw et Nutley chez elle. Ils s'installeraient tous les quatre près du feu. Ils prendraient tous les quatre le thé. Ils mangeraient tous les quatre des patates et du beurre. Ils réveilleraient les enfants. Ils chanteraient tous ensemble des chansons et seraient tous contents et

peut-être qu'ils discuteraient même du renard et de la façon dont l'intelligent J.J. le tuerait plus tard avec son long fusil.

Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Elle se souvint alors d'une chose que sa mère lui avait toujours répétée quand elle avait quitté l'orphelinat pour venir vivre avec elle : « Ah, Foxy Moll, tu penses tout le temps ; tu n'arrêteras donc jamais ? » Sa mère avait raison. Elle avait sans cesse des pensées. Qui se succédaient inlassablement. Qui s'étaient muées en questions qu'elle avait ensuite posées à sa mère, dont les réponses avaient engendré de nouvelles pensées et de nouvelles questions qui, à leur tour, avaient généré de nouvelles réponses et ainsi de suite, en un cycle sans fin : « Ah, Foxy Moll, tu n'arrêteras donc jamais ? »

Screw se matérialisa devant elle. D'où était-il sorti ?

« Tiens », dit-il.

Il lui tendit un verre. Elle le but.

Il avait pour habitude de se raser juste avant le coucher au lieu de le faire au saut du lit et c'est ainsi que, tard dans la soirée du mercredi, le brigadier Daly était dans la cuisine, près d'une lampe, en train de s'enduire de savon à barbe le bas du visage, quand il entendit une voiture s'arrêter devant sa maison. Il tourna la tête. Était-ce un véhicule de police ? Il ne le pensait pas. Il jeta un coup d'œil à l'horloge posée sur le manteau de cheminée, au-dessus du poêle. Il était plus de minuit. Mais alors, si ce n'était pas quelqu'un du poste de New Inn, qui pouvait bien venir le voir à une heure pareille ?

Il s'essuya la figure, puis emporta la lanterne dans le couloir. Il la posa sur la console et monta la mèche. La porte d'entrée située au bout du corridor était munie de deux panneaux vitrés. Il distingua à travers le verre dépoli la silhouette floue d'une personne qui approchait. Au bruit de ses pas et à l'assurance de sa démarche, il devina que son mystérieux visiteur devait être un homme, mais c'était tout ce qu'il pouvait en dire. Il prit conscience que s'il n'allait pas rapidement lui ouvrir, l'inconnu frapperait, ce qui pourrait réveiller Sheila, laquelle dormait à l'étage, et c'était hors de question. Chaque fois qu'elle était réveillée dans son sommeil, elle n'arrivait jamais à se rendormir et pouvait se comporter comme une épouvantable fouine le lendemain.

« J'arrive », lança à voix basse le brigadier Daly.

Il se hâta de descendre le couloir pour gagner l'entrée, puis ouvrit les verrous du haut et du bas avant de tirer à lui le battant. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir Johnny Spink, le tristement célèbre J.J., planté sur le pas de sa porte en trench et en jodhpurs ! Depuis l'arrivée du brigadier Daly à New Inn, ils s'étaient croisés quelquefois dans la rue, mais n'avaient jamais parlé ensemble.

« Que voulez-vous ? » s'enquit-il.

C'est alors qu'il remarqua l'odeur. Même s'il ne semblait pas ivre,

son visiteur empestait le whisky.

« Vous avez bu.

— Ah bon ? ironisa J.J. Avant de dire quoi que ce soit d'autre, vous feriez mieux de m'écouter jusqu'au bout. »

Sans qu'il l'invoquât, le souvenir de Mr Bermingham et de son bout de papier revint immédiatement à la mémoire du brigadier Daly et il visualisa intérieurement les mots tapés à la machine : « FOX Y MOLL. ADIEU. IMMINENT. », avec l'horrible image stylisée d'une femme pendue à une corde fixée à une potence. Il savait que cette visite était fatalement en rapport avec cet avertissement. Il en était certain. Les muscles de ses cuisses se mirent à trembler. Il avait les genoux en coton.

« Foxy Moll... », commença J.J., comme s'il avait lu dans ses pensées.

Une bouffée de chaleur envahit le brigadier Daly, qui sentit le sang battre à ses tempes. Un goût nauséeux lui tapissa le fond de la bouche.

J.J. se passa un doigt en travers de la gorge.

« Elle est morte », annonça-t-il d'un ton sec et d'une voix calme.

Était-ce un subterfuge ? Était-ce une ruse ? Il ne fallut qu'une seconde au brigadier Daly pour juger que non, ce n'était ni l'un ni l'autre. C'était la vérité. Elle était morte. Il entendit un grondement dans sa tête, puis le bruit cessa et il sut qu'il était dans de beaux draps, qu'il allait au-devant des pires ennuis.

« L'homme qui "trouvera" le corps, poursuivit J.J., c'est l'homme que vous devrez arrêter et inculper. Vous découvrirez rapidement que c'est lui le coupable, ou en tout cas c'est ce que tout le monde croira, ce qui revient au même. »

Le brigadier Daly avait la vessie douloureuse. Il avait envie d'uriner.

« J'ai envie de trouver le vrai coupable, pas n'importe quel individu, protesta le brigadier Daly.

— Et je viens de vous dire qui c'était.

— Celui qui la découvrira ?

— Oui, c'est ce que je vous ai dit, confirma J.J.

— Pourquoi ? demanda le brigadier Daly.

— Par générosité. Parce que j'ai bon cœur. »

Le brigadier Daly renifla ironiquement.

« Brigadier, ce ne serait pas bon pour vous si on venait à apprendre combien elle et vous étiez proches. Vous devez éviter que votre nom soit mêlé à ce qui va se passer maintenant. Même vous, vous pouvez le comprendre. »

Le brigadier Daly veilla à garder une expression neutre, mais il était conscient que ce qui venait d'être énoncé était exact. D'abord, il y avait sa liaison avant l'arrivée de Sheila et, pour couronner le tout, Mr Bermingham l'avait averti de ce qui allait se produire, mais il ne l'avait pas empêché et ce qui devait arriver était arrivé. Si jamais quelqu'un, à la Garda, apprenait sa rencontre avec Mr Bermingham avant le drame, eh bien il serait flanqué à la porte si vite que ses pieds ne toucheraient pas le sol.

« Faites ce que je vous dis et vous serez tranquille, reprit J.J. Vous conserverez votre uniforme, votre grade – vous aurez peut-être même droit à une promotion.

— Et si je ne fais pas ce que vous dites ? interrogea le brigadier Daly.

— Alors vous êtes fini.

— Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher de vous poursuivre ?

— Essayez donc un peu et je ferai mon Samson. Je détruirai le temple. Je vous entraînerai avec moi. Je dirai que vous me l'avez enlevée. Vous imaginez les bavardages, après ça ? Je vous le répète une dernière fois : l'homme qui "trouvera" le corps sera le coupable. »

J.J. pivota sur les talons pour prendre congé, puis fit volte-face.

« Oh, oui : Tommy Reid, il faudra que vous le fassiez taire, sinon il va bavasser et tout foutre en l'air. Mais pour ce qui est de faire taire les gens, je crois que vous êtes doué, non ? Bonne matinée à vous. »

Il s'en alla. Le brigadier Daly referma la porte et repoussa les verrous. Pris de vertige, il avait la tête qui tournait, tandis qu'une crainte diffuse lui soulevait le cœur.

Il attrapa la lampe, puis retourna à la cuisine où il s'écroula sur une chaise. Il entendit résonner dans sa tête les paroles de J.J. : « Je ferai mon Samson... Je dirai que vous me l'avez enlevée... Vous imaginez les bavardages, après ça... » Passé la surprise d'apprendre la liaison entre J.J. et Foxy Moll, il perçut immédiatement le danger que cela représentait pour lui.

Il fallut vingt minutes au brigadier Daly pour trouver la force de se lever et de finir de se raser.

Cette tâche accomplie, il remonta dans la chambre et se glissa doucement dans le lit. Sheila remua, mais, par bonheur pour lui, ne se réveilla pas.

Il demeura allongé dans le noir, les yeux ouverts et fixés au plafond, dont il ne distinguait pas les lattes tant l'obscurité était profonde. Il sentait son cœur qui battait fort. Ses pensées se bousculaient. Si J.J. mettait à exécution sa menace de raconter qu'il lui avait enlevé Foxy

Moll... et si Mr Bermingham intervenait pour révéler qu'il l'avait averti... alors, tout serait détruit : son mariage, sa carrière et même sa pension. Il serait fini pour la Garda, il serait fini pour l'État libre. Il serait contraint d'émigrer en Angleterre pour y travailler dans une usine ou sur un chantier, puis il mourrait, vieux, oublié et honteux, dans une chambre meublée de quelque horrible ville comme Coventry, où les gens haïssent les Irlandais et où personne n'assisterait à son enterrement.

Il s'enjoignit d'endiguer ces pensées, mais son cerveau refusait d'obéir. Il était incapable de songer à autre chose qu'à la divulgation de son secret et à sa ruine ultérieure. Il n'y avait pas d'autre solution, jugea-t-il après quelques minutes, il allait devoir compter. S'il le faisait assez longtemps et avec assez de constance, il finirait par s'abîmer dans les chiffres, après quoi son esprit s'apaiserait et le sommeil béni viendrait à lui. Il commença à compter jusqu'à cent, puis jusqu'à cinq cents, puis jusqu'à mille, deux mille, trois mille, quatre mille, cinq mille...

À Marlhill Cottage, les enfants veillèrent, assis autour du feu et l'œil rivé sur la porte, jusqu'à deux heures le jeudi matin. Puis Judy coucha Brendan et Helena dans le lit de leur mère, avant de préparer les bancs-coffres pour les autres. Dehors, le vent bascula du sud au nord et la pluie commença à tomber. Allongé à attendre le sommeil, Daniel calcula qu'il lui restait cinq heures à dormir avant de se lever, puis de s'habiller, de sortir sans bruit pour ne réveiller personne et de se rendre à la ferme de Mr O'Shaughnessy. Une fois arrivé là-bas, la première démarche qui lui incomberait serait de s'excuser de ne pas être rentré la nuit précédente ou de ne pas avoir fait dire qu'il ne rentrerait pas non plus. Il expliquerait à Mr O'Shaughnessy que la raison pour laquelle il était demeuré chez lui était que sa mère était sortie et n'était pas revenue. Daniel espérait que cet argument amadouerait son employeur. Mr O'Shaughnessy n'était pas un mauvais bougre et Daniel imaginait qu'il n'y aurait pas de problème.

Foxy Moll avait la tête posée sur ses bras, lesquels reposaient à leur tour sur la table, quand elle fut tirée de son sommeil par quelque chose. Elle entendit un bruit. Qu'était-ce ? Elle entendit la pluie. C'était une pluie battante, qui fouettait les murs et le toit. Il y avait aussi du vent. Elle ouvrit les yeux et fut extrêmement surprise de voir, sur le bord de la table, à quelques centimètres de son visage les canons du fusil de J.J. Elle remarqua également que la lanterne, les verres et la bouteille de whisky avaient disparu.

Était-ce un rêve ? Elle laissa son regard parcourir le canon sur toute sa longueur jusqu'à la double détente. Un doigt était passé autour de la première. Après la main apparaissait le poignet d'un trench. C'était celui de J.J. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Pourquoi donc pointer l'arme sur sa figure, le doigt sur la détente ? Peu après cette interrogation, elle perçut un mouvement furtif dans son dos ainsi que le son d'une masse lourde que l'on déplaçait.

Elle considéra de nouveau la gueule du fusil braqué sur elle. Elle avisa l'extrémité des deux canons. Ils dessinaient quoi, déjà ? Oui, ils dessinaient un huit, le chiffre huit, elle s'en souvenait, mais ce huit n'était pas debout. Ce huit était couché sur le côté. C'était un huit endormi, un huit ivre, pensa-t-elle. Non, ce n'était pas ça. C'était autre chose. Quelle était l'expression ? Oui, oui, elle lui revenait, maintenant. Ils dessinaient le huit mort, voilà ce que c'était, le huit mort.

À présent elle comprenait ce qu'elle avait lu sur le visage de Screw et de Nutley pendant toute la soirée. Ce qu'elle y avait lu, c'était à la fois la honte et l'excitation. Ils savaient ce qui allait advenir. Ils le savaient lorsqu'ils étaient venus lui ouvrir la porte. Ils le savaient lorsqu'ils avaient trinqué avec elle et bu à sa santé. Ils le savaient depuis le début et c'était pour cette raison qu'ils s'étaient soûlés. C'était pour cette raison que J.J. s'était soûlé. Ils avaient honte de

savoir ce qui allait advenir.

Une vision fugitive de ses enfants lui traversa l'esprit : ses six enfants vivants ainsi que son unique enfant décédé, à divers âges ou divers stades, et elle se demanda si, elle morte, Daniel et Judy allaient réussir à se débrouiller, mais aussi si Miss Cooney allait les aider.

Il ne pouvait y avoir qu'une seule issue à présent, songea-t-elle.

« Allez-y », entendit-elle J.J. ordonner.

Il y eut des froissements, puis quelque chose lui tomba dessus, quelque chose de lourd comme une couverture ; non, pas une couverture, la bâche, c'était la bâche qu'elle avait aperçue, pliée dans le coin, que l'on venait de lui jeter dessus – ce devait être Screw ou Nutley ou alors les deux – et elle sentit alors son poids et son odeur, une odeur d'huile de moteur mélangée à une odeur d'herbe, et il n'y avait plus de lumière ou beaucoup moins qu'il n'y en avait eu, même si elle n'était pas dans le noir, non, pas dans le noir complet, car la lueur de la lanterne filtrait à travers la toile, mais très faiblement, ou presque pas, et elle perçut un aboiement qui devait provenir de Petit Sam, sur le lit, et qui semblait lointain, si lointain, si triste et si désespéré, comme s'il savait – que savait-il ? que savait-il ? ce qu'elle savait, voilà ce qu'il savait –, puis Petit Sam jappa de nouveau et cette fois le son parut encore plus distant et plus mélancolique : elle avait l'impression qu'il avait crié « Non » et elle se demanda si un chien pouvait prononcer un mot, pouvait parler à quelqu'un, à J.J. qui reposait son fusil sur la table, l'extrémité de celui-ci glissée sous la bâche, à quelques centimètres de son visage, et elle se dit en elle-même qu'elle était soûle, oh oui, vraiment soûle, et elle avait l'esprit embrumé et plein de ces étranges pensées qui jaillissaient et bouillonnaient, et ses enfants étaient à la maison, assis près du feu, à surveiller la porte, attendant de l'entendre s'en approcher, suivie de Petit Sam, pour leur lancer « C'est maman, les enfants ! Je rentre ! », et ensuite le battant s'ouvrait et elle entrait, mais ce n'était pas près de se produire, cela ne se produirait jamais, parce que dans une fraction de seconde le chien s'abattrait et alors un grand mur de métal s'échapperait de l'arme pour venir la frapper, l'achever, mettre fin à son existence, lui envoyer... le huit mort.

Badger se réveilla. Dehors, l'obscurité était profonde et sa chambre était plongée dans le noir. Il entendit deux sons : le discret tic-tac du réveil posé sur la table de chevet à côté de son lit et le bruit puissant de la pluie qui battait contre la vitre de sa fenêtre. Elle venait du nord, forte et drue, et il supposa que le vent qui la poussait soufflait du nord, fort et dru lui aussi. Il s'inquiéta pour les vaches parquées dans le pré du pacage. Il faudrait qu'il aille voir à quel point le terrain et les bêtes étaient mouillés. Il serait peut-être temps de les rentrer.

Il jeta un coup d'œil dans la direction de son réveil. Avait-il envie d'allumer la bougie pour voir l'heure qu'il était ? Il réfléchit. Non. Il faisait nuit, une nuit des plus profondes et des plus ténébreuses. Peu importait l'heure qu'il était. Qu'il le sache ou non n'y changerait rien du tout. La nuit resterait des plus profondes et des plus ténébreuses pendant un certain temps encore. Puis la lumière commencerait à poindre autour des bords de ses rideaux, rendant faiblement visibles les murs, le plafond et tout ce qui se trouvait dans sa chambre. Le réveil sonnerait. Il ouvrirait les yeux, puis chercherait à tâtons l'interrupteur qui contrôle la sonnerie, le basculant de « On » à « Off », et resterait allongé à songer à la journée à venir.

Il commença à s'assoupir vers la fin de cette pensée, puis s'endormit complètement. Plus tard, il se réveilla de nouveau. Il faisait toujours aussi noir. Peut-être était-il trois heures du matin, se dit-il. Il pleuvait toujours, sauf que le bruit des gouttes contre sa fenêtre n'était plus fracassant et insistant, mais plus doux et apaisant. La pluie était plus fine et tombait plus lentement. Avec un peu de chance, imagina-t-il, elle aurait cessé d'ici au matin.

Il était très tôt, le jeudi matin : ce n'était pas la nuit, mais pas l'aube non plus. C'était ce moment situé à mi-chemin entre les deux, avec sa lumière d'étain. Screw marchait en tête. Il tenait une extrémité de la bâche roulée. Nutley suivait, tenant l'autre extrémité. J.J. lui emboîtait le pas avec le fusil. Petit Sam fermait la marche, gémissant et poussant de faibles cris plaintifs pour sa maîtresse enroulée dans la toile.

À cette heure-ci, un grand silence enveloppait les prés. Nul chant d'oiseau ne résonnait. Nulle vache ne meuglait, nul mouton ne bêlait, nul chien n'aboyait et nul âne ne brayait. Les seuls sons étaient ceux du halètement rauque de leur respiration, plus lourde au fur et à mesure de leur progression, du raclement de leurs pieds sur le sol, du grincement ou du claquement occasionnel d'une barrière que l'on ouvrait avant de la refermer peu après, mais il y eut aussi – en deux occasions seulement, lors du franchissement d'un fossé – des ahanements et des grognements très marqués parce que le cadavre était difficile à porter, puis, une autre fois, devant un muret, un entrechoquement de pierres tombées du sommet, suivi par un léger grattement quand J.J. les remit en place et par le bruit de Petit Sam sautant par-dessus cet obstacle.

Ils parvinrent à la brèche dans la haie du champ à la casemate, que Badger avait colmatée la veille. J.J. enleva les bouts de taillis et de broussailles. Screw et Nutley passèrent de l'autre côté, où ils déposèrent leur fardeau et l'ouvrirent. Foxy Moll gisait sur le dos, avec ses bottines dépareillées, un large trou lui dévorant le cou et le bas du côté gauche de la face.

« Mettez-la ici. »

J.J. montra un endroit un peu en retrait de l'ouverture, plus à l'intérieur du champ de chaume. Screw prit le corps sous les aisselles, cependant que Nutley s'en saisissait par les jambes et tous deux la

déplacèrent jusqu'au point indiqué par J.J. Nutley laissa tomber les jambes, puis se pencha pour soulever la gauche et la ramener sur la droite.

« Elle porte des bottes différentes », dit-il.

Petit Sam bondit sur la dépouille.

« Enlève le chien », ordonna J.J.

Screw emporta Petit Sam.

« Retire la bâche. »

Nutley s'exécuta.

J.J. braqua le fusil sur le visage défoncé de Foxy Moll et appuya sur la détente. Les plombs lui arrachèrent le côté gauche du crâne avant de s'enfouir dans la terre au-dessous, projetant des fragments d'os, de dents, de peau, de tendons et de tissus qui s'éparpillèrent sur le sol humide.

« Qu'en dis-tu ? »

Screw lâcha Petit Sam et le chien bondit de nouveau sur le cadavre de sa maîtresse. Screw examina la zone qui entourait la tête de Foxy Moll.

« Oui, approuva-t-il. Je crois qu'on pourrait penser que c'est ici qu'elle a été tuée. »

Les trois hommes replièrent la bâche souillée de sang et s'éloignèrent. Ils arrivèrent au niveau de la casemate.

« Vous deux, allez-y et remballez les affaires, commanda J.J. Moi, je vais rester. Je veux m'assurer que notre gars va la trouver. Je vous verrai à la maison.

— Je meurs d'envie de fumer une clope, avoua Screw.

— Moi aussi », déclara Nutley.

J.J. sortit de sa poche un paquet de Sweet Afton et donna à Screw deux cigarettes.

« Tu as des allumettes ? »

Screw tira de sa poche une boîte qu'il secoua.

« À plus tard. »

Screw et Nutley repartirent tandis que J.J. allait se poster à l'arrière de l'abri. Alors que le jour commençait à poindre, il repensa à la soirée précédente, en particulier au moment où Tommy l'avait peut-être aperçu sur le chemin des Caesar, et prit conscience qu'il lui faudrait changer de vêtements, au cas où Tommy ferait le rapprochement. Simple mesure de précaution.

Le brigadier Daly arriva au poste de police de New Inn quelques minutes avant huit heures. Il fila directement au bureau d'accueil. Gralton était installé derrière le comptoir. Il venait juste de remplacer l'agent qui avait été de service pour la nuit.

« Vous êtes matinal, dit-il. Bonjour, brigadier, vous allez bien ?

— Non, pas du tout, répondit le brigadier Daly.

— Aïe, à ce point ?

— Pire encore.

— Aïe, aïe, aïe !

— Si quelqu'un de Marlhill débarque ici, Mr ou Mrs Caesar ou Badger ou l'autre employé...

— Tommy Reid.

— C'est ça, ou encore quelqu'un de la maison, n'importe lequel des McCarthy, ou le père O'Shaughnessy ou n'importe qui d'autre de Marlhill, vous me les collez dans un bureau annexe, vous fermez la porte à clé et vous ne les laissez parler à personne dans cette caserne, puis vous venez immédiatement me chercher dans mon bureau, vous avez compris ?

— Oui.

— Et avant de quitter le boulot, vous transmettez la consigne au suivant.

— Je n'y manquerai pas. »

Le brigadier Daly quitta précipitamment la salle.

Le réveil sonna. Badger s'assit dans son lit et l'arrêta. Il était huit heures, en ce jeudi 21 novembre. Un faible liseré de lumière ourlait ses rideaux. Il se leva et les ouvrit, mais la chambre demeurait sombre. Il alluma la bougie. Cela ne changeait pas grand-chose, même si la vision de la flamme qui brûlait était réconfortante. Il aimait l'odeur de la cire qui fond et ce depuis qu'il était petit.

S'approchant de l'aiguière et de la cuvette, il se lava le visage, les oreilles ainsi que les mains à l'eau froide. Il enleva son pyjama, puis enfila ses sous-vêtements et sa tenue de travail. Il se mouilla les cheveux avant de les peigner. Il se passa une main sur le menton. Il avait besoin de se raser. Peut-être le ferait-il ce soir : il disposerait d'eau chaude à ce moment-là.

Il souffla la bougie, puis prit ses bottes à la main et descendit en chaussettes. Comme en hiver les Caesar dormaient au rez-de-chaussée, il ne voulait pas les réveiller.

Devant l'âtre de la cuisine, il se pencha au-dessus du feu, dégageant les cendres qui en encombraient le dessus pour révéler un bouquet de braises d'un orange flamboyant. Il y jeta du papier et du petit bois, sur lesquels il ajouta quelques mottes de tourbe, puis il attisa le feu avant de faire pivoter la potence pour mettre la bouilloire en position. Dans le mouvement, un peu d'eau déborda.

Ensuite, il alluma le fourneau, après quoi, toujours en chaussettes, il remonta et frappa deux fois à la porte de Tommy.

« Tommy, Tommy, souffla-t-il.

— Quoi ? » répondit la voix de Tommy à travers le bois du vantail.

Badger ouvrit. La chambre était dans le noir. Il y régnait une odeur de cire de bougie. Il arrivait souvent à Tommy de s'endormir en laissant la bougie se consumer entièrement. La forme couchée sous les draps et les couvertures chiffonnés remua, puis leva la tête.

« C'est l'heure ?

— Oui, Tommy, c'est l'heure. »

Tommy bâilla.

« Il fait froid ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai mis l'eau à chauffer.

— Alors j'arrive. »

Badger redescendit à la cuisine, ouvrit les volets et les rabattit contre le mur, puis alluma deux lampes dont il tailla ensuite les mèches. L'eau se mit à bouillir et la vapeur fit frémir le couvercle de la bouilloire. Il prépara le thé, le servit, puis coupa deux tranches de pain de froment avant d'aller chercher le beurre et la gelée de pomme dans le garde-manger. Tommy arriva. Malgré le feu qui flambait, la pièce était encore froide, alors, au lieu de s'asseoir à la table, ils restèrent tous les deux debout, dos à la cheminée, pour boire le thé et manger le pain tartiné de gelée.

« Il tombait des cordes, cette nuit, dit Badger.

— Oui, convint Tommy, mais Dieu merci, c'est fini, maintenant. »

Une fois qu'ils eurent terminé le petit déjeuner, Badger et Tommy sortirent pour rejoindre la cour. Bien que la pluie eût cessé un peu plus tôt, chaque surface était humide et un vent vif soufflait du nord, si bien qu'en quelques secondes Badger sentit son nez couler. Les deux hommes entrèrent à la laiterie pour y prendre des seaux et des tabourets de traite, puis se rendirent au pré du pacage. La terre produisait un bruit de succion sous leurs pas tandis qu'ils la traversaient pour s'approcher des bêtes. Ces dernières étaient rassemblées sous le vieux hêtre du coin, là où le sol était le plus sec. Elles s'y étaient blotties pendant la nuit, se protégeant ainsi de la pluie, mais en dépit du couvert qu'offrait le feuillage, la tourbe était molle et détrempée, de sorte qu'au moment où Tommy et Badger s'assirent sur leur siège les pieds en bois s'enfoncèrent de plusieurs centimètres dans le champ.

Après avoir trait les vaches, ils rapportèrent le lait, qu'ils laissèrent dans la laiterie, à côté de celui tiré la veille au soir. Puis, annonçant qu'il allait couper du bois, Tommy se dirigea vers le bûcher. Badger fit sortir Jolie Lady de son enclos, l'attacha à la laisse et se mit en route. Ainsi qu'il en avait coutume chaque matin, il emprunta le chemin. Le premier et le deuxième pré abritaient des moutons, qu'il compta tandis qu'il marchait pour s'assurer qu'aucun ne s'était égaré, ce qui était le cas. Les chiffres concordaient.

Il parvint avec sa chienne à la troisième prairie, celle à la casemate. Comme le terrain était désert, il décrocha la laisse pour libérer Jolie Lady une fois qu'il eut refermé la barrière derrière lui. Elle détala en

direction de l'abri et il la regarda déambuler çà et là au gré des pistes qu'elle suivait. Il trouvait qu'elle se déplaçait bien et qu'elle remporterait peut-être le concours de ce week-end.

Il avança. Les yeux braqués devant lui, il observa la levrette, puis balaya l'espace pour s'assurer que rien ne clochait. Plus loin sur sa droite, il remarqua que la brèche dans la haie, qu'il avait pourtant colmatée juste la veille, était de nouveau béante. Il était possible que le vent de la nuit eût abattu l'empilement de débris qu'il avait érigé. Il lui faudrait reboucher ce trou. Puis il constata que non seulement la brèche était ouverte, mais que quelqu'un était allongé de l'autre côté de l'ouverture, juste à la lisière du champ de chaume. C'était une femme, pensa-t-il et, pis encore, il devinait de qui il s'agissait, puis il décida que non, que ce n'était que son imagination et qu'aussitôt qu'il se serait approché pour vérifier, il s'avérerait que ce n'était pas ce qu'il redoutait, mais simplement un buisson.

Il quitta le sentier et traversa à grandes enjambées le pré détrempe pour rejoindre l'autre sentier, qui longeait la clôture, celui qu'il prenait chaque matin pour rentrer à la ferme avec Jolie Lady. Il avait les mains fourrées dans les poches de sa veste et le col relevé. Jolie Lady courut devant lui en direction de la brèche, puis revint au galop pour se réfugier à ses côtés, tout près de sa jambe, en émettant un bruit qu'il ne l'avait jamais entendue émettre auparavant.

Il se sentit des papillons dans le ventre. Ses mains qui, quelques instants plus tôt, avaient été froides étaient désormais chaudes et moites. Sa tête était brûlante elle aussi. Il s'arrêta et ôta sa casquette de toile afin de permettre au vent de souffler dans ses cheveux pour lui rafraîchir le cuir chevelu. Il s'essuya le front avec sa manche pour sécher les gouttelettes de sueur, désormais froides, qui le festonnaient. Il remit sa casquette. Au lieu de descendre jusqu'à l'ouverture, il jugea que le plus simple et le plus rapide serait de couper tout droit jusqu'à la clôture, puis de monter dessus et de profiter de la hauteur pour voir s'il arrivait à se figurer ce qui avait pu se passer plus bas.

Il pressa le pas, puis grimpa sur la barrière et scruta le terrain en contrebas sur sa gauche. La première chose qu'il distingua fut un chien. Il le connaissait, ce chien. Ce chien était marron. Ce chien était Petit Sam. La deuxième chose qu'il distingua était ce sur quoi était assis Petit Sam. C'était un corps. Un corps de femme. Elle était couchée sur le dos. Elle était vêtue d'une robe bleue (il en apercevait l'ourlet), sur laquelle elle portait un manteau et, d'où il se tenait, ses habits semblaient secs. Il nota également qu'elle avait une jambe ramenée sur l'autre mais aussi un pied chaussé d'une bottine noire et

l'autre d'une bottine brune. Jusque-là, sa tête lui avait été masquée par Petit Sam, lequel quitta à cet instant la poitrine de la femme pour se diriger vers son pelvis et Badger se rendit compte que son visage avait disparu, s'était mué en une bouillie rouge, et que, derrière le crâne, sa brillante chevelure rousse était tapissée de sang et étalée tel un linceul, alors il sut cette fois sans le moindre doute de qui il s'agissait : de Foxy Moll.

Il s'apprêtait à sauter de l'autre côté pour aller regarder de plus près, mais au moment où il posait le pied sur l'une des barres, Petit Sam se retourna et, l'avisant, se mit à gronder. C'était un bruit terrible, chargé de férocité et de colère. Il décida de ne pas y aller afin de ne pas provoquer le chien, mais de rentrer à la ferme pour rapporter ce dont il avait été témoin à Mr et à Mrs Caesar. Ils sauraient ce qu'il conviendrait de faire ensuite.

Il sauta sur le sol, remit la laisse à Jolie Lady et repartit en courant.

J.J. regarda Badger filer en direction de la ferme avec sa levrette qui galopait à petits bonds à ses côtés. Pour un homme de son âge, il était plutôt vif, songea-t-il, mais il faut dire que le tableau qu'il avait vu aurait fait courir n'importe qui.

J.J. jeta le mégot de la cigarette qu'il était en train de fumer, puis l'écrasa dans le sol, pivota sur les talons et s'éloigna en direction de la maison sise sur les terres de Lynch.

Badger déboula dans la cour et enferma Jolie Lady dans son enclos sans s'arrêter pour lui donner de l'eau fraîche, contrairement à son habitude ; au lieu de quoi il s'engouffra dans la ferme par la porte de derrière. Il se trouvait à présent dans l'arrière-cuisine. En temps normal, il aurait enlevé ses bottes ici mais, étant donné les circonstances, il n'en fit rien : sans cesser de courir, il traversa la cuisine, parcourut le couloir et parvint devant la porte de la chambre d'hiver des Caesar au rez-de-chaussée. Il cogna violemment deux fois sur le battant.

« Holà ! cria-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda la voix endormie de Mr Caesar.

— Est-ce que je peux entrer ?

— Bien sûr, vas-y. »

Il ouvrit la porte. Les rideaux étaient clos. La pièce était dans le noir. Il y flottait une odeur de parfum, mais aussi, lui sembla-t-il, celle, salée, de l'urine.

« Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » s' alarma Mrs Caesar.

Elle était assise dans le lit. Elle avait des bigoudis dans les cheveux et était vêtue d'une chemise de nuit blanche aux épaules brodées de roses.

« Il y a une femme, dans cette brèche entre le pré à la casemate et le champ de chaume, et elle est couchée par terre, lâcha Badger.

— Sais-tu qui c'est ? »

Lorsqu'il avait tapé à la porte des Caesar, il avait prévu de dire de qui il s'agissait, parce qu'il savait parfaitement que c'était Foxy Moll. Bien sûr, que c'était elle. Il savait exactement de qui il s'agissait. Depuis des années, il la voyait presque tous les jours, alors il savait à quoi elle ressemblait et, même sans cela, la présence du chien eût été un indice suffisant.

Cependant, entre le moment où il avait frappé et celui où Mrs

Caesar avait posé sa question, un problème lui était apparu : vu le pedigree de Foxy Moll, il serait peut-être préférable d'affirmer qu'il ne l'avait pas reconnue. Ainsi, personne ne penserait à établir un quelconque lien entre lui et ce qui s'était passé.

« Non, répondit-il. Je ne sais pas qui c'est.

— Et elle est couchée par terre ?

— Oui.

— Une femme allongée dans l'herbe, c'est vrai ? Pourquoi serait-elle là ? Le sol est détrempé, après la pluie de la nuit dernière, non ?

— Oui.

— Alors, elle dort ou quoi ?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce que tu t'es approché d'elle ?

— Non, avoua Badger.

— Pourquoi donc ?

— Je ne pouvais pas, parce qu'il y avait un chien sur sa poitrine qui grognait, et tout ça, et que j'ai eu peur qu'il me morde.

— Je ne suis pas, dit Mr Caesar. Qu'a vu Badger au juste ?

— Une femme étendue par terre avec un chien de mauvaise humeur assis sur elle.

— Et à cause du chien, je ne pouvais pas voir son visage, expliqua Badger.

— Comme c'est bizarre, déclara Mrs Caesar.

— En effet, convint Mr Caesar. Et tu ne pouvais vraiment pas reconnaître cette femme ?

— Non, mentit Badger en secouant la tête.

— Mieux vaut que tu ailles à la Garda, conseilla Mrs Caesar. Laisse tomber le poney et la voiture : prends le sentier de la messe, ce sera plus rapide. En marchant vite, tu y seras en un petit quart d'heure. »

Gralton leva la tête et vit Badger faire irruption dans le bureau d'accueil. Depuis que le brigadier Daly lui avait parlé, un peu plus tôt, il s'était plus ou moins préparé à quelque chose de ce genre.

« Tu as chaud, on dirait. Pourquoi es-tu si pressé ? demanda Gralton.

— Il faut que la Garda vienne tout de suite à la ferme de Marlhill, répliqua Badger d'une voix affolée et emplie d'effroi.

— Pourquoi la Garda doit-elle venir à la ferme de Marlhill ? interrogea Gralton.

— Il y a une femme.

— Une femme ?

— Oui, et soit elle dort par terre près de la casemate, soit... Je ne sais pas...

— Est-elle morte ? avança Gralton.

— Eh bien, elle est couchée là, en tout cas.

— Comment sais-tu qu'il s'agit d'une femme ?

— Elle porte des habits de femme.

— Sais-tu qui c'est ?

— Non.

— Tu ne l'avais jamais vue avant cela ?

— Je ne pouvais pas voir son visage.

— Oh, fit l'agent.

— Il y avait un chien...

— Oui ?

— Couché sur elle.

— D'accord.

— Et il m'empêchait de voir. Je ne sais pas qui c'est. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a quelqu'un qui est allongé par terre.

— Bien. Je vais aller chercher le brigadier Daly et nous irons là-bas jeter un coup d'œil – puis, ouvrant une salle annexe : Attends ici.

Reprends ton souffle. Je reviens tout de suite. »

Badger entra. Gralton referma la porte à clé. Quelques minutes plus tard, il revint accompagné du brigadier Daly. Ce dernier demanda à Badger de lui raconter ce qui s'était passé.

« Chaque matin, je sors ma chienne pour lui faire faire de l'exercice, commença-t-il. C'est une levrette. Nous descendons jusqu'à la casemate par un chemin qui longe les prés et nous revenons par un autre qui passe par le champ de chaume.

— Et donc ce matin, vous faisiez comme tous les autres matins ? demanda le brigadier Daly.

— Oui, confirma Badger, et alors que je descendais vers la casemate, j'ai regardé sur ma droite et j'ai vu qu'il y avait une brèche dans la clôture qui sépare le pré à la casemate du champ de chaume, et il m'a semblé qu'il y avait quelqu'un couché par terre dans l'ouverture et, en m'approchant, j'ai constaté que c'était le cas. C'était une femme.

— Comment savez-vous que c'était une femme ?

— Par son jupon et ses souliers, répondit-il.

— Connaissez-vous l'identité de cette femme ? voulut savoir le brigadier Daly.

— Non, affirma Badger. Je ne la connais pas.

— Mais vous êtes certain qu'il s'agit d'une femme ?

— Oui. »

Gralton fut remplacé au bureau d'accueil, après quoi les trois hommes sortirent du poste pour monter à bord d'une Wolseley afin de se rendre à Marlhill Farm.

« Cette femme, elle est d'ici ? s'enquit le brigadier Daly.

— Je n'en sais rien, prétendit Badger. Je ne me suis pas approché d'elle. Je ne connaissais ni elle ni son chien et peut-être qu'elle dormait, tout simplement. »

Ils se garèrent dans la cour et descendirent de voiture. Badger entraîna à sa suite les deux policiers par le portail de derrière pour s'engager sur le chemin que d'habitude il prenait en sens inverse, parce que c'était le trajet qu'il empruntait pour revenir à la cour après ses promenades matinales avec Jolie Lady. Une fois parvenus au pré à la casemate, ils lui emboîtèrent le pas tandis qu'il empruntait le sentier longeant la clôture.

« Un peu plus bas, il y a une brèche dans la clôture et c'est là que je l'ai vue, raconta-t-il.

— Êtes-vous passé par cette ouverture, ce matin ? interrogea le brigadier Daly.

— Non.

— Alors, comment avez-vous fait pour la voir ?

— Je suis monté sur la barrière et j'ai regardé à l'arrière de la brèche.

— Montrez-nous l'endroit où vous êtes monté pour que nous puissions regarder à notre tour », dit le brigadier Daly.

Badger les guida jusqu'à l'endroit en question, où ils grimpèrent tous les trois sur la barrière pour regarder plus bas sur la gauche.

Le corps était là, avec le chien assis sur sa poitrine, et les bottines étaient dépareillées : l'une noire et l'autre marron. Le brigadier Daly se souvint de les avoir remarquées pas plus tard que la veille et il sut aussitôt de qui il s'agissait.

« C'est Moll McCarthy, déclara-t-il.

— Mon Dieu ! c'est sûrement elle : regardez cette chevelure rousse ! s'exclama Badger.

— Qu'est-il arrivé à son visage ? s'étonna Gralton.

— Je vais voir », annonça le brigadier Daly.

Il descendit dans le champ de chaume et courut au petit trot jusqu'au cadavre. Petit Sam le regarda approcher, mais ne grogna pas. Le brigadier Daly se pencha et souleva le chien. Petit Sam gémit et se tortilla un peu, mais ne protesta d'aucune autre manière. Le policier découvrit que, du menton à l'arcade sourcilière, le côté gauche du visage de Foxy Moll avait disparu. Il remarqua, éparpillés sur le sol autour d'elle, des dents blanches et des éclats d'os.

Il se releva, puis retourna auprès de Badger et de Gralton.

« Mettez le chien dans la voiture et rapportez un linceul. »

Badger repartit en toute hâte jusqu'à l'auto et revint. Ils étendirent le linceul sur le corps. C'était une pièce en grosse flanelle qui présentait une énorme tache jaune en son centre. Les trois hommes retournèrent à la cour de Marlhill Farm. Dans la voiture, Petit Sam aboyait. Le brigadier Daly ordonna à Gralton de démarrer. Il entra dans la ferme avec Badger. Il trouva Mr et Mrs Caesar assis à la cuisine, en compagnie de Tommy.

« Quelle affreuse nouvelle ! se lamenta Mrs Caesar. Qui pourrait tuer un être comme Foxy ? »

Le brigadier Daly supposa que lorsque Badger était allé chercher le linceul, il avait raconté ce qu'il avait vu et ce qui, selon lui, s'était passé. Il aurait dû lui dire de ne pas en souffler mot, mais il était trop tard maintenant.

« Pour l'instant, nous l'ignorons, Mrs Caesar, répondit-il.

— Mais Badger nous a expliqué, pour sa figure. C'était sûrement un fusil, n'est-ce pas ?

— Vous devez tous rester ici, leur annonça le brigadier Daly. Personne ne doit sortir, compris ? Pas avant le retour de la Garda.

— Il faut que ma femme aille baratter et nous avons des vaches qui ont besoin d'être traites, plaida Mr Caesar.

— La laiterie est-elle dans la cour ? demanda le brigadier Daly.

— Oui.

— Alors pas de problème, vous pouvez baratter autant que vous le voulez. Pour ce qui est des vaches que vous devez traire : où sont-elles ? »

Mr Caesar décrivit le champ. Il se trouvait tout en haut du chemin, assez loin de la casemate.

Le brigadier Daly leur accorda de sortir pour la traite, mais rien d'autre, puis il quitta rapidement la cuisine pour remonter dans l'auto.

Quelques minutes plus tard, la voiture du brigadier Daly et de Gralton s'arrêta dans la cour située à l'arrière du poste de police.

Le brigadier pénétra dans le bâtiment pour donner ses instructions au bureau d'accueil : le commissaire Mahony devait être informé de la situation par téléphone et quatre agents devaient se rendre à Marlhill Farm – deux pour s'assurer que personne ne quitterait la ferme et les deux autres pour surveiller le corps.

Le brigadier Daly ressortit. Petit Sam était assis à l'avant, sur le siège passager. Gralton le caressait. Le brigadier Daly jeta le chien à l'arrière et monta.

« Chez Foxy Moll ! » commanda-t-il.

Sans un mot, Gralton roula jusqu'à Marlhill Cottage, où il franchit doucement le portail avant de s'immobiliser. La porte de la chaumière s'ouvrit et Judy apparut avec tous les enfants, à l'exception de Daniel. Le brigadier Daly supposa qu'il avait dû partir au travail.

« Je n'aimerais pas être à votre place, obligé de leur annoncer la nouvelle, dit Gralton.

— J'ai fait bien pire », répliqua le brigadier Daly.

Il descendit et referma la portière. Il déverrouilla celle de derrière, côté passager, et Petit Sam sauta hors du véhicule. Le chien se dirigea à petits bonds vers l'entrée de la maison. Le brigadier Daly prit sur la plage arrière son chapeau et s'en coiffa. Il claqua la portière et, affichant une expression grave, s'engagea sur les dalles pour suivre Petit Sam à grandes enjambées.

« Bonjour, Judy. »

Elle le salua de la tête. Elle avait une mine épouvantable. Les yeux injectés de sang. Le visage livide.

« C'est pour maman que vous êtes là ? »

Son élocution était plate, morne et, comme à chacune des rares occasions où il lui avait parlé précédemment, il la trouva pénible à

écouter. Dans la région, tout le monde s'accordait à la juger légèrement attardée, opinion que, pour sa part, il estimait charitable. Elle n'avait pas seulement l'esprit un peu lent : elle avait l'esprit très lent.

Il avait conscience de la présence des plus jeunes rassemblés derrière elle : tous levaient les yeux vers lui. Il sentait la pression de leurs regards. Il ne lorgnerait pas dans leur direction, n'engagerait pas de discussion avec eux et éviterait tout contact visuel. Il parlerait exclusivement à Judy.

« Oui », répondit-il d'une voix neutre et assez posée.

Elle réagit par un frisson aussi furtif qu'instinctif. Il savait qu'elle savait, même si elle ne connaissait pas les détails. Il avait vécu cette situation avec d'autres familles auparavant et son expérience passée lui avait enseigné que lorsqu'un parent soupçonnait déjà quelque chose, cela facilitait l'annonce de la mauvaise nouvelle. C'était quand les proches ne se doutaient de rien et qu'ils n'acceptaient pas l'information ou quand ils se mettaient en colère et refusaient de la croire que c'était difficile, mais ce ne serait pas le cas ici.

« Oui, je suis venu au sujet de votre mère », confirma-t-il.

Comme il s'y attendait, elle fondit en larmes. Elle pleurait en faisant très peu de bruit, de grosses et lourdes gouttes roulant sur ses joues. Il se demanda si c'était une aptitude que l'on développait en vivant dans une maison aussi exigüe : la faculté de sangloter avec force et intensité, mais sans bruit et en toute discrétion. Il se dit que si tout le monde possédait une telle faculté, ce serait bien, voire essentiel.

Il connaissait la marche à suivre pour les minutes à venir et ne s'inquiétait nullement à ce propos. D'abord, il lui faudrait patienter un peu avant d'entraîner Judy sur le côté de la chaumière pour lui apprendre la vérité avant de la ramener et de peut-être la révéler aussi aux autres enfants. Ce qui accaparait en ce moment son attention, c'était l'autre gros problème qu'il avait et, alors même qu'il était planté devant la porte de la maison, son esprit tournait et retournait la question. Certes, il tenait son suspect mais, avant d'agir contre lui, il avait besoin de parvenir à prouver sa culpabilité. Qu'est-ce qui amènerait tout le monde à croire que c'était lui l'assassin ? Voilà quel était son problème.

Tandis qu'il ruminait ces pensées, le brigadier Daly se rendit compte que quelqu'un tirait sur la basque de son manteau. Il baissa les yeux. C'était le quatrième enfant de Foxy Moll, Brendan, le garçon de neuf ans. Ce qui frappa le brigadier, c'était l'expression qu'arborait Brendan. Il avait l'air malheureux, naturellement, mais outre la peine,

on lisait aussi sur son visage un mélange de révérence et de soulagement. Il apparut au brigadier Daly que l'enfant semblait le prendre pour une sorte de sauveur. Il n'en était rien, évidemment, mais cette expression provoqua un certain émoi dans les tréfonds de sa psyché.

Il sentit un frémissement le parcourir, comme lorsqu'un poisson vient de mordre à l'hameçon. Ce n'était pas la première fois qu'il éprouvait cette sensation. Il la reconnaissait, parce qu'il l'avait déjà expérimentée en quelques circonstances, lorsqu'il cherchait la solution d'un problème. C'était une combinaison de prescience et de conviction. Il n'avait pas encore tous les détails. Il allait devoir en inventer beaucoup. Il allait devoir improviser. Il allait devoir se montrer inventif et subtil, mais là l'intuition était indubitable. Il se tirerait de ce guêpier. Oui, il s'en tirerait et il était d'emblée certain d'une chose : que Brendan faisait partie de la solution. Il ne savait pas encore comment – cela viendrait –, mais il était sûr que ce garçon était la clé.

« Bien, je veux que vous rentriez tous vous asseoir près du feu, sauf toi, Judy. J'ai deux mots à te dire. »

Le brigadier Daly montra la remise à tourbe au toit de tôle ondulée adossée au mur pignon le plus éloigné de la route.

« Viens avec moi. »

Les enfants ne bougèrent pas. Ils ne voulaient pas aller devant la cheminée. Ils voulaient entendre. Judy se tourna vers eux.

« Vous avez entendu ce qu'il a dit. Rentrez vous asseoir. Je reviens dans une minute. »

Judy sortit pendant que, derrière elle, les petits revenaient près du feu. Le brigadier Daly referma la porte, puis, entraînant Judy à sa suite, longea la façade de la maison, tourna à l'angle et se dirigea vers le fond de l'appentis. Il s'arrêta.

« Quel âge as-tu ?

— Seize ans », répondit Judy.

Il examina son visage. En plus d'être stupide et obtuse, Judy ne possédait ni le teint net et pur de sa mère ni sa ravissante chevelure rousse. Elle devait ressembler à son père, songea-t-il. Avait-il eu vent du nom de cet homme ? Tandis qu'il réfléchissait à cette question, le brigadier Daly détacha ses yeux de la face pâle et triste de Judy pour les lever vers le ciel. Il y vit d'épais et bas nuages noirs. Le crime n'avait été porté à sa connaissance que ce matin et, avec lui, le nom du coupable, mais un nom seul ne suffisait pas. Il avait besoin d'une raison, d'un motif : il avait besoin d'un récit. Quelle en était la trame ?

À peine avait-il formulé cette question dans son esprit que la réponse lui vint.

Foxy Moll avait un pedigree et Badger était un homme seul. Ils avaient des relations intimes ou en avaient eu et Badger était le père de l'un des enfants, de la dernière, celle qui était morte... comment s'appelait-elle ? Edwina. Oui, c'est ça.

La suite de l'histoire, qui découlait logiquement de ce qui précédait, était que Foxy Moll et Badger s'étaient disputés à ce sujet, après quoi elle avait menacé de révéler la vérité.

Or, si jamais une telle chose se produisait, alors Marlhill Farm, les trente hectares sur lesquels Badger avait trimé toute sa vie et qui devaient lui revenir à la mort de Mr et de Mrs Caesar (tout New Inn était au courant), ne pourrait pas lui être liguée.

Oui, si les faits étaient dévoilés, les Caesar modifieraient leur testament ; évidemment qu'ils le modifieraient, parce que ce ne serait pas bien qu'un type qui avait donné à Foxy Moll le bébé aujourd'hui décédé, non, ce ne serait pas bien qu'un tel type héritât d'une exploitation de trente hectares. Les Caesar lui reprendraient la ferme pour la transmettre à un autre membre de la famille. Celle-ci était nombreuse et il y avait plein d'autres candidats méritants.

Il était évident que Badger ne voudrait pas voir se réaliser semblable scénario, alors la seule façon de l'éviter était d'empêcher Foxy Moll d'en parler à quiconque et, pour cela, il fallait la tuer ; c'était donc exactement ce qu'il avait entrepris. Il était allé la tuer.

Constatant qu'il tenait à la fois son coupable et le motif du crime, même s'il n'avait pas encore tous les détails sur la façon dont l'assassin avait exécuté son forfait, le brigadier Daly eut alors un second éclair de clairvoyance.

Ainsi que le lui avait appris sa grande expérience du monde rural, l'immense avantage de ce coupable était qu'aucune personne – oui, pas une seule personne –, à New Inn ou dans le comté de Tipperary, ne se dresserait pour déclarer que Badger était innocent. Pas une seule.

Bien sûr que non, et ils ne le feraient pas parce que sinon cela les contraindrait à reconnaître toute une série de choses scandaleuses, parmi lesquelles la liste des différents hommes avec qui avait couché Foxy Moll, tant ceux qui n'avaient pas eu d'enfants avec elle que ceux qui en avaient eu. Au fil des années, Foxy Moll avait eu des relations avec beaucoup de messieurs qui, de leur côté, avaient des épouses, des sœurs, des mères et des familles ; par conséquent, cette vaste communauté de parties intéressées ne voudrait pas voir révélés au

grand jour les services offerts par Foxy Moll aux hommes de New Inn. Évidemment que personne ne le voudrait ! La honte et l'humiliation d'une telle révélation seraient dévastatrices. Alors pas une âme ne protesterait et tout le monde serait content, soulagé, de voir la Garda arrêter un suspect et monter un dossier d'accusation contre lui.

Le tableau prenait forme pour le brigadier Daly et il vit qui lui fournirait l'information selon laquelle Badger était le père d'Edwina, ce que Foxy Moll s'apprêtait à divulguer, déclenchant entre eux deux de nombreuses querelles au cours des derniers mois.

C'était Brendan qui, le premier, lui dévoilerait l'histoire et il était certain qu'il amènerait Judy ainsi que les autres enfants à souscrire aux propos de leur frère, et il était certain qu'ils le feraient parce qu'ils étaient malléables et désespérés. À présent qu'il avait réglé cette question, il se figura quelle devrait être la chronologie des événements.

Foxy Moll et Badger étaient en conflit depuis quelque temps et la veille, dans l'après-midi ou dans la soirée, Foxy Moll avait quitté la maison pour rejoindre Badger à la casemate, où ils étaient convenus de se retrouver. Là, Badger l'avait abattue avec un fusil. Il l'avait tuée avec le fusil des Caesar. Le brigadier Daly se demanda si Mr Caesar possédait une arme, mais comme tous les paysans en possédaient une, il estima inconcevable que Caesar fit exception et donc Badger avait abattu Foxy Moll avec le fusil de Mr Caesar. Ensuite, le lendemain matin, Badger avait prétendu avoir découvert par hasard le corps alors qu'il promenait son chien, ce qu'il s'était hâté d'aller rapporter à la police. Le brigadier Daly se rendit compte que son visiteur nocturne avait raison : Badger était le coupable parfait, offrant une magnifique solution, à la fois simple et élégante, au problème.

Il cessa de contempler le ciel et abaissa les yeux sur Judy. Elle pressait la paume de ses deux mains contre ses yeux pour contenir le flot de larmes. Pourquoi donc pleurer maintenant ? s'étonna le brigadier Daly. Il ne lui avait encore rien dit.

« **B**ien, Judy, commença-t-il. Hier, quand je suis venu ici, tu m'as vu de la porte d'entrée, n'est-ce pas ? Il fallait que je transmette un message à ta maman. Tu t'en souviens ? »

Elle opina du chef.

« Alors, quand as-tu vu ta maman pour la dernière fois après cela ? Hier, au moment du thé, ou un peu plus tard ?

— Non, après..., balbutia Judy. Nous avions tous pris le thé, mais Daniel n'était pas encore rentré. »

Il hocha la tête.

« Continue. Dis-moi ce qui s'est passé.

— Elle a mis son chapeau et son manteau, et elle est sortie.

— Comme ça, sans un mot d'explication, sans rien, elle est juste sortie ? interrogea le brigadier Daly.

— Oui.

— Est-elle allée à la casemate ? A-t-elle dit qu'elle devait retrouver quelqu'un là-bas ? »

Judy leva les yeux vers lui.

« Je ne m'en souviens pas.

— Je sais qu'elle est descendue à la casemate et que c'est là qu'il est arrivé malheur à ta maman. Il faut que tu te prépares à recevoir un choc, Judy. »

Elle le dévisagea. Sa lèvre tremblota et son front se plissa. Elle commença à se tordre les mains et de violents spasmes lui hachèrent la respiration.

« Je viens de la voir dans un champ en contrebas, dans le champ adjacent à celui à la casemate, mais elle n'était pas vivante, Judy. Elle était morte. »

Judy secoua la tête de haut en bas et lâcha un long cri strident. Puis elle ferma les yeux et fut secouée de sanglots frénétiques. Tandis que les hoquets lui contractaient la gorge, des larmes se frayaient un

passage entre ses paupières closes avant de couler sur ses joues.

« Elle est descendue à la casemate. Elle y avait rendez-vous. Je crois savoir avec qui. À présent, dis-le-moi, Judy, dis “Je comprends”. Je veux t’entendre dire “Je comprends”. »

Elle rouvrit les paupières. Elle cessa de sangloter. Elle s’essuya les yeux pour les débarrasser des pleurs qui les obstruaient. Elle fit un signe affirmatif de la tête.

« Je comprends.

— Tout ce que tu sais, c’est qu’elle est sortie hier, mercredi, après le thé, qu’elle est allée à la casemate et que tu ne l’as plus revue depuis. Tu as bien saisi ?

— Oui.

— Dis-le, alors.

— Elle est partie à la casemate après le thé et je ne l’ai plus revue depuis.

— Bien sage, la félicita le brigadier Daly. Maintenant, nous allons rentrer l’annoncer aux autres. Est-ce que Daniel est au travail ?

— Oui, il est parti ce matin et il a dit que je devais lui envoyer un message si jamais maman rentrait à la maison.

— Est-ce que tu vas envoyer quelqu’un pour lui dire ou est-ce que tu vas y aller toi-même ?

— Brendan peut s’en charger, répondit-elle.

— Ça, je n’en suis pas sûr. Il faut que je lui parle. »

Ils rebroussèrent chemin jusqu’à la porte d’entrée et pénétrèrent dans la maison.

Assis derrière le volant à déloger la crasse nichée sous ses ongles à l'aide de la pointe du petit couteau à fruits qu'il avait toujours sur lui, Gralton crut entendre des gémissements et des sanglots s'échapper de la maison. Puis lui parvint le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait. Il leva les yeux et vit sortir Brendan, suivi du brigadier Daly. Le policier referma. Le brigadier Daly tenait un sac. C'était un sac à grains marron clair sur le côté duquel était écrit « McNeilly's, Cork ».

Il regarda son supérieur traverser le dallage en poussant Brendan devant lui. Le brigadier Daly passa derrière la voiture et cria : « Ouvrez le coffre, Gralton ! »

Gralton appuya sur le bouton d'ouverture. Le brigadier Daly y jeta le sac et claqua la malle. Puis il tira la portière arrière du côté de Gralton et Brendan monta à bord, après quoi il la referma. Il contourna le véhicule jusqu'à l'autre portière et s'installa à côté du garçon.

« Gralton, prenez votre calepin et notez ce que Brendan a à dire. »

Gralton s'exécuta et ouvrit son calepin à une nouvelle page. Il humecta l'extrémité de son crayon.

« Bon, Brendan, dit le brigadier Daly. Donne-moi ton nom complet.

— Brendan.

— Brendan quoi ?

— Brendan McCarthy.

— Ton âge ?

— Neuf ans.

— Résidant à Marlhill, New Inn.

— Oui.

— C'est bien, mon garçon. Alors, ce n'était pas difficile, hein ?

— Non.

— Il faut que tu me répètes ce que tu m'as dit dans la maison. Depuis combien de temps connais-tu Badger ?

— Depuis aussi loin que je m'en souviennne.

— Et où le voyais-tu, en général ? Vas-y. Dis-moi ce que tu m'as dit à l'intérieur.

— Maman et Badger se rencontraient par hasard dans les champs et parfois ils restaient juste plantés à bavarder et d'autres fois, si j'étais là, maman se tournait vers moi et me disait : "Rentre à la maison, Brendan, vas-y, rentre à la maison, je te rejoindrai dans un moment."

— Vous avez noté, Gralton ?

— Oui, répondit Gralton.

— Et ça arrivait souvent que ta maman et Badger s'arrêtent pour discuter, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dirais-tu qu'ils étaient amis ?

— Oui.

— Les as-tu déjà vus s'embrasser ?

— Non.

— Ou se tenir la main ?

— Non.

— Mais lorsqu'ils se croisaient, ils se tenaient près l'un de l'autre, pas vrai ?

— Oui.

— Parle-moi des patates.

— De temps en temps, quand ils se rencontraient, maman demandait des patates et Badger disait qu'il lui en apporterait. Il nous les laissait derrière la haie qui est près de la fontaine ou parfois il la retrouvait à un autre endroit pour les lui donner.

— Est-ce que la casemate faisait partie de ces endroits ?

— Oui.

— Dis-le.

— Et parfois il la retrouvait à la casemate pour lui donner les patates.

— C'est bien, mon garçon. Badger était-il un ami de ta mère ?

— Oui.

— Dis : "Badger était un ami de maman."

— Badger était un ami de maman.

— Mais parfois ils s'accrochaient, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ces dernières semaines, ils se sont disputés, je crois ?

— Oui.

— À propos de quoi se disputaient-ils ?

— D'Edwina.

— Qui est Edwina ?

— C'est ma petite sœur qui est morte.

— Et pourquoi se disputaient-ils au sujet d'Edwina ? Ne m'as-tu pas raconté que Badger était le père de ta petite sœur morte et que ta maman voulait le dire aux gens, mais qu'il n'était pas d'accord ?

— Oui.

— Dis-le.

— Parfois, maman était en colère contre lui. Badger était le père de bébé Edwina et maman voulait le dire aux gens, mais il n'était pas d'accord et c'est pour ça qu'ils se disputaient. Il ne voulait pas que maman raconte à tout le monde qu'il était le père d'Edwina.

— C'est excellent, Brendan, excellent ! Vous avez noté cela, Gralton ?

— Oui, brigadier.

— Peux-tu te rappeler la dernière fois où ça s'est produit, Brendan ? Tu me l'as dit dans la maison.

— La semaine dernière, ils se sont disputés et maman a dit à Badger qu'Edwina était peut-être morte, mais qu'il devait encore payer pour elle et qu'elle irait donc voir le juge.

— Qu'elle irait voir le juge ; c'est bien, Brendan, voilà qui me plaît. Maintenant, dis-moi quand tu as vu Badger pour la dernière fois.

— À la fontaine, où on était allés chercher de l'eau.

— Était-ce hier ou avant-hier ? C'était avant-hier, mardi, je pense.

— Oui...

— Dis-le, alors. Dis : "La dernière fois où j'ai vu Badger était avant-hier, mardi."

— La dernière fois où j'ai vu Badger était avant-hier, mardi.

— Gralton, ajoutez entre parenthèses : "mardi 19 novembre 1940". Bien, Brendan, le mardi, vous étiez donc partis à la fontaine et c'était le matin... vas-y... redis-moi ce que tu m'as dit à l'intérieur.

— Je suis allé à la fontaine avec maman et Judy avant de partir à l'école et Badger est arrivé par le chemin, alors nous nous sommes approchés de la barrière et maman a demandé des patates et Badger a dit qu'il en laisserait un sac à l'endroit habituel, près de la source.

— Ont-ils parlé d'Edwina ?

— Non.

— Est-ce qu'ils t'ont paru plutôt chaleureux l'un envers l'autre ?

— Oui, plutôt.

— À présent, Brendan, c'est le passage le plus important. Il faut que tu sois absolument clair sur ce point. Il est essentiel que tu dises la vérité. Tu as déclaré qu'hier, mercredi 20 novembre, tu n'étais pas allé

à l'école. Tu es resté toute la journée à la maison et, au cours de cette journée, elle t'a appris qu'elle allait retrouver Badger à la casemate dans la soirée. C'est bien ce que tu m'as raconté dans la maison ?

— Oui.

— Dis-le : "Le mercredi 20 novembre, je ne suis pas allé à l'école et, au cours de la journée, maman a dit qu'elle allait retrouver Badger plus tard à la casemate."

— Le mercredi 20 novembre, je ne suis pas allé à l'école et, au cours de la journée, maman a dit qu'elle allait retrouver Badger plus tard à la casemate.

— Et de quoi allaient-ils parler ? Ne m'as-tu pas appris tout à l'heure que ta maman avait dit qu'ils allaient parler d'Edwina ?

— Oui.

— Dis-le.

— Maman a dit qu'ils allaient parler d'Edwina.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, elle est partie après le thé pour aller retrouver Badger à la casemate et je ne l'ai plus jamais revue.

— Avez-vous bien noté tout ça, Gralton ?

— Oui.

— Retournons dans la maison, Brendan », déclara le brigadier Daly.

Le brigadier Daly tira d'une poche un petit portefeuille en cuir, dont il ouvrit le compartiment pour la monnaie avant d'en sortir une pièce anglaise de un shilling.

« Tiens », dit-il.

Il déposa la pièce en argent dans la paume ouverte de l'enfant. Brendan replia les doigts sur le shilling.

« Achète-toi quelque chose de joli avec ça », ajouta le brigadier Daly.

Il raccompagna l'enfant dans la chaumière et revint vers la voiture. Il s'installa sur le siège passager, à l'avant.

« C'est Badger qui a fait ça ? demanda Gralton.

— Bien sûr, que c'est lui, répondit le brigadier Daly. C'est l'évidence même. Est-ce que je peux jeter un coup d'œil à ces notes ? »

Gralton sortit son calepin et le tendit au brigadier Daly.

« Elles sont un peu rudimentaires », prévint Gralton.

Le brigadier Daly trouva la première page et commença à lire.

« Ça fera l'affaire, dit-il. Je ferai rédiger une déposition à partir de ces notes et le gamin pourra la signer.

— Ce n'est pas très régulier, souligna Gralton.

— Si on faisait tout selon les règles, il faudrait fermer nos prisons

parce qu'on n'aurait personne à y mettre, ironisa le brigadier Daly en rabattant la couverture du calepin avant de le rendre à Gralton. On rentre au poste. »

Pendant qu'il conduisait, Gralton s'interrogea sur le brigadier Daly et sur Foxy Moll, étonné de voir son supérieur montrer un tel calme après ce qu'ils avaient vécu ensemble. Peut-être que Foxy Moll n'avait pas tant compté que cela pour lui. Après tout, il avait une épouse.

Une fois les vaches traites et le beurre baratté, Badger et Tommy se retrouvèrent assis côte à côte dans le canapé du salon de la ferme. Mrs Caesar, quant à elle, était debout devant la cheminée. Il y avait du papier et du petit bois dans l'âtre, mais le feu n'avait pas été allumé.

« Je vais vous poser une question à chacun, commença Mrs Caesar, et je veux que vous me répondiez par la vérité, la stricte vérité. Vous comprenez ? »

Les deux hommes répondirent d'un signe de tête affirmatif.

« Est-ce que l'un ou l'autre de vous deux a quelque chose à voir avec cette affaire ? »

Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche.

« Badger ? »

— Non, déclara-t-il en secouant la tête de gauche à droite. Je le jure devant Dieu. La dernière fois où je l'ai vue vivante, c'était mardi matin, avant-hier. Je descendais le chemin pour aller compter les moutons dans le champ et elle était à la fontaine, avec Judy et Brendan. La fois suivante, c'était plus bas et elle était morte.

— Tommy, as-tu quelque chose à voir avec cette affaire ? demanda Mrs Caesar.

— Non », affirma-t-il.

Il avait une voix choquée. Il était choqué. Qu'est-ce que c'était que cette question ?

Mrs Caesar hocha la tête.

« Écoutez-moi, dit-elle. Écoutez-moi très attentivement. Aucun de vous deux n'a un quelconque rapport avec cette affaire. C'est clair. Bien, dans une situation comme celle-ci, il est vital que vous ne disiez ni ne fassiez rien. Est-ce que vous me suivez ? Vous ne devez parler de cela à personne, l'un comme l'autre, à personne, et vous ne devez en aucun cas aller à la Garda. Et je vais vous dire pourquoi. Quoi que vous disiez, la police s'en servira et le déformera pour pouvoir

l'utiliser. Est-ce que vous me suivez ? N'allez pas les voir pour leur fournir un renseignement ou quoi que ce soit. Bon, c'est vrai, ils vous poseront peut-être des questions, auquel cas il vous faudra bien leur répondre, mais vous ne devrez rien dire sans y avoir bien réfléchi au préalable. En dehors de cela, aucun contact, rien, compris ? »

Les deux hommes acquiescèrent de la tête.

« Allumez le feu, conclut Mrs Caesar. Je vais apporter du thé. Nous allons attendre ici que les policiers reviennent pour nous donner la permission de retourner à nos occupations. »

Au milieu de la matinée du jeudi 21 novembre, le père Blackburn, le vicaire du père O'Malley, vint donner une dernière bénédiction à la défunte. Aidé de Gralton, le brigadier Daly fouilla la réserve de pommes de terre de Marlhill Farm et les deux policiers emportèrent une pile de sacs marqués de l'inscription « McNeilly's, Cork ». Le docteur O'Connor, de Cashel, examina le corps.

Le commissaire Mahony arriva en début d'après-midi avec une grande bâche de camion imperméable pour recouvrir la dépouille. Il demanda au docteur O'Connor le type d'arme qui avait été employé.

« Un fusil de chasse, répondit le médecin, et nous pourrions certainement récupérer des plombs. Alors, une fois que nous les aurons, il y a de bonnes chances pour que nous puissions identifier le modèle de cartouche utilisée. »

Le commissaire remonta dans sa voiture et retourna à la caserne pour retrouver le brigadier Daly. Les deux hommes s'isolèrent dans un bureau. Le brigadier Daly exposa à grands traits ce qu'il savait.

Badger était le père du dernier bébé de Foxy Moll, l'enfant décédée, la petite Edwina, et Foxy Moll avait l'intention de dévoiler l'information si Badger ne lui versait pas de l'argent. Brendan, le garçon de neuf ans, avait entendu Badger et Foxy Moll se disputer à ce sujet, et Daly avait déjà recueilli une déposition de Brendan dans ce sens.

Comme Badger était conscient qu'il perdrait la ferme si la vérité venait à se savoir, il avait fixé rendez-vous hier à Foxy Moll dans la casemate pour discuter de la question. C'était le prétexte. Lors de ce rendez-vous, il l'avait tuée avec le fusil de Caesar. Le brigadier Daly présumait que Caesar en possédait un. Tous les paysans en ont un. Ou alors il l'avait emprunté. Quoi qu'il en soit, il était facile de s'en procurer un. Ce détail était sans importance. L'important, c'était qu'il l'avait abattue et qu'ensuite, le lendemain – c'est-à-dire ce matin –,

alors qu'il promenait son chien, Badger avait « trouvé » le corps et s'était rendu au poste de police de New Inn pour rapporter sa découverte.

À la fin du récit du brigadier Daly, le commissaire Mahony sourit et applaudit. Caesar possédait un fusil de chasse, confirma-t-il : il avait lui-même signé le permis. Et ils tenaient leur homme. Lorsqu'il en informerait ses supérieurs, ceux-ci seraient ravis. Rien de mieux, dans le cas d'un crime odieux, qu'une arrestation rapide.

« Grâce à vous, nous allons gagner une réputation flatteuse, se félicita-t-il. Bon, allons récupérer l'arme du crime. »

Dans le bureau d'accueil, le commissaire Mahony donna pour instruction de ramasser tous les fusils. Puis, accompagné du brigadier Daly, il partit pour la ferme dans la Wolseley de ce dernier et, une fois sur place, il frappa à la porte. Mrs Caesar leur ouvrit.

« Je veux parler à votre mari », expliqua le commissaire Mahony.

Mrs Caesar fit entrer les deux policiers dans le salon de devant. Depuis que le feu avait été allumé, la pièce s'était réchauffée. Tommy et Badger étaient assis près de la cheminée. Le commissaire Mahony jeta un coup d'œil dans leur direction et adressa un hochement de tête à Mrs Caesar.

« Badger, Tommy, allez à la cuisine un petit moment, voulez-vous ? »

Ils quittèrent le salon.

« Je vais chercher mon mari », annonça Mrs Caesar avant de disparaître.

Debout devant l'âtre, les policiers sentaient la chaleur du feu sur l'arrière de leurs jambes. Mr Caesar se présenta sans son épouse. Il était vêtu d'un costume rayé bleu sous lequel il portait une chemise sombre et une cravate. Les deux hommes se demandèrent si, anticipant leur visite, Mr Caesar s'était mis sur son trente et un à l'avance.

« Il me faut votre fusil, Mr Caesar, annonça le commissaire Mahony.

— Pourquoi ?

— Nous ramassons toutes les armes.

— Mais pourquoi le mien ? Voilà des semaines qu'il n'a pas servi. Il est rangé sur le haut de l'armoire, dans ma chambre. Si quelqu'un l'avait utilisé, je l'aurais su, mais personne ne l'a fait, alors pourquoi me le prendre ?

— Nous ramassons toutes les armes, je vous l'ai dit. Nous devons le faire. C'est ainsi que l'on conduit une enquête. On ne néglige aucun détail.

— Nous n'allons le garder que quelques jours seulement, rassura le brigadier Daly. Il sera vérifié, éliminé de la liste et vous le récupérerez d'ici une semaine, dix jours au plus tard. Nous aurons aussi besoin de votre baguette et des tampons qui auraient pu être utilisés pour nettoyer les canons, ainsi que de toutes vos cartouches. »

Mr Caesar se rendit à la chambre du rez-de-chaussée et prit sur le dessus de l'armoire tout ce qui lui avait été demandé. L'arme était un fusil anglais à double canon du ^{xix}^e siècle : le nom du fabricant était Prentice. La baguette de nettoyage était en chêne marron foncé. Il y avait deux boîtes de cartouches Eley Grand Prix n° 5.

Il rapporta le tout dans le petit salon.

« Voici, dit-il, posant le fusil et le reste de l'attirail sur le buffet.

— Je vais juste vérifier le numéro des cartouches, expliqua le brigadier Daly. Il faut qu'il n'y ait pas d'erreur dans les dossiers. »

Il ouvrit la première boîte : elle contenait vingt-cinq cartouches, soit le nombre normalement contenu à l'achat.

« Première boîte, pleine », murmura-t-il assez fort pour être entendu de Mr Caesar.

Il ouvrit la seconde : seulement vingt-trois cartouches. Parfait, songea-t-il, avant de griffonner de nouveau sur son calepin, mais sans rien dire cette fois, puis de pointer son crayon sur le fusil couché sur le buffet.

« Est-ce que le gestionnaire de votre ferme, Harry Gleeson, utilise ce fusil ?

— Badger, vous voulez dire ? Bien sûr, affirma Mr Caesar. Il tire le pigeon et le lapin, mais ça fait un moment qu'il n'est pas allé chasser.

— Dans quel magasin d'armes vous fournissez-vous ? interrogea le brigadier Daly, le calepin dans une main et le crayon dans l'autre.

— La quincaillerie Feehan, à Cashel.

— Chez Feehan. Personne d'autre ?

— Non.

— Donc, toute transaction relative à cette arme doit être inscrite dans leur registre des armes à feu ?

— Ce n'est pas à moi de tenir leurs livres à jour, répliqua Mr Caesar.

— Non, naturellement, convint le brigadier Daly. Quand avez-vous fait pour la dernière fois un achat chez Feehan ? »

Mr Caesar haussa les épaules.

« Peu importe, intervint le commissaire Mahony, ce sera noté dans le registre du magasin. »

Le brigadier Daly referma son calepin et rangea le crayon dans sa

poche.

« Cette ferme est une exploitation, dit Mr Caesar. Vous nous avez seulement permis de traire, ce matin. Nous l'avons fait. Depuis, nous sommes restés enfermés dans la maison. Mais s'il vous plaît, puis-je envoyer les gars au travail, maintenant ? »

Le commissaire Mahony questionna du regard le brigadier Daly, qui lui répondit d'un léger hochement de tête.

« Bien sûr, accorda le commissaire Mahony de sa voix la plus raisonnable, mais ils ne doivent pas travailler sur le bas de votre exploitation, ni s'approcher de la casemate ou du champ de chaume. Vous m'avez compris ?

— Parfaitement. »

Les deux policiers quittèrent la ferme des Caesar en emportant le fusil et les accessoires, qu'ils rangèrent dans le coffre de l'auto avant de remonter à bord. Le brigadier Daly s'installa à la place du conducteur et le commissaire Mahony à celle du passager.

« Ça c'est du bon boulot, commenta le commissaire Mahony. Nous venons à peine de commencer que nous avons déjà l'arme du crime. »

Le brigadier Daly acquiesça de la tête et tourna la clé de contact. Le moteur démarra.

« Les cartouches de Caesar sont des Eley Grand Prix n° 5, reprit le commissaire Mahony. Vous n'oublierez pas ce détail, brigadier Daly ?

— Non.

— Alors, Mr Caesar ne se souvient pas de la dernière fois où il est allé chez Feehan pour acheter des cartouches. J'ai dans l'idée que c'était le 3 octobre. Je pense que c'était un jour de semaine. Vérifiez cela sur le calendrier et tenez-moi au courant.

— Je n'y manquerai pas », dit le brigadier Daly.

Il enclencha une vitesse et se mit en route.

Le vendredi matin vit l'arrivée du médecin légiste d'État, le docteur McGrath. Il procéda à un examen préliminaire du corps sur place, puis ordonna de transférer la dépouille au poste de police. Là, assisté par le docteur O'Connor, il passa plusieurs heures à l'examiner. Il conclut qu'entre le mercredi après-midi et le jeudi matin où Badger l'avait découverte, Foxy Moll avait été atteinte de deux coups de feu. Le premier l'avait tuée : elle était morte de la commotion et d'une hémorragie. Le second lui avait arraché une importante partie du visage – du menton à l'arcade sourcilière –, ce qui avait entraîné la perte d'un grand nombre d'informations. Il supposait que c'était la raison de ce deuxième coup de feu. Il avait néanmoins réussi à retrouver des plombs et quelques bourres de cartouche. Selon lui, et d'après son expérience passée, les cartouches utilisées avec ce fusil pour abattre Foxy Moll étaient des Eley Grand Prix n° 4 ou 5 – il ne pouvait être plus précis.

Le docteur McGrath transmet ce renseignement au commissaire Mahony, lequel le transmet à son tour au brigadier Daly.

« Avez-vous vérifié sur le calendrier ? demanda le commissaire Mahony.

— Le 3 octobre était un jeudi, lui apprit le brigadier Daly.

— Ne faites rien pour le moment, mais il faudra peut-être que cela figure dans le registre de chez Feehan. Je vous le dirai en temps utile. »

Le vendredi soir, dans le poste de police de New Inn, le docteur Stokes, le coroner local, ouvrit une enquête judiciaire par-devant jury. Le commissaire Mahony annonça qu'il allait appeler les témoins pour identification et qu'ensuite il chercherait à obtenir le renvoi. C'était la procédure habituelle lorsqu'une enquête criminelle était en cours. Seules deux personnes témoignèrent, le brigadier Daly et l'agent Gralton, qui décrivirent l'un comme l'autre les événements de la matinée précédente, avec la découverte du cadavre, et confirmèrent tous les deux l'identité de la victime. En outre, le brigadier Daly déclara avoir vu pour la dernière fois la défunte au milieu de l'après-midi du mercredi, lorsqu'il s'était rendu chez elle au sujet de sa demande de permis de détention d'un chien.

À l'issue de la séance, Miss Cooney apparut, accompagnée du petit homme à la voix frêle et sèche qui avait fabriqué le cercueil d'Edwina. Elle avait appris la nouvelle du drame par le père O'Malley, expliqua-t-elle au commissaire Mahony et au brigadier Daly, lequel lui avait suggéré de prendre en charge la dépouille. Compte tenu du pedigree de la disparue et des circonstances de sa mort, ajouta Miss Cooney, le prêtre ne voulait pas conduire les funérailles. Le commissaire Mahony et le brigadier Daly s'empressèrent de souligner combien était sage la décision du père O'Malley. Des obsèques publiques ne pouvaient qu'être ressenties comme une provocation. Mieux valait faire les choses discrètement, sans créer de remous.

Le fabricant de cercueils construisit rapidement une caisse pour la morte. Miss Cooney le paya et il repartit. Aidé de quelques agents, le brigadier Daly déposa le corps à l'intérieur. Le couvercle fut vissé. Le brigadier Daly et ses collègues la chargèrent dans la Wolseley, avec quelques lanternes, après quoi il suivit la voiture de Miss Cooney le long des routes plongées dans le noir, franchissant ensuite le portail de Garranlea House avant de s'engager sur le chemin qui filait sous les

hêtres jusqu'à la crypte.

Le brigadier Daly alluma les lampes, puis, guidés par Miss Cooney, ses hommes et lui transportèrent le cercueil dans la sépulture : ils le rangèrent sur la même saillie que celui d'Edwina, plaçant le plus petit des deux sur le plus grand.

Une fois le caveau refermé et les lanternes éteintes, Miss Cooney emmena le brigadier Daly et ses deux collègues de la Garda à la cuisine de Garranlea House. Elle leur offrit du porto chaud et des sandwiches au fromage.

Le lundi matin suivant, alors qu'il revenait de la coopérative laitière à bord de la charrette, Tommy vit que l'agent Gralton attendait au milieu de la rue qui longe la caserne. Le policier leva le bras et, de la main, lui fit signe de ralentir.

« Tommy, dit Gralton, ils veulent que tu viennes faire ta déposition. Tu peux attacher ton âne dans la cour. »

Gralton monta à côté de Tommy pour le guider jusqu'à celle-ci. Il descendit et attacha l'âne à un anneau fixé dans le mur.

« Lui, c'est le commissaire divisionnaire Reynolds », annonça Gralton.

Il montra un homme en costume planté devant la porte arrière du bâtiment de devant, qui abritait les bureaux. Tommy ne l'avait jamais vu avant cela.

« C'est un homme très important, ce Reynolds, alors veille bien à être poli avec lui », conseilla Gralton.

Tommy traversa la cour.

« Bonjour, fit-il. Vous vouliez me voir ?

— Entrez et suivez-moi », l'invita le commissaire divisionnaire Reynolds.

Tommy emboîta le pas au commissaire, montant l'escalier jusqu'à une petite pièce nue, à l'exception de deux classeurs métalliques et d'un store baissé sur une fenêtre. Le brigadier Daly et deux agents étaient campés au milieu de l'espace, sans leur veste. Ils portaient des chemises blanches aux manches retroussées jusqu'aux coudes.

Le commissaire divisionnaire Reynolds referma la porte.

« Bonjour, Tommy », dit le brigadier Daly, qui tenait un manche de pioche.

L'un des agents s'avança. Tommy remarqua qu'il avait des avant-bras massifs, terminés par de véritables battoirs à la peau rouge. L'homme referma sa grosse main droite en un poing et frappa

violemment Tommy à la figure, juste au-dessous de l'œil droit.

« Hé ! s'écria Tommy en tombant à genoux et en portant les mains à son visage. Pourquoi vous faites ça ? »

— Tu veux savoir pourquoi ? » cracha le brigadier Daly.

Un pied chaussé d'une lourde botte asséna à Tommy un coup sec dans le creux des reins, qui l'envoya s'étaler de tout son long sur le parquet. Sous l'effet du choc et de la souffrance, il laissa échapper un cri.

« Je vais te le dire, reprit le brigadier Daly. Ça, c'est pour le silence. Sais-tu ce que c'est, le silence ? »

Tommy sentit un talon lui écraser la nuque, lui plaquant brutalement la figure sur le sol. L'odeur du bois poussiéreux lui emplît les narines. Ses yeux se mirent à couler et son nez aussi.

« Je t'ai posé une question, poursuivit le brigadier Daly en aiguillonnant le dos de Tommy du bout de son manche de pioche. Sais-tu ce que c'est, le silence ? »

— Oui ! brailla Tommy.

— Alors, c'est quoi ? interrogea le brigadier Daly en répétant son geste.

— C'est ne rien dire.

— Tu comprends vite, Tommy, mais encore pas assez. »

Les deux agents entreprirent de bombarder Tommy de coups de pied. Il replia les bras pour se protéger la tête et remonta ses jambes contre sa poitrine. Un pied lui heurta le coude droit et un élanement douloureux lui parcourut le bras qui, engourdi par l'impact, s'écarta : alors une botte lui attrapa la mâchoire. Il avait le vertige et envie de vomir.

« Laissez-lui une minute », ordonna le commissaire divisionnaire Reynolds.

La pluie de coups de pied et de poing cessa. Tommy se rendit compte que le brigadier s'était déplacé vers sa tête, le dominant de toute sa hauteur, et il se demanda si c'était de lui que venait le coup de pied au visage. Il se demanda également ce qu'allait faire le brigadier avec le manche de pioche.

« Voyons voir si tu piges plus vite. Sur quoi dois-tu garder le silence, Tommy ? »

Le brigadier Daly cingla le côté du crâne de Tommy avec son gourdin.

« Je n'en sais rien ! »

— Allez-y », lâcha le commissaire divisionnaire Reynolds.

Le brigadier Daly et ses deux collègues se remirent à le piétiner et à

lui bourrer le corps de coups de pied. Tommy s'aperçut qu'il était mouillé. À un moment donné – il ignorait quand –, il s'était pissé dessus. Les vêtements au niveau de sa taille étaient chauds et humides, mais ils se refroidirent bientôt. Tommy commença à pleurer. Son nez s'emplit de morve, qui lui dégoulina sur les lèvres et le menton. Il percevait l'odeur astringente de l'urine ainsi que le goût salé de la morve et des larmes dans sa bouche. La correction s'interrompit.

« Badger Gleeson, c'est ton ami ? lança le brigadier Daly.

— Oui.

— Mauvaise réponse. »

L'extrémité du manche de pioche s'abattit sauvagement par deux fois sur la hanche droite de Tommy, lui mettant les nerfs à vif. Il poussa un hurlement.

« Non ! s'écria-t-il. Non !

— Bien, se félicita le brigadier Daly. Badger Gleeson n'est pas ton ami. Bravo. Maintenant, répète après moi : "Badger Gleeson n'est pas mon ami."

— Badger Gleeson n'est pas mon ami.

— S'il n'est pas ton ami, il en découle par conséquent que tu ne sais rien sur lui, et si tu ne sais rien sur lui, il en découle par conséquent que tu n'as rien à déclarer. Rien du tout. Tu comprends ? Tu n'as rien, mais alors strictement rien, à déclarer sur ses faits et gestes de la semaine dernière, en particulier pour les journées de mercredi, jeudi et vendredi. Tu comprends ? »

L'un des agents monta sur l'arrière des genoux de Tommy et entreprit de sauter. L'autre lui lança des coups de pied à la tête, au cou et aux épaules.

« Oui ! s'époumona Tommy. Oui !

— Il commence à comprendre, mais il n'a pas encore appris toutes ses leçons, déclara le commissaire divisionnaire Reynolds. Je crois que nous devons lui en enseigner quelques autres. Continuez à le tabasser, les gars, continuez. Je dois m'absenter pour aller faire quelque chose. Je reviendrai dans dix minutes. »

Tommy entendit la porte s'ouvrir.

« Au secours ! s'égosilla-t-il.

— La ferme, Tommy ! aboya le brigadier Daly. Personne ne peut t'entendre crier, ici. »

Tommy perçut le bruit de la porte qui se refermait, après quoi il sentit un nouveau coup de pied violent sur son épaule.

« Oh, mon Dieu ! » glapit-il.

Pendant que Tommy gisait sur le sol de la caserne, le commissaire Mahony et l'inspecteur Reilly frappèrent à la porte de Marlhill Farm. Mrs Caesar leur ouvrit.

« Je crains que vous ne deviez venir au poste, votre mari et vous, annonça le commissaire Mahony. Nous voulons qu'il n'y ait personne à la maison afin de pouvoir interroger Badger.

— A-t-il des ennuis ?

— Non, Mrs Caesar, pas du tout. Nous voulons simplement qu'il raconte tous ses faits et gestes et, pour cela, nous voulons qu'il n'y ait personne à la maison, comme je vous l'ai dit. Votre autre employé, Tommy Reid, est déjà à la caserne. Il s'y est arrêté en revenant de sa livraison à la coopérative laitière et nous avons une voiture ici pour vous emmener, votre mari et vous. Nous avons fait préparer une pièce, ainsi que du thé et des sandwiches ; vous verrez, on s'occupera bien de vous et, si cela ne vous ennuie pas d'attendre là-bas, alors nous essayerons d'en finir avec ce que nous avons à faire ici le plus rapidement possible et vous ferons ramener chez vous aussi vite que ce sera humainement faisable. Cela vous semble-t-il raisonnable, Mrs Caesar ? »

La pièce préparée pour les Caesar au poste de police était située à l'autre extrémité du bâtiment où était enfermé Tommy de sorte que Mr et Mrs Caesar n'entendirent pas ses cris.

Déposition de Harry Gleeson, recueillie au domicile de John Caesar, à New Inn, Co. Tipp., à douze heures dix le lundi 25 novembre 1940, après que ledit Harry Gleeson eut été informé par le commissaire Mahony qu'il n'était pas obligé de parler, sauf s'il le souhaitait, et que tout ce qu'il dirait serait consigné par écrit et serait susceptible d'être utilisé comme preuve :

Mon nom est Harry Gleeson, mais tout le monde m'appelle Badger à cause de la bande blanche que j'ai dans les cheveux. J'ai la quarantaine. Je vis chez mon oncle, Mr John Caesar, et son épouse, Mrs Caesar, depuis de nombreuses années. Mon oncle ne me verse pas de salaire, mais chaque fois que j'ai besoin d'une livre ou de trois ou de plus, je peux les obtenir auprès de mon oncle ou de sa femme. Je n'ai aucune promesse de mon oncle que sa ferme me reviendrait à un moment ou à un autre. Dans l'état actuel des choses, si mon oncle et son épouse venaient à disparaître, je crois que c'est moi qui serais le plus fondé à y prétendre et que, si je ne l'obtenais pas, alors il devrait m'en revenir une part substantielle. J'ai toujours été en excellents termes avec la femme de mon oncle, comme si elle était ma mère. Je ne me suis jamais disputé ni avec mon oncle ni avec son épouse, et quand il m'arrivait de rentrer tard le soir, mon oncle pouvait me faire une remarque, mais je savais que c'était pour mon propre bien. Je bois de la stout, mais je n'ai jamais été ivre, sauf peut-être une fois.

Interrogatoire du commissaire Mahony :

QUESTION : Depuis combien de temps connaissez-vous Moll McCarthy ?

RÉPONSE : Je la connais depuis que j'ai quitté ma région pour venir

dans cette partie du pays.

QUESTION : A-t-elle déjà travaillé à la ferme ?

RÉPONSE : Non.

QUESTION : Voulez-vous bien nous éclairer sur la nature de vos relations avec elle depuis que vous êtes venu habiter ici ?

RÉPONSE : Oui. Nous allions fréquemment couper du bois de l'autre côté de la route, près de chez elle, et je lui proposais toujours de récupérer les petites branches. Même chose quand nous arrachions les ajoncs des fossés. Elle prenait souvent des branches ou des broussailles sans demander la permission. Elle allait régulièrement chercher de l'eau à la source de notre champ situé à l'arrière de son jardin. Ce qui se passait en règle générale d'un commun accord depuis notre arrivée ici. Elle a toujours eu des chèvres qui avaient l'habitude d'aller paître sur les terres de mon oncle. Elle allait les y chercher. Je la croisais couramment lorsqu'elle allait ramasser des broussailles, tirer de l'eau ou quand elle courait après ses bêtes. J'étais toujours gentil avec elle et je lui parlais toujours quand je la rencontrais. Souvent je la mettais en garde, pour ses chèvres qui vagabondaient.

QUESTION : Vous est-il arrivé de donner à Moll McCarthy des pommes de terre à l'insu de votre oncle ?

RÉPONSE : En effet, mais il n'y aurait pas vu d'objection, parce qu'il y avait d'autres fois où je lui en donnais et où il était au courant.

QUESTION : Mais vous arrivait-il parfois de lui en donner à son insu ?

RÉPONSE : Oui.

QUESTION : Quand avez-vous donné pour la dernière fois des pommes de terre à Moll McCarthy ?

RÉPONSE : La semaine dernière.

QUESTION : Quand ? Quel jour ?

RÉPONSE : Je crois que c'était le mardi.

QUESTION : Le mardi 19 novembre ?

RÉPONSE : Si c'est cette date-là, oui.

QUESTION : Que s'est-il passé ?

RÉPONSE : Je l'ai rencontrée le matin. Elle était à la fontaine avec sa fille, Judy, je crois, et le petit Brendan, et elle m'a dit qu'ils avaient besoin de patates, puis elle m'a demandé si je pouvais lui en donner. Je lui ai répondu que oui et nous avons convenu que je lui en laisserais un sac sous la haie, près de la source, pour qu'elle l'y récupère plus tard. J'ai rempli le sac de patates à l'heure du déjeuner. Ensuite, je l'ai emporté là-bas pour le poser à l'endroit convenu, sous la haie, près de la fontaine.

QUESTION : Et ce même jour (mardi dernier), avez-vous donné

rendez-vous à Moll McCarthy pour le mercredi soir, à la casemate ?

RÉPONSE : Non, monsieur le commissaire.

QUESTION : Moll McCarthy vous a-t-elle déjà laissé entendre que vous seriez le père de son dernier enfant ?

RÉPONSE : Non, monsieur le commissaire.

QUESTION : Avez-vous déjà eu vent d'une telle affirmation de sa part ?

RÉPONSE : Non, monsieur le commissaire. Pour autant que je sache, elle n'a jamais désigné qui que ce soit comme étant le père de l'enfant.

QUESTION : Vous est-il déjà arrivé de retrouver ou de voir Moll McCarthy tard le soir ?

RÉPONSE : Non, mais j'ai entendu dire qu'elle-même sortait tard à l'occasion.

QUESTION : Votre oncle a un fusil de chasse. Vous en êtes-vous déjà servi ?

RÉPONSE : Oui. De temps en temps, je l'utilise pour tirer sur les corbeaux après avoir fauché le blé, mais en général je chasse le lapin pour le civet de Mrs Caesar.

QUESTION : Tommy Reid se servait-il du fusil de votre oncle ?

RÉPONSE : Pas à ma connaissance.

QUESTION : Qui nettoie le fusil de votre oncle ?

RÉPONSE : Le patron. Je ne l'ai jamais nettoyé.

QUESTION : Où l'arme était-elle rangée ?

RÉPONSE : Dans la chambre du patron.

QUESTION : Où était le fusil mercredi et jeudi derniers ?

RÉPONSE : Il est toujours rangé dans la chambre du patron.

QUESTION : Savez-vous quand il a été nettoyé pour la dernière fois ?

RÉPONSE : Non, mais je sais qu'il y avait un bidule pour le nettoyer. Je ne pourrais pas vous dire ce que c'est que ce bidule.

QUESTION : Voulez-vous bien me raconter ce qui s'est passé jeudi dernier au matin ?

RÉPONSE : Après le petit déjeuner, Tommy et moi sommes sortis dans la cour. Il avait plu pendant la nuit, mais la pluie s'était arrêtée. C'était mouillé partout, il y avait un vent froid. Après avoir pris des seaux et des tabourets de traite dans la laiterie, nous sommes allés au pré du pacage. Nous avons trait les vaches dans un coin, sous un arbre où le sol était plus sec. Ensuite, nous avons rapporté le lait à la laiterie, où nous l'avons posé à côté de celui tiré la veille au soir. Puis Tommy a annoncé qu'il allait couper du bois. J'ai sorti ma chienne Jolie Lady de son enclos, je lui ai mis une laisse et nous sommes partis faire la promenade que nous faisons tous les matins, toujours la même

promenade. Lorsque nous sommes arrivés au pré à la casemate, j'ai enlevé la laisse de Jolie Lady après avoir refermé la barrière. Elle flairait les pistes des lapins, tout excitée. J'ai commencé à la suivre en direction du bas du terrain. Plus loin, sur ma droite, j'ai remarqué que la brèche entre ce champ et le champ de chaume était rouverte. Je me suis demandé si c'était le vent de la nuit qui avait fait tomber les broussailles que j'y avais empilées. Je me suis dirigé vers l'ouverture pour la colmater de nouveau. En m'approchant, je me suis rendu compte qu'il y avait quelqu'un qui était étendu de l'autre côté, juste à la lisière du champ de chaume. Le plus rapide, c'était de couper jusqu'à la clôture, puis de monter dessus pour regarder de plus près et c'est ce que j'ai fait.

QUESTION : Qu'avez-vous vu ?

RÉPONSE : La première chose que j'ai vue, c'est un chien. Un chien marron. La deuxième chose que j'ai vue, c'est qu'il était assis sur une forme. C'était une personne, une femme.

QUESTION : Comment saviez-vous qu'il s'agissait d'une femme ?

RÉPONSE : Par les habits qu'elle portait, par ses jupons, ses souliers.

QUESTION : Avez-vous reconnu cette femme ?

RÉPONSE : Non.

QUESTION : Reconnaissiez-vous le chien ?

RÉPONSE : Non, monsieur le commissaire.

QUESTION : Vous ne reconnaissiez ni la femme ni le chien ?

RÉPONSE : Non, ni l'un ni l'autre.

QUESTION : Vous aviez reconnu Moll McCarthy lorsque vous l'aviez vue à la fontaine le mardi où elle vous a demandé des pommes de terre. Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas reconnue le jeudi ?

RÉPONSE : Le chien me la cachait.

QUESTION : Quand vous êtes monté sur la barrière et que vous avez vu la femme qui gisait par terre, quelle impression vous a-t-elle faite ?

RÉPONSE : J'ai eu l'impression qu'elle était couchée là et que soit elle dormait, soit elle était morte.

QUESTION : Avez-vous remarqué quoi que ce soit de curieux avec la tête de cette femme, ce matin-là ?

RÉPONSE : Non.

QUESTION : Où se trouvait le chien la première fois où vous l'avez vu ?

RÉPONSE : Il était couché sur la poitrine de la femme, la queue sur ses genoux.

QUESTION : Dans quelle position était-il lorsque vous êtes arrivé avec les policiers ?

RÉPONSE : Dans la même position que la première fois où je l'ai vu.

QUESTION : Quand avez-vous fini par reconnaître la femme ?

RÉPONSE : Quand j'y suis retourné avec les policiers.

Cette déposition m'a été relue et elle est exacte,

Harry Gleeson.

Témoin : Thomas Reilly, inspecteur, le 25/11/40.

Patrick Mahony, commissaire, le 25/11/40.

« **T**ommy ? réveille-toi. »

Tommy ouvrit une paupière tuméfiée et leva les yeux. C'était le brigadier Daly.

« Tu es libre de t'en aller, Tommy. »

Le brigadier Daly l'aida à se remettre debout et le soutint pour descendre l'escalier jusqu'à la cour. Dehors, il faisait nuit. La charrette et l'âne étaient toujours à l'endroit où il les avait laissés attachés le matin même.

Le brigadier Daly dénoua les rênes. Tommy se hissa avec grande difficulté sur la carriole. Il avait mal dans tout le corps et une douleur lancinante lui tourmentait la mâchoire. Les policiers lui avaient cassé deux dents à coups de pied.

« Maintenant, n'oublie pas, Tommy. Pas un mot, avertit le brigadier Daly en portant un doigt à ses lèvres. Ne l'oublie jamais, quoi que tu fasses : ne dis rien. »

Tommy prit les rênes et les secoua. Les roues se mirent en branle. Il sortit par le portail et commença à remonter la rue. Il supposait qu'il devait être au moins minuit.

Un peu plus tard, il entra dans la cour de Marlhill Farm. Il remarqua qu'au rez-de-chaussée les lampes étaient allumées : leur lumière se déversait à travers les vitres. Quelqu'un avait décidé de l'attendre. La porte de derrière s'ouvrit et Mrs Caesar se précipita au-dehors, une lanterne à la main.

« C'est toi, Tommy ?

— Oui, c'est moi. »

Elle s'approcha de la voiture et leva la lampe pour regarder son visage.

« Oh, mon Dieu ! s'écria Mrs Caesar. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Tommy se mit à pleurer à chaudes larmes.

« Ils m'ont frappé, expliqua-t-il. Ils m'ont frappé et encore frappé,

sans jamais dire pourquoi.

— Qui ?

— Le nouveau – Daly, je crois – et deux autres, et aussi un grand chef – un nommé Reynolds, il me semble –, un commissaire divisionnaire, à ce qu'ils ont dit.

— Oh, Seigneur Jésus, gémit Mrs Caesar. Oh, Seigneur Jésus. »

Le samedi 30 novembre, Badger fut arrêté à Marlhill Farm et emmené au poste de police de New Inn. Le commissaire Mahony l'inculpa du meurtre de Mary « Moll » McCarthy dans une salle d'interrogatoire imprégnée d'une odeur de tweed mouillé et de bottes en caoutchouc, aux murs peints de deux nuances de gris : gris cuirassé et gris perle. Du fait de ses problèmes d'audition, il fallut lui lire deux fois l'acte d'inculpation.

« Je ne suis mêlé ni de près ni de loin à cette histoire, se défendit Badger. Et quand est-ce que je suis censé avoir fait ça, vous dites ?

— Il y a deux semaines de cela, le mercredi.

— Quel jour était-ce ?

— Le mercredi 20 novembre.

— Bien, je peux justifier de mon emploi du temps ; il faut bien que vous fassiez votre boulot. »

Plus tard, ce jour-là, Badger fut amené devant le *peace commissioner*, Mr Philips, dans une salle d'audience spéciale à l'intérieur du poste de police de Cashel.

« Avez-vous quelque chose à déclarer ? demanda Mr Philips.

— Non, monsieur, tout ce que j'avais à déclarer, je l'ai déclaré », répondit Badger.

Mr Philips décida de placer Badger sous la responsabilité du tribunal d'instance de Fethard jusqu'au vendredi suivant – soit le 6 décembre 1940 –, après quoi une voiture de police le conduisit jusqu'à la prison de Limerick, où on l'enferma seul dans une cellule de l'aile des incarcérations. C'était la première fois de sa vie que Badger dépassait les limites du comté de Tipperary.

Ce même jour, le samedi, à la demande de Mr Caesar, John J. Timoney, un avocat qui possédait un cabinet dans la ville de Tipperary, vint à Marlhill Farm en début de soirée pour les rencontrer, sa femme et lui.

Le lendemain, le dimanche, se déroula sans événement particulier, mais le surlendemain, le lundi 2 décembre, maître Timoney se rendit à la prison de Limerick où il fit la connaissance de Badger et accepta de prendre ses instructions.

À la fin de cette semaine-là, le vendredi 6 décembre, maître Timoney représenta pour la première fois Badger au tribunal d'instance de Fethard ; Badger fut déféré au tribunal d'instance de Caher, pour y être jugé le 19 décembre.

Le lundi qui suivit cette première apparition pour le compte de son nouveau client était le 9 décembre et, ce jour-là, maître John Timoney prit le train pour Dublin, où il retrouva Seán MacBride, qui accepta le rôle d'avocat en second sur le dossier de Badger.

Le 19 décembre, à Caher, Seán MacBride formula une nouvelle demande de renvoi. Le juge Seán Troy fixa le 2 janvier comme date à laquelle commenceraient les dépositions dans le cadre de l'audience contradictoire au tribunal de grande instance de Clonmel, ajoutant qu'il n'y aurait pas de nouveau renvoi.

1. Fonction honorifique tenue par une personne de la société civile, non professionnelle, nommée par le ministère de la Justice. Le *peace commissioner* certifie la signature de certains documents, reçoit les déclarations et signe des actes ou des ordonnances. Il a aussi le pouvoir de citer à comparaître et de délivrer des mandats, même si de nos jours ce pouvoir-là est plus rarement utilisé que jadis.

Le lundi 23 décembre, aux environs de quinze heures, le brigadier Daly poussa la porte de la quincaillerie Feehan et pénétra dans la boutique. Il y flottait une odeur de ficelle, d'huile pour fusil et de grosse toile. Des comptoirs en bois sombre occupaient trois côtés de l'espace. Il n'y avait personne, à l'exception d'un homme en veste marron, au fond, occupé à peser des clous et à les ensacher.

« Je cherche le gérant, Mr O'Driscoll, annonça le brigadier. Est-il là ? »

— Je vais vous l'appeler », répondit l'homme.

Il s'éloigna en boitant et revint avec un monsieur âgé, dont les cheveux gris laissaient apparaître le cuir chevelu blanc. Il avait des yeux marron foncé, dilatés par le verre des lunettes qu'il portait.

Lorsqu'il vit l'uniforme du brigadier Daly, il parut alarmé.

« Mr O'Driscoll ? » demanda le brigadier Daly.

Bien que portant le nom de Feehan, le magasin était géré depuis quarante ans par la famille O'Driscoll, qui en était propriétaire.

« Oui.

— Je suis le brigadier Daly. Avez-vous un bureau dans lequel nous pourrions parler seul à seul ? »

Mr O'Driscoll l'emmena dans son propre bureau. C'était une pièce exigüe, pourvue d'une petite fenêtre qui donnait sur une cour encombrée de pavés, de sable, de gravier et de bois de construction. Elle était meublée d'un bureau et de chaises, mais Mr O'Driscoll n'invita pas le brigadier à y prendre place.

« Je viens de New Inn, expliqua le brigadier Daly, où nous avons eu cette malheureuse affaire avec cette femme, Moll McCarthy. Vous en avez sans doute entendu parler. »

Mr O'Driscoll confirma d'un hochement de tête. La couleur déserta quelque peu son visage.

« En effet..., dit-il d'une voix faible.

— Je crois savoir que Mr John Caesar, de Marlhill, à New Inn, achète ses cartouches chez vous, poursuit le brigadier Daly.

— Oui.

— Puis-je voir le registre des armes à feu ? »

Mr O'Driscoll apporta un vieux registre de grandes dimensions, qu'il posa sur le bureau.

« Je veux voir les écritures des deux derniers mois », indiqua le brigadier Daly.

Mr O'Driscoll ouvrit le livre aux pages renfermant les informations demandées par le brigadier.

« Voici », déclara-t-il.

Tandis qu'il parlait, ses mains tremblaient. Il leva le bras pour repousser d'un geste sec ses lunettes sur l'arête de son nez, comme s'il craignait de les voir tomber. Tout se passait bien, pensa le brigadier Daly : d'ici quelques minutes il aurait remonté le poisson pour l'étaler sur la berge.

Le brigadier Daly s'assit au bureau pour consulter la page à laquelle le registre était ouvert. Il parcourut de l'index la colonne des noms en soufflant et en soupirant. Son doigt parvint au bas de la liste. Il souffla et soupira une nouvelle fois, puis lâcha un « Tss-tss ». Il leva les yeux. Mr O'Driscoll était debout de l'autre côté du meuble. Il avait la bouche ouverte.

« Y a-t-il un problème ? s'enquit Mr O'Driscoll. J'espère que nous n'avons pas fait d'erreur. Avons-nous fait une erreur ?

— Oui, déclara le brigadier Daly.

— Mais nous veillons à être très précis pour tout ce qui est de nos archives et de nos dossiers.

— Nous en viendrons à vos soi-disant archives et dossiers dans une minute, railla le brigadier Daly. Mais, tout d'abord, parlons de votre dossier personnel en tant que... »

Le brigadier Daly s'interrompit et dévisagea son interlocuteur. Mr O'Driscoll affichait une mine sombre.

« ... en tant qu'oncle », termina-t-il.

Mr O'Driscoll retira ses lunettes pour les essuyer et les remit sur le nez.

« Je ne comprends pas, protesta-t-il. De quoi voulez-vous parler ?

— D'Helena McCarthy, la fille de Moll McCarthy, voilà de quoi je parle : elle est votre nièce et vous êtes son oncle.

— J'ai peur de ne pas..., bafouilla Mr O'Driscoll sans pouvoir aller plus loin.

— Bien sûr, reprit le brigadier Daly, le nom inscrit sur le certificat

de naissance est McCarthy, ce qui peut prêter à confusion, mais nous savons vous et moi le nom qui devrait y figurer, n'est-ce pas ? »

Mr O'Driscoll se mit à cligner des yeux. Frénétiquement.

« Non, je ne...

— Oh, que si ! Ce devrait être O'Driscoll, pas vrai ? Vous le savez ! Votre frère le sait, en tout cas. Étant le père, évidemment qu'il le sait. J'ignore si la femme de votre frère le sait... Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. »

Il apparut au policier que Mr O'Driscoll devait trouver vraiment étrange d'inverser les rôles avec ses employés, en se retrouvant à leur place tandis que lui, le brigadier Daly, était assis à la sienne, derrière le bureau.

« J'ai dit : comment s'appelle-t-elle ? » insista le brigadier Daly.

Mr O'Driscoll déglutit.

« Veronica.

— Veronica, c'est ça. C'est un joli prénom. Est-elle française ?

— Non.

— Non ?

— Non, répéta Mr O'Driscoll.

— Je pensais que Veronica était un prénom français, c'est pour ça que je posais la question, vous comprenez ? Mais vous dites qu'elle n'est pas française ?

— Non.

— Elle comprend l'anglais, alors elle me comprendrait si je lui révélais que son mari était le père d'Helena, l'enfant de feu Moll McCarthy, hein ? Et je sais qu'Helena le comprendrait si je lui révélais le nom de son père et je crois pouvoir affirmer sans risque de me tromper que si, dans les circonstances tragiques qu'elle connaît, elle apprenait que Mr O'Driscoll était son père et que vous étiez donc son oncle, elle viendrait un jour dans ce magasin, exactement comme moi aujourd'hui, pour demander de l'aide. »

Mr O'Driscoll laissa tomber sa tête sur sa poitrine, examina ses chaussures, puis la releva.

« Mais pour qu'une telle chose se produise, il faudrait que nous ne nous entendions pas aujourd'hui et il n'y a aucune raison pour que nous ne nous entendions pas, parce que vous pouvez maintenant faire un geste très simple qui, d'un seul coup, garantira qu'il n'advient rien de tel. Voulez-vous savoir lequel ? »

Mr O'Driscoll répondit oui de la tête.

« Mr Caesar, de New Inn, est venu ici pour acheter deux boîtes de cartouches Eley Grand Prix n° 5 le 3 octobre, un jeudi, si je me

souviens bien, et cet achat ne figure pas sur votre prétendu registre.

« Or, je vois devant moi, sur ce bureau, un encrier et un stylo à plume. Je vais quitter cette pièce, puis je vais aller dans le magasin et ensuite je sortirai dans la rue pour me rendre jusqu'à la papeterie Milligan. Je vais m'acheter des cartes de Noël, puis je reviendrai ici et alors, j'espère, Mr O'Driscoll, oncle d'Helena McCarthy, j'espère apprendre que, d'après ce livre, le jeudi 3 octobre dernier, Mr Caesar, de Marlhill Farm, à New Inn, a acheté deux boîtes de cartouches Eley Grand Prix n° 5 ici même, chez Feehan, dans la ville de Cashel. Me suis-je bien fait comprendre ? Bien. Je serai de retour d'ici dix minutes. »

Le brigadier Daly quitta la quincaillerie et marcha jusqu'à la papeterie, où il effectua son achat avant de revenir. Le boiteux l'attendait derrière la porte. Il avait le registre des armes à feu sous le bras.

« Mr O'Driscoll a laissé ceci. Il a dû rentrer chez lui, mais il a dit que tout était en ordre. »

Le brigadier Daly ouvrit le cahier à la dernière page. Il remarqua qu'un addenda avait été inséré entre deux lignes : « Jeu. 3 octobre 1940, Mr John Caesar, Marlhill, New Inn, numéro d'enregistrement d'arme à feu N50686, cartouches Eley Grand Prix n° 5, 2 boîtes de 25. »

Le brigadier Daly hocha la tête, puis ressortit. Il rejoignit sa voiture et se rendit à l'école primaire de Knockgraffon. C'était un édifice blanc qui abritait deux salles de classe. Les cours étaient finis et les enfants étaient rentrés chez eux, mais la lumière jaune tremblotante d'une lampe à huile éclairait les hautes fenêtres, signe qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, ainsi qu'il l'avait espéré. Il se gara et pénétra dans le bâtiment. Il sentit une odeur d'huile et d'encaustique, sous laquelle se tapissait celle, caractéristique, des enfants qui ne se lavaient jamais.

Il trouva Mr Murdoch, le maître, occupé à corriger des copies, assis à une table placée face à une salle de classe. Le brigadier Daly déclina son identité et sa profession.

« Puis-je voir le cahier d'appel ? » demanda-t-il.

L'instituteur sortit le document en question du tiroir de la table sur laquelle il travaillait et le remit au brigadier Daly. Le policier l'ouvrit à la dernière page. Il vit que Brendan était marqué présent le dernier mercredi où sa mère était encore vivante ; voilà qui était malheureux car, dans sa déposition, Brendan avait déclaré être resté à la maison.

« Je dois l'emporter avec moi, annonça le brigadier Daly. Je vous

remettrai un reçu. »

Le brigadier Daly retourna à New Inn. Au poste de police, il enferma le registre des armes à feu et le cahier d'appel de l'école primaire de Knockgraffon dans le petit coffre de son bureau.

Les audiences du tribunal de grande instance débutèrent le 2 janvier 1941. Elles durèrent six jours, répartis sur trois semaines. À la fin de la dernière journée, le juge Seán Troy prit la parole.

« Je n'ai entendu qu'une seule des deux parties, commença-t-il, mais les arguments de l'État contre Mr Gleeson m'ont convaincu. J'ordonne par conséquent que le prévenu soit renvoyé devant la cour d'assises centrale. »

Il baissa les yeux sur Badger.

« Avez-vous quelque chose à déclarer ? interrogea-t-il.

— Je ne suis mêlé ni de près ni de loin à cette histoire », répéta Badger.

Alors que la police l'emmenait, Badger passa à côté de Tommy Reid dans le hall du tribunal.

« Tommy, ici, on t'enverrait à la potence avec des mensonges, lui glissa-t-il.

— À qui le dis-tu ! répondit Tommy. Je suis bien placé pour le savoir. »

Badger passa la nuit à la prison de Limerick, et le lendemain il fut emmené à bord d'un fourgon cellulaire de la Garda jusqu'à Dublin, où il fut incarcéré à la prison de Mountjoy. Il n'avait jamais mis les pieds de sa vie dans la capitale.

Article du Tipperary Democrat daté du mardi 18 février 1941 :

PREMIER JOUR DU PROCÈS DE HARRY GLEESON

(De notre correspondant au tribunal.)

Le procès de Harry « Badger » Gleeson, une figure très appréciée de Marlhill Farm, à New Inn, Co. Tipperary, a débuté hier au tribunal de Green Street, à Dublin. Gleeson est gestionnaire de l'exploitation agricole que possèdent son oncle, Mr Caesar, et son épouse, Mrs Caesar.

Harry Gleeson est accusé du meurtre de Mary McCarthy à Marlhill, le 20 novembre 1940. Le représentant de la défense, sur instructions de maître John Timoney, le célèbre avocat du comté de Tipperary, est l'avocat principal James Nolan-Whelan, assisté de son avocat en second, Seán MacBride, tandis que l'avocat général est Joseph A. McCarthy, assisté du procureur en second, George Murnaghan. Le juge est Mr Martin Maguire.

Après la prestation de serment des jurés, puis l'élection du président du jury et quelques remarques préliminaires de M. le juge Maguire, la salle a écouté la lecture de l'acte d'accusation, qu'il a fallu donner une seconde fois, l'accusé ayant des problèmes d'audition. Sa réponse, émise d'une voix forte et claire, a néanmoins été sans équivoque : « Non coupable », a-t-il dit, ajoutant « Je ne suis mêlé ni de près ni de loin à cette histoire ». Précédemment déjà, en janvier de cette année, quand le tribunal de grande instance de Clonmel avait ordonné qu'il soit renvoyé devant la cour d'assises centrale, l'homme avait employé exactement les mêmes mots. « Je ne suis mêlé ni de près ni de loin à cette histoire », avait-il déclaré.

Une fois les préliminaires terminés, la procédure proprement dite a commencé par une requête de Mr McCarthy, qui a demandé que soit reformulé ainsi l'acte d'accusation : « vers le 20 ou le 21 novembre », c'est-à-dire que le meurtre aurait été commis soit le mercredi, dernier

jour où la victime a été vue vivante, soit le jeudi, date de la découverte du corps de Mary McCarthy. Soulignant que son client, Harry Gleeson, l'inculpé, était très soucieux de voir tous les faits minutieusement examinés, maître Nolan-Whelan y a consenti.

Ce fut alors au tour de maître Nolan-Whelan de soumettre une requête. Il a demandé au juge d'imposer au sténographe de la cour de consigner l'adresse inaugurale de l'État au jury. Il espérait sans doute que, sachant ses commentaires enregistrés, Mr McCarthy insisterait moins sur l'aspect émotionnel de son discours. M. le juge Maguire a rejeté cette requête.

Pour l'État, Mr McCarthy a procédé à l'exposition des faits, esquissant les arguments de l'État contre Gleeson et fournissant au jury une synthèse des preuves que le ministère public entendait présenter pour prouver le chef d'accusation.

Il a d'abord entrepris de raconter la matinée de la découverte du corps, faisant une description très crue des blessures brutales que la défunte avait subies à la tête et au visage. Il a ensuite dépeint l'arrivée de Gleeson au poste de police, « qui a donné le premier indice... aux autorités d'un meurtre aussi machiavélique, sans pitié et cruel que le pouvait concevoir l'esprit humain », a-t-il dit.

Il s'est ensuite attardé sur l'étrange assertion de Gleeson qui, en rapportant les faits au poste de police de New Inn, avait prétendu n'avoir reconnu ni la femme morte ni le petit chien marron assis sur sa poitrine, « l'une des nombreuses manœuvres de l'accusé pour dissimuler son lien avec l'acte qu'il avait commis... ».

Le ministère public, a-t-il continué, s'attacherait à démontrer au-delà de tout doute raisonnable que « le meurtre a été commis par... une personne qui connaissait la victime... dont la présence sur les terres des Caesar n'aurait rien eu de surprenant pour elle... quelqu'un qui avait connaissance de l'endroit où Mary McCarthy... irait et qui pourrait aisément y accéder, puis s'en échapper ». Cette personne, a poursuivi Mr McCarthy, qui avait « astucieusement manigancé une embuscade, qui avait piégé puis tué la victime et... s'était efforcée de la mutiler jusqu'à la rendre méconnaissable... se trouvait sur le banc des accusés ».

Mr John Caesar, a-t-il enchaîné, l'employeur de Harry Gleeson, possédait un fusil de chasse pour lequel il était titulaire d'un permis, et le 3 octobre, un jeudi, il a acheté deux boîtes de vingt-cinq cartouches exactement du même modèle que celles qui ont été utilisées pour tuer Mary McCarthy. L'inculpé, a-t-il ajouté, se servait régulièrement de l'arme pour tirer le gibier et de temps à autre des

nuisibles. Il n'avait aucune difficulté à se la procurer chaque fois qu'il en avait besoin et on ne lui posait jamais de questions. Il la prenait et la rapportait à loisir, tout simplement.

La victime, Mary McCarthy, était une voisine habitant « une humble petite chaumière sur un modeste lopin de terre » enclavé dans l'exploitation des Caesar et sis à l'entrée du chemin menant à la ferme de ces derniers. Elle était « l'infortunée mère de sept enfants illégitimes », qui obtenait ses pommes de terre à la dérobée de diverses sources dans le voisinage, l'une d'entre elles étant Harry Gleeson, et un sac dans lequel Gleeson lui en avait fourni le mardi précédant sa mort serait présenté à la cour, sac similaire à ceux dont une pile a été retrouvée dans la ferme des Caesar, à Marlhill.

Une fois que les jurés auraient eu connaissance des éléments, a continué Mr McCarthy, ils n'auraient aucun doute quant à la nature immorale de la relation entre la défunte et l'accusé. Ils comprendraient ensuite en quoi cela était si problématique. Le prévenu était le père du septième enfant de la victime, Edwina, malheureusement décédée maintenant. Au cours des semaines et des mois qui avaient suivi la mort du bébé, la victime l'avait averti qu'elle avait l'intention d'obtenir de sa part un dédommagement financier pour cette enfant et, à cet effet, elle était tout à fait disposée à se rendre devant un tribunal pour le désigner comme étant le père de celle-ci. Ainsi que le ferait clairement apparaître l'accusation, a poursuivi Mr McCarthy, c'était là le mobile de l'accusé : il savait que si une telle chose se produisait, alors son oncle et sa tante, couple dévot et conservateur, ne lui laisseraient pas Marlhill Farm, ce qui jusqu'ici était entendu entre eux, et c'est par conséquent pour s'assurer que rien de tel n'advviendrait et qu'il hériterait des trente hectares de la propriété qu'il a assassiné la victime.

Mr McCarthy a ensuite donné un aperçu de la version des événements défendue par l'État. Le mardi 19 novembre, McCarthy et Gleeson se sont rencontrés à la fontaine située sur les terres des Caesar, où McCarthy venait tirer de l'eau et, sous le regard de Brendan, le fils de cette dernière, témoin de la scène, Gleeson a accepté de fournir des pommes de terre ainsi qu'il le faisait régulièrement, sa façon de la rémunérer. L'après-midi du mercredi 20 novembre, Mary McCarthy était chez elle et Harry Gleeson sur l'exploitation de son oncle. Vers la fin de l'après-midi, a continué Mr McCarthy, Mary McCarthy a annoncé à Brendan, qui était absent de l'école ce jour-là, qu'elle devait voir Gleeson au sujet de leur différend relatif à la paternité d'Edwina. Elle a alors quitté la maison où elle

vivait, suivie par son chiot marron, Petit Sam, pour aller retrouver Gleeson au lieu où se tenaient habituellement leurs rendez-vous galants, une vieille casemate datant de la guerre civile et située au bas du domaine des Caesar. Puis, plus tard cette nuit-là, il a tué Mary McCarthy en lui tirant dessus.

Mr McCarthy a alors résumé les péripéties de la nuit et de la matinée suivante en se référant notamment à l'entretien que Brendan avait accordé à la police à propos des derniers mots que lui avait dits sa mère, lesquels se révélaient particulièrement éclairants quant à la relation malsaine et malheureuse entre McCarthy et Gleeson. Puis il a un peu levé le voile sur les éléments que le médecin légiste apporterait concernant l'heure du décès de McCarthy.

Pour clore sa péroraison, il a bouclé la boucle en revenant à ce que l'accusation considérait comme l'événement-clé : l'insistance de Harry Gleeson, en venant rapporter à la Garda la découverte du corps, à affirmer qu'il n'avait reconnu ni la victime ni le chien. Ce subterfuge, a conclu Mr McCarthy, visait à « détourner l'attention de sa propre responsabilité [et] à tenter de faire croire à la police qu'il était totalement disposé à lui apporter son aide, mais aussi à se montrer sous les traits d'une personne dont la conduite était en adéquation avec son innocence ».

Pendant tout le réquisitoire du ministère public, l'accusé est resté impassible, probablement parce qu'à cause de ses difficultés d'audition et du fait que la majeure partie de celui-ci avait été adressée au jury il ne devait pas en avoir entendu grand-chose. Nous avons cependant cru comprendre que son avocat en second, maître MacBride, qui avait pris des notes tout au long du discours, les lui donnerait à voir ultérieurement.

L'exposition des faits par l'État ayant duré cinq heures, la cour a ajourné l'audience et l'accusé a été renvoyé à la prison de Mountjoy.

Article du Tipperary Democrat daté du mardi 25 février 1941 :

SEPTIÈME JOUR DU PROCÈS DE HARRY GLEESON
L'ACCUSÉ VIENT ENFIN À LA BARRE

(De notre correspondant au tribunal.)

Le procès de Harry « Badger » Gleeson, accusé du meurtre de Mary « Moll » McCarthy à Marlhill, New Inn, comté de Tipperary, s'est poursuivi hier. La journée a été principalement consacrée à des questions de routine, mais, à seize heures quinze, après une trop longue attente, l'accusé a pour la première fois été appelé à la barre.

Au cours de son interrogatoire, maître Nolan-Whelan, l'avocat de la défense, a posé une quarantaine de questions au prévenu.

Il a d'abord souligné que la déposition de Gleeson à la police avait été faite sans la présence d'un avocat. Gleeson dit ne pas en avoir vu un avant son incarcération à la prison de Limerick.

En réponse à de nouvelles questions de maître Nolan-Whelan, Gleeson a reconnu être informé des allégations portées contre lui par Brendan et rapportées à la cour par le commissaire Mahony ainsi que le brigadier Daly : il a ajouté qu'il les avait réfutées lorsqu'elles avaient été portées à son attention et qu'il les réfutait cette fois encore.

Il a ensuite juré que Moll McCarthy, la défunte, ne l'avait jamais menacé de poursuites en justice au sujet de son dernier enfant. Il a affirmé que la dernière fois où il s'était servi du fusil de son employeur, avec lequel il est accusé d'avoir tué Miss McCarthy, était au début du mois de novembre, bien avant le meurtre, et qu'il ne l'avait pas utilisé depuis.

À la question de savoir s'il avait déjà comparu devant un tribunal, il a répondu que cela ne s'était produit qu'une seule fois auparavant, lorsqu'il était allé acheter des cigarettes dans un pub de Caher après l'heure de fermeture, et le chef d'accusation avait été rejeté.

Enfin, il a assuré au jury qu'il n'était pas le père du dernier enfant de Moll McCarthy, qu'il n'avait jamais eu une relation immorale avec la défunte et qu'il n'était « mêlé ni de près ni de loin » à ce meurtre.

Le procès se poursuit.

Article du Tipperary Democrat daté du jeudi 27 février 1941 :

PROCÈS DE HARRY GLEESON INTERRUPTIONS ROCAMBOLESQUES

(De notre correspondant au tribunal.)

La journée d'hier, mercredi, neuvième jour du procès, a commencé par le réquisitoire de l'avocat général Joseph A. McCarthy, suivi de la plaidoirie de l'avocat de la défense, maître James Nolan-Whelan, puis de l'exposé de M. le juge Maguire au jury, pimenté çà et là d'observations et de pensées personnelles. Sa critique principale a porté sur le fait qu'aucune personne de la ferme des Caesar n'était venue témoigner. Il trouvait cela étrange d'autant plus que le prévenu faisait lui-même partie de la maisonnée. Le juge ne s'est pas contenté de l'asséner une fois, mais deux, et la seconde fois c'en fut trop pour Mrs Caesar, laquelle avait suivi chaque journée du procès assise à côté de son époux. D'une voix forte et claire, elle a crié à M. le juge Maguire : « Personne ne nous a appelés pour témoigner ! » Le juge a ordonné aux policiers d'expulser Mrs Caesar. Celle-ci a été emmenée hors de la salle et, une fois l'ordre revenu, M. le juge Maguire a repris jusqu'à ce que l'un des jurés s'écroule, victime sans doute d'un malaise cardiaque. M. le juge Maguire a alors décidé qu'il terminerait son exposé le lendemain, ajournant la séance au jeudi 27 février à dix heures.

Après les diverses interruptions de la journée, l'humeur de la cour était sombre. La salle s'est vidée sans que personne ne parle, à l'exception de l'accusé, que l'on a distinctement entendu dire à un ami de New Inn qui était venu assister au procès pour lui apporter son soutien : « Prie pour moi, Billy, prie pour moi. »

Article du Tipperary Democrat daté du vendredi 28 février 1941 :

CONDAMNATION DE HARRY GLEESON

(De notre correspondant au tribunal.)

Le procès de Harry Gleeson, gestionnaire d'exploitation agricole à Marlhill, New Inn, s'est achevé hier, jeudi 27 février, à l'issue de dix jours d'audience. Le juré dont le malaise, mercredi, avait provoqué l'ajournement de la séance a été déclaré apte le lendemain par le médecin de la cour et il a regagné sa place parmi ses pairs.

Son jury de nouveau au complet, M. le juge Maguire a repris son exposé pour le terminer dans l'après-midi, après quoi le jury s'est retiré pour établir son verdict. Après deux heures et vingt minutes de délibérations, les jurés sont revenus dans la salle à dix-huit heures trente. Ils ont déclaré l'accusé coupable, mais en recommandant fortement la clémence.

M. le juge Maguire a demandé au prévenu Harry Gleeson s'il avait quoi que ce soit à dire pour justifier que ne soit pas appliquée la condamnation à mort, ajoutant toutefois qu'il n'était pas obligé de répondre à cette question. Sur le banc des accusés, Harry Gleeson a paru dérouté, ne semblant pas avoir saisi le verdict du fait de ses problèmes d'audition. Le policier assis sur le banc à ses côtés lui a chuchoté à l'oreille et Gleeson a réagi par un hochement de tête suggérant qu'il avait désormais compris, puis, ainsi qu'il l'avait déjà fait à plusieurs reprises auparavant, il a lancé d'une voix forte et claire : « Je ne suis mêlé ni de près ni de loin à cette histoire. »

M. le juge Maguire a alors officiellement ordonné que « le vingt-quatrième jour du mois de mars 1941, vous, Harry Gleeson, serez emmené sur le lieu d'exécution de la sentence, dans la prison où vous serez enfermé, pour y être alors pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive ; votre corps sera ensuite enterré dans l'enceinte de la prison ».

Après que le juge eut assuré à Gleeson que la recommandation de clémence du jury serait transmise aux autorités compétentes, le condamné a été ramené à la prison de Mountjoy. Il est probable que ses avocats interjetteront appel, même si pour l'heure aucun pourvoi n'a été officiellement formé.

À la suite de ce jugement, Mr et Mrs Caesar ont été vus en larmes dans le hall du tribunal de Green Street.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 1er mars 1941 :

DEMANDE DE POURVOI EN CASSATION CONTRE LA CONDAMNATION DE HARRY
GLEESON

(De notre correspondant au tribunal.)

Hier, maître John Timoney, avocat dans la ville de Tipperary, a informé la cour d'appel de son intention de se pourvoir en cassation contre la condamnation pour meurtre de Harry Gleeson, de Marlhill, à New Inn, Co. de Tipperary. L'ordre de pendaison de Gleeson est suspendu jusqu'à ce que la requête soit étudiée.

Mr Bermingham était installé à sa place habituelle, chez *Hunter's*, dans le salon du fond. La pièce était déserte. Il était dix heures du matin. Dans l'âtre brûlait un maigre feu. Le brigadier Daly entra et s'assit à la table voisine de celle de Mr Bermingham.

« J'ai eu votre lettre, dit le brigadier Daly. J'espère que ce n'est pas au sujet de Gleeson, parce que si tel est le cas, je ne veux même pas en entendre parler. »

Mr Bermingham souleva le couvercle de sa pipe, craqua une allumette et la porta au fourneau. Le tabac prit. Mr Bermingham tira une bouffée. Dans le tuyau de la pipe résonna le gargouillis de sa salive. Un panache de fumée bleue s'échappa de sa bouche pour s'élever vers le plafond. Mr Bermingham secoua la main et la flamme à l'extrémité de l'allumette s'éteignit. Il se mit debout, s'avança jusqu'à la cheminée, jeta l'allumette sur les braises de tourbe et se dirigea vers la porte.

« Et ne m'écrivez plus, lança le brigadier Daly dans son dos, à moins que vous n'ayez quelque chose d'important à me dire ! »

Mr Bermingham franchit la porte et disparut. Le brigadier Daly soupira, puis ballotta de la tête et ferma les yeux.

Le père O'Malley sentit le confessionnal bouger tandis qu'une personne y pénétrait pour s'installer de l'autre côté de la cloison. Il l'entendit repousser la porte par laquelle elle était entrée. À présent, qui que fût cette personne, elle était fermée à l'intérieur et invisible, tout comme lui. Il fit glisser le panneau coulissant et ouvrit le guichet qui séparait les deux espaces, celui du confesseur et celui du pénitent.

« J'étais un républicain, commença le repentant, mais maintenant je suis un informateur de la police. »

Le père O'Malley ne reconnaissait pas la voix. Il voyait le contour d'une tête à travers la grille, mais il faisait trop sombre pour distinguer les traits du visage. Une forte odeur de tabac lui parvenait aux narines.

« Continuez, l'encouragea le père O'Malley.

— Gleeson est innocent. C'est J.J.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda le prêtre.

— Parce qu'il a tenu une réunion chez moi avec d'autres républicains au sujet de Moll McCarthy deux jours avant sa mort. Elle avait une liaison avec ce nouveau flic, Daly, et ils voyaient ça d'un mauvais œil. Alors la décision a été prise : il fallait qu'elle meure. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. J'ai aussitôt contacté le brigadier Daly, ici, à New Inn. Je l'ai rencontré. Je lui ai annoncé qu'ils allaient la tuer. C'est ce qu'ils ont fait, et maintenant, sur la foi de cette histoire à dormir debout comme quoi lui et cette femme avaient eu un enfant et qu'elle allait le dénoncer et qu'il risquait de perdre la ferme et que c'était pour ça qu'il l'avait tuée, voilà que Harry Gleeson va se balancer au bout d'une corde. Alors là, même les clebs du coin vous diront que Gleeson n'était pas le père ! L'enfant était celui de J.J.

— Pourquoi me racontez-vous cela ? voulut savoir le père O'Malley.

— Pourquoi ? Je croyais que ce serait évident. L'État n'écouterait jamais un gus comme moi. Je ne suis qu'un vieux paysan. Mais si c'est

vous qui le leur dites, alors ils s'assieront et ils ouvriront grand leurs oreilles. Vous êtes un prêtre. Vous devez le leur dire.

— Oh, vous croyez ? Je leur dis que le père du dernier enfant n'était pas Gleeson, mais J.J., et ensuite quoi ? interrogea le père O'Malley. Laissez-moi vous brosser le tableau. Les gens demanderont : et pour le sixième et le cinquième et le quatrième et ainsi de suite ? Mais qui étaient leurs pères ? Peut-être que c'est l'un d'eux qui l'a assassinée ? Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, toute l'Irlande aura entendu parler de Moll McCarthy et des hommes avec lesquels elle a eu des relations.

« Alors, ça n'a peut-être aucune importance pour vous, mais tous ces hommes, non seulement les pères, mais tous ceux qu'elle a fréquentés, eh bien ce sont mes paroissiens, tout comme leurs familles, et ils ne vont pas vraiment apprécier que le pays entier sache ce qui s'est passé ici, même si ce qu'ont fait ces hommes était mal.

« Et, malgré tout, vous voudriez que je parle et que je ruine l'existence de chaque membre de ma paroisse, une horreur que, Dieu merci, grâce à l'action rapide et pertinente des autorités, nous avons jusqu'ici réussi à éviter. Vous êtes fou. Je ne vais rien dire à qui que ce soit. À présent, sortez de mon église. »

Mr Bermingham sortit du confessionnal et quitta l'église. Il monta sur sa bicyclette. Il roula jusqu'à Garranlea House. Il frappa à la porte de la cuisine. Une petite domestique au visage moucheté de taches de rousseur vint lui ouvrir.

Miss Cooney le reçut dans une pièce froide que n'arrivait pas à réchauffer un maigre feu. Il lui raconta tout. Puis elle lui apprit que tous les enfants McCarthy, à l'exception de Daniel, avaient été placés à St Bridget (où leur mère avait grandi) et que, n'étant pas membre de la famille, elle n'avait pas le droit de leur rendre visite. Cependant, elle allait essayer, annonça-t-elle, car ils avaient peut-être des informations qui pourraient se révéler utiles.

Le commissaire Mahony entendit frapper.

« Entrez », dit-il.

La porte s'ouvrit. Le commissaire Mahony perçut le pas de quelqu'un qui entrait. Il leva les yeux. C'était O'Rourke. Il tenait une enveloppe blanche à la main.

« Commissaire, je veux vous remettre quelque chose, annonça-t-il.

— Est-ce dans cette enveloppe ?

— Oui.

— Donnez-la-moi. »

O'Rourke lui tendit l'enveloppe. Le commissaire la décacheta, sortit la feuille qu'elle contenait et la lut.

« Bien, commenta le commissaire Mahony. Si vous voulez partir, O'Rourke, de quel droit vous en empêcherais-je ? Je signerai les documents nécessaires. Ce sera fait d'ici la fin de la journée. Après vos derniers jours de travail, vous serez libre de partir.

— Merci, commissaire.

— Sans indiscretion, pourquoi voulez-vous nous quitter ? Je croyais que le travail vous plaisait.

— Pour des raisons personnelles.

— Vous voulez dire à cause de l'affaire Gleeson ?

— Oui, et de ce qui a été fait à Tommy Reid.

— Vous devriez maintenant savoir, O'Rourke, que pour faire une omelette il faut bien casser des œufs. Vous ne le savez pas ?

— Non, commissaire.

— Ah bon, vous ne le savez pas ? »

O'Rourke répondit non de la tête.

« Très bien, sortez, O'Rourke. »

Badger jouait au whist avec deux gardiens dans sa cellule. Toutes les levées avaient été faites, sauf la dernière. C'était à Badger d'attaquer. Il jeta au centre de la table un valet de trèfle.

« Non... », se désola John-Joe.

C'était un gaillard de Mayo, corpulent, au visage large et profondément ridé. Son allure de bienheureux rondouillard amateur de bonne chère cachait en réalité un homme nerveux, ainsi que le trahissaient ses ongles rongés jusqu'au sang.

« Et maintenant, regardez ce que je dois sacrifier ! se lamenta-t-il en jetant un dix de trèfle.

— Billy ? » interrogea Badger.

L'autre surveillant était un petit Londonien sec et nerveux, qui était venu en Irlande avec l'armée britannique et avait épousé une femme de Ringsend. Après la partition du pays, il était resté et avait trouvé cet emploi de gardien à la prison de Mountjoy.

« Tu es peut-être triste de perdre ton dix, mais ce n'est rien comparé à moi ! pesta Billy en abattant la reine de cœur. Je ne peux rien mettre d'autre. »

La porte de la cellule s'ouvrit. C'était Gordon Dunlop, un Écossais que ses collègues surnommaient naturellement Jock¹. Lui aussi était un ancien soldat britannique qui s'était marié et était demeuré sur place après la partition du pays, avant d'obtenir un emploi à la prison. Un grand nombre des employés de l'établissement étaient d'anciens membres de l'armée britannique.

« Badger, dit Jock. C'est le directeur qui m'envoie. Et je m'en serais bien passé.

— C'est à propos de mon appel ?

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour toi. »

Badger hocha la tête.

« Ne dis rien. Le gouverneur vient de l'apprendre : il a été rejeté. »

Jock confirma d'un signe de tête.

« Ma foi, je m'y attendais », fit Badger.

Il ramassa les cartes de la partie qui venait de s'achever.

« Une autre ? suggéra-t-il.

— Non, tu ne peux pas, expliqua Jock. Je dois t'amener chez le directeur.

— Pourquoi donc ?

— Tu le sais. Il doit te donner la date. C'est au moins ça que je n'avais pas à faire. »

Dix minutes plus tard, Badger était dans le cabinet du directeur. Il était debout devant le bureau auquel était assis l'homme. Le directeur portait un costume rayé ainsi qu'une cravate en laine bleu foncé et il avait les doigts tachés d'encre. La tête baissée, il étudiait une feuille de papier posée devant lui. Il leva les yeux. Son visage surprenait. On aurait dit une vedette de cinéma : une mâchoire forte, des traits fins et réguliers, des yeux brillants, d'un bleu très clair. Il n'était guère apprécié dans la prison, où il avait gagné la réputation d'avoir un tempérament morose doublé d'un mauvais caractère.

« Le 23 avril », annonça-t-il.

Il était originaire des faubourgs de Dublin et s'exprimait avec l'accent plat de la capitale.

« Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? demanda Badger. Ici, je perds la notion du temps.

— Le 8 avril, un mardi, répondit le directeur.

— Bon, il me reste en gros deux semaines », constata Badger.

Le directeur adressa un signe de tête à Jock, qui se tenait à la porte. Celui-ci prit Badger par le bras, le fit pivoter sur ses talons et l'emmena.

1. « L'Écossais », en argot.

D'Anastasia Cooney à Gerry Boland, ministre de la Justice :

Vendredi 18 avril 1941

Cher Monsieur le Ministre,

Je séjourne en ce moment à Dublin chez mon beau-frère, le juge John H. Rice, d'où je vous écris à propos de Harry Gleeson. Je sais que son appel a été rejeté, toutefois je détiens une information qui concerne le cœur même de cette affaire, une information qui, je pense, n'a jusqu'ici pas été du domaine public et que je me sens tenue de communiquer. Celle-ci a trait à la paternité des enfants de Mary McCarthy.

J'habite New Inn et j'ai entretenu des années durant des relations amicales exceptionnelles avec elle. Bien que (à une exception près) elle m'ait révélé le nom des pères de tous ses enfants, pas une seule fois elle n'a cité celui de Gleeson, que ce soit à ce sujet ou à tout autre sujet. Elle a toujours refusé de me dire qui était le père de sa dernière fille (Edwina, qui est morte en bas âge) et a immanquablement éludé mes questions sur ce point-là. Avant cette affaire, je n'ai jamais entendu personne évoquer Gleeson comme étant lié d'une quelconque manière à Mary McCarthy ou à son dernier enfant. J'ai cependant entendu le nom d'un autre homme mentionné comme étant probablement le père du bébé et, d'après mes propres recherches, je crois que ce que l'on m'a dit est vrai et je suis disposée à dévoiler son identité à la Garda. Je crois également que Mary McCarthy gardait l'identité de cet homme secrète parce que, du fait de ses affiliations politiques, elle craignait que la divulgation de la vérité ne lui soit préjudiciable. Mais nous avons maintenant dépassé ce stade et

j'estime qu'il est extrêmement important, avant que Harry Gleeson soit pendu et que l'irréparable soit commis, que la question de la paternité d'Edwina, le septième enfant de Mary McCarthy, soit réexaminée, après quoi l'État n'aura d'autre solution que de commuer la peine de Harry Gleeson. Je suis naturellement prête à fournir à la police toutes les informations dont je dispose.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma considération distinguée,

Anastasia Cooney (Miss)

La lettre de Miss Cooney parvint le samedi 19 avril au ministère, où elle fut ouverte et lue par un fonctionnaire.

Après en avoir achevé la lecture, l'homme écrivit au crayon au bas de celle-ci : « Il a été décidé qu'une commutation de peine ne pouvait être accordée et que la justice devait par conséquent suivre son cours. »

La lettre fut ensuite classée sans avoir été vue par le ministre.

Journal du directeur de la prison – mardi 22 avril 1941 :

Albert Pierrepont récupéré à Dun Laoghaire par le sous-directeur et amené en voiture à la prison de Mountjoy. On lui montre sa chambre, puis il passe la journée dans la salle d'exécution à vérifier l'équipement.

Le directeur inspecte la tombe de Gleeson, confirme qu'elle a été creusée à la profondeur spécifiée et rédige l'avis de décès qui doit être affiché à Mountjoy après l'exécution. Le directeur confirme que le médecin de la prison et le shérif local seront présents (avec lui) à l'exécution. Ils confirment leur présence.

Dans l'après-midi, le directeur a un entretien avec Harry Gleeson. Il demande au condamné si celui-ci a une dernière requête. L'homme demande à voir Seán MacBride. Des dispositions sont prises pour permettre à MacBride de venir voir Gleeson dans sa cellule le soir même.

MacBride arrive à la prison à dix-huit heures et est amené à la cellule de Gleeson : le gardien Dunlop est également présent et reste dans la cellule pendant toute la rencontre. Voici la conversation entre le condamné et MacBride (telle que rapportée par Dunlop) :

Gleeson commence par demander à MacBride d'informer son oncle, sa tante et ses amis qu'il ne redoute pas du tout la mort et que, de surcroît, il y est bien préparé et qu'il prierait pour eux aussitôt qu'il arriverait au paradis.

Il assure à MacBride qu'il est calme et heureux.

MacBride promet de transmettre le message de Gleeson.

Gleeson affirme ensuite à MacBride que pour rien au monde il ne changerait de place avec qui que ce soit.

MacBride demande pourquoi.

Gleeson explique que, du fait du « calvaire » qu'il a vécu, il a fait son purgatoire sur cette terre et qu'il ne connaît personne de mieux préparé que lui à rencontrer la mort.

MacBride demande si c'est pour cette raison qu'il est si gai.

Gleeson répond que oui. Le condamné dit alors qu'il tient particulièrement à remercier MacBride pour tout le travail qu'il (MacBride) a fait pour lui. Gleeson ajoute qu'il priera pour MacBride.

S'ensuit une longue discussion sans importance sur l'exécution.

Au bout de quarante minutes, Dunlop signale que le temps est écoulé.

MacBride et Gleeson se lèvent. Gleeson annonce à MacBride qu'il a une dernière chose à dire. Il annonce qu'il priera pour que la personne qui a tué Moll McCarthy soit démasquée, car alors toute l'histoire sera absolument limpide. Il dit qu'il compte sur MacBride pour le disculper et déclare qu'il n'a rien à confesser, sinon son innocence. Gleeson conclut en disant qu'il prierait pour MacBride et qu'il serait à ses côtés chaque fois que lui (MacBride), que maître Nolan-Whelan et que maître Timoney lutteraient et se battraient pour la justice.

Le surveillant Feeney raconte ensuite qu'en venant prendre son service il a aperçu MacBride dans sa voiture, qui est garée à l'extérieur de la prison. MacBride écrit, rapporte Feeney.

À vingt et une heures, le Révérend Père Bertram vient voir Gleeson. La lumière de la cellule de Gleeson est éteinte à vingt-deux heures. Ordre est donné d'aller jeter un coup d'œil sur lui toutes les quinze minutes pendant la nuit.

Journal du directeur de la prison – mercredi 23 avril 1941 :

Harry Gleeson est réveillé à six heures. À sept heures, deux aumôniers du Clonliffe College viennent l'assister.

À sept heures cinquante-cinq, Harry Gleeson monte sur la potence, puis il est coiffé d'une cagoule et ligoté. Le médecin de la prison, le shérif local et le directeur sont présents.

La cagoule était faite d'un tissu qu'il ne reconnaissait pas, noir et épais, qui ne laissait pas passer la moindre lumière. Il y avait du bois sous ses pieds. Il le sentait ferme. Il le sentait solide. Il ne resterait pas toujours ferme. Il ne resterait pas toujours solide. Il le savait. Oh, il le savait. L'air entraît et sortait de sa bouche. Il faisait chaud sous la cagoule. Il n'était dessous que depuis quelques instants, mais déjà, comme l'air qu'il expirait ne pouvait s'échapper, il se rendait compte que son visage commençait à rougir sous l'effet de la chaleur. Il percevait du mouvement autour de lui, tandis qu'allaient et venaient des gens vaquant à de mystérieuses occupations. Que faisaient-ils ? Qu'attendaient-ils ? Malgré la chaleur, il était calme. Quelque chose le démangeait. C'était sur le côté du nez. Il ne pouvait pas lever la main pour se gratter. Il avait les bras ligotés. Il fronça le nez, mais en vain. Il tourna la tête pour essayer de frotter l'endroit qui le picotait contre l'intérieur de la cagoule, mais sans plus de résultat. Comme l'irritation était nichée juste à la pliure du nez et de la joue, il n'arrivait pas à mettre en contact ce point-là et le tissu. C'était imminent. Il le savait. Il ne pouvait en être autrement. Une image se forma brusquement devant son œil intérieur. Il vit Marlhill Farm, la maison dans laquelle il avait si longtemps vécu. Il vit le chemin de la ferme. Celui-ci filait en ligne droite, dépassant le pré du pacage pour rejoindre la route au bord de laquelle se dressait la chaumière de Foxy Moll, sur la gauche, derrière la haute haie. Puis, à son étonnement, il s'aperçut qu'il se trouvait lui-même sur le sentier. C'était étrange de se voir ainsi, comme une autre personne pourrait le voir. Il tenait le vieux fusil de Caesar. L'arme était cassée et reposait sur son bras droit. Il avait la main droite fourrée dans sa poche. Il avançait. Il regardait autour de lui en marchant. Il parvenait à la barrière du champ à la fontaine. Foxy Moll était là. Elle abandonnait le seau sous le jet de la source pour recueillir l'eau qui en jaillissait et s'approchait de la clôture. Il

s'arrêtait. Ils bavardaient.

« Il n'est pas chargé, hein ? demandait-elle.

— Non, bien sûr que non.

— On dirait un huit, expliquait-elle en touchant l'extrémité des canons, mais couché... le huit mort. »

Cette métaphore était nouvelle, pour lui. Il ne l'avait jamais entendue. Elle non plus, concédait-elle.

« Moi-même je n'ai appris l'expression qu'hier et ça signifie tuer, dégommer. C'est ce qu'on m'a raconté. »

Oui, le huit mort, c'était la première fois qu'il entendait quelqu'un employer cette comparaison. À présent, il sentait une odeur de tabac. Quelqu'un fumait non loin de lui. Qu'est-ce que c'était ? Une cigarette ? Non, c'était plus lourd que le parfum d'une cigarette. C'était un cigare, oui, voilà ce que c'était. Il y avait quelqu'un avec un cigare tout près de là. Quelqu'un tirait des bouffées sur un cigare tout près de là. Encore de la fumée. Pourquoi pas ? Si tu devais exercer un tel métier, tu fumerais toi aussi. Personnellement, il n'avait jamais essayé le cigare. Peut-être aurait-il dû. Pourquoi ne s'était-il pas laissé tenter ? Cela ne lui disait rien. Alors il n'avait pas franchi le pas. C'était l'une des si nombreuses choses qu'il n'avait pas faites. Si nombreuses. Si nombreuses. Oui, et si peu de faites. Si peu de connues. Le huit mort le huit mort oui Foxy Moll lui avait appris ça oui elle le lui avait appris... le grincement si caractéristique d'un mécanisme métallique... l'arôme de la fumée de cigare... le huit mort...

Journal du directeur de la prison – mercredi 23 avril 1941 [suite] :

À huit heures, Albert Pierrepont tire la manette.

Le corps est décroché. S'ensuit le bref examen réglementaire. Harry Gleeson est déclaré mort.

À huit heures cinq est affiché à l'extérieur de Mountjoy l'avis de décès rapportant l'exécution de Harry Gleeson. Une petite foule attend là pour le lire. À huit heures trente, elle s'est dispersée.

Le jeudi 24 avril, Seán MacBride rédigea une lettre à John Timoney à partir des notes qu'il avait prises. Pour l'essentiel, celle-ci relatait ce qui s'était dit lors de sa dernière rencontre avec Gleeson, mais il ajouta à la fin une observation personnelle. Gleeson, écrivait-il, qui, en temps normal, ne passait pas pour quelqu'un d'éloquent ou de disert, ne s'était jamais montré aussi éloquent ni aussi disert, mais également empli de sentiments et d'émotions qu'au cours de cette ultime conversation entre eux deux.

MacBride conclut en expliquant que, d'après ce qu'il avait compris, leur client était resté calme et paisible jusqu'au moment où la trappe s'était ouverte pour le précipiter vers sa mort.

De Miss Cooney à maître John Timoney :

Le 1^{er} mai 1941

Cher maître Timoney,

J'ai désormais repris contact avec les enfants McCarthy. Harry Gleeson n'était pas le père de la dernière de Mary McCarthy et Brendan a reconnu devant moi que, s'il avait affirmé le contraire dans son témoignage (que Harry Gleeson était le père de la petite), c'était parce que, un, il pensait que c'était ce qu'attendait de lui le brigadier Daly, et deux, il croyait que s'il déclarait cela le brigadier Daly le récompenserait en lui donnant de l'argent, ce qu'il a effectivement fait : le brigadier a donné à Brendan une pièce anglaise de un shilling, m'a-t-il avoué.

Je suis certaine qu'avec votre expérience en matière juridique vous êtes conscient de la portée de cet aveu.

Mes sincères salutations,

Anastasia Cooney (Miss)

Noté au crayon au bas de la lettre :

Répondu, en promettant de garder à l'esprit cette information et en lui assurant que Seán MacBride et moi n'aurons de cesse de prouver l'innocence de Harry Gleeson.

John J. Timoney, 10 mai 1941

Par cette douce journée de juin, les prés étaient jaunes de boutons-d'or. La voiture de la Garda du poste de police de New Inn entra lentement à Marlhill Farm et s'arrêta devant la maison. Le commissaire Mahony et le brigadier Daly en descendirent. Le chauffeur ouvrit le coffre pour permettre au brigadier Daly d'en extraire une grande boîte. Elle était en carton brun et sur le couvercle était inscrit au crayon : « Gleeson, Harry – AW808 ».

Alors que les policiers commençaient à se diriger vers la porte d'entrée de la ferme, ils prirent conscience que quelqu'un était sorti d'un hangar derrière eux.

« Attendez, brigadier », dit le commissaire Mahony.

Le brigadier Daly se retourna. À sa surprise, l'homme qui s'avancait vers eux avait le même gabarit, le même visage allongé et aplati, mais aussi les mêmes yeux et les mêmes traits réguliers que Harry Gleeson. Il portait même sa casquette avec la visière orientée sur la gauche, comme Badger avait coutume de le faire. Ce n'était pas le défunt, mais c'était presque sa réplique. Le brigadier Daly était désorienté.

« Qui êtes-vous ? s'enquit le commissaire Mahony.

— Je suis Pat.

— Pat ? »

Tout aussi perplexe et troublé, le commissaire Mahony cherchait à replacer le nom.

« Pat Gleeson, ajouta l'homme. Le frère de Badger. C'est moi qui gère la ferme de Mr et de Mrs Caesar, maintenant. »

Le commissaire Mahony hocha la tête. À présent, il se rappelait avoir appris que le frère avait pris la suite. Il regrettait qu'on ne l'eût pas également averti de la ressemblance entre Pat et son frère.

« Mrs Caesar est-elle là ? demanda-t-il.

— Je vais la chercher », dit Pat.

Il n'emprunta pas la porte principale, mais disparut à l'arrière du

bâtiment. Pour le commissaire Mahony, il était évident qu'il allait entrer par là.

Le temps passa. Un corbeau croassa. La porte s'ouvrit brusquement. Mrs Caesar en jaillit comme une furie. Elle était vêtue d'une robe noire sur laquelle elle portait un tablier de couleur sombre. Elle avait la bouche béante. Pat la suivait. Il avait retiré ses bottes de travail et était en chaussettes. Elles étaient épaisses, grises, mouchetées de noir et paraissaient neuves.

« Que voulez-vous ? cracha Mrs Caesar.

— Nous vous rapportons les affaires qu'avait Badger à Mountjoy », répondit le commissaire Mahony.

Pas plus tard que la semaine précédente, Mrs Caesar avait enterré dans un coin du pré à la casemate le violon de Badger, ses laisses, ses colliers de chien, sa gamelle pour chien, son rasoir avec son cuir, son blaireau, son savon à barbe, ses boutons de col avec la boîte de sels Fyson en fer-blanc dans laquelle il les rangeait, ses plus beaux souliers avec les embauchoirs qui avaient permis de les maintenir en forme, son costume du dimanche ainsi que divers autres effets personnels et, après en avoir fini avec cette corvée, elle avait imaginé qu'elle n'aurait plus jamais à regarder quelque chose ayant un quelconque rapport avec le défunt. Cependant, à ce que venait de déclarer le commissaire, il semblait qu'elle se trompait.

« Assassins ! hurla-t-elle. Assassins ! Vous êtes des assassins ! »

Le commissaire et le brigadier furent abasourdis par sa véhémence. Tous deux se sentaient nerveux. Le brigadier Daly poussa le carton en direction de Pat et, dès que celui-ci l'eut récupéré, les deux hommes tournèrent les talons et se hâtèrent de rejoindre l'auto. Mrs Caesar ne cessait de crier contre eux.

« Vous êtes des assassins, tous les deux, et vous pourrirez en enfer ! C'est le sort qui attend les assassins ! Vous pourrirez en enfer ! »

Les deux policiers montèrent dans la voiture, qui repartit aussitôt.

Article du Tipperary Democrat daté du samedi 10 mai 1941 :

LES ENFANTS MCCARTHY PLACÉS À L'ASSISTANCE PUBLIQUE

(De notre correspondant au tribunal.)

Hier, vendredi 9 mai, s'est joué au tribunal d'instance de Caher le triste épilogue de l'affaire du meurtre de Mary McCarthy, qui a vu le juge Seán Troy prononcer le placement définitif à l'Assistance publique des enfants encore vivants de la victime : Judy (dix-sept ans), Maria (treize ans), Brendan (dix ans), Dermot (sept ans) et Helena (cinq ans). L'aîné, Daniel (vingt et un ans), a un emploi, et une autre fille, Edwina, née en 1939, est décédée peu après sa naissance.

Suivant l'avis de la police de New Inn, le juge Seán Troy a également ordonné que la maison McCarthy à Marlhill soit sécurisée, ses fenêtres condamnées par des planches, ses portes cadénassées et ses portails enchaînés, cela pour empêcher son occupation par des nomades.

Du commissaire Mahony à maître John Timoney :

Lundi 9 juin 1941

Cher maître Timoney,

Merci pour votre lettre concernant le retrait du permis de possession d'armes à feu de Mr John Caesar. Nous retirons à votre client son permis de possession d'armes à feu aux termes de la loi de 1925 sur les armes à feu. Selon nous, Mr Caesar est (je cite) « une personne à laquelle on ne peut permettre de posséder une arme à feu, sans danger pour la sécurité publique et pour la tranquillité des citoyens ».

Au lieu de confisquer l'arme, je suis disposé à autoriser votre client à la vendre personnellement, sous réserve qu'il le fasse dans les deux mois et que me soit présenté un acte de vente signé par l'acheteur.

Mes sincères salutations,

Commissaire Mahony

Maître Nolan-Whelan, l'avocat principal de Harry Gleeson, est décédé en 1950. Le père O'Malley en 1953. Mr Caesar en 1954. Mrs Caesar l'a imité quelques années plus tard. Pat Gleeson a hérité de la propriété, sur laquelle il est resté pour continuer à l'exploiter. Nous le croisions parfois, mon père et moi, lorsque nous allions à New Inn. À cette occasion, mon père lui disait bonjour. Pat lui répondait. Ils échangeaient des civilités. Leurs rapports se limitaient à cela.

Pat Gleeson était réservé, presque timide. C'était bien normal, expliquait mon père. Il était arrivé une chose terrible à son frère Harry. Il avait été condamné pour un meurtre dont beaucoup de gens, dans la région de New Inn, savaient qu'il n'était pas coupable, et pourtant personne n'avait parlé, tout le monde avait gardé le silence, n'avait pas levé le petit doigt pour entraver la marche inexorable du système qui avait décidé de le pendre, lui, un homme innocent. Guère étonnant que Pat Gleeson soit renfermé et quelque peu méfiant, concluait mon père. Il vivait parmi ceux qui avaient assassiné Mary McCarthy, mais aussi ceux qui avaient laissé Harry être pendu.

John J. Timoney s'est éteint en 1961. M. le juge Maguire l'a suivi en 1962, tout comme l'avocat général McCarthy. Nutley et J.J. sont tous les deux morts en 1965, à quelques semaines d'intervalle, Nutley ayant été le premier à partir.

Ma chambre était blottie dans les combles du petit pavillon de gardien où nous habitions sur la propriété de Miss Cooney. Le toit était incliné. Il était soutenu par des poutres en bois. La pièce sentait le pin.

Un soir, en mars 1966, je m'y trouvais. J'étais rentré de l'école depuis au moins une heure. Mon uniforme scolaire – blazer, chemise, cravate et pantalon – était suspendu sur son cintre et j'avais mis mes vêtements d'intérieur. J'étais à ma table. Je faisais mes devoirs, je pense. Je ne m'en souviens plus. La table était devant la petite fenêtre. J'ai regardé au-dehors. Peut-être l'avais-je entendu. Peut-être est-ce pour cette raison que j'avais regardé par la vitre. Ou alors j'avais senti sa présence. Je ne sais plus. C'était un homme, qui était planté dans l'ouverture du portail d'entrée du domaine. Il se tenait face à notre maison. Il avait sa casquette dans sa main droite et se voilait la face de la gauche. Il était difficile de déterminer ce qu'il faisait, mais après l'avoir observé un moment, j'ai compris qu'il pleurait. J'avais l'impression qu'il avait envie de s'approcher, qu'il avait envie de franchir le portail et de venir jusque chez nous. Mais quelque chose le retenait. Quelque chose l'en empêchait.

J'entendis le grincement de notre porte. Elle était juste au-dessous de ma chambre. Je vis mon père. Il s'avança vers l'homme. Il tendit le bras. Il posa la main sur l'épaule de l'inconnu. Il lui prit le bras. Des mots furent échangés que je ne parvenais pas à saisir. Ils commencèrent à revenir vers la maison, l'étranger et mon père. Après qu'ils eurent parcouru quelques pas, mon père leva les yeux. Il m'adressa un signe de tête. J'ouvris la croisée.

« Descends, Hector ! » me lança-t-il.

Je m'exécutai. Je découvris mon père et l'étranger assis à la table de la cuisine. Mon père était installé d'un côté et l'homme de l'autre. Il pleurait. Ma mère était debout devant l'évier. Je vins me placer auprès

d'elle.

« Qu'y a-t-il ? demanda mon père. Pourquoi es-tu venu, Screw ? »

Je connaissais ce nom. Je savais exactement de qui il s'agissait. Oh que oui !

Il retira sa main de son visage et épongea ses larmes avec l'intérieur de sa casquette.

« Je ne vais pas très bien, expliqua-t-il. Je ne vais pas bien du tout. »

Screw paraissait vieux et fatigué.

« J'ai entendu dire que tu étais à l'hôpital.

— Je n'en ai plus pour longtemps. C'est mon vieux palpitant. Les docteurs disent qu'il est déglingué.

— Es-tu venu ici pour mettre ta conscience en paix ? »

Screw répondit oui de la tête.

« J.J. et Nutley sont morts, dit-il. Je suis le dernier encore en vie. Je suis venu ici pour mettre ma conscience en paix.

— Vas-tu me raconter ce qui s'est passé ? »

Screw se recouvrit la figure de sa casquette et la pressa sur ses yeux.

« Je vais essayer. »

La casquette étouffait ses mots.

Mon père me jeta un regard. Je le lui rendis. Il reporta ses yeux sur Screw. C'était un regard différent de tous ceux que mon père avait pu m'adresser jusque-là. Je devais écouter. Je devais écouter avec beaucoup d'attention. Voilà ce que déclarait ce regard.

« C'est assez vite vu. »

La casquette était toujours plaquée sur sa face. Elle donnait à ses mots une intonation étrange et lointaine. Elle n'en bougerait pas. Je l'avais compris, maintenant. Il lui était nécessaire de l'y laisser. Il était incapable de nous regarder. Pas avec ce qu'il avait à nous révéler.

« Fais ce que tu peux, l'encouragea mon père. Dis-moi tout ce que tu sais.

— On a eu une réunion à Boolakennedy, dans une maison sûre », commença Screw d'une voix distante, mais audible.

Dans la cuisine, aucun de nous ne faisait le moindre bruit ni n'esquissait le moindre geste. Nous étions figés.

« C'était celle d'un type nommé Bermingham. On s'y retrouvait souvent. Il était l'un des nôtres. Bref, à cette réunion, il a été décidé... tu sais ce que nous avons décidé : nous avons décidé... C'était le mardi. Ensuite, le mercredi, J.J. les a amenés, elle et son petit chien, à la maison du poète, sur les terres de Lynch. On avait tout préparé. On

avait décidé de la soûler. On l'a gavée de whisky. Mais on n'a pas oublié de picoler nous aussi. On a vite été tous bourrés. Enfin, peut-être pas J.J. Il est parti pour annoncer au brigadier, celui qui s'appelait Daly, qu'elle serait retrouvée morte le lendemain matin. Puis J.J. est revenu. À ce moment-là, ta mère était tombée ivre morte à cause de l'alcool. On lui a mis la bâche qu'on avait sur la tête pour que ça n'éclabousse pas partout et J.J. a appuyé sur la détente. Après ça, on l'a emportée, roulée dans la bâche, avec le petit chien qui nous suivait, et on l'a emmenée jusqu'au champ à la casemate, puis on l'a déposée dans une brèche qu'il y avait dans la haie, où nous étions sûrs que Gleeson la découvrirait. Il passait devant tous les matins avec sa chienne. On lui a une nouvelle fois tiré dessus. Son petit chien était là. Elle avait des bottines dépareillées. Ça, je ne l'ai jamais oublié. On est repartis. C'était dégueulasse, ce qu'on a fait, une saloperie dégueulasse, et je le regrette du fond du cœur.

— Merci, Screw, dit mon père. Merci. »

Screw retira la casquette de son visage, puis ferma les yeux et laissa échapper une longue plainte.

Screw a fini par succomber quelques semaines plus tard à l'hôpital. On nous a raconté qu'à la fin il avait refusé la présence d'un prêtre. Mais ce n'était peut-être qu'une fable. Le brigadier Daly est décédé en 1971. Le juge Troy l'a suivi en 1972 et Mr Bermingham en 1973. Pat Gleeson est mort célibataire en 1974. Marlhill Farm a été vendue. Le nouveau propriétaire a démoli le corps de ferme ainsi que les dépendances, arraché toutes les haies et abattu les clôtures. Les seuls vestiges des années quarante furent la fontaine où Foxy Moll allait tirer son eau et la chaumière, même si elle commençait à tomber en ruine et que son toit en tôle ondulée s'était effondré.

Le commissaire Mahony s'est éteint en 1980. Seán MacBride en 1988. Mr Murnaghan, le procureur en second, en 1990. Miss Cooney a disparu la même année. Elle avait cent ans. À ce moment-là, je n'habitais plus dans le pavillon du gardien. J'étais depuis longtemps marié et vivais à New Inn. Le domaine de Garranlea fut vendu.

Tous les protagonistes officiels de l'État contre Harry Gleeson s'en étaient allés et Miss Cooney aussi, mais un dernier participant de l'affaire était encore vivant.

Tommy Reid a fait une dépression nerveuse après l'exécution de Harry Gleeson ; il a passé un an à l'hôpital, à Dublin, et, après sa guérison, il a travaillé dans une fonderie pour le restant de sa vie. Il ne s'est jamais marié. À sa retraite, il s'est installé à Adare, dans le comté de Limerick et, au début de l'année 2008, j'ai appris qu'il y menait toujours une existence paisible. Il était très vieux, m'a-t-on dit, mais néanmoins alerte. Je lui ai écrit et il m'a répondu. Pour une personne d'un si grand âge, son écriture était étonnamment lisible. Nos échanges de lettres se sont poursuivis. Il a finalement accepté que je vienne lui rendre visite le dernier lundi de septembre 2008, le lundi 29. Il m'a demandé de venir à seize heures. Il m'a promis qu'une bonne tasse de thé fort m'attendrait.

Après avoir trouvé son modeste pavillon, je frappai à la porte. Je percevais le son d'un téléviseur dans la pièce de devant. Tommy vint m'ouvrir. C'était un petit homme ramassé, avec un petit visage ramassé. Il était d'ailleurs beaucoup plus petit que je ne l'imaginais. Ses cheveux avaient la couleur du vieux lin : un blanc pigmenté de jaune. Ils étaient également très fins. Sa main chétive, lorsque je la serrai, était froide dans la mienne.

« J'ai une mauvaise circulation, expliqua-t-il. Impossible de me réchauffer les mains et les pieds, désormais. »

Il m'entraîna dans le salon de devant, une pièce aux dimensions réduites. Le poêle était allumé. J'entendais ronfler le charbon de l'autre côté de la porte en verre. La chaleur qui émanait de l'appareil était éprouvante.

Tommy s'esquiva pour aller préparer le thé. Je posai les yeux sur l'écran de télévision. Le programme diffusé était un documentaire sur la vie de Seán MacBride. Je regardai les images tremblantes en noir et blanc qui montraient des manœuvres de républicains armés de fusils, tandis qu'une voix off racontait que pendant deux ans, au cours des années trente, MacBride avait été chef d'état-major de l'IRA (ce commentaire était illustré par des séquences d'archives de Dublin dans les années quarante et cinquante) avant d'épouser une carrière de brillant avocat, puis d'être nommé ministre des Affaires étrangères et de devenir l'un des membres fondateurs d'Amnesty International. Tommy revint avec une énorme théière marron.

« Regardez », dis-je.

À l'écran apparaissait une photographie de MacBride en complet-veston.

Tommy lâcha un petit reniflement ironique et mit le thé sur la cheminée, près du poêle, pour le laisser infuser. Le bonhomme est encore vert, songai-je.

« Il a peut-être fait beaucoup dans le monde, commenta Tommy, et c'est quoi, ce qu'il a gagné, déjà ?

— Le Nobel ?

— Oui, c'est ça, mais qu'a-t-il donc fait pour ce pauvre Harry Gleeson ? »

Tommy prit la télécommande, la pointa vers le téléviseur et appuya sur un bouton. L'image s'évanouit et l'écran devint noir. Il referma les portes du vestibule et de la cuisine, puis revint au salon. Il s'assit. Il me demanda si j'avais fait bon voyage et s'enquit de mon père. Il se souvenait de lui, ajouta-t-il. Il l'avait vu dans les environs de Marlhill et sur la route qui mène chez O'Shaughnessy. Il se leva pour rapporter la théière marron et versa le thé dans nos tasses. Il m'invita à ajouter le lait à ma convenance et à prendre un biscuit sur l'assiette. Je me servis. Il faisait si chaud dans la pièce que le lait était déjà un peu aigre et que le chocolat de mon biscuit était humide, presque coulant. Je décidai de ne pas boire mon thé.

« C'était horrible, ce qu'ils ont fait à votre grand-mère », lâcha Tommy.

Il était prêt à parler, songeai-je. Alors j'attendis. Je demeurai silencieux. Il fallait qu'il dise ce qu'il avait besoin de dire sans intervention de ma part. C'était ma seule chance de connaître son secret sans que celui-ci fût corrompu par quelque élément extérieur.

« La veille du jour où Badger a découvert son corps était un mercredi, commença-t-il. Je le sais, parce que c'était à mon tour de traire. J'ai pris le tabouret et les seaux, puis j'ai remonté le chemin jusqu'au pré du pacage. C'était un petit champ, avec six vaches dessus. Je les ai traites l'une après l'autre, alors que la lumière faiblissait.

« Ensuite, j'ai lancé le tabouret par-dessus mon épaule, j'ai ramassé les seaux et je suis reparti vers la barrière. Les seaux étaient si lourds que j'étais obligé de marcher lentement. Je sentais la chaleur du lait et, à l'odeur, presque son goût.

« J'ai posé les seaux de l'autre côté de la clôture et j'ai fermé la barrière. Comme j'avais mal aux bras, je ne les ai pas repris tout de suite. Pendant que j'étais là à faire rouler mon épaule, j'ai regardé en direction de la route.

« Je ne m'attendais pas à voir qui que ce soit, alors j'ai été surpris de remarquer, au bout du chemin, un homme avec un trench et un chapeau en train de m'observer. J'ai pensé : je sais qui c'est, mais de là à savoir pourquoi il me regardait trimballer mes seaux de lait et mon tabouret un mercredi soir, mystère.

« Et puis il s'est aperçu que je l'avais vu et il s'est dirigé vers la haie.

Dans le mouvement, son imper s'est relevé et j'ai vu qu'il avait la culotte de cheval – des jodhpurs, c'est bien comme ça qu'on dit ? – qu'il portait toujours. Alors j'ai été certain qu'il s'agissait de J.J., Johnny Spink. Après ça, il s'est faufilé dans la haie et a disparu mais, à la façon dont il a détalé, je savais qu'il n'était pas content que je l'aie vu.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé ensuite. J'ai entendu des choses, quand j'étais encore à New Inn, et j'ai mis ça bout à bout – ce que je pensais et ce que j'ai entendu.

« Après que je l'ai surpris, J.J. est allé chercher Foxy Moll. Sa maison était juste là. Il était le père de son dernier enfant, la petite qui était morte... comment s'appelait-elle ? Ne me le dites pas... Edwina. Oui, J.J. était son père. Je suis sûr que les flics ne le savaient pas, ou sinon c'était qu'ils l'avaient vite oublié. S'ils avaient su qui était le père, le vrai père, et donc que ce n'était pas Badger, tout aurait été différent. Eh bien, pour commencer, il n'y aurait pas eu d'affaire, d'accord ? Seulement voilà : soit ils ne voulaient pas savoir soit ils ne savaient pas, ce qui revient au même.

« Où en étais-je ? Ah oui : J.J. est allé à la maison de Foxy Moll après que je l'ai vu et il l'a emmenée avec lui ce mercredi soir. J'en suis certain. Et là où il l'a emmenée, c'est là qu'il l'a sans doute tuée, après quoi il a ramené le corps et l'a laissé à un endroit où Badger le découvrirait en allant promener sa chienne – ce n'était pas sorcier, parce que Badger suivait toujours le même trajet, jour après jour. Badger l'a trouvée, a couru jusqu'au poste de police et, ma foi, vous connaissez le reste, j'en suis sûr. »

Tommy prit un biscuit qu'il commença à grignoter. Je pense qu'il avait de fausses dents. J'entendais un petit cliquetis dans sa bouche. Il but une gorgée de thé pour l'avalier.

« Quand j'étais hospitalisé à Dublin, reprit Tommy, après ma dépression nerveuse, Mrs Caesar est venue me rendre visite et vous savez ce qu'elle m'a raconté ? »

Je plantai mon regard sur lui.

« Non.

— Elle avait fini par apprendre que j'avais vu J.J. en train de m'épier, au bout du chemin, et elle m'a expliqué que c'était la dernière fois où il avait porté des jodhpurs, parce que lorsqu'elle l'avait revu la fois suivante, qu'elle m'a dit, et toutes les autres fois après ça, il portait un pantalon normal. »

Nous restâmes assis en silence. Dehors, la pluie avait commencé à tomber et la pièce était soudain très sombre. Tommy se leva pour aller

allumer la lumière.

Épilogue

J'ai écrit l'histoire de ma grand-mère et de Harry Gleeson en y incluant tout ce que je savais. Puis j'ai mis une copie du manuscrit dans une enveloppe et me suis rendu à Garranlea House. Les nouveaux propriétaires étaient absents, mais j'avais donné rendez-vous au vieux gardien lituanien à la crypte, sous les hêtres.

C'était un matin d'hiver. La neige était imminente. L'homme prit la clé dans la niche logée au sommet de la colonne de droite et ouvrit la porte métallique de la sépulture. J'allumai ma lampe torche avant de pénétrer dans l'édifice.

L'intérieur du tombeau était froid et il y flottait une odeur de bois, de poussière et de calcaire, mais aussi des effluves que je supposais être ceux des vieux os, de la peau fripée, des organes flétris et du sang séché.

Je balayai l'espace avec le faisceau de ma lampe. Il y avait sur trois côtés des saillies occupées par des cercueils. Sur l'une d'elles, celui d'un enfant reposait sur celui d'un adulte de petite taille. À la différence des autres qu'abritait le caveau, ceux-ci étaient simples et sans ornements. J'étais certain que c'était l'homme à la voix frêle et sèche qui les avait fabriqués. Je glissai mon enveloppe dans le faible intervalle entre le haut du cercueil d'Edwina et le bas de la saillie de dessus. Puis je ressortis. Au-dessus de moi, les branches des hêtres craquaient. J'entendis le grincement du battant de métal que repoussait le gardien, puis le bruit sec du mécanisme de la serrure.

POSTFACE

« **L**a triste réalité est que les livres sont faits à partir de livres, déclarait Cormac McCarthy en 1992 dans une interview au *New York Times*. Un roman, pour qu'il puisse vivre, est tributaire d'autres romans déjà écrits avant lui », poursuivait-il, mais il aurait aussi pu ajouter qu'un roman est issu de toutes sortes d'autres livres. C'est indubitablement le cas avec *L'histoire de Foxy Moll*, qui doit son existence à *Murder at Marllhill: Was Harry Gleeson Innocent ?*, une étude médico-légale de l'affaire Gleeson que nous devons à feu Marcus Bourke. Je reconnais bien volontiers que, sans le travail de recherche de Mr Bourke et sans ses encouragements (dans sa dernière lettre, il m'exhortait par ces mots : « par conséquent, je vous encourage vivement à prendre la décision formelle d'essayer de concevoir une œuvre de fiction s'inspirant de mon livre »), je n'aurais pas écrit ce roman.

Cependant, le lecteur ne doit pas perdre de vue que *L'histoire de Foxy Moll* n'est pas une récapitulation documentaire, mais un hybride associant des données factuelles à un matériau basé, pour l'essentiel, sur de pures hypothèses. Au travail de Bourke, j'ai emprunté quantité de dates et d'événements-clés (dont j'ai toutefois schématisé, voire modifié, la chronologie selon les besoins de l'histoire), nombre de vrais noms (même si j'ai par endroits fusionné des protagonistes), les descriptions topographiques (simplifiées lorsque c'était nécessaire), plusieurs extraits de l'interrogatoire et du procès de Harry Gleeson, certaines des lettres d'Anastasia Cooney au ministre de la Justice, le détail de l'ultime conversation entre Seán MacBride et Gleeson, ainsi que la dernière scène, avec Tommy Reid. Le reste, je l'ai *inventé* : tous les passages précédant le moment de la découverte du corps de Foxy Moll, tous les personnages secondaires (ainsi que leurs noms), tous les hommes avec lesquels Foxy Moll a eu des relations, y compris son meurtrier et ses complices (de même que les noms de tous ces nombreux hommes), et tous les actes sexuels décrits dans le texte.

L'idée qu'un membre de la famille de l'un des amants de Moll soit propriétaire de la quincaillerie Feehan (un magasin qui existe réellement) est elle aussi fictive. Enfin, et surtout, tous les enfants de Foxy Moll de même que son petit-fils – Hector, le narrateur – sont imaginaires et, par souci de fluidité du récit, j'ai ignoré le protocole légal habituel employé par les journaux pour ce qui est de l'identification des enfants dans les affaires de mise sous tutelle.

Carlo Gébler

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier : Peter Grimsdale et Jason Hartcup pour leurs informations sur les automobiles ; Hannah Simpson pour ses conseils sur le contexte historique, pour avoir lu le premier jet et y avoir corrigé de nombreuses erreurs ; Jason Thompson (A8086) pour la sagacité de sa relecture et ses commentaires judicieux sur ce même premier jet ; Dermot Bolger pour ses heureuses et généreuses interventions ; et enfin Emma Dunne pour avoir préparé le manuscrit avant publication. Toutes les erreurs sont de mon fait.

Pour plus d'informations sur ma source littéraire (et sur tout ce que je lui dois), vous pouvez vous reporter à la postface.

Des passages de ce roman ont déjà été publiés sous une forme différente dans *Fortnight Magazine* et dans une édition spéciale de la *Princeton University Library Chronicle*, volume 72, n° 1 (automne 2010).

Carlo Gébler

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.joellelofeld.fr

L'éditeur a bénéficié pour cet ouvrage de l'aide financière de l'Ireland Literature Exchange (fonds pour la traduction), Dublin, Irlande.

www.irelandliterature.com

Illustration de couverture :
Photo © C. J. Burton / Corbis.

Titre original : *The Dead Eight*

© Carlo Gébler, 2011. Cette traduction française de *The Dead Eight* est publiée en accord avec New Island Books Ltd.

© Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.

Carlo Gébler

L'histoire de Foxy Moll

Traduit de l'anglais (Irlande) par Bruno Boudard

ROMAN

En 1940, une femme de trente-neuf ans aux mœurs légères, Moll McCarthy, fut assassinée de deux balles en pleine tête. Aussitôt l'un de ses voisins, Harry « Badger » Gleeson, fut arrêté, jugé et condamné à mort malgré des preuves approximatives.

L'entourage et les voisins de Gleeson, tous à peu près convaincus de son innocence, ne firent rien pour s'opposer à la sentence : ils ne tenaient pas à être associés à cette femme connue pour sa vie sexuelle libre, même, et surtout, si beaucoup d'entre eux y avaient recours... Carlo Gébler utilise ce fait divers pour construire un roman dont on peut dire qu'il est à la fois un roman social et un thriller dont la lecture est impossible à interrompre. Il observe le genre humain dans ce qu'il a de plus sombre, de plus mystérieux, avec une acuité troublante – sans compter que la jeune femme, par sa liberté affichée, est sans conteste le plus beau personnage du livre.

« L'histoire de Foxy Moll est un livre aux personnages tellement riches, au rythme si maîtrisé, et si bien écrit qu'il captive aussi bien par son histoire sociale que comme un thriller : un véritable pageturner. » John Boland, *The Independent*

Malgré ses nom et prénom à consonance à la fois nordique et latine, CARLO GÉBLER est un Irlandais pur jus, né à Dublin en 1954 (signalons en passant qu'il est le fils d'Edna O'Brien). Son confrère Robert McLiam Wilson, qui a suivi avec passion la publication de la demi-douzaine de livres de fiction qui ont fini par lui faire un nom, n'hésite pas à clamer que Gébler est sans doute l'un des écrivains de langue anglaise les plus prometteurs.

Du même auteur chez d'autres éditeurs :

Exorcisme, Phébus, 2001.

Comment tuer un homme, Phébus, 2002.

Cette édition électronique du livre *L'histoire de Foxy Moll* de Carlo Gébler a été réalisée le 2 mars 2015 par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072497254 – Numéro d'édition : 255970).

Code Sodis : N56576 – ISBN : 9782072497261 – Numéro d'édition : 255971.

Le format ePub a été préparé par Entreliques (64) à partir de l'édition papier du même ouvrage.